

George Orwell

Dans le ventre de la baleine  
et autres essais



(1931-1943)

Éditions Ivrea

---

Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances

George Orwell

# Dans le ventre de la baleine

et autres essais

(1931-1943)

Traduit de l'anglais par Anne Krief,  
Michel Pétris et Jaime Semprun

Éditions Ivrea

---

Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances

© The Estate of the late Sonia Brownell Orwell  
© Éditions Ivrea, 1, place Paul-Painlevé, Paris Ve  
Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances,  
80, rue de Ménilmontant, Paris XXe, 2005  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

## *Note sur la présente édition*

*Les textes qui composent ces deux volumes d'essais choisis sont tous extraits de l'édition des Essais, articles, lettres publiée en français par nos soins à partir de celle établie par Sonia Orwell et Ian Angus. L'ordre chronologique a été ici aussi adopté.*

*Nous avons laissé de côté l'ensemble de la correspondance, ainsi que les simples recensions journalistiques. Certains textes importants ont également dû être écartés pour d'évidentes raisons de place, mais tel qu'il est ce choix devrait permettre de se faire une image exacte de la diversité des intérêts d'Orwell tout comme de l'évolution de ses idées. Notre souci a été de faire une place égale aux textes « politiques » et aux textes « littéraires », si tant est qu'une telle distinction ait un sens en ce qui concerne Orwell.*

*Nous avons repris sans modification, sauf correction de détail, les traductions figurant dans notre édition en quatre volumes des Essais, articles, lettres. Les ouvrages de langue anglaise étant mentionnés dans le texte sous leur titre original, on en trouvera la traduction française, quand elle existe, dans un index des oeuvres citées à la fin de chaque volume.*

*Les éditeurs*

## Pourquoi j'écris

Très tôt – dès, je crois, l'âge de cinq ou six ans – j'ai su que je serais un jour écrivain. Entre ma dix-septième et ma vingt-quatrième année, je me suis efforcé d'abandonner cette idée, tout en étant conscient que, ce faisant, je contrariais ma véritable nature et qu'il me faudrait tôt ou tard me mettre à écrire des livres.

J'étais le deuxième enfant d'une famille qui en comptait trois, mais il y avait un écart de cinq ans entre chacun de nous et, jusqu'à l'âge de huit ans, je n'ai fait qu'entrevoir mon père. Ceci explique, entre autres choses, que j'aie été plutôt solitaire et que j'aie acquis très tôt des manies déplaisantes qui me valurent l'antipathie de mes camarades de classe. Comme tous les enfants solitaires, j'avais pris l'habitude de m'inventer des histoires et de converser avec des personnages imaginaires ; et je crois que d'emblée mes ambitions littéraires furent liées au sentiment que j'avais d'être méjugé, mis à l'écart. J'étais conscient d'avoir un don pour le langage et une capacité à aborder de front les aspects désagréables de l'existence, et je me rendais compte que je me créais ainsi une sorte d'univers à part où je pouvais échapper aux déceptions quotidiennes de ma vie. Cela dit, la somme d'écrits sérieux – comprenez : se voulant sérieux – que j'ai produite pendant mon enfance et mon adolescence n'excède guère une demi-douzaine de pages. J'ai écrit mon premier poème à l'âge de cinq ans, ma mère le prenant sous ma dictée. Je ne m'en souviens plus du tout, sauf qu'il y était question d'un tigre et que ce tigre avait des « dents comme des chaises » – l'expression était jolie, mais je crois bien que mon poème était directement imité du « Tiger, Tiger » de Blake. À onze ans, alors qu'éclatait la Première Guerre mondiale, j'ai écrit un poème patriotique qui eut les honneurs de la publication dans la presse locale ainsi que, deux ans plus tard, un autre sur la mort de Kitchener. Par la suite, j'écrivis encore quelques poèmes bucoliques dans le style georgien – mauvais et la plupart du temps inachevés. Je me suis aussi essayé, par deux fois me semble-t-il, à écrire une nouvelle qui se solda en définitive par un lamentable échec. Voilà toutes les œuvres « sérieuses » que j'ai couchées sur le papier au long de ces années.

Néanmoins, durant toute cette époque, j'eus bien une activité pouvant en un sens être qualifiée de « littéraire ». Il s'agissait tout d'abord de devoirs que j'effectuais rapidement, facilement et sans en tirer beaucoup de satisfaction personnelle. À côté de mon travail scolaire, j'écrivais des *vers d'occasion* [1], des poésies semi-comiques que je troussais à une vitesse qui me paraît aujourd'hui ahurissante – à quatorze ans, j'ai écrit, en une huitaine de jours, toute une pièce en vers imitée d'Aristophane. En outre, je participais à l'édition de divers journaux scolaires publiés tantôt sous forme imprimée, tantôt sous forme manuscrite. Ces journaux étaient, quand j'y repense, encore plus pitoyablement ridicules qu'on ne saurait l'imaginer et j'y apportais moins de soin que je ne le ferais aujourd'hui pour des travaux journalistiques de l'espèce la plus alimentaire. Mais,

parallèlement à tout cela, pendant quinze ans et plus, je me suis livré à un exercice littéraire d'une tout autre nature : à savoir la fabrication d'un récit permanent de mes faits et gestes, d'un « roman » de moi-même, une espèce de journal intime n'ayant d'existence que dans mon esprit. C'est, je crois, une pratique assez courante chez les enfants et les adolescents. Tout petit, j'imaginai être, par exemple, Robin des Bois, et je me voyais au centre de palpitantes aventures. Mais bien vite, mon « roman » cessa d'être banalement narcissique pour se muer en une pure description de ce que je faisais et des choses que je voyais. Ainsi, voilà le genre de phrases qui me traversaient soudain la tête : « Il poussa la porte et entra dans la pièce. Un rayon de soleil filtrait, jaune, à travers la mousseline des rideaux et venait effleurer la table où gisait, à côté de l'encrier, une boîte d'allumettes à demi ouverte. La main droite enfoncée dans la poche, il se dirigea vers la fenêtre. En bas, dans la rue, un chat écaille-de-tortue pourchassait une feuille morte... », etc. Et je perpétuai cette habitude jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans environ, pendant toute la période où je ne m'étais pas encore consacré à la littérature. Bien que devant chercher – et cherchant de fait longuement – les mots justes, j'avais l'impression de fournir cet effort de description presque contre mon gré, comme mû par une force impérieuse s'exerçant de l'extérieur. Le « roman » devait sans doute refléter le style des auteurs que j'admirais tour à tour mais, pour autant que je me souviens, on y retrouvait toujours cette même qualité de description méticuleuse.

C'est dans ma seizième année que je découvris le plaisir que procurent les mots en tant que tels, par leurs sonorités et leurs combinaisons. Ces deux vers du *Paradis perdu* [2] :

So hee with difficulty and labour hard

Moved on : with difficulty and labour hee,

qui, aujourd'hui, ne me paraissent pas spécialement admirables, me faisaient alors courir des frissons dans le dos. Et la graphie « hee » au lieu de « he » ajoutait encore à mon extase. Quant au besoin de décrire les choses, j'en étais déjà totalement conscient. On voit donc clairement le type de livres que je voulais écrire, pour autant qu'on puisse dire que j'avais à l'époque une telle volonté. Je voulais écrire d'énormes pavés naturalistes au dénouement tragique, grouillant de descriptions détaillées et d'images qui prennent au ventre, avec un certain nombre de morceaux de bravoure où les mots sont employés pour la seule magie de leur sonorité. Et d'ailleurs, mon premier roman achevé, *Burmese Days* [3] que j'ai écrit à trente ans mais dont j'avais depuis longtemps le projet – correspond assez à ce type de livre.

Si je fournis tous ces renseignements sur ma personne, c'est qu'il est, je crois, impossible d'apprécier les raisons qui poussent un homme à écrire sans savoir quelque chose de ses premiers pas dans la vie. Les sujets qu'il sera amené à traiter seront déterminés par l'époque à laquelle il vit – cela étant vrai, à tout le moins, pour les époques d'agitation et de révolution, comme la nôtre – mais avant même d'avoir commencé à écrire quoi que ce soit, il aura développé un certain nombre

de dispositions émotionnelles dont il ne s'affranchira jamais complètement. Il lui revient, assurément, de discipliner son tempérament et de ne pas rester figé à un stade immature, ou englué dans quelque idée fixe ; mais s'il se libère définitivement de ses premières influences, il tue du même coup ce qui en lui le pousse à écrire. Hormis la nécessité de gagner sa vie, je vois pour ma part quatre raisons majeures d'écrire – d'écrire de la prose, en tout cas. Ces raisons, qui existent à divers degrés chez tout écrivain et dont les proportions peuvent varier dans le temps chez un même écrivain, en fonction de son environnement, sont les suivantes :

I. Le pur égoïsme. Désir de paraître intelligent, d'être quelqu'un dont on parle, de laisser une trace après sa mort, de prendre une revanche sur les adultes qui vous ont regardé de haut quand vous étiez enfant, etc. Il serait tout à fait incongru de prétendre que ceci ne représente pas une raison, et une raison très forte. Les écrivains la partagent avec les savants, artistes, hommes politiques, juristes, soldats, capitaines d'industrie – bref, tout ce qui forme la crème de l'humanité. Dans leur grande masse, les hommes ne sont pas, à proprement parler, égoïstes. Arrivés à l'âge de trente ans, ils abandonnent toute ambition personnelle – et dans bien des cas, du même coup, toute prétention à exister en tant qu'individus – et vivent essentiellement pour les autres, quand ils ne se trouvent pas simplement pris au piège du travail quotidien. Mais il y a, à côté de cela, une minorité de gens doués et déterminés, bien décidés à vivre jusqu'au bout leur propre vie ; c'est dans cette catégorie que se rangent les écrivains. Les écrivains dignes de ce nom, selon moi, sont dans leur ensemble plus vaniteux et égocentriques que les journalistes, quoique moins intéressés par l'argent.

II. L'enthousiasme esthétique. La perception de la beauté du monde extérieur ou, par ailleurs, de celle des mots et de leur agencement. Le plaisir pris aux rencontres des sonorités, à la densité d'une bonne prose ou au rythme d'un bon récit. Le désir de faire partager une expérience que l'on juge intéressante et qu'il serait dommage de négliger. Chez beaucoup d'écrivains, la motivation esthétique est très atténuée, mais même sous la plume d'un pamphlétaire ou d'un compilateur de textes scolaires on trouvera des mots et des expressions revenant avec insistance, sans autre raison qu'une prédilection personnelle. Il peut s'agir également de préférences portant sur la typographie ou la mise en pages, par exemple. Dès que l'on se hausse au-dessus de l'indicateur des chemins de fer, il n'est pas de livre totalement dénué de considérations esthétiques.

III. L'inspiration historique. Désir de voir les choses telles qu'elles sont, de découvrir la vérité des faits et de la consigner à l'usage des générations futures.

IV. La visée politique – le mot politique étant ici pris dans son acception la plus large. Désir de faire avancer le monde dans une certaine direction, de modifier l'idée que se font les autres du type de société pour lequel il vaut la peine de se battre. Là encore, aucun livre n'est totalement dénué d'intention politique. L'idée selon laquelle l'art ne devrait rien avoir à faire avec la politique est elle-même une prise de position politique.

On voit très bien à quel point les motivations que je viens d'énoncer sont antagonistes et susceptibles de varier selon les individus et les époques. Par nature – si l'on considère la nature de quelqu'un comme l'ensemble des dispositions acquises avant l'âge adulte – j'ai en moi une très forte prépondérance des trois premières motivations sur la dernière. En des temps paisibles, j'aurais pu écrire des livres fleuris ou purement descriptifs et rester parfaitement ignorant de mes véritables tendances politiques. Mais en fait, par la force des choses, je suis devenu une sorte de pamphlétaire. J'ai d'abord passé cinq années à exercer un métier pour lequel je n'étais absolument pas fait – dans les rangs de la Police impériale des Indes, en Birmanie – puis j'ai connu la misère et le sentiment de l'échec. Cela a contribué à exaspérer mon dégoût naturel de toute autorité et à m'ouvrir les yeux sur la condition faite aux classes laborieuses. Mon expérience birmane m'avait sans doute quelque peu éclairé sur la véritable nature de l'impérialisme. Mais malgré tout cela, je me trouvais encore privé d'orientation politique bien précise. Il y eut ensuite Hitler, la guerre civile espagnole et d'autres événements. À la fin de l'année 1935, je n'avais toujours pas réussi à me décider fermement. Je me souviens d'un petit poème écrit vers cette époque et dans lequel j'exprimais alors mon dilemme :

Heureux curé, j'aurais pu l'être  
Voici cent ou deux cents ans,  
À menacer mes ouailles de l'enfer  
Et à regarder mes noyers pousser.

Mais, né, hélas, en un temps mauvais,  
Ce havre de grâce j'ai manqué.  
Une moustache m'est poussé sous le nez  
Alors que tous les curés sont rasés.

Puis, c'était encore le bon temps,  
Nous étions si faciles à contenter,  
Nous bercions nos pensers troublés  
Jusqu'à les endormir, dans le giron des arbres.

En toute ignorance nous osions posséder  
Les plaisirs que nous dissimulons aujourd'hui ;

Le verdier perché sur la branche du pommier  
Avait de quoi faire trembler mes ennemis.

Mais les ventres des filles et les abricots,  
Le gardon tapi dans la rivière ombreuse,  
Les chevaux, les envols de canards matinaux,  
Un rêve, rien qu'un rêve.

Il est désormais interdit de rêver ;  
Nos plaisirs, on les castre ou on les cache.  
Les chevaux sont en acier chromé  
Chevauchés par de petits hommes replets.

Je suis celui qui jamais ne proteste,  
L'eunuque privé de harem.  
Entre le prêtre et le commissaire,  
Je m'avance, tel Eugene Aram.

Et le commissaire politique me prédit l'avenir  
Au son de la radio,  
Mais le prêtre m'a promis une Austin Seven  
Car Duggie paie toujours [4].

J'ai rêvé que j'habitais des palais de marbre  
Et me suis réveillé pour découvrir que c'était bien réel.  
Je n'étais pas né pour une pareille époque ;  
Mais Smith, mais Jones, l'étaient-ils ? Et vous-mêmes ? [5]

La guerre d'Espagne et les événements de 1936-1937 remirent les pendules à l'heure et je sus dès lors où était ma place. Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement, *contre* le totalitarisme et *pour* le socialisme démocratique tel que je le conçois. Dans une époque comme la nôtre, il me paraît inimaginable que l'on puisse, si l'on écrit, s'abstenir d'aborder ces problèmes. D'une manière ou d'une autre, on y est toujours ramené. Toute la question est de savoir quel camp on choisit et quelle méthode on adopte. Et plus on a conscience de ses propres partis pris politiques, plus on a de chances d'agir politiquement sans rien renier de sa personnalité esthétique ou intellectuelle.

Ce à quoi je me suis le plus attaché au cours de ces dix dernières années, c'est à faire de l'écriture politique un art à part entière. Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti. Quand je décide d'écrire un livre, je ne me dis pas : « Je vais produire une oeuvre d'art. » J'écris ce livre parce qu'il y a un mensonge que je veux dénoncer, un fait sur lequel

je veux attirer l'attention et mon souci premier est de me faire entendre. Mais il me serait impossible d'écrire un livre, voire un article de revue de quelque importance, si cela ne représentait pas aussi pour moi une expérience esthétique. Quiconque prendra la peine de se pencher sur ma production conviendra que, même dans les cas où il s'agit de propagande caractérisée, on y trouve nombre d'éléments qu'un politicien professionnel jugerait parfaitement superfétatoires. Je ne peux ni ne veux sacrifier la vision du monde que j'ai acquise dans mon enfance. Tant que je demeurerai en vie, je resterai attentif aux problèmes stylistiques de la prose, je persisterai à aimer la surface de la terre et je conserverai mon attachement aux simples objets matériels et aux connaissances inutiles. Il serait vain de chercher à abolir cette part de moi-même. Il s'agit de concilier les goûts et les dégoûts définitivement enracinés en moi avec les activités essentiellement publiques, non individuelles, que l'époque impose à chacun d'entre nous.

Ce n'est pas facile. Cela pose des problèmes de construction et de langage, et cela pose aussi sous un jour nouveau le problème de la vérité. Un simple exemple, assez grossier, vous donnera une idée de la difficulté qui se présente. Mon livre sur la guerre civile espagnole, *Homage to Catalonia* [6], est, cela va de soi, un livre ouvertement politique. Dans l'ensemble, il a cependant été écrit avec un certain recul, un certain souci de la forme. J'ai vraiment fait de mon mieux pour dire la vérité pleine et entière sans rien abdiquer de mes instincts littéraires. Mais l'ouvrage contient notamment un long chapitre truffé d'extraits de presse et autres documents du même ordre, écrit pour défendre les trotskistes accusés de collusion avec Franco [7]. De toute évidence, un tel chapitre, qui au bout d'un an ou deux perd nécessairement tout intérêt pour le lecteur moyen, est de nature à compromettre la qualité du livre. Un critique, que par ailleurs je respecte, m'a dûment sermonné à ce sujet. « Pourquoi, m'a-t-il dit, avoir rajouté tout ce fatras ? Vous avez transformé ce qui aurait pu être un bon livre en banal travail journalistique. » Il avait raison, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je me trouvais savoir ce que fort peu de gens en Angleterre avaient eu la possibilité de savoir : je savais que des innocents étaient accusés à tort. Si je n'avais été indigné par une telle injustice, jamais je n'aurais écrit ce livre.

Ce problème se pose à chaque instant sous une forme ou sous une autre. Quant au problème du langage, il est plus délicat à cerner et nécessiterait un trop long examen. Je dirai simplement que, ces dernières années, je me suis efforcé, dans mon écriture, de bannir le pittoresque au profit de l'exactitude. En tout cas, j'estime que, dès lors que l'on a réussi à mettre au point une certaine manière d'écrire, celle-ci commence à devenir une gêne. *Animal Farm* [8] est le premier livre où je me sois, en pleine connaissance de cause, efforcé de fondre en un même projet l'art et la politique. Cela fait maintenant sept ans que je n'ai pas écrit de roman, mais j'espère en écrire un dans un proche avenir. Ce sera nécessairement un ratage – tout livre est un ratage – mais je vois assez bien le genre de livre que j'ai envie d'écrire.

Relisant ce qui précède, je m'aperçois que j'ai pu donner l'impression d'être un

écrivain exclusivement gouverné par son « engagement ». Je ne veux pas laisser le lecteur sur une telle impression. Tous les écrivains sont imbus d'eux-mêmes, égoïstes et paresseux, et au plus profond de leurs motivations se cache un mystère. Écrire un livre est un combat effroyable et éreintant, une sorte de lutte contre un mal qui vous ronge. Nul ne se lancerait dans pareille entreprise s'il n'y était poussé par quelque démon auquel il ne peut résister, et qu'il ne peut davantage comprendre. Car ce démon se confond, bien entendu, avec l'instinct qui pousse le petit enfant à brailler pour que l'on s'occupe de lui. Et à côté de cela, il est aussi vrai que l'on ne peut rien écrire de lisible sans s'efforcer constamment d'effacer sa propre personnalité. La bonne prose est comme une vitre transparente. Je ne peux dire avec certitude quelles sont mes plus fortes motivations, mais je sais lesquelles méritent de m'inspirer. Et lorsque je considère mon travail, je constate que c'est toujours là où je n'avais pas de visée *politique* que j'ai écrit des livres sans vie, que je me suis laissé prendre au piège des morceaux de bravoure littéraire, des phrases creuses, des adjectifs décoratifs, de l'esbroufe pour tout dire.

(1946)

## *Une pendaison*

C'était en Birmanie, par une pluvieuse matinée du début de la mousson. Une lumière malade, couleur de papier d'argent jauni, rasait le sommet des hauts murs pour tomber dans la cour de la prison. Nous nous trouvions devant les cellules des condamnés à mort – un alignement de cases fermées par une double rangée de barreaux et rappelant d'étroites cages pour animaux. Chacune de ces cellules mesurait environ trois mètres sur trois et ne contenait rien d'autre qu'un lit de planches et une cruche d'eau potable. Dans certaines, on apercevait des hommes à la peau brune accroupis, en silence, juste derrière les barreaux intérieurs, drapés dans leur couverture. C'étaient des condamnés à mort qui devaient être pendus d'ici une semaine ou deux.

On avait extrait un des prisonniers de sa cellule. C'était un hindou, un petit être rabougri au crâne rasé, aux yeux vagues et glauques. Il avait une moustache épaisse et hirsute, bizarrement disproportionnée par rapport à son corps, une moustache comme en portent les acteurs comiques au cinéma. Six gardiens indiens de haute taille le surveillaient et le préparaient pour l'exécution. Deux d'entre eux se tenaient un peu à l'écart, munis de fusils baïonnette au canon. Les autres lui passaient les menottes, qu'ils reliaient par une chaîne à leur ceinture, et lui ligotaient étroitement les bras au corps. Ils se tenaient très près du condamné, portant sur lui des mains attentives et caressantes, comme pour s'assurer qu'il était toujours là. On aurait dit des pêcheurs autour d'un poisson qui, encore vivant, risque de leur échapper en ressautant à l'eau. Mais le condamné n'offrait aucune résistance, abandonnant ses bras aux liens comme s'il remarquait à peine ce qui lui arrivait.

Huit heures sonnèrent et, depuis une caserne lointaine, un clairon retentit, grêle et désolé, dans l'air humide. Le directeur de la prison, qui se tenait à quelque distance de notre groupe, enfonçait rêveusement sa canne dans le gravier. Au son du clairon, il leva la tête. C'était un médecin militaire, avec une moustache grise taillée en brosse et une voix enrouée.

« Pour l'amour du ciel, Francis, dépêche-toi, fit-il d'un ton irrité. Cet homme devrait déjà être mort. Vous n'êtes pas encore prêts ? »

Francis, le gardien-chef, un gros Dravidien vêtu d'un costume de coutil blanc et arborant des lunettes cerclées d'or, agita une main noire :

« Oui, Monsieur le Directeur, oui, oui. Tout est parfaitement en ordre. Le bourreau attend. Nous pouvons y aller. »

« Bien. Alors, en marche. Les prisonniers ne peuvent avoir leur petit déjeuner tant que ce travail n'est pas terminé. »

Nous nous mêmes en marche en direction de l'échafaud. Deux gardiens

encadraient le prisonnier, le fusil à l'épaule. Deux autres le suivaient de près, le tenant par le bras et par l'épaule, comme pour le pousser et le soutenir en même temps. Nous fermions la marche, avec les magistrats et autres officiels. Tout à coup, alors que nous venions de parcourir une dizaine de mètres, le cortège s'immobilisa sans qu'aucun ordre ne fût donné. Une chose effroyable venait de se produire : un chien, sorti on ne sait d'où, était entré dans la cour. Il nous rejoignit, avec force aboiements, et se mit à sauter autour de nous en s'ébrouant, fou de joie de trouver une telle quantité d'êtres humains réunis. C'était un grand chien couvert de poils, sorte de croisement d'airedale et de pariah. Il continua quelques instants à bondir autour de nous et soudain, avant que personne n'ait pu faire un geste pour l'en empêcher, il se jeta sur le prisonnier et se mit à faire des bonds pour lui lécher le visage. Tout le monde demeura là, ahuri, trop abasourdi pour songer à écarter le chien.

« Qui a laissé entrer ce satané animal ? lança le directeur furieux. Qu'on l'attrape, enfin ! »

Un gardien se détacha de l'escorte et courut pesamment après le chien. Mais celui-ci continuait à sauter et à gambader hors de sa portée, s'imaginant que c'était le jeu qui continuait. Un jeune gardien eurasien ramassa une poignée de gravier et la lança en direction du chien, mais celui-ci l'esquiva et reprit son manège. Ses jappements résonnaient dans toute la cour, répercutés par les murs de la prison. Le prisonnier, toujours solidement tenu par les deux gardes, contemplait tout ceci avec indifférence, comme s'il s'était agi d'une formalité préalable à l'exécution. Il fallut plusieurs minutes pour que quelqu'un parvienne à attraper le chien. On passa mon mouchoir dans son collier et nous nous remîmes en marche avec le chien qui tirait sur sa laisse improvisée en gémissant.

Une quarantaine de mètres nous séparaient encore de l'échafaud. Je contemplai le dos nu et sombre du prisonnier qui marchait devant moi. Malgré les liens qui le gênaient, il marchait d'un pas soutenu, avec cette allure dansante que donne aux Indiens leur manière de fléchir les genoux. À chaque pas, ses muscles jouaient avec précision, la boucle de cheveux sautillait sur son crâne, ses pieds laissaient leur empreinte dans le gravier humide. À un moment, malgré les deux hommes qui le tenaient par les épaules, il fit un léger pas de côté pour éviter une flaque d'eau.

Jusque-là, je n'avais bizarrement jamais réalisé tout ce que signifie l'exécution d'un homme conscient et en parfaite santé. Lorsque je vis le prisonnier faire cet écart pour éviter la flaque, je vis le mystère, l'injustice indicible qu'il y a à faucher une vie en pleine sève. Cet homme n'était pas à l'agonie, il était aussi vivant que nous. Tous les organes de son corps fonctionnaient – les intestins digéraient les aliments, la peau se renouvelait, les ongles poussaient, les tissus se formaient – tout continuait à travailler avec une solennelle absurdité. Ses ongles continueraient à pousser lorsqu'il se tiendrait sur l'échafaud, lorsqu'il tomberait dans le vide et qu'il ne lui resterait plus qu'un dixième de seconde à vivre. Ses yeux

voyaient le gravier jaune et les murs gris et son cerveau se souvenait, prévoyait et raisonnait toujours – il raisonnait même sur les flaques d'eau. Lui et nous, nous formions un groupe d'hommes qui marchaient ensemble, voyaient, entendaient, sentaient, comprenaient le même monde ; et d'ici deux minutes, d'un coup net, l'un de nous allait disparaître – un esprit de moins, un univers de moins.

L'échafaud était dressé dans une petite cour, séparée de la cour centrale de la prison et envahie par les mauvaises herbes. C'était une construction en briques, qui ressemblait à un appentis à trois pans, avec un toit de planches surmonté de deux poutres et d'une traverse d'où pendait une corde. Le bourreau, un condamné aux cheveux gris, vêtu de l'uniforme blanc de la prison, attendait à côté de son outil de travail. Il salua notre entrée d'un accroupissement servile. À un mot de Francis, les deux gardiens, se saisissant plus fermement du prisonnier, le poussèrent vers l'échafaud et l'aidèrent tant bien que mal à gravir l'échelle. Le bourreau monta à son tour et serra la corde autour du cou du prisonnier.

Nous attendions, immobiles, à cinq mètres de distance. Les gardiens s'étaient rangés autour de l'échafaud, formant un vague cercle. Alors, une fois le noeud coulant en place, le condamné se mit à invoquer son dieu. C'était un cri aigu et répété : « Ram ! Ram ! Ram ! Ram ! », qui n'exprimait ni l'urgence ni la crainte d'une prière ou d'un appel au secours, mais se répétait avec régularité, presque comme le tintement d'une cloche. Le chien répondit à ce cri par un gémissement. Le bourreau, qui était toujours sur l'échafaud, sortit un petit sac de coton semblable à un sac de farine et l'enfila sur la tête du condamné. Mais le cri étouffé par le sac nous parvenait cependant, répété encore et toujours : « Ram ! Ram ! Ram ! Ram ! Ram ! Ram ! »

Le bourreau redescendit et se tint prêt à actionner le levier. De longues minutes semblèrent s'écouler. Le cri étouffé du prisonnier résonnait toujours : « Ram ! Ram ! Ram ! », avec la même régularité. Le directeur de la prison, la main sur la poitrine, fouillait lentement le sol de sa canne ; peut-être comptait-il les cris, ayant décidé de laisser le condamné en pousser un certain nombre, cinquante, ou cent. Tout le monde avait changé de couleur. Les Indiens étaient devenus gris, comme du mauvais café, et une ou deux baïonnettes tremblaient. Nous regardions tous l'homme attaché et encapuchonné qui se trouvait sur l'échafaud et nous écoutions ses cris – un cri, une seconde de vie supplémentaire. Nous avions tous la même pensée : tuez-le vite, qu'on en finisse, que l'on n'entende plus cet horrible cri !

Tout à coup, le directeur de la prison se décida. Rejetant la tête en arrière, il fit un signe vif de sa canne : « Chalo ! » s'écria-t-il d'une voix presque féroce.

Il y eut un bruit de ferraille, puis le silence. Le condamné avait disparu et la corde tournait sur elle-même. Je lâchai le chien qui se précipita aussitôt vers la potence ; mais une fois là, il s'arrêta net, aboya et se retira dans un coin de la cour d'où il nous regarda d'un air craintif entre les mauvaises herbes. Nous contournâmes l'échafaud pour examiner le corps. Il pendait, les orteils pointés vers le sol, et tournait très lentement sur lui-même, inerte.

Le directeur de la prison leva sa canne et en poussa le corps nu qui oscilla légèrement. « Son compte est bon ! » dit le directeur. Il sortit de dessous l'échafaud et prit une grande respiration. L'expression maussade avait brusquement disparu de son visage. Il jeta un coup d'oeil à sa montre-bracelet. « Huit heures huit. Eh bien, c'est tout pour ce matin, Dieu merci. »

Les gardiens retirèrent les baïonnettes de leurs fusils et s'en allèrent. Le chien, assagi et conscient de s'être mal comporté, les suivit furtivement. Nous quittâmes les lieux et passâmes devant les cellules des condamnés à mort pour regagner la grande cour centrale de la prison. Les prisonniers, sous la surveillance de gardiens armés de gourdins, étaient déjà en rang pour le petit déjeuner. Une petite gamelle à la main, ils étaient accroupis en deux longues files entre lesquelles les gardiens circulaient avec des seaux en distribuant du riz ; tout cela formait un charmant petit tableau, intime et guilleret après la scène de la pendaison. Nous éprouvions tous un immense soulagement maintenant que la besogne était terminée. On se sentait comme une envie de chanter, de courir, d'éclater de rire. Soudain, chacun se mit à bavarder gaiement.

Le jeune Eurasien qui marchait à côté de moi fit un signe de tête vers le lieu que nous quittions et remarqua avec un sourire entendu : « Vous savez, Monsieur, notre ami (il voulait parler du mort), quand il a su que son pourvoi était rejeté, il en a pissé sur le sol de sa cellule. La peur. Ayez l'obligeance d'accepter une de mes cigarettes, Monsieur. N'admirez-vous point mon nouvel étui en argent, Monsieur ? Acheté deux roupies, huit annas. Style européen, très chic. »

Plusieurs d'entre nous se mirent à rire, sans que personne ne sût très bien pourquoi.

Francis marchait aux côtés du directeur de la prison et parlait avec volubilité :

« Eh bien, Monsieur, tout s'est déroulé de la façon la plus satisfaisante. Tout s'est terminé – hop là ! – comme ça. Ce n'est pas toujours ainsi, ah, ça non ! J'ai connu des cas où le médecin a dû passer sous l'échafaud et tirer sur les jambes du prisonnier pour s'assurer du décès. C'est extrêmement désagréable ! »

« Il gigotait, hein ? C'est mauvais, ça », remarqua le directeur.

« Ah, Monsieur, c'est encore pire lorsqu'ils se montrent soudain récalcitrants ! Je me souviens d'un homme qui s'est agrippé aux barreaux de sa cellule quand nous sommes allés le chercher. Vous n'allez pas me croire, Monsieur, mais il nous a fallu six gardiens pour lui faire lâcher prise, trois par jambe. Nous avons essayé de lui faire entendre raison : “Mon garçon, lui avons-nous dit, pense un peu à toute la peine et aux tracas que tu nous causes !” Mais non, il ne voulait rien entendre ! Ah, il était fort contrariant ! »

Je m'aperçus que je riais presque aux éclats. Tout le monde riait. Même le directeur fit l'effort d'un sourire condescendant. « Vous feriez bien de venir boire quelque chose, dit-il d'un ton presque cordial. J'ai une bouteille de whisky dans la voiture. Cela nous fera du bien. »

Nous franchîmes les grandes portes de la prison pour nous retrouver dans la rue. « Le tirer par les jambes ! » s'exclama soudain un magistrat birman avant de partir d'un grand rire. Tout le monde se remit à rire. En cet instant, l'anecdote de Francis nous semblait d'une drôlerie extraordinaire. Nous bûmes du whisky tous ensemble, indigènes et Européens, le plus amicalement du monde. Cent mètres nous séparaient du mort.

(1931)

## *Comment j'ai tué un éléphant*

À Moulmein, dans le sud de la Birmanie, bien des gens me détestaient – c'est l'unique période de ma vie où j'ai été suffisamment important pour susciter un tel sentiment. J'occupais alors un poste de fonctionnaire subalterne dans la police de cette ville où existait un violent sentiment anti-européen, qui se manifestait de manière mesquine et aveugle. Personne n'avait le courage de déclencher une émeute, mais si une Européenne s'aventurait seule au bazar, il y avait toutes les chances pour que quelqu'un lui souillât sa robe d'un jet de salive mêlée de bétel. Ma qualité d'officier de police faisait de moi une cible privilégiée et l'on ne ratait pas une occasion de m'asticoter quand cela pouvait se faire sans danger. Si, sur le terrain de football, un agile Birman me faisait tomber d'un traître croc-en-jambe et que l'arbitre, birman lui aussi, feignait de n'avoir rien vu, c'était dans la foule des spectateurs un déchaînement de rires hideux. Et cela se produisit à maintes et maintes reprises. Les faces jaunes et ricanantes que je croisais partout, les insultes qu'on me lançait à distance respectueuse finirent par me porter horriblement sur les nerfs. Les jeunes prêtres bouddhistes étaient les pires de tous. La ville en comptait plusieurs milliers, qui semblaient n'avoir rien d'autre à faire de leur temps qu'à se poster au coin d'une rue pour se gausser des Européens.

Tout cela me laissait perplexe et désespéré. À cette époque, j'avais déjà compris une fois pour toutes que l'impérialisme était un mal en soi et que, plus tôt j'aurais abandonné ce sale travail, mieux cela vaudrait. Sur le plan des principes – et, bien sûr, sans faire état de mes opinions – j'étais de tout coeur avec les Birmans, contre leurs oppresseurs anglais. Quant au travail que je faisais, je le détestais avec une violence dont les mots peuvent difficilement rendre compte. Car c'est le genre de tâche qui vous donne l'occasion de voir de très près la sale besogne qu'est celle de l'empire. Les misérables détenus accroupis dans les cages nauséabondes des prisons, les visages gris et défaits des hommes condamnés à de longues peines, les cicatrices sur les fesses de ceux qui avaient été battus à coup de tiges de bambou – tout cela me communiquait un insupportable sentiment de honte. Mais je manquais totalement du recul nécessaire pour mettre les choses en perspective. J'étais jeune, victime d'une mauvaise éducation, et devais répondre aux questions que je me posais dans l'atmosphère de silence absolu imposée à tout Anglais vivant en Orient. Je ne savais même pas que l'empire britannique était moribond et me doutais encore moins qu'il était de loin préférable aux empires plus jeunes qui allaient prendre la relève. Tout ce que je savais, c'est que j'étais pris entre ma haine pour l'empire que je servais et ma fureur contre les petites brutes vicieuses qui faisaient tout pour rendre ma tâche impossible. Une moitié de mon esprit voyait dans la souveraineté britannique une tyrannie inébranlable s'imposant, *in saecula saeculorum*, à la volonté de populations passives, et l'autre moitié me soufflait que la plus grande volupté existant au monde consisterait à enfoncer la

pointe d'une baïonnette dans les tripes d'un moine bouddhiste. De tels sentiments sont le produit tout à fait inévitable de l'impérialisme : pour vous en convaincre, interrogez – hors de ses heures de service – n'importe quel fonctionnaire anglais en poste aux Indes.

Un jour, se produisit un événement qui contribua à me dessiller les yeux. Cet incident, mineur en apparence, m'ouvrit des horizons jusqu'alors insoupçonnés sur la véritable nature de l'impérialisme et les véritables mobiles auxquels obéissent les gouvernements despotiques. Un matin, de bonne heure, le sous-commissaire d'un poste de police situé à l'autre bout de la ville m'appela au téléphone pour me dire qu'un éléphant était en train de dévaster un bazar. Pouvais-je me déplacer jusque-là pour intervenir ? J'ignorais en quoi je pouvais être utile en la circonstance, mais j'avais envie de voir ce qui se passait au juste. J'enfourchai donc un poney et me mis en route, après m'être muni de ma carabine, une vieille Winchester 44 – une arme bien incapable de tuer un éléphant, mais peut-être susceptible de l'effrayer par son bruit. En chemin, plusieurs Birmans m'arrêtèrent pour me parler de cet éléphant. Ce n'était pas, évidemment, un éléphant sauvage, mais un éléphant domestiqué qui avait été pris d'une crise de folie. On l'avait enchaîné, comme on le fait toujours avec les éléphants quand on sent qu'une pareille crise les guette, mais dans la nuit il avait brisé ses chaînes et s'était enfui. Son *mahout*, la seule personne capable de le ramener à la raison, s'était lancé à sa poursuite, mais en prenant la mauvaise direction, si bien qu'il se trouvait à présent à douze heures de marche de la ville. Dans la matinée, l'éléphant était soudainement réapparu. Les Birmans ne pouvaient, faute d'armes, faire face à la situation. L'éléphant avait déjà détruit une cabane en bambou, tué une vache, ravagé le marché aux fruits en dévorant tout au passage. Il s'était en outre trouvé face au camion d'ordures municipal et, après que le conducteur eut sauté à terre et pris ses jambes à son cou, il avait renversé le véhicule et l'avait piétiné.

Le sous-commissaire birman et quelques agents indiens m'attendaient dans le quartier de la ville où l'éléphant avait été aperçu. C'était un quartier très pauvre, un labyrinthe de petites cabanes de bambou aux toits de feuilles de palme, dispersées sur le flanc d'une colline en pente raide. Je me souviens que c'était une matinée nuageuse et étouffante, au début de la saison des pluies. Nous commençâmes par interroger les gens pour savoir quelle direction l'éléphant avait prise, mais comme d'habitude, il nous fut impossible de recueillir aucun renseignement précis. En Orient, c'est toujours comme ça : de loin, une affaire semble à peu près claire, mais plus on approche du théâtre des événements, plus elle s'obscurcit. Certains assuraient que l'éléphant était parti dans telle direction, d'autres indiquaient une autre direction, d'autres enfin disaient qu'à leur connaissance il n'y avait jamais eu d'éléphant dans le secteur. J'en étais presque arrivé à penser que toute l'affaire n'était qu'une rumeur sans fondement quand nous entendîmes des cris non loin de nous. C'était une voix aiguë, scandalisée, qui criait : « Va-t'en, l'enfant, va-t'en ! » ; puis une vieille femme déboucha de derrière

une cabane, chassant avec fureur une nuée d'enfants nus. D'autres femmes suivaient, faisant claquer leur langue et poussant des exclamations : de toute évidence, il y avait là quelque chose que les enfants n'auraient pas dû voir. Je contournai la cabane et découvris le cadavre d'un homme étendu dans la boue. C'était un Indien, un coolie dravidien très noir, quasi nu, et sa mort ne devait pas remonter à plus de quelques minutes. On nous expliqua que l'éléphant avait brusquement surgi au coin d'une cabane, avait attrapé l'homme avec sa trompe, puis lui avait posé le pied sur le dos et l'avait enfoncé dans la boue. C'était la saison des pluies et la terre était détremée : le visage de l'homme avait creusé un sillon profond de près d'un demi-mètre et long de deux. Il gisait à plat ventre, les bras en croix, la tête violemment tordue de côté. Son visage était maculé de boue, ses yeux grands ouverts, les lèvres retroussées disant une intolérable souffrance. (À propos, ne venez jamais me répéter que les morts ont une expression apaisée. La plupart des cadavres que j'ai vus avaient un air diabolique.) En appuyant sur son dos, la patte de l'énorme animal l'avait littéralement écorché – comme on écorche un lapin. Découvrant ce spectacle, je chargeai un planton d'aller chercher une carabine à éléphant chez un de mes amis habitant non loin de là. J'avais déjà renvoyé le poney, craignant qu'il ne fût à son tour pris de folie et me désarçonne s'il venait à sentir l'odeur de l'éléphant.

Le planton revint cinq minutes plus tard avec une carabine et cinq cartouches. Entre-temps, des Birmans étaient venus me dire que l'éléphant se trouvait dans une rizière, quelques centaines de mètres plus bas. Dès que je me mis en route, la quasi-totalité des habitants du quartier sortit de ses logements et m'emboîta le pas. Ils avaient vu la carabine et, dans un état de grande excitation, criaient tous que j'allais tuer l'éléphant. Ils ne s'étaient guère souciés de l'animal tant qu'il ne faisait que ravager leurs foyers, mais tout devenait différent du moment où il allait être abattu. C'était pour eux une sorte de spectacle – comme cela l'aurait été pour une foule anglaise. Par ailleurs, la viande les intéressait. Tout cela me mettait vaguement mal à l'aise. Je n'avais aucune intention de tuer l'éléphant. Je m'étais simplement armé de la carabine pour pouvoir me défendre en cas de nécessité, et on se sent toujours nerveux avec une foule sur les talons. Je descendis la pente jusqu'au bas de la colline, me faisant l'effet d'un parfait imbécile (et c'est bien l'air que je devais avoir) avec ma carabine sur l'épaule et une armée toujours grandissante me suivant pas à pas. En bas, là où s'arrêtaient les cabanes, se trouvait une route empierrée, et plus loin une zone marécageuse s'étendant sur un kilomètre environ : une rizière non encore labourée mais détremée par les premières pluies et parsemée d'herbes folles. L'éléphant s'était arrêté à moins de cent mètres de la route, nous présentant son flanc gauche. Il ne parut nullement remarquer l'approche de la foule, occupé qu'il était à arracher des touffes d'herbe et à en faire tomber la terre en les battant contre ses genoux avant de les faire disparaître dans sa bouche.

Je m'étais arrêté sur la route. Dès que j'avais aperçu l'éléphant, j'avais, avec une certitude absolue, compris que je ne devais pas le tuer. C'est une affaire grave que

de tuer un éléphant domestiqué : c'est comme détruire une énorme et coûteuse machine – et il est évident que l'on ne doit pas le tuer si l'on peut s'en dispenser. D'ailleurs, à cette distance, paisiblement occupé à manger, l'éléphant n'avait pas l'air plus dangereux qu'une vache. Je pensais alors, et continue à penser, que sa crise était en train de se terminer. Si tel était le cas, il allait simplement tourner en rond jusqu'à ce que son *mahout* vienne le chercher. De plus, je n'avais pas la moindre envie de le tuer. Je décidai de l'observer quelques instants, pour m'assurer que sa crise de folie était bien passée, après quoi je rentrerais chez moi.

Mais à ce moment, je tournai la tête et vis la foule qui m'avait suivi. C'était une foule immense – deux mille personnes au moins – et elle grossissait de minute en minute. Elle occupait, à droite et à gauche, une vaste portion de route. Je considérai cette mer de visages jaunes émergeant des vêtements bigarrés – des visages d'hommes tout heureux et excités à la perspective du spectacle imminent, ne doutant pas que j'allais tuer l'éléphant. Ils me regardaient comme un prestidigitateur s'apprêtant à accomplir un de ses tours. Je ne leur inspirais aucune sympathie mais, avec ma carabine magique en main, je valais la peine d'être regardé. Et brusquement je sus qu'il me faudrait, malgré tout, tuer cet éléphant. C'était ce que cette foule attendait de moi, et j'allais devoir m'exécuter. Je me sentais invinciblement poussé de l'avant par deux mille volontés extérieures à moi. Et c'est à ce moment, alors que je me trouvais sur cette route, une carabine entre les mains, que je compris l'inanité, la vacuité du règne de l'homme blanc en Orient. J'étais là, l'homme blanc armé de son fusil, face à une multitude d'indigènes désarmés. En apparence, le principal protagoniste de la scène ; en fait, une ridicule marionnette agitée de-ci de-là par la volonté des visages jaunes derrière moi. Je compris à cet instant que lorsque l'homme blanc devient un tyran, c'est sa propre liberté qu'il détruit. Il devient une sorte de mannequin, une carcasse vide qui prend des poses ; il n'est plus que la représentation conventionnelle du *sahib*. Car pour pouvoir exercer sa domination, il faut qu'il passe sa vie à tenter d'impressionner les « indigènes », ce qui veut dire qu'à chaque moment décisif, il doit se conformer à ce que les « indigènes » attendent de lui. Il porte un masque, et son visage finit par épouser les contours de ce masque. Je devais tuer cet éléphant. Je m'étais tacitement engagé à le faire en demandant une carabine. Un *sahib* doit agir en *sahib*. Il doit se montrer résolu, savoir ce qu'il veut, adopter en toutes circonstances un comportement sans équivoque. Avoir parcouru tout ce chemin, l'arme à la main, suivi par deux mille personnes, puis m'en retourner benoîtement, sans avoir rien fait – non, c'était impossible. Je serais la risée de la foule. Et ma vie entière, la vie de tout homme blanc en Orient, n'était qu'un long et patient effort pour ne pas être un objet de risée.

Mais je n'avais toujours pas envie de tuer l'éléphant. Je le voyais battre les touffes d'herbe contre ses genoux, avec cet air de vieille grand-mère soucieuse qu'ont les éléphants. Il me semblait que le tuer serait un pur et simple assassinat. À l'âge qui était alors le mien, je n'avais rien contre le fait de tuer des animaux,

mais je n'avais jamais abattu d'éléphant, et n'en avais jamais éprouvé le désir. (Je ne sais trop pourquoi, il paraît toujours moins admissible de tuer un *gros* animal) De plus il fallait penser au propriétaire de la bête. Vivant, l'éléphant valait au bas mot cent livres ; mort, il ne valait plus que le prix de ses défenses – c'est-à-dire cinq livres, tout au plus. Mais je devais agir, et vite. Je me tournai vers quelques Birmans qui avaient l'air d'hommes d'expérience et se trouvaient déjà là à mon arrivée sur la route pour leur demander comment s'était comporté l'animal. Tous me firent la même réponse : il ne s'occupait pas de vous si vous le laissiez tranquille, mais il risquait de charger si on l'approchait de trop près.

Je voyais très bien ce que j'aurais dû faire : m'approcher à environ vingt-cinq mètres de l'éléphant pour juger de son comportement ; s'il chargeait, je pouvais tirer ; s'il ne faisait rien, il n'y avait aucun danger à le laisser en paix jusqu'au retour de son *mahout*. Mais je savais aussi que je ne ferais rien de la sorte. J'étais un assez piètre tireur à la carabine, le terrain était boueux et l'on risquait de s'y enfoncer à chaque pas. Si l'éléphant chargeait et que je le ratais, mes chances seraient égales à celles d'un crapaud face à un rouleau compresseur. Mais même à ce moment, je pensais moins à ma peau qu'aux faces jaunes derrière moi qui épiaient tous mes gestes. Car, sous le regard de cette foule, je n'avais pas peur, au sens ordinaire du mot, comme c'eût été le cas si je m'étais trouvé seul. Un Blanc ne doit pas avoir peur devant les « indigènes » : c'est pourquoi, en général, il n'a pas peur. La seule pensée qui occupait mon esprit était que, si l'affaire tournait mal, ces deux mille Birmans me verraient poursuivi, rattrapé, foulé aux pieds et réduit à l'état de cadavre grimaçant, comme l'Indien que j'avais vu sur la colline. Et si cela se produisait, il y avait toutes les chances que dans cette foule certains se mettent à rire. Non, cela était inimaginable. Je n'avais pas le choix. Je glissai les cartouches dans le magasin et m'allongeai sur la route pour ajuster au mieux mon tir.

La foule se fit soudain silencieuse, immobile, et un profond soupir s'échappa de mille poitrines – un soupir de contentement, comme au théâtre quand le public voit enfin se lever le rideau. Finalement, ils allaient l'avoir, leur spectacle. La carabine était une splendide arme de fabrication allemande, avec une lunette de visée. J'ignorais alors que, pour abattre un éléphant, il faut viser une ligne imaginaire allant d'un trou de l'oreille à l'autre. J'aurais donc dû, étant donné que l'éléphant se présentait de profil, viser directement le trou de l'oreille. En fait, je visai plusieurs centimètres en avant, imaginant atteindre ainsi le cerveau.

Quand je pressai la détente, je n'entendis pas le coup partir, ne ressentis même pas le recul de l'arme. Il en est toujours ainsi lorsque le coup a porté. En revanche, j'entendis le cri de joie diabolique qui montait de la foule. Dans cet instant, en un temps trop bref, aurait-on pu croire, pour que la balle atteigne son but, l'éléphant avait subi une terrible et mystérieuse transformation. Il n'avait pas bougé, n'était pas tombé, mais chaque ligne de son corps s'était modifiée. Il parut d'un seul coup très las, ratatiné, immensément vieux, comme si le terrifiant impact de la balle l'avait paralysé sans le terrasser. Ensuite, au bout d'un temps qui me parut très

long (il ne devait toutefois pas s'être écoulé plus de cinq secondes), il s'affaissa sur les genoux. Un filet de bave coulait de sa bouche. Il paraissait maintenant infiniment vieux, à croire qu'il était âgé de plusieurs milliers d'années. Je fis à nouveau feu, visant au même endroit. Cette fois encore, il ne s'écroula pas : au contraire, avec une tragique lenteur il se remit sur ses pieds et se tint tant bien que mal debout, chancelant, tandis que sa tête s'affaissait. Je tirai une troisième balle. C'était le coup de grâce. On pouvait voir la douleur irradier à travers tout son corps privant les jambes de leurs dernières forces. Mais alors qu'il s'effondrait, il parut, l'espace d'un instant, se redresser. Tandis que ses jambes postérieures ployaient, sa trompe se dressa vers le ciel comme un arbre : on eût dit une énorme masse rocheuse s'élevant quelque peu, juste avant de basculer. Il barrit pour la seule et unique fois. Puis il s'abattit, me présentant son ventre, et sa chute ébranla le sol avec une telle force que je perçus la secousse de l'endroit où je me trouvais.

Je me levai. Les Birmans traversaient déjà en courant l'étendue boueuse. Il était évident que l'éléphant ne se relèverait plus jamais, mais il n'était pas encore mort. Il respirait en cadence, en poussant de longs râles sonores, tandis que la masse puissante de son flanc se soulevait et s'abaissait péniblement. Il avait la bouche grande ouverte, offrant à mon regard les cavernes rose pâle de sa gorge. Un long moment je restai là, attendant sa mort, mais son souffle ne s'éteignait pas. Finalement, je tirai mes deux dernières balles en visant ce que je jugeais être la région du cœur. Un flot de sang épais, pareil à du velours rouge, jaillit de sa blessure, mais l'animal ne voulait toujours pas mourir. Son corps n'avait même pas tressailli quand les balles l'avaient atteint, et la respiration agonisante continuait sans s'interrompre. Il mourait très lentement, en proie à une immense souffrance, mais dans un monde très loin du nôtre, un monde où aucune balle ne pouvait plus l'atteindre. Je devais à tout prix faire cesser ce bruit atroce. C'était affreux de voir cet énorme animal couché à terre, ne pouvant bouger et ne pouvant davantage mourir – et d'être incapable de mettre un terme à ses souffrances. Je me fis donc apporter ma Winchester et déchargeai l'arme coup sur coup dans le cœur et la gorge. Les balles semblaient n'avoir aucun effet. Le râle torturé continuait, implacable comme le tic-tac d'une horloge.

Finalement, incapable de supporter plus longtemps ce spectacle, je m'en allai. Je sus par la suite que l'éléphant avait mis une demi-heure à mourir. Mais avant mon départ, les Birmans étaient déjà arrivés, avec des couteaux et des paniers et, à ce que j'appris, dans le courant de l'après-midi la bête était pratiquement réduite à l'état de carcasse.

Plus tard, naturellement, il y eut d'interminables discussions sur la mort de cet éléphant. Son propriétaire était furieux, mais ce n'était qu'un Indien, qui n'avait aucun pouvoir. Par ailleurs, du point de vue strictement légal, on ne pouvait rien me reprocher, car un éléphant pris de folie doit être abattu, à l'instar d'un chien enragé, s'il échappe au contrôle de son propriétaire. Parmi les Européens, les avis étaient partagés. Les vieux disaient que j'avais bien agi, les jeunes que c'était une honte d'avoir abattu un éléphant sous prétexte qu'il avait tué un coolie, étant

donné qu'un éléphant a infiniment plus de valeur que n'importe quel abruti de coolie. Finalement, je pus me réjouir que ce coolie ait trouvé la mort sous la patte de l'éléphant : j'étais blanchi au regard de la loi, ayant là une raison valable d'abattre l'éléphant. Mais je me suis souvent demandé si quelqu'un a un jour compris que ma raison véritable avait été la peur du ridicule.

(1936)

## *Les pieds dans le plat espagnol*

La guerre d'Espagne a sans doute fourni une moisson de mensonges plus abondante que tout autre événement survenu depuis la Grande Guerre de 14-18, mais je me demande sincèrement si, en dépit des hécatombes de nonnes violées et crucifiées sous les yeux des reporters du *Daily Mail*, ce sont les journaux profascistes qui ont fait le plus de mal. À mon sens, ce sont surtout les journaux de gauche – le *News Chronicle* et le *Daily Worker* en tête – avec leurs méthodes beaucoup plus subtiles de déformation des faits, qui ont empêché le public anglais de comprendre la véritable nature de la lutte en cours.

Le fait que ces journaux ont soigneusement occulté, c'est que le gouvernement espagnol (y compris le gouvernement semi-autonome de Catalogne) a beaucoup plus peur de la révolution que des fascistes. Il est aujourd'hui à peu près certain que la guerre se terminera par un compromis quelconque, et l'on peut même se demander si le gouvernement, qui a assisté à la chute de Bilbao sans lever le petit doigt, ne cherche pas avant tout à éviter une victoire décisive. Quoi qu'il en soit, aucun doute ne subsiste sur l'application qu'il met à écraser ses propres forces révolutionnaires. Depuis quelque temps, un régime de terreur – interdiction arbitraire des partis politiques, bâillonnement de la presse, appels à la délation et incarcérations en masse sans jugement – s'est instauré et ne cesse de se développer. Quand j'ai quitté Barcelone, à la fin du mois de juin, les prisons étaient pleines. En fait, elles étaient même depuis longtemps surpeuplées et l'on entassait les prisonniers dans des magasins inoccupés ou tout autre lieu de détention de fortune. Ce qu'il faut toutefois noter, c'est que les gens aujourd'hui emprisonnés ne sont pas des fascistes, mais des révolutionnaires : ils sont là non parce que leurs opinions sont trop à droite, mais parce qu'elles sont trop à gauche. Et ceux qui les ont mis là sont ces terribles révolutionnaires au seul nom desquels Garvin tremble d'effroi : les communistes.

En attendant, la lutte contre Franco se poursuit mais, à l'exception des pauvres diables qui tiennent les tranchées sur le front, personne dans le camp gouvernemental ne considère cela comme la véritable guerre. La vraie lutte se déroule entre la révolution et la contre-révolution ; entre les ouvriers qui essaient désespérément de préserver un peu de ce qu'ils ont conquis en 1936 et la coalition libéralo-communiste qui réussit si bien à le leur reprendre. Il est malheureux que si peu de gens en Angleterre aient compris que le communisme est aujourd'hui une force contre-révolutionnaire et que les communistes font partout alliance avec les réformistes bourgeois, mettant en oeuvre toutes les ressources de leur puissant appareil pour écraser ou discréditer les partis faisant montre de la moindre velléité révolutionnaire. De là le grotesque spectacle de communistes vilipendés comme de redoutables « rouges » par des intellectuels de droite en plein accord avec eux sur l'essentiel. M. Wyndham Lewis, par exemple, devrait adorer les

communistes, pour un temps tout au moins. En Espagne, la coalition libéralo-communiste l'a emporté sur toute la ligne, ou presque. Des conquêtes faites par les travailleurs espagnols en 1936, il ne reste rien de tangible, hormis quelques collectivités agraires et un certain nombre d'hectares de terre dont les paysans se sont emparés l'année dernière ; et il est probable que les paysans seront à leur tour sacrifiés, dès lors qu'il ne sera plus nécessaire de les amadouer. Pour comprendre la situation actuelle, il faut remonter aux origines de la guerre civile.

Le coup d'État franquiste différait des précédents hitlérien et mussolinien en ce sens qu'il s'agissait d'un soulèvement militaire assimilable à une invasion étrangère. Franco ne pouvait donc compter au départ sur un important soutien parmi les masses – même s'il s'efforce depuis d'en trouver un. Ses principaux alliés, mis à part certains éléments du monde des affaires, se recrutaient parmi l'aristocratie foncière et les membres d'un clergé aussi parasitaire que tentaculaire. De toute évidence, un soulèvement de ce type devait trouver en face de lui des forces disparates, regroupant des hommes que par ailleurs rien ne rapproche. Le paysan et l'ouvrier abhorrent le féodalisme et le cléricisme ; mais il en va de même pour le bourgeois « libéral », qui ne trouverait absolument rien à redire à une version modernisée du fascisme, du moins tant que celle-ci ne porterait pas officiellement le nom de fascisme. Le bourgeois « libéral » n'est vraiment libéral que dans la mesure où cela sert son intérêt. Le progrès se résume pour lui dans la formule « la carrière ouverte aux talents [9] ». Car il n'a manifestement aucune chance de croître et de prospérer dans une société féodale où l'ouvrier et le paysan sont trop pauvres pour acheter des marchandises, où l'industrie est écrasée par de très lourdes taxes destinées à payer les mitres des évêques et où tous les emplois lucratifs échoient systématiquement à l'ami du giton du fils adultérin du duc. C'est pourquoi, face à un réactionnaire de la trempe de Franco, on voit les ennemis jurés que sont, de fait, le bourgeois et l'ouvrier, lutter pour un temps côte à côte. Cette alliance contre nature est connue sous le nom de « Front populaire » (ou, dans la presse communiste, et afin de lui donner un aspect démocratique plus accrocheur, « Front du peuple »). C'est un hybride aussi viable, et ayant à peu près autant de droit à l'existence, qu'un porc à deux têtes ou toute autre monstruosité à la Barnum & Bailey.

En toute circonstance véritablement critique, la contradiction que recèle le Front populaire ne peut qu'éclater au grand jour. Car s'ils luttent tous deux contre le fascisme, le bourgeois et l'ouvrier n'ont pas les mêmes objectifs. Le bourgeois se bat pour la démocratie bourgeoise (c'est-à-dire le capitalisme), l'ouvrier – dans la mesure où il a conscience de l'enjeu – pour le socialisme. Et dans les premiers temps de la révolution les travailleurs espagnols distinguaient parfaitement cet enjeu. Dans les régions où le fascisme a été mis en déroute, ils ne se sont pas contentés de chasser hors des murs de leur ville les troupes rebelles : ils ont mis l'occasion à profit pour prendre possession des terres et des usines, et ont commencé à mettre en place une ébauche de gouvernement ouvrier en créant des comités locaux, des milices ouvrières, des forces de police nouvelles, etc. Ils ont

toutefois commis l'erreur (peut-être parce que les révolutionnaires les plus actifs étaient les anarchistes, qui se sont toujours défiés des parlements) de laisser au gouvernement républicain le pouvoir nominal. Et, malgré quelques changements de personnes, tous les gouvernements formés par la suite ont conservé en gros la même orientation réformiste-bourgeoise. Au début, cela paraissait sans importance, dans la mesure où le gouvernement, surtout en Catalogne, était à peu près privé de pouvoir véritable et où la bourgeoisie devait faire le dos rond et ses membres (c'était encore le cas lorsque je suis arrivé en Espagne, au mois de décembre) se déguiser en ouvriers. Par la suite, quand le pouvoir a commencé à échapper aux anarchistes pour être pris en main par les communistes et les socialistes de droite, le gouvernement a pu se remettre en selle, la bourgeoisie a relevé la tête et l'on a vu reparaître, pratiquement inchangée, la vieille division de la société en riches et pauvres. Depuis, toutes les décisions prises, à l'exception de quelques rares mesures commandées par la situation militaire, ont tendu à défaire ce qui avait été fait dans les premiers mois de la révolution. Parmi les multiples exemples de cette évolution, je ne citerai que la dissolution des anciennes milices ouvrières, qui étaient organisées sur un modèle véritablement démocratique – officiers et hommes de troupe touchant une solde identique et vivant sur un pied de totale égalité – et leur remplacement par une « armée populaire » (baptisée là encore, dans le jargon des communistes, « armée du peuple ») calquée aussi fidèlement que possible sur le modèle d'une armée bourgeoise conventionnelle, avec une caste privilégiée d'officiers, d'énormes différences de solde, etc. Inutile de dire qu'on présente cela comme une nécessité militaire, et il est à peu près certain que l'efficacité au combat s'en trouve renforcée, tout au moins dans un premier temps. Reste ce fait, indubitable, qu'il s'agissait avant tout de donner un coup d'arrêt à l'égalitarisme. Et partout la même politique a été appliquée, avec ce résultat qu'un an seulement après le début de la guerre et de la révolution, on a affaire à un État bourgeois comme les autres – avec, en prime, le règne de la terreur, pour préserver le *statu quo*.

Ce processus n'aurait sans doute pas été poussé aussi loin si la lutte avait pu se dérouler sans intervention étrangère. Mais cela n'a pas été possible, en raison de la faiblesse militaire du gouvernement légal. Face aux mercenaires étrangers de Franco, ce gouvernement a dû implorer le secours de la Russie, et si l'on a grandement exagéré l'importance du soutien matériel fourni par celle-ci (au cours des trois premiers mois que j'ai passés en Espagne, je n'ai vu en tout et pour tout qu'une seule arme russe, une mitrailleuse), le simple fait que ce soutien existe a permis aux communistes d'accéder au pouvoir.

Cela, d'abord parce que les canons et les avions russes, ajoutés à l'excellente tenue au feu des Brigades internationales (pas forcément communistes, mais toujours sous leur contrôle) ont énormément contribué à augmenter le prestige communiste. Mais aussi et surtout parce que, la Russie et le Mexique étant les deux seuls pays à fournir ouvertement du matériel militaire, les Russes se sont trouvés à même non seulement de se faire payer leurs armes, mais aussi d'imposer

leurs conditions. Exprimées sous leur forme la plus crue, ces conditions étaient : « Brisez la révolution – sinon plus d’armes. » La raison généralement invoquée pour expliquer cette attitude, c’est que si la Russie avait paru soutenir la révolution, le pacte franco-soviétique (et l’alliance espérée avec la Grande-Bretagne) aurait été mis en péril. On peut aussi penser que le spectacle d’une authentique révolution aurait provoqué en Russie des remous intempestifs. Les communistes, naturellement, nient que le gouvernement russe ait exercé la moindre pression directe en Espagne. Mais, même à supposer que ce soit vrai, cela ne signifie pas grand-chose, car on peut être sûr que les communistes espagnols, avec les socialistes de droite qu’ils tiennent sous leur coupe, et la presse communiste du monde entier, ont mis toute leur énorme et sans cesse croissante influence au service de la contre-révolution.

Dans la première moitié de cet article, j’avais que le véritable combat en Espagne, du côté gouvernemental, s’était déroulé entre la révolution et la contre-révolution, et que le gouvernement, aussi désireux fût-il d’éviter la défaite devant Franco, s’était bien davantage occupé de réduire à néant les changements révolutionnaires qui avaient accompagné le début de la guerre.

N’importe quel communiste dirait que pareille assertion est erronée, ou sciemment malhonnête. Il vous dirait qu’il est absurde de prétendre que le gouvernement s’emploie à briser la révolution puisqu’il n’y a jamais eu de révolution et que la tâche du moment consiste à mettre le fascisme en échec et à défendre la démocratie. De ce point de vue, il est très intéressant de voir précisément comment fonctionne la propagande contre-révolutionnaire des communistes. On aurait tort de croire que cela ne concerne pas l’Angleterre, où le parti communiste est faible et relativement peu influent : nous verrons bien vite en quoi cela nous concerne si l’Angleterre conclut un traité d’alliance avec l’U.R.S.S., et peut-être même avant, car l’audience du parti communiste ne peut que s’étendre – ce processus est déjà amorcé – à mesure que la classe capitaliste se rend de mieux en mieux compte que le communisme nouvelle manière travaille en réalité pour elle.

Très schématiquement, la propagande communiste s’emploie à terroriser les gens en brandissant les horreurs (très réelles) du fascisme. Elle laisse aussi entendre, à mots plus ou moins couverts, que le fascisme n’a rien à voir avec le capitalisme. Le fascisme n’est qu’une atrocité absurde, une aberration, un « sadisme de masse », le genre de choses qui pourraient se produire si l’on ouvrait soudain les portes de l’asile à une horde de fous homicides. Présentez le fascisme sous ce jour, et vous arriverez à mobiliser, un certain temps tout au moins, l’opinion publique contre lui sans susciter pour autant le moindre mouvement révolutionnaire. Il suffit d’opposer au fascisme la « démocratie » bourgeoise – c’est-à-dire le capitalisme. Mais pour cela, il importe d’écarter le trouble-fête qui clame que fascisme et « démocratie » bourgeoise sont bonnet blanc et blanc

bonnet. Vous commencez par proclamer que ce trouble-fête est un rêveur qui n'a pas les pieds sur terre. Vous lui dites qu'il sème la confusion, qu'il divise les forces antifascistes, que le moment n'est pas aux grandes phrases révolutionnaires, qu'il s'agit pour l'heure de lutter contre le fascisme sans se perdre en vaines interrogations sur le *but* de la lutte. Ensuite, s'il refuse encore de la boucler, vous changez de chanson et le qualifiez de traître. Ou plus précisément, vous dites que c'est un « trotskiste ».

Qu'est-ce au juste qu'un « trotskiste » ? Ce mot terrible – dans l'Espagne d'aujourd'hui, il peut, sur un simple on-dit, vous faire jeter dans une prison où vous croupirez indéfiniment dans l'attente d'un procès – commence seulement à avoir cours en Angleterre. Mais ce n'est certainement qu'un début. Le terme de « trotskiste » (ou « hitléro-trotskyiste ») est généralement censé désigner un fasciste déguisé qui se donne des airs ultra-révolutionnaires dans le but de diviser les forces de gauche. Mais la vertu particulière du mot tient à ce qu'il signifie trois choses bien distinctes. Il peut s'appliquer à quelqu'un qui, comme Trotski, préconise la révolution mondiale ; ou bien à un membre de l'organisation effective dont Trotski est le dirigeant – c'est là son seul emploi légitime ; ou enfin au fasciste déguisé déjà évoqué. Les trois sens peuvent se télescoper à volonté. Le sens n° 1 peut, ou non, entraîner avec lui le sens n° 2, et le sens n° 2 implique presque inévitablement le sens n° 3. Ainsi : « XY s'est déclaré favorable à la révolution mondiale ; XY est donc un trotskiste, et par conséquent un fasciste. » En Espagne, et même, jusqu'à un certain point, en Angleterre, quiconque se déclare en faveur du socialisme révolutionnaire (c'est-à-dire professe la doctrine que professait encore récemment le parti communiste) court le risque de passer pour un trotskiste à la solde de Franco ou de Hitler.

L'accusation est très habile car, à moins qu'on ne sache pertinemment qu'elle est fautive, elle *pourrait* être vraie. Un espion fasciste se ferait *probablement* passer pour un révolutionnaire. En Espagne, quiconque a des opinions plus à gauche que celles du parti communiste se voit tôt ou tard qualifier de trotskiste, ou à tout le moins de traître. Au début de la guerre, le P.O.U.M., parti d'opposition correspondant en gros à l'I.L.P. anglais, était un parti officiellement reconnu, qui avait même fourni un ministre au gouvernement de la Catalogne. Par la suite, il fut évincé du gouvernement, puis tomba sous le coup de l'accusation de trotskisme. Il fut alors interdit et tous ceux de ses membres sur lesquels la police put mettre la main échouèrent en prison.

Jusqu'à ces derniers mois, les anarcho-syndicalistes étaient présentés comme des gens « oeuvrant loyalement » aux côtés des communistes. Puis les anarcho-syndicalistes furent écartés du gouvernement. Il apparut alors que leur loyauté n'était pas aussi parfaite qu'on le croyait, et aujourd'hui ils sont quasiment des traîtres. Après, ce sera le tour des socialistes de gauche. Caballero, l'ex-Premier ministre, socialiste de gauche qui était jusqu'à Mai 37 l'idole de la presse communiste, est aujourd'hui rejeté dans les ténèbres extérieures, qualifié de trotskiste et d'« ennemi du peuple ». Et la farce continue, avec à son terme logique

un régime où tous les partis et journaux d'opposition seront interdits, et tous les opposants de quelque notoriété en prison. Un tel régime sera à l'évidence un régime fasciste. Ce ne sera pas le fascisme que Franco voulait imposer, il sera même préférable au fascisme de Franco dans la mesure où il aura mérité qu'on se batte pour lui, mais ce n'en sera pas moins un fascisme. À cette seule différence qu'étant l'oeuvre de communistes et de libéraux, il recevra une autre appellation.

En attendant, est-il possible de gagner cette guerre ? Les communistes se sont appliqués à lutter contre le chaos révolutionnaire, ce qui, venant s'ajouter à l'aide russe, a eu pour effet d'accroître l'efficacité purement militaire. Si les anarchistes ont sauvé le gouvernement républicain d'août à octobre 1936, les communistes ont pris la relève à partir d'octobre. Mais en organisant la défense, ils ont tué l'enthousiasme – en Espagne, sinon ailleurs. S'ils ont rendu possible la mise sur pied d'une armée de conscription fonctionnant sur des principes militaires, ils l'ont également rendue indispensable. Il est significatif que, dès le mois de janvier de cette année, le recrutement de volontaires se soit pratiquement tari. Une armée révolutionnaire peut, dans certains cas, gagner par la force de l'enthousiasme, mais une armée de conscription doit gagner par la force des armes ; et il est peu probable que le gouvernement républicain soit en mesure de s'assurer un avantage décisif de ce côté-là – à moins que la France n'intervienne, ou qu'Allemands et Italiens choisissent de faire main basse sur les colonies espagnoles en laissant Franco se débrouiller tout seul. En définitive, il est probable que l'on aboutira à une impasse.

Mais le gouvernement républicain a-t-il vraiment la volonté de gagner la guerre ? Il ne veut pas la perdre, cela est certain. Mais d'un autre côté, une victoire totale, où l'on verrait Franco en fuite et Allemands et Italiens rejetés à la mer, poserait d'épineux problèmes, sur lesquels il est inutile d'insister tant ils sautent aux yeux. Nous manquons d'indications précises et seuls les faits trancheront, mais je soupçonne le gouvernement de chercher à parvenir à un compromis qui entérinerait pour l'essentiel la situation militaire actuelle. Les prophéties sont toujours fausses, celle-ci le sera aussi, mais je me risquerai à dire que, même si la guerre peut prendre fin très vite, ou durer encore quatre ans, elle s'achèvera de toute façon sur une Espagne divisée, soit par de véritables frontières, soit selon un découpage en zones économiques. Naturellement, un tel compromis pourrait être présenté comme une victoire par l'un ou l'autre camp, ou par les deux.

Tout ce que j'ai énoncé au cours de cet article paraîtrait parfaitement banal en Espagne, et même en France. Mais en Angleterre, malgré la vive émotion causée par la guerre d'Espagne, bien rares sont ceux qui soupçonnent l'intensité de la lutte se déroulant derrière les lignes gouvernementales ; et ce n'est pas un hasard, évidemment. Il y a eu une conspiration tout à fait délibérée (je pourrais donner des exemples précis) pour empêcher que l'on comprenne la situation espagnole. Des gens qui auraient dû être mieux avisés se sont prêtés à cette entreprise de tromperie sous prétexte que la vérité sur l'Espagne pourrait servir la propagande fasciste.

Il est aisé de voir où conduit une telle couardise. Si le public anglais avait eu droit à un compte rendu véridique de ce qui se passe réellement en Espagne, ç'aurait été pour lui une occasion d'apprendre ce qu'est le fascisme et comment on peut le combattre. Mais pour l'heure, la version que le *News Chronicle* donne du fascisme – présenté comme une folie homicide propre à des colonels Blimp [10] vrombissant comme de grosses mouches dans le vide économique – est plus fermement établie que jamais. Et c'est ainsi que nous avons fait un pas de plus vers la Grande Guerre « contre le fascisme » (comme en 1914 « contre le militarisme ») à la faveur de laquelle le fascisme, version britannique, nous courbera sous son joug dès la première semaine.

(1937)

## *Pourquoi j'ai adhéré à l'Independent Labour Party*

Le plus honnête serait peut-être de commencer par envisager la question sous l'angle personnel.

Je suis écrivain. La tendance instinctive de tout écrivain est de « se tenir à l'écart de la politique ». Tout ce qu'il demande, c'est qu'on lui laisse la paix pour qu'il puisse continuer à écrire tranquillement ses livres. Malheureusement, on commence à comprendre que cet idéal n'est pas plus réalisable que celui du petit commerçant qui espère préserver son indépendance face aux appétits voraces des magasins à succursales.

Tout d'abord, l'ère de la liberté de parole s'achève. La liberté de la presse en Angleterre a toujours relevé plus ou moins de la fiction, dans la mesure où c'est en définitive l'argent qui façonne l'opinion à sa guise. Mais tant qu'existe dans la loi le droit de dire ce que l'on veut, il y a toujours pour un écrivain aux idées non orthodoxes une possibilité de se faire entendre. Au cours de ces dernières années, je suis arrivé à obtenir de la classe capitaliste qu'elle me donne chaque semaine quelque argent pour écrire des livres contre le capitalisme. Mais je ne m'illusionne pas au point de penser que cette situation est destinée à durer éternellement. Nous savons ce qu'il est advenu de la liberté de la presse en Italie et en Allemagne, et il en sera de même ici un jour ou l'autre. Le moment approche – ce n'est pas dans un an, peut-être même pas dans dix ou vingt ans, mais il approche – où l'écrivain, quel qu'il soit, n'aura d'autre alternative que d'être complètement réduit au silence ou de produire le type de drogue réclamé par une minorité privilégiée.

J'ai le devoir de me battre contre cela, de la même manière que j'ai le devoir de me battre contre l'huile de ricin, les matraques en caoutchouc et les camps de concentration. Et le seul régime qui, à long terme, peut accorder la liberté de parole est un régime socialiste. Si le fascisme l'emporte, je suis fini en tant qu'écrivain – fini en ce sens qu'il me sera interdit de faire la seule chose que je sache faire. Ce serait déjà une raison suffisante pour m'affilier à un parti socialiste.

J'ai commencé par mettre en avant l'aspect personnel, mais ce n'est évidemment pas le seul.

Il n'est pas possible pour un individu conscient de vivre dans une société telle que la nôtre sans vouloir la changer. Au cours des dix dernières années, j'ai eu l'occasion de connaître sous quelques-uns de ses aspects la véritable nature de la société capitaliste. J'ai vu l'impérialisme britannique à l'oeuvre en Birmanie, et j'ai vu certains des ravages exercés en Angleterre par la misère et le chômage. Pour autant que je me sois battu contre le système, c'est en écrivant des livres capables d'exercer, telle était du moins mon ambition, une influence sur les gens qui lisent. Je continuerai, bien sûr, à le faire, mais dans un moment comme celui que nous vivons, je considère qu'il ne suffit plus d'écrire des livres. Les événements se

précipitent ; les dangers qui nous semblaient naguère menacer la génération suivante sont maintenant là, sous notre nez. Il faut être un socialiste actif, et non un simple sympathisant, si l'on ne veut pas faire le jeu d'ennemis qui ne nous laissent aucun répit.

Pourquoi l'I.L.P. plutôt qu'un autre parti ?

Parce que l'I.L.P. est le seul parti britannique – en tout cas le seul assez influent pour être pris en considération – dont les objectifs affirmés correspondent à l'idée que je me fais du socialisme.

Je ne veux pas dire que le parti travailliste a perdu tout crédit à mes yeux. Mon désir le plus sincère serait de voir le parti travailliste l'emporter avec une nette majorité aux prochaines élections. Mais nous connaissons tous le passé du parti travailliste, et nous connaissons la redoutable tentation du moment présent – la tentation de jeter les principes par-dessus bord pour se préparer à une guerre impérialiste. Il est d'une importance vitale qu'existe un rassemblement d'individus sur lesquels on puisse compter pour ne pas renier leurs principes socialistes, fût-ce face à la persécution.

Je crois que le parti travailliste indépendant est le seul parti qui, en tant que parti, soit à même d'appliquer une politique conséquente, que ce soit dans la lutte contre la guerre impérialiste ou contre le fascisme, quand celui-ci se manifestera sous sa forme britannique. Et d'ailleurs, le parti travailliste indépendant n'est soutenu par aucune puissance d'argent et se voit calomnié de divers côtés. À l'évidence, il a besoin de tous les soutiens disponibles, y compris de celui que je pourrai éventuellement lui fournir.

Enfin, j'ai fait parti du contingent de l'I.L.P. en Espagne. Je n'ai jamais affirmé, ni alors ni depuis, être en plein et total accord avec la ligne politique défendue par le P.O.U.M. et soutenue par l'I.L.P., mais elle a été justifiée par le cours des événements. Ce que j'ai vu en Espagne m'a fait toucher du doigt le péril mortel qu'on encourt en s'enrôlant sous la bannière purement négative de l'« antifascisme ». Après avoir saisi les principaux aspects de la situation espagnole, j'ai compris que l'I.L.P. était le seul parti britannique qui pouvait me convenir – et aussi le seul parti auquel je puisse adhérer en ayant au moins la certitude de ne jamais être mené en bateau au nom de la démocratie capitaliste.

(1938)

I

Dickens est de ces écrivains sur lesquels tout le monde veut faire main basse. Même son enterrement, à Westminster Abbey, fut une sorte de détournement de cadavre, si l'on y songe.

Quand Chesterton écrivit ses introductions à l'édition Everyman des oeuvres de Dickens, il lui parut tout naturel d'attribuer à ce dernier le genre de passéisme médiévalisant qui lui était très personnel, et plus récemment, un auteur marxiste, M. T.A. Jackson [11], a dépensé une belle énergie pour faire de Dickens un révolutionnaire assoiffé de sang. Les marxistes le revendiquent comme étant « presque » marxiste, les catholiques comme étant « presque » catholique, et les deux camps tiennent à en faire un champion du prolétariat (ou des « pauvres », comme aurait dit Chesterton). D'un autre côté, Nadejda Kroupskaïa raconte dans son petit livre sur Lénine que vers la fin de sa vie celui-ci était allé voir une adaptation à la scène du *Cricket on the Hearth* et avait trouvé le « sentimentalisme petit-bourgeois » de Dickens si insupportable qu'il était parti au beau milieu de la représentation.

Si l'on prend « petit-bourgeois » dans le sens que voulait certainement lui donner Kroupskaïa, il s'agit là d'un jugement plus juste que celui de Chesterton ou de Jackson. Mais il faut remarquer que le mépris pour Dickens manifesté par cette remarque est quelque chose d'assez peu courant. Nombreux sont ceux qui ont trouvé l'auteur illisible, mais bien rares semblent ceux qui ont ressenti de l'aversion pour l'esprit général de son oeuvre. Il y a quelques années, M. Bechhofer Roberts publiait un roman (*This Side Idolatry*), en réalité une attaque en règle contre Dickens, mais une attaque exclusivement personnelle, fondée principalement sur la manière dont Dickens avait traité sa femme. L'auteur évoquait des incidents dont pas un lecteur de Dickens sur mille n'avait entendu parler et qui ne remettaient pas plus en cause l'ensemble de son oeuvre que le testament de Shakespeare ne remet en cause *Hamlet*. Tout ce que démontrait en réalité le livre, c'est que la personnalité littéraire d'un écrivain a fort peu ou rien à voir avec son comportement privé. Il est très possible que dans le privé Dickens ait été l'espèce d'égoïste insensible que dépeint M. Bechhofer Roberts. Mais dans toute son oeuvre transparaît une personnalité tout à fait différente, une personnalité qui a valu à Dickens infiniment plus d'amis que d'ennemis. Il aurait très bien pu en être autrement, car aussi bourgeois soit-il, Dickens était un auteur subversif, un extrémiste, un révolté pourrait-on dire véritablement. Tous ceux qui ont longuement pratiqué son oeuvre l'ont bien senti. Ainsi, Gissing, le meilleur commentateur des oeuvres de Dickens, qui était lui-même tout ce que l'on veut sauf un extrémiste, réprouvait cette tendance chez Dickens et aurait préféré qu'elle

n'existât pas, mais il ne lui est jamais venu à l'esprit de la nier. Dans *Oliver Twist*, *Hard Times*, *Bleak House*, *Little Dorrit*, Dickens a attaqué les institutions anglaises avec une férocité jamais égalée depuis. Pourtant, cette réussite ne l'a pas fait détester – mieux, ceux-là même qu'il attaquait se le sont si bien approprié qu'il est devenu à son tour une institution nationale. Vis-à-vis de Dickens, le public anglais a toujours ressemblé à l'éléphant qui perçoit un vigoureux coup de canne comme une agréable caresse. Avant même d'avoir dix ans, j'étais gavé de Dickens par des maîtres d'école chez qui, même à cet âge, je percevais la forte ressemblance avec M. Creakle, et chacun sait que les notaires adorent le *Serjeant Buzfuz* et que *Little Dorrit* fait le ravissement du Home Office. Dickens semble avoir réussi l'exploit d'attaquer tout le monde sans se mettre personne à dos. Naturellement, on en vient de ce fait à se demander s'il n'y avait pas quelque chose de factice dans les attaques de Dickens contre la société. Où se situe-t-il au juste, socialement, moralement et politiquement ? Et, comme toujours, il est plus facile de déterminer sa position en commençant par définir ce que Dickens *n'était pas*.

Tout d'abord, il n'était pas, contrairement à ce que semblent penser MM. Chesterton et Jackson, un écrivain « prolétarien ». Premièrement, Dickens n'écrit pas sur le prolétariat – ce en quoi il ne diffère pas de l'immense majorité des romanciers passés et présents. Si vous cherchez la classe ouvrière dans les oeuvres de fiction, et particulièrement dans les oeuvres de fiction anglaises, tout ce que vous trouverez, c'est son absence. Une telle affirmation mérite peut-être d'être précisée. Pour des raisons faciles à comprendre, l'ouvrier agricole (qui est en Angleterre un prolétaire) est un personnage qui apparaît fréquemment dans les oeuvres de fiction, et l'on a par ailleurs beaucoup écrit sur les criminels, les parias de la société et, depuis peu, sur les intellectuels déclassés. Mais le prolétariat urbain ordinaire, formé de ces hommes qui font tout simplement tourner la machine, a toujours été ignoré des romanciers. Quand il parvient à se glisser dans les pages d'un livre, c'est presque toujours comme un objet de pitié ou de dérision. L'action centrale des romans de Dickens a presque invariablement pour décor la classe moyenne. Si l'on examine de près ses romans, on s'aperçoit qu'ils ont pour véritable sujet le Londres de la bourgeoisie marchande et de ses divers parasites – hommes de loi, employés de bureau, fournisseurs, hôteliers, petits artisans et domestiques. On n'y trouve aucun ouvrier agricole, et seulement un ouvrier de l'industrie (Stephen Blackpool dans *Hard Times*). Les Plornish de *Little Dorrit* représentent probablement la meilleure peinture que Dickens ait faite d'une famille ouvrière (les Peggoty, par exemple, n'appartiennent pas vraiment à la classe ouvrière) mais, dans l'ensemble, ce type de personnage n'est pas celui qu'il excelle à dépeindre. Si vous demandez à un lecteur pris au hasard quels sont les personnages prolétariens dont il se souvient chez Dickens, il vous citera presque à coup sûr Bill Sikes, Sam Weller et Mme Gamp. Un voleur, un valet et une sage-femme alcoolique : ce n'est pas à proprement parler un échantillonnage représentatif de la classe ouvrière anglaise.

Deuxièmement, Dickens n'est pas, au sens habituel du terme, un écrivain

« révolutionnaire ». Mais il convient ici de définir plus précisément sa position.

Quoi qu'ait pu être Dickens, ce n'était pas en tout cas un sauveur d'âmes en tapinois, un de ces imbéciles bien intentionnés qui croient que le monde serait parfait pour peu qu'on amende quelques articles de loi et qu'on supprime certaines anomalies. À cet égard, il n'est pas sans intérêt de mettre Dickens en parallèle avec Charles Reade, par exemple. Ce dernier était bien mieux informé que Dickens, et en un sens il faisait preuve d'un bien plus grand esprit civique que Dickens. Il détestait réellement les abus auxquels il était sensible, il les a exposés dans une série de romans qui, malgré leur absurdité, sont des plus lisibles, et il a sans doute contribué à faire évoluer l'opinion publique sur un certain nombre de points mineurs, mais non sans importance néanmoins. Il était toutefois parfaitement incapable de comprendre que, dans l'organisation sociale existante, certains maux ne *pouvaient* recevoir de remède. Isoler tel ou tel abus mineur, l'exposer, le dévoiler au grand jour, le soumettre à une juridiction britannique, et tout rentrera dans l'ordre – voilà sa manière de voir les choses. Dickens, lui, n'a jamais cru qu'on pouvait se débarrasser de ses boutons en les grattant avec un couteau. À chaque page de ses livres transparaît l'idée que la société est viciée à la base. C'est quand on pose la question « Quelle est cette base ? » que l'on commence à saisir la position de Dickens.

Le fait est que la critique de la société développée par Dickens est presque exclusivement une critique morale. D'où l'absence dans son oeuvre de toute proposition constructive. Il s'en prend aux lois, au gouvernement parlementaire, au système éducatif, etc., sans même jamais évoquer ce qu'il mettrait à la place. Bien sûr, un romancier ou un auteur satirique n'est pas nécessairement tenu de faire des propositions constructives, mais l'important est ici que l'attitude de Dickens n'est, au fond, même pas destructrice. Rien dans son oeuvre n'indique nettement qu'il souhaite le renversement de l'ordre existant, ni qu'il pense que bien des choses seraient changées si cet ordre était effectivement renversé. Car ce qui l'occupe c'est moins la société que la « nature humaine ». On serait bien en peine de trouver dans un de ses livres un passage tendant à démontrer que le système économique est mauvais *en tant que système*. Ainsi on ne le voit nulle part se livrer à la moindre attaque contre la propriété privée ou l'entreprise privée. Même dans un livre comme *Our Mutual Friend*, qui traite de cette propension qu'ont les cadavres à intervenir dans la vie des vivants par le biais de testaments imbéciles, il ne lui vient pas à l'idée d'insinuer qu'aucun individu ne devrait disposer de pouvoirs aussi exorbitants. Bien sûr, c'est là une conclusion que chacun peut tirer pour son propre compte, ainsi qu'à la lecture des remarques concernant le testament de Bounderby à la fin de *Hard Times*, et sans doute l'oeuvre de Dickens dans son ensemble donne-t-elle à penser qu'il y a quelque chose de fondamentalement mauvais dans le capitalisme du laissez-faire. Mais Dickens ne tire pas lui-même cette conclusion. Il paraît que Macaulay aurait refusé de rédiger la critique de *Hard Times* parce qu'il en réprouvait le « socialisme chagrin ». De toute évidence, quand Macaulay emploie le mot

« socialisme », il le fait à la manière de ceux qui, il y a une vingtaine d'années, criaient au « bolchevisme » dès qu'on leur parlait de régime végétarien ou de peinture cubiste. Il n'y a pas dans tout le livre une seule ligne que l'on puisse qualifier de « socialiste ». En fait, l'inspiration générale serait plutôt procapitaliste, dans la mesure où la morale de l'oeuvre est que les capitalistes devraient être moins durs, et non les travailleurs plus révoltés. *Bounderby* n'est qu'une grossière baudruche et *Gradgrind* a perdu tout sens moral, mais s'ils étaient meilleurs, le système fonctionnerait à merveille – voilà ce que dit le livre de la première à la dernière page. La critique sociale contenue dans l'oeuvre de Dickens se résume à cela, sauf à prêter délibérément à l'auteur des intentions qui ne sont pas les siennes. Tout le « message » de Dickens tient dans une constatation d'une colossale banalité : si les gens se comportaient comme il faut, le monde serait ce qu'il doit être.

Naturellement, cela suppose l'existence de quelques personnages détenant un certain pouvoir et se comportant néanmoins « comme il faut ». Ainsi le type, qui revient à maintes reprises dans l'oeuvre de Dickens, du « Bon riche ». Ce personnage appartient plus particulièrement à la période optimiste, celle des premières productions de Dickens. Il s'agit généralement d'un « marchand » (on ne nous dit pas forcément quelles sont les marchandises dont il fait commerce), et c'est toujours un vieux monsieur au coeur débordant de gentillesse qui va de son pas trotinant, augmente régulièrement le salaire de ses employés, caresse la tête des petits enfants, sauve les débiteurs de la prison et joue dans l'ensemble le rôle de la bonne fée pour tout le monde. Bien sûr, il s'agit d'une figure totalement mythique, infiniment plus éloignée de la vie réelle qu'un Squeers ou un Micawber. Dickens lui-même semble parfois se rendre compte qu'un être si empressé à distribuer sa fortune ne serait jamais parvenu à l'édifier. M. Pickwick, par exemple, « a été dans la City », mais il est difficile de l'imaginer y faisant fortune. Ce type de personnage apparaît cependant comme un fil conducteur dans la plupart des premières oeuvres de Dickens. Pickwick, les Cheeryble, le vieux Chuzzlewit, Scrooge – autant d'incarnations du même personnage, le « Bon riche », distribuant généreusement ses guinées. Mais on peut voir que Dickens a évolué sur ce point : vers le milieu de son oeuvre, le personnage du « Bon riche » tend à disparaître. Personne ne tient un tel rôle dans *A Tale of Two Cities*, non plus que dans *Great Expectations* (ce dernier livre étant en fait une véritable critique de la mentalité paternaliste), et dans *Hard Times*, seul Gradgrind pourrait à l'extrême rigueur entrer dans cette catégorie après son revirement radical. Le personnage reparaît sous une forme assez différente avec le Meagles de *Little Dorrit* et le John Jarndyce de *Bleak House* – on pourrait peut-être encore ajouter Betsy Trotwood dans *David Copperfield*. Cependant dans ces livres, le « Bon riche » n'est plus un « marchand » mais un *rentier*. Ceci est très significatif. Un rentier appartient à la classe possédante, il peut – et c'est bien ce qu'il fait presque sans s'en rendre compte – vivre du travail d'autrui, mais il a très peu de pouvoir immédiat. À la différence de Scrooge ou des Cheeryble, il ne peut arranger les choses en augmentant tous ses employés. L'impression qui se dégage des livres

assez désenchantés écrits par Dickens dans les années cinquante, c'est qu'il avait compris à cette époque à quel point les individus bien intentionnés étaient désarmés dans une société corrompue. Toutefois, dans le dernier roman achevé (*Our Mutual Friend*, publié en 1864-1865), le « Bon riche » fait un retour en fanfare sous les traits de Boffin. Boffin est prolétaire par son extraction et il ne doit sa richesse qu'à un héritage, mais c'est le traditionnel *deus ex machina* qui résout les problèmes de tout le monde en faisant pleuvoir l'argent autour de lui. Il a même la démarche trottinante des Cheeryble. Par de nombreux aspects, *Our Mutual Friend* marque un retour à la première manière, retour d'ailleurs assez réussi. Il semble que Dickens ait refermé le cercle et soit revenu à ses premières idées. La gentillesse individuelle est à nouveau le remède à tous les maux.

Un des scandales manifestes de l'époque, sur lequel Dickens s'attarde très peu, c'est le travail des enfants.

Il y a dans ses livres quantité de portraits d'enfants malheureux, mais le cadre de leurs souffrances est plutôt celui de l'école que celui de la fabrique. La seule évocation détaillée du travail des enfants se trouve dans *David Copperfield*, où l'on voit le jeune David laver les bouteilles dans l'entrepôt de Murdstone et Grinby. Ce sont là, bien sûr, des souvenirs personnels. À l'âge de dix ans, Dickens avait travaillé à la fabrique de cirage Warren, dans le Strand, où les conditions étaient très semblables à celles qu'il décrit. Ce fut pour lui une terrible expérience, dans la mesure, notamment, où ses parents en furent diminués à ses yeux – expérience qu'il cacha même à sa femme bien après leur mariage. Revenant sur cette période, il écrit dans *David Copperfield* :

Je connais trop l'existence maintenant pour être capable de m'étonner beaucoup de quoi que ce soit, mais je suis surpris, même à présent, de la facilité avec laquelle j'ai été abandonné si jeune. Il me semble extraordinaire que personne ne soit intervenu en faveur d'un enfant très doué, possédant de grandes facultés d'observation, d'esprit vif, ardent, délicat et fort sensible de corps et d'âme. Mais nul ne fit le geste, et je devins à dix ans un petit manoeuvre au service de Murdstone et Grinby.

Et il ajoute, après avoir décrit les frustes enfants qui sont ses compagnons de travail :

Les paroles ne peuvent rendre les tortures secrètes de mon âme en me voyant choir en pareille compagnie. [...] Je sentais étouffées dans leur germe toutes mes espérances de devenir un jour un homme instruit et distingué [12].

Visiblement, ce n'est pas David Copperfield qui parle mais Dickens lui-même. Il emploie pratiquement les mêmes mots dans l'autobiographie qu'il avait commencée et abandonnée quelques mois plus tôt. Naturellement, il a raison de dire qu'un enfant doué ne devrait pas passer dix heures par jour à coller des étiquettes sur des bouteilles, mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'*aucun* enfant ne devrait être condamné à subir pareil sort, et rien n'indique que telle est effectivement son opinion. David s'enfuit de l'entrepôt mais Mick Walter, Mealy Potatoes et les autres y restent, et cela ne semble pas tracasser Dickens outre mesure. Comme toujours, il n'a pas l'air de se douter le moins du monde que la structure de la société pourrait être changée. Il méprise la politique, ne croit pas que quelque chose de bon puisse sortir du Parlement – il avait été chroniqueur

parlementaire pour des journaux, ce qui explique son scepticisme – et il se montre vaguement hostile au mouvement le plus prometteur de son temps, le trade-unionisme. Dans *Hard Times* le trade-unionisme est présenté comme quelque chose qui ne vaut guère mieux qu'un racket, quelque chose qui n'existe que parce que les employeurs ne sont pas assez bons avec leurs employés. Le refus de Stephen Blackpool de s'engager dans l'action syndicale est plutôt, aux yeux de Dickens, à porter à son crédit. De même, comme le signale M. Jackson, l'association d'apprentis à laquelle appartient Sim Tappertit dans *Barnaby Rudge* est probablement une pierre dans le jardin des unions syndicales illégales ou semi-légales de l'époque de Dickens, avec leurs réunions secrètes, leurs signes de reconnaissance, etc. Visiblement, Dickens voudrait que les travailleurs soient correctement traités, mais rien n'indique qu'il voudrait les voir prendre leur destin en main et, surtout pas, recourir pour cela à la violence.

Dickens aborde la révolution, au sens le plus étroit, dans deux de ses romans : *Barnaby Rudge* et *A Tale of Two Cities*. Dans *Barnaby Rudge*, il s'agit plutôt d'une émeute que de la révolution en tant que telle. Les *Gordon Riots* [13] de 1780, bien qu'ayant pour prétexte la bigoterie religieuse, semblent n'avoir guère été qu'une brève flambée de violence accompagnée de scènes de pillage. L'attitude de Dickens vis-à-vis de ce genre de phénomène apparaît assez bien dans son idée première de confier le rôle de meneurs à trois fous échappés d'un asile. Il y renonça, mais il n'en reste pas moins que le personnage principal du livre est bel et bien un idiot de village. Dans les chapitres où il évoque les émeutes, Dickens manifeste une profonde horreur de la violence exercée par la populace.

Il se délecte à détailler des scènes où la « lie » de la population fait preuve d'une bestialité monstrueuse. Ces chapitres sont psychologiquement très intéressants, dans la mesure où ils montrent à quel point Dickens avait été hanté par ce problème. Les agissements qu'il décrit sont entièrement le fruit de son imagination, car l'Angleterre n'a pas connu d'émeutes de cette ampleur de son vivant. Voici une de ces descriptions :

Si les portes de l'asile de Bedlam avaient été soudain grandes ouvertes, elles n'auraient pu livrer passage à des forcenés comme ceux qu'avait engendrés cette nuit de frénésie.

Il y avait là des hommes qui dansaient sur les parterres de fleurs, les piétinant comme s'ils foulaient aux pieds leurs adversaires humains, les arrachant de leurs tiges comme des sauvages qui eussent tordu le cou à des êtres vivants. Il y avait des hommes qui lançaient en l'air leurs torches enflammées et les laissaient retomber sur leur tête ou sur leur visage, dont elles faisaient boursouffler la peau en leur infligeant de profondes et hideuses brûlures. Il y avait des hommes qui se ruaient sur le feu et y trempaient les mains comme dans de l'eau et d'autres qu'on devait empêcher par la force de s'y plonger tout entiers, pour assouvir leur rage meurtrière. Sur le crâne d'un jeune ivrogne (il paraissait âgé de moins de vingt ans) qui était couché par terre avec une bouteille entre les lèvres, le plomb du toit vint faire ruisseler une cascade de feu liquide et lui fondit la tête comme de la cire... Mais dans toute cette masse hurlante pas un homme ne fut écoeuré par ces spectacles ou n'y puisa une leçon de miséricorde ; pas un homme ne parvint à rassasier sa rage imbécile, sauvage et insensée [14].

On croirait presque lire une description de l'Espagne « rouge » rédigée par un partisan du général Franco. Il faut évidemment garder présent à l'esprit qu'à l'époque où Dickens écrivait, la « canaille » londonienne était encore une réalité.

(Aujourd'hui, il n'y a plus de canaille, il n'y a qu'un troupeau.) Les salaires de misère, s'ajoutant à la croissance démographique et à l'exode rural, avaient créé un gigantesque et redoutable « slum-proletariat », et il fallut attendre le début de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'apparaisse une force de police digne de ce nom. Quand les briques commençaient à voler, soit l'on se retranchait derrière ses volets, soit la troupe recevait l'ordre de tirer. Dans *A Tale of Two Cities*, Dickens évoque une révolution qui a véritablement un *propos*, et son attitude n'est pourtant pas radicalement différente. En fait, *A Tale of Two Cities* est un livre dont on a tendance à garder un faux souvenir, surtout au bout d'un certain temps.

Ce dont se souvient quiconque a lu *A Tale of Two Cities*, c'est du règne de la Terreur. La guillotine projette son ombre sur tout le livre – l'incessant va-et-vient des tombereaux, les couteaux ruisselant de sang, les têtes qui basculent dans le panier, et les sinistres vieilles femmes qui observent tout cela sans cesser de tricoter. En réalité ces scènes n'occupent que quelques chapitres, mais elles sont dépeintes avec une terrifiante intensité, alors que le reste du livre est plutôt languissant. Mais *A Tale of Two Cities* n'est pas pour autant de la même veine que *The Scarlet Pimpernel* [15]. Dickens voit assez clairement que la Révolution française était inéluctable et que nombre de gens exécutés méritaient pleinement leur sort. Ce qu'il dit et répète à maintes reprises, c'est que si l'on se conduit comme s'est conduite l'aristocratie française, on doit s'attendre à la revanche des gueux. Il nous rappelle constamment que, tandis que Monseigneur paresse dans son lit avec quatre laquais en livrée pour lui apporter son chocolat alors que la famine fait rage dans les campagnes, un arbre pousse dans la forêt, qui fournira bientôt les planches de l'échafaud, etc. Le caractère inéluctable de la terreur, compte tenu de ces conditions préalables, est affirmé de la manière la plus explicite :

Monseigneur... avait beaucoup trop l'habitude... de parler de la Révolution française comme si c'était l'unique moisson sous la calotte des cieux qui eût mûri sans avoir jamais été semée ; comme si l'on n'avait rien fait ou rien omis de faire pour aboutir à ce résultat ; comme si les observateurs de ces millions d'êtres misérables, frappés du mauvais emploi des ressources qui auraient dû faire la prospérité du peuple, n'avaient pas vu depuis bien des années se préparer la catastrophe inévitable et n'avaient pas proclamé sans ambages ce qu'ils voyaient.

Et plus loin :

Tous les monstres dévorants et insatiables que l'imagination humaine a jamais pu engendrer sont matérialisés et fondus en un seul : la Guillotine. Et pourtant, sur cette riche terre de France au sol et au climat si variés, il n'est pas un brin d'herbe, pas une feuille ou une racine, pas un rameau ou une graine qui parvienne à maturité dans des conditions plus certaines que celles qui ont donné naissance à cette abomination. Broyez et défigurez une fois de plus l'humanité avec de pareils marteaux, et elle retrouvera en se tordant les mêmes formes monstrueuses [16].

En d'autres termes, les aristocrates français avaient creusé leur propre tombe. Mais il n'y a ici aucune sensibilité à ce qu'on appelle aujourd'hui la nécessité historique. Dickens voit bien que certaines causes devaient produire certains effets, mais il pense que ces causes auraient pu elles-mêmes être évitées. La révolution est quelque chose qui se produit parce que des siècles d'oppression ont fait de la paysannerie française une race de sous-hommes. Si le mauvais

aristocrate avait, comme Scrooge, tourné une nouvelle page dans le livre de sa vie, il n'y aurait pas eu de révolution, pas de jacquerie, pas de guillotine – et tout aurait été d'autant mieux. C'est là l'exact opposé d'une attitude « révolutionnaire ». Du point de vue « révolutionnaire », la lutte des classes est l'élément moteur du progrès, et de ce fait l'aristocrate qui dépouille le paysan et le pousse à la révolte joue un rôle nécessaire, au même titre que le jacobin qui guillotine ledit aristocrate. Il n'y a chez Dickens pas une seule ligne qui puisse être interprétée dans ce sens. Pour Dickens, la révolution n'est qu'un monstre engendré par la tyrannie, un monstre qui finit toujours par dévorer ceux qui s'en sont fait l'instrument. Au pied de la guillotine, Sydney Carton a une vision prémonitoire de Defarge et des autres inspireurs de la Terreur, à leur tour victimes du même supplice – et c'est d'ailleurs à peu près ce qui s'est passé.

Et Dickens ne doute pas un instant que la révolution soit réellement un monstre. C'est pour cela qu'on ne peut oublier les scènes révolutionnaires de *A Tale of Two Cities* : elles ont la netteté d'un cauchemar, et ce cauchemar est celui de Dickens. Sans cesse il revient sur les atrocités absurdes de la révolution – les massacres, l'injustice, la peur constante des espions, la terrifiante soif de sang de la populace. Les descriptions du bas peuple parisien – celle par exemple des assassins se bousculant autour de la meule pour aiguiser leurs armes avant les massacres de Septembre – vont infiniment plus loin que tout ce que l'on peut trouver dans *Barnaby Rudge*. Pour Dickens, les révolutionnaires ne sont que des sauvages parvenus au dernier degré de l'abaissement – des fous, en réalité. Et Dickens s'attarde sur leur frénésie destructrice avec une étrange puissance imaginative. Voyez ainsi comment il les décrit dansant la Carmagnole :

Ils étaient au moins cinq cents, mais ils se démenaient comme cinq mille démons... Ils dansaient au son du chant populaire de la Révolution et en observaient si rigoureusement le rythme féroce qu'on eût dit un grincement de dents à l'unisson... Ils avançaient, reculaient, se frappaient mutuellement les mains ou s'agrippaient mutuellement la tête, pivotaient seuls, puis s'accrochaient l'un à l'autre et pivotaient ensemble jusqu'au moment où un grand nombre s'affalaient... Puis s'arrêtaient encore et, après un court répit, ils battaient de nouveau la mesure, se rangeaient en lignes sur toute la largeur de la rue et, la tête baissée, les bras en l'air, fondaient en avant avec des cris terrifiants. Nul combat n'aurait pu être aussi saisissant que cette danse. C'était trop manifestement un divertissement déchu – un jeu jadis innocent, abandonné maintenant à tous les démons [17] ...

Il va même jusqu'à attribuer à ces misérables un penchant pervers à guillotiner les enfants. Il faudrait lire dans son intégralité le passage dont je viens de citer quelques extraits. Il donne, avec d'autres passages du même genre, la mesure de l'horreur qu'inspire à Dickens l'hystérie révolutionnaire. Remarquez bien une notation comme « la tête baissée, les bras en l'air », etc., avec toutes les visions maléfiques qu'elle fait naître. Mme Defarge est un personnage proprement terrifiant, sans doute la tentative la plus réussie de Dickens pour peindre un être malfaisant, Defarge et ses semblables sont simplement « les nouveaux oppresseurs issus de l'anéantissement des anciens », les tribunaux révolutionnaires sont présidés par « la plus basse, la plus cruelle canaille de la ville », etc. Tout au long du livre, Dickens met l'accent sur l'insécurité cauchemardesque propre à toute période révolutionnaire, et il fait montre en cela

d'une bonne dose de prescience. « Une loi des suspects qui menaçait la vie et la liberté de chacun et livrait n'importe quel innocent à n'importe quel criminel pervers ; les prisons regorgeaient de gens qui n'avaient commis aucun méfait et qui ne pouvaient obtenir qu'on les entendît. » Voilà qui s'appliquerait assez bien à la situation qui est aujourd'hui celle de plusieurs pays.

Les thuriféraires de n'importe quelle révolution tentent généralement d'en minimiser les atrocités. Dickens a, lui, tendance à les exagérer – et d'un point de vue strictement historique, il les exagère sans l'ombre d'un doute. La Terreur elle-même est très loin d'avoir eu l'ampleur qu'il lui prête dans ses descriptions. Il ne fournit pas de chiffres, mais à le lire on a l'impression d'une folie meurtrière s'étendant sur des années, alors qu'en réalité la Terreur dans son ensemble, si l'on considère le nombre de morts, n'a été qu'une bagatelle comparée à la moindre bataille napoléonienne. Mais les couteaux ruisselant de sang et le va-et-vient incessant des tombereaux de condamnés à mort ont créé dans l'esprit de Dickens une vision particulière, effroyable, qu'il est parvenu à transmettre à des générations de lecteurs. Le seul mot de « tombereau » rend depuis Dickens un son qui vous glace le sang : on en oublie presque qu'il s'agit somme toute d'une banale charrette de paysan. Aujourd'hui encore, pour l'Anglais moyen, la Révolution française n'évoque qu'une pyramide de têtes coupées. Il est curieux que Dickens, pourtant plus proche des idées de la Révolution que la majorité des Anglais de son temps, ait contribué pour sa part à renforcer cette impression.

Si vous détestez la violence et vous méfiez de la politique, l'éducation reste le seul remède. Le cas de la société est peut-être désespéré, mais on peut encore fonder quelque espoir sur l'individu, à condition de le prendre assez jeune. Cette conviction explique en partie l'intérêt de Dickens pour l'enfance.

Personne, du moins parmi les écrivains anglais, n'a mieux écrit sur l'enfance que Dickens. Quelles que soient les connaissances accumulées depuis et bien que les enfants soient aujourd'hui traités de manière relativement normale, aucun romancier n'a montré autant de talent que Dickens pour adopter le point de vue de l'enfance. Je devais avoir quelque chose comme neuf ans quand j'ai lu pour la première fois *David Copperfield*. L'atmosphère psychologique des premiers chapitres me parut si familière que j'eus confusément la sensation que cela avait été écrit par un enfant. Pourtant, quand on relit le livre une fois parvenu à l'âge adulte et que, par exemple, les Murdstone ne font plus figure de terribles incarnations du mal mais de monstres plutôt tragi-comiques, les passages en question gardent tout leur sel. Car Dickens a su adopter à la fois le point de vue de l'enfant et le sien, extérieur, si bien qu'une même scène peut être franchement burlesque ou évocatrice d'une sinistre réalité selon l'âge auquel on la lit. Voyez ainsi la scène où David Copperfield est injustement accusé d'avoir mangé les côtelettes de mouton ; ou encore celle où Pip, dans *Great Expectations*, revenant de chez Mme Havisham et se trouvant totalement incapable de décrire ce qu'il a vu, se réfugie dans une série de mensonges éhontés – que l'on s'empresse naturellement de croire. On trouve là résumée toute la solitude de l'enfance. Et il

faut encore noter avec quelle fidélité Dickens a restitué les mécanismes de la pensée enfantine, la tendance de l'enfant à visualiser les choses, sa sensibilité à un certain genre d'impressions. Pip raconte ainsi comment, enfant, il s'était fait, d'après leur tombe, une idée de ses parents morts :

D'après la forme des lettres gravées sur la tombe de mon père, j'imaginai assez bizarrement un homme carré, robuste, basané, aux cheveux noirs et frisés. Mais du caractère et du tour de l'inscription « *ainsi que Georgiana, épouse du ci-dessus* », je tirai la conclusion puérile que ma mère avait été une femme malade, marquée de taches de rousseur. Quant aux cinq petits losanges de pierre longs d'un pied et demi environ, régulièrement alignés auprès de leur tombe, et consacrés à la mémoire de cinq petits frères... je leur dois d'avoir nourri religieusement cette croyance qu'ils étaient tous venus au monde sur le dos, les mains dans les poches de leur pantalon, et qu'ils ne les en avaient jamais tirées pendant leur existence terrestre [18].

On trouve dans *David Copperfield* un passage comparable. Après qu'il a mordu la main de M. Murdstone, David est envoyé dans une école où on lui attache dans le dos un écriteau sur lequel est écrit : « Prenez garde ! Il mord ! » Dans la cour de récréation, il examine une porte sur laquelle les autres élèves ont gravé leurs noms, et déduit de l'aspect de chaque nom l'intonation exacte avec laquelle chaque garçon lira l'écriteau :

Il y avait un certain J. Steerforth qui avait gravé son nom très profondément et très souvent, et qui, me figurais-je, lirait cette inscription d'une voix assez forte, puis me tirerait les cheveux. Il y en avait un autre, Tommy Traddles, dont je pensais avec crainte qu'il en ferait un sujet de plaisanteries et feindrait d'avoir grand peur de moi. Quant à un troisième, George Demple, je m'imaginai qu'il la lirait en chantant [19].

Quand, enfant, j'ai lu ce passage, il m'a semblé que c'était exactement les images que les noms cités auraient évoquées pour moi. La raison tient évidemment aux associations sonores suscitées par les noms (Demple – « temple », Traddles – vraisemblablement « skedaddle » [20]). Mais combien de gens avant Dickens s'étaient avisés de ce genre de choses ? Cette sympathie envers les enfants était du temps de Dickens beaucoup moins courante qu'aujourd'hui. Il ne faisait pas bon être un enfant au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la jeunesse de Dickens, les enfants étaient encore « solennellement jugés à la barre des criminels, et soulevés en l'air pour qu'on les voie bien », et le temps n'était pas très éloigné où l'on pendait des garçons de treize ans qui s'étaient rendus coupables d'un menu larcin. Il fallait absolument « mater ces esprits rebelles » et *The Fairchild Family* [21] est resté l'ouvrage de référence en ce domaine jusqu'à une date très avancée dans le siècle. Ce livre pernicieux peut paraître, dans les éditions tronquées qui en sont publiées aujourd'hui, plutôt mièvre et gentillet, mais on aurait tout intérêt à le lire dans sa version d'origine : il montre assez bien jusqu'où la discipline alors imposée aux enfants pouvait aller. Ainsi, quand M. Fairchild surprend ses enfants à se chamailler, il commence par leur infliger une sévère correction en ponctuant ses coups de canne du « Que les chiens mordent et aboyent à leur guise » du Dr Watts [22], puis les emmène passer l'après-midi sous un gibet auquel pend encore le cadavre pourrissant d'un assassin. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des dizaines de milliers d'enfants, n'ayant parfois guère plus de six ans, ont été littéralement tués au travail dans les mines et les filatures de coton, tandis que dans les *public schools* les plus huppées, on fouettait jusqu'au sang de jeunes garçons qui avaient fait une faute dans leurs vers latins. Une des choses que

Dickens semble avoir bien saisie, à la différence de la plupart de ses contemporains, c'est l'élément de sadisme sexuel contenu dans la pratique du fouet. Je crois que cela apparaît nettement à la lecture de *David Copperfield* et de *Nicholas Nickleby*. Mais la cruauté mentale est tout aussi insupportable à un enfant que la violence physique, et bien qu'il y ait un certain nombre d'exceptions, les maîtres d'école auxquels il a affaire sont en général des crapules.

Les universités et les grandes *public schools* mises à part, le système éducatif de l'Angleterre d'alors est présenté par Dickens sous un jour des moins favorables. Il y a l'Académie du Dr Blimber, où les jeunes enfants sont gavés de grec jusqu'à en éclater, et il y a les révoltantes écoles de charité de l'époque, pépinières de spécimens humains tels que Noah Claypole ou Uriah Heep, il y a Salem House et Dotheboys Hall, et l'ignoble petite école tenue par la grand-tante de M. Wopsle. Certaines des choses dites par Dickens demeurent vraies aujourd'hui encore. Salem House est l'ancêtre de la moderne « prep school », qui lui ressemble encore à bien des égards, et quant à la grand-tante de M. Wopsle, son escroquerie se perpétue aujourd'hui sur le même vieux modèle dans la quasi-totalité des petites villes anglaises. Mais, comme toujours, la critique de Dickens n'est ni créatrice ni destructrice. Il voit bien la stupidité d'un système éducatif fondé sur le lexique grec et les coups de canne ; cependant il n'est pas partisan non plus du nouveau type d'établissement que l'on voit surgir dans les années cinquante et soixante, l'école « moderne », avec son acharnement à privilégier les « faits ». Que veut alors réellement Dickens ? Comme toujours, ce qu'il souhaite c'est une réforme morale de l'institution existante – l'école à l'ancienne manière, mais sans coups de canne, sans mauvais traitements ni privation de nourriture, et avec un peu moins de grec. L'école du Dr Strong, où échoue David Copperfield après avoir échappé aux griffes de Murdstone et Grinby, n'est qu'une Salem House débarrassée de ses tares et agrémentée d'une atmosphère de « vieilles pierres grises » :

L'école du Dr Strong était excellente ; aussi différente de celle de M. Creakle que le bien l'est du mal. La règle en était grave et digne, la méthode intelligente ; on y faisait appel, en toute chose, à la loyauté et à la bonne foi des élèves avec l'intention avouée de leur faire crédit de ces qualités, à moins qu'ils ne s'en montrassent indignes. Le résultat était excellent. Nous avions tous le sentiment de prendre part à la bonne marche de la maison, de soutenir sa réputation et sa dignité. Par là, nous lui devînmes bientôt tendrement attachés (moi le premier, et je n'ai pas connu, pendant tout le temps que j'y passai, d'élève qui ne le fût point). Nous étudions avec beaucoup de bonne volonté et avec le désir de faire honneur à notre école. Hors des heures de classe, nous pratiquions de beaux jeux et nous avions une grande liberté. Cependant, même alors, pour autant que je me souviens, on avait bonne opinion de nous dans la ville, et nous discréditions rarement par notre apparence ou notre conduite la réputation du Dr Strong et de son école [23].

À travers le flou cotonneux de ce passage transparaît l'absence totale chez Dickens de toute théorie pédagogique. Tout ce dont il est capable, c'est d'imaginer l'atmosphère *morale* d'une bonne école. Les enfants étudient « avec beaucoup de bonne volonté », mais qu'apprennent-ils ? Sans doute le programme scolaire en vigueur chez le Dr Blimber, quelque peu allégé. Quand on pense au jugement sur la société qui apparaît partout dans les romans de Dickens, on n'est pas peu surpris d'apprendre qu'il a envoyé son fils aîné à Eton et que ses autres enfants ont tous suivi la filière scolaire traditionnelle. Gissing a l'air de penser que Dickens a

agi de la sorte parce qu'il souffrait d'avoir lui-même reçu une instruction incomplète. Ici Gissing se laisse peut-être influencer par son propre attachement à l'enseignement classique. Dickens a effectivement reçu une instruction des plus sommaires, mais il n'y a rien perdu, et pour l'essentiel il paraît l'avoir bien compris. S'il s'est montré incapable de concevoir une meilleure école que celle du Dr Strong, ou qu'Eton dans la vie réelle, c'est sans doute dû à des limites intellectuelles autres que celles suggérées par Gissing.

Manifestement, toutes les critiques formulées par Dickens visent à changer non la structure de la société, mais l'esprit qui y règne. Il serait vain de chercher chez lui des propositions de remèdes précis, et *a fortiori* une quelconque doctrine politique. Son approche des questions se situe toujours sur le plan moral, et son attitude se trouve fort bien résumée par cette phrase où l'école de Strong est décrite comme aussi différente de celle de Creakle « que le bien peut l'être du mal ». Deux choses peuvent se ressembler beaucoup et être pourtant fantastiquement différentes. Le ciel et l'enfer occupent un même lieu. Il est inutile de changer les institutions si l'on ne change pas le cœur de l'homme – voilà, fondamentalement, ce que ne cesse de répéter Dickens.

S'il s'en tenait à cela, Dickens ne serait qu'un auteur édifiant, un truqueur réactionnaire. « Changer le cœur de l'homme » est en fait le principal alibi derrière lequel se réfugient ceux qui ne veulent pas mettre en péril le *statu quo*. Mais Dickens n'est pas un truqueur, sauf sur des questions secondaires, et la lecture de ses livres ne laisse en tout cas aucun doute sur sa haine envers la tyrannie. J'ai dit plus haut que Dickens n'était pas un écrivain révolutionnaire au *sens habituel du terme*. Mais il n'est pas démontré qu'une critique purement morale de la société ne puisse être tout aussi révolutionnaire (et qu'est-ce après tout que la révolution, sinon mettre les choses sens dessus dessous ?) que la critique politico-économique aujourd'hui en vogue. Blake n'était pas une tête politique, mais on trouve dans un poème comme « I wander through each charter'd street [24] » une compréhension plus aiguë de la nature de la société capitaliste que dans les trois quarts des écrits socialistes. Le progrès n'est pas une illusion : il existe bien, mais il est lent et toujours décevant. Il y a toujours un nouveau tyran prêt à prendre la relève de l'ancien – en général un peu moins mauvais que le précédent, mais ce n'en est pas moins un tyran. Si bien qu'il y a toujours deux points de vue également défendables. D'un côté, comment espérer améliorer la nature humaine sans avoir au préalable changé le système ? De l'autre, à quoi bon changer le système tant que la nature humaine demeure ce qu'elle est ? Chacun de ces points de vue séduit une catégorie différente d'individus, et ils ont sans doute tendance à s'imposer alternativement. Le moraliste et le révolutionnaire ne cessent de miner l'un l'autre leurs positions. Marx a placé une charge de cent tonnes de dynamite sous la position du moraliste, et le terrifiant retentissement de l'explosion résonne encore à nos oreilles. Mais déjà, en un lieu ou en un autre, des sapeurs sont au travail, s'affairant à placer la charge de dynamite qui projettera Marx jusqu'aux étoiles. Puis Marx, ou

quelqu'un qui lui ressemblera, placera à son tour une charge de dynamite encore plus puissante, et ainsi de suite, jusqu'à un terme qu'il est impossible de prévoir. Le problème central – comment faire en sorte d'empêcher tout abus de pouvoir – demeure entier. Dickens, qui était incapable de voir que la propriété privée est une entrave pernicieuse, s'est en revanche montré capable de comprendre cela. « Si les gens se comportaient comme il faut, le monde serait ce qu'il doit être » n'est pas le truisme qu'on pourrait croire.

## II

Mieux peut-être que celle de la plupart des écrivains, la personnalité de Dickens peut s'expliquer par son origine sociale, encore que son environnement familial n'ait pas été tout à fait celui que laisseraient supposer ses romans. Son père était employé du gouvernement et, par sa mère, il avait des liens à la fois avec l'armée et avec la marine. Mais à partir de l'âge de neuf ans, il vécut dans le monde du commerce londonien, et la plupart du temps dans un milieu où il fallait lutter pour joindre les deux bouts. Son univers intellectuel est celui de cette petite bourgeoisie urbaine dont il aura été un spécimen particulièrement accompli, au point d'en porter tous les stigmates, si l'on peut dire. C'est en partie ce qui fait l'intérêt de son oeuvre. Si l'on en cherchait un équivalent contemporain, on le trouverait certainement du côté de H.G. Wells, dont les antécédents sont assez semblables et qui, en tant que romancier, doit de toute évidence quelque chose à Dickens. Arnold Bennett appartenait fondamentalement à la même race d'individus, mais c'était quant à lui un homme des Midlands, élevé dans un environnement industriel, religieusement non conformiste, et non dans l'ambiance commerciale et anglicane que connurent Dickens et Wells.

Le grand handicap du petit bourgeois des villes, qui fait également sa force, c'est sa perception bornée. Le monde est pour lui celui de la classe moyenne, et tout ce qui se trouve en dehors de ce monde est soit ridicule, soit sournoisement pervers. S'il n'a aucun contact avec l'industrie ou la terre, il n'en a pas davantage avec les classes dirigeantes. Il suffit d'examiner de près les romans de H. G. Wells pour remarquer que si l'auteur exècre l'aristocrate, il n'a aucune animosité envers le ploutocrate ni de sympathie particulière pour le prolétaire. Les types humains qu'il déteste le plus, ceux qu'il rend responsables de tous les maux de la terre, sont les rois, les grands propriétaires terriens, les prêtres, les nationalistes, les militaires, les érudits et les paysans. À première vue, une liste qui commence par les rois et qui finit par les paysans ressemble fort à un fourre-tout, pourtant ces personnages ont un trait commun : tous sont des types humains archaïques, des gens qui obéissent à la tradition et dont le regard est tourné vers le passé – tout le contraire, donc, de la bourgeoisie montante pour laquelle l'avenir est un investissement et le passé une chose morte.

Bien qu'il ait vécu à une époque où la bourgeoisie était réellement en plein essor, Dickens est cependant moins marqué que Wells par cet aspect. Il ne se

soucie pratiquement pas de l'avenir et nourrit un amour assez niais pour le pittoresque (la « vieille église biscornue », etc.). Néanmoins, la liste des types humains qu'il exècre le plus recoupe suffisamment celle de Wells pour que l'on ne puisse manquer d'être frappé par les similitudes. Il tend confusément à prendre parti pour la classe ouvrière : il a une sorte de sympathie de principe pour les travailleurs, parce que ce sont des opprimés, mais en définitive il ne sait pas grand-chose d'eux. Ils apparaissent principalement dans ses livres sous les traits de domestiques, et de domestiques comiques, de surcroît. À l'autre extrémité de l'échelle sociale, il exècre l'aristocrate et – allant en cela plus loin que Wells – confond le grand bourgeois dans le même mépris. Ses véritables sympathies vont vers le haut jusqu'à M. Pickwick et vers le bas jusqu'à M. Barkis.

Mais le terme « aristocrate » est trop vague pour définir le type humain que Dickens abhorre.

En fait, la cible préférée de Dickens n'est pas tant la grande aristocratie, à peine évoquée dans ses ouvrages, que les minables rejetons de cette classe, les douairières, tapeuses professionnelles qui habitent à Mayfair au-dessus d'une écurie, ainsi que les bureaucrates et militaires de carrière. Son oeuvre est truffée de portraits sarcastiques de ces personnages, qui ne sont par ailleurs presque jamais présentés sous un jour favorable. Ainsi, n'y a-t-il quasiment aucun représentant sympathique de la classe des propriétaires terriens. Si l'on excepte le cas assez peu probant de sir Leicester Dedlock, on ne peut guère citer que M. Wardle (qui correspond au poncif du vieux-gentilhomme-campagnard), et Haredale, de *Barnaby Rudge*, celui-ci en sa qualité de catholique persécuté, qui trouvent grâce aux yeux de Dickens. Aucun portrait flatteur de militaire (c'est-à-dire d'officier), et encore moins de marin. Quant aux bureaucrates, juges et magistrats, la plupart d'entre eux seraient tout à fait à leur place au Bureau des Circonlocutions. Les seuls fonctionnaires auxquels Dickens manifeste une espèce de sympathie sont, de manière très significative, les agents de police.

L'attitude de Dickens est aisément compréhensible pour un Anglais, dans la mesure où elle participe de la tradition puritaine anglaise, qui aujourd'hui encore est loin d'être éteinte. La classe à laquelle appartenait Dickens, à tout le moins par adoption, était alors en train, soudainement, de s'enrichir après deux siècles d'obscurité. Elle s'était développée principalement dans les grandes villes, à l'écart du monde agricole, et sans exercer aucune influence politique. À ses yeux, on ne pouvait rien attendre du gouvernement, hormis des ennuis et des persécutions. C'était donc une classe dépourvue de tout sens du service public et n'ayant guère plus celui du bien public. Ce qui nous semble aujourd'hui remarquable dans cette nouvelle classe argentée du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est sa totale irresponsabilité. Pour elle, tout se ramenait à la réussite individuelle, et c'est à peine si elle percevait l'existence d'une communauté alentour. Par contraste, un Tite Barnacle, tout en manquant à ses devoirs, aura néanmoins une vague idée de ce à quoi il manque. L'attitude de Dickens n'est jamais irresponsable, et il est moins encore porté à adopter celle d'un grippe-sou à la Smiles. Mais, quelque part au fond de son esprit,

est nichée l'idée à demi formulée qu'en fin de compte tout l'appareil d'État est superflu. Le parlement se réduit à lord Coodle et à sir Thomas Doodle, l'empire au major Bagstock et à son serviteur indien, l'armée au colonel Chowser et au Dr Slammer, l'administration à Bumble et au Bureau des Circonlocutions, et ainsi de suite. Ce qu'il ne voit pas, ou ne voit que par intermittences, c'est que Coodle, Doodle et tous les autres cadavres hérités du XVIII<sup>e</sup> siècle remplissent une *fonction* dont aucun Pickwick ou Boffin n'a cure.

Bien sûr, cette étroitesse du champ de vision tourne en un sens à l'avantage de Dickens, car il est désastreux pour un caricaturiste de voir trop de choses à la fois. Vue par Dickens, la « bonne » société ressemble à un rassemblement d'idiots de village. Quelle collection ! Lady Tippins ! Mme Gowan ! Lord Verisopht ! L'honorable Bob Stables ! Mme Sparsit (avec son Powler de mari) ! Les Tite Barnacle ! Nupkins ! On croirait feuilleter un recueil de cas cliniques. Mais en même temps, son éloignement de la classe foncière-militaire-bureaucrate lui interdit de pousser la satire à son terme. Cette classe ne lui réussit que lorsqu'il dépeint ses membres comme autant de débiles mentaux. Le reproche que l'on faisait couramment à Dickens de son vivant, à savoir qu'il « ne savait pas faire le portrait d'un gentleman », était absurde mais justifié dans la mesure où ce qu'il dit contre la classe des « gentlemen » est la plupart du temps assez inoffensif. Sir Mulberry Hawk, par exemple, n'est qu'une variation assez ratée sur le thème de l'aristocrate cynique. Le Harthouse de *Hard Times* est mieux réussi, mais une telle réussite est des plus habituelles chez Trollope ou Thackeray. Trollope n'est guère capable de rien voir en dehors de la classe des « gentlemen », tandis que Thackeray tire avantage d'être moralement partagé entre deux camps. Par certains côtés, sa mentalité est très proche de celle de Dickens. Comme Dickens, il s'identifie à la classe argentée puritaine, face à l'aristocratie qui joue aux cartes et ne paye pas ses dettes. Pour Thackeray, lord Steyne, avec sa méchanceté, personnifie ce qui du XVIII<sup>e</sup> siècle s'est perpétué au XIX<sup>e</sup>. *Vanity Fair* développe longuement le thème abordé par Dickens dans quelques chapitres de *Little Dorrit*. Mais, par son origine et son éducation, Thackeray est plus proche de la classe dont il fait la satire. C'est pourquoi il peut mettre en scène des personnages relativement complexes, comme le major Pendennis ou Rawdon Crawley. Le major Pendennis est un vieux snob superficiel et Rawdon Crawley une brute épaisse qui trouve tout naturel de vivre des années durant aux dépens des commerçants qu'il escroque. Mais comme le saisit bien Thackeray, selon leur tortueux code de conduite, ils ne sont ni l'un ni l'autre de mauvais hommes. Le major Pendennis ne signerait jamais un chèque en bois, par exemple. Rawdon le ferait sans hésiter, mais il n'abandonnerait pas un ami en difficulté. Tous deux auraient une conduite honorable sur un champ de bataille – ce qui d'ailleurs est sans intérêt aux yeux de Dickens. Moyennant quoi, une fois le livre refermé, on éprouve vis-à-vis du major Pendennis une sorte d'indulgence amusée, et envers Rawdon quelque chose qui s'apparenterait presque à du respect. Et pourtant, on discerne, mieux qu'au terme de n'importe quelle diatribe, ce qu'il y a de foncièrement pourri dans cette vie de parasite, de flatteur pendu aux basques de la

haute société. Dickens serait parfaitement incapable d'arriver à un tel résultat. Sous sa plume, Rawdon et le major ne seraient que des caricatures stéréotypées. Et dans l'ensemble les attaques qu'il porte contre la « bonne » société sont plutôt superficielles. Dans ses livres, l'aristocratie et la grande bourgeoisie font surtout office de « bruit de fond », de chœur caquetant bruyamment quelque part en coulisses, comme lors des dîners chez les Podsnap. Quand il brosse un portrait véritablement fouillé et cruel, comme celui de John Dorrit ou de Harold Skimpole, c'est la plupart du temps un personnage plutôt médiocre et socialement insignifiant.

Ce qui frappe chez Dickens, et surtout si l'on considère l'époque, c'est l'absence de nationalisme vulgaire. Tous les peuples ayant accédé au rang de nation ont une certaine propension à mépriser les étrangers, mais il ne fait guère de doute qu'en ce domaine les pays anglophones excèdent largement la norme. Cela se voit bien au seul fait que, dès qu'un peuple anglophone prend conscience de l'existence d'un autre peuple, il s'empresse de lui trouver un sobriquet injurieux : Wop, Dago, Froggy, Squarehead, Kike, Sheeny, Nigger, Wog, Chink, Greaser, Yellowbelly – ce ne sont là que quelques échantillons. Avant 1870, la liste aurait été plus courte, parce que la carte du monde était différente et que seules deux ou trois nations étrangères voyaient leur existence prise en considération par les Anglais. Mais envers ces deux ou trois nations, et notamment envers la France, le voisin le plus proche et le plus cordialement détesté, l'attitude condescendante des Anglais prenait des proportions si intolérables que l'« arrogance » et la « xénophobie » anglaises sont entrées dans la légende. Légende qui, aujourd'hui encore, n'est pas tout à fait dénuée de fondement. Jusqu'à une date très récente, la quasi-totalité des jeunes Anglais était élevée dans le mépris des races du sud de l'Europe, et l'histoire telle qu'on l'enseignait dans les écoles se résumait à une longue liste de victoires anglaises. Il faut lire, par exemple, la *Quarterly Review* des années trente pour avoir une idée de ce qu'est le chauvinisme triomphant. C'était le temps où les Anglais bâtissaient leur légende de robustes insulaires, « solides comme du cœur de chêne », et où l'on tenait pour établie de façon quasi scientifique l'idée qu'un Anglais valait trois étrangers. Les romans et les journaux comiques du XIX<sup>e</sup> siècle faisaient grand usage du personnage du « Froggy » – un petit bonhomme ridicule affublé d'une barbiche et d'un haut-de-forme, gesticulant et jacassant à longueur de temps, être vain et frivole aimant à claironner ses exploits martiaux mais prenant la poudre d'escampette au premier danger réel. En face de lui se dressait John Bull, le « robuste yeoman anglais », ou (dans une version plus *public school*) le « strong, silent Englishman » des Charles Kingsley, Tom Huges et consorts.

Chez Thackeray, par exemple, cette conviction était très solidement ancrée, encore qu'il ait su par moment la dépasser et en rire. Le seul fait historique qui se soit, semble-t-il, gravé dans sa mémoire, c'est la bataille de Waterloo. On ne peut guère aller très avant dans aucun de ses livres sans tomber sur une allusion à cet événement. Pour lui, les Anglais sont invincibles en raison de leur colossale force physique, elle-même principalement due à leur alimentation à base de viande de

boeuf. Il partageait avec la plupart de ses compatriotes d'alors, la curieuse illusion selon laquelle les Anglais seraient plus grands et plus forts que les habitants des autres pays (de fait, Thackeray était plus grand et plus fort que la moyenne), et c'est ainsi qu'il pouvait écrire des choses dans ce goût-là :

Je vous dis que vous valez mieux qu'un Français. Je suis prêt à parier de l'argent que vous, qui êtes en train de me lire, mesurez plus d'un mètre soixante-dix et pesez soixante-dix kilos ; tandis qu'un Français mesure un mètre soixante et pèse à peine soixante kilos. Le Français mange, après sa soupe, un plat de légumes, au lieu de votre plat de viande. Vous êtes un animal différent et supérieur – un grand pourfendeur de Français (des siècles d'histoire vous ont appris à être ainsi), etc.

Et de tels passages se retrouvent un peu partout dans l'oeuvre de Thackeray. Dickens ne se serait jamais laissé aller à écrire quoi que ce soit de la sorte. Il serait exagéré de dire qu'il ne lui arrive pas, ici ou là, de dauber sur les étrangers, et bien sûr, comme à la plupart des Anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, la culture européenne lui est indifférente. Mais on chercherait en vain chez lui les vantardises typiquement anglaises sur la race insulaire, son courage de bulldog et la brave petite île, doux petit havre. Il n'y a pas dans *A Tale of Two Cities* une seule ligne susceptible d'être interprétée comme un « Voyez comme se conduisent ces Français dégénérés ! » Les chapitres américains de *Martin Chuzzlewit* sont les seuls passages où il semble manifester cette hostilité alors courante envers les étrangers. Mais il n'y a là que la réaction d'un esprit généreux confronté au pharisaïsme. Si Dickens vivait aujourd'hui et se rendait en Union soviétique, il en rapporterait un livre qui ressemblerait sans doute assez au *Retour de l'U.R.S.S.* d'André Gide. Mais jamais il ne commet l'erreur imbécile de parler des nations comme s'il s'agissait d'individus. Il se laisse même rarement aller à des plaisanteries sur des types nationaux. Ainsi, il n'exploite pas le personnage convenu de l'Irlandais ou du Gallois comique – et cela n'est certainement pas dû à une quelconque prévention de Dickens contre les stéréotypes ou les plaisanteries éculées. Encore plus significatif est peut-être le fait qu'il ne manifeste aucun préjugé à l'égard des juifs. Il est vrai que pour lui, un receleur de marchandises volées ne peut être qu'un juif (voir *Oliver Twist* et *Great Expectations*) – idée sans doute justifiée à l'époque. Mais l'« histoire juive », qui sévissait de manière endémique dans la littérature anglaise jusqu'à la montée du nazisme, est absente de ses livres, et Dickens fait même, dans *Our Mutual Friend*, une tentative méritoire, encore qu'assez peu convaincante, pour prendre la défense des juifs.

L'absence chez Dickens de nationalisme vulgaire est en partie le signe d'une authentique largeur de vues et en partie le résultat d'une attitude politique négative, peu soucieuse d'efficacité. Dickens est très anglais, mais il n'en a guère conscience – et il est certain que l'idée d'être anglais ne l'émeut pas particulièrement. Il n'a aucun sentiment impérialiste, apparemment aucune idée définie en matière de politique étrangère, et la tradition militaire est pour lui lettre morte. Par tempérament, il est très proche du petit commerçant puritain qui méprise les « habits rouges » et pense que la guerre est une mauvaise chose – conception certes limitée, mais après tout la guerre est bien une mauvaise chose. Il est à remarquer que Dickens parle très peu de la guerre, fût-ce pour la mettre en

accusation. Malgré le merveilleux talent descriptif qui est le sien, et qu'il applique souvent à des choses qu'il n'a jamais vues, il ne décrit pas une seule scène de bataille, à moins que l'on ne considère comme telle la prise de la Bastille dans *A Tale of Two Cities*. Il faut croire que le sujet ne lui paraît pas intéressant. En tout cas, il ne considère pas un champ de bataille comme un lieu où il puisse se passer quoi que ce soit qui mérite d'être raconté. On retrouve là encore la mentalité puritaine des rangs inférieurs de la classe moyenne.

### III

Enfant, Dickens a côtoyé d'assez près la pauvreté pour en avoir une peur bleue et, malgré sa générosité d'esprit, il n'est pas à l'abri des préjugés propres à la catégorie des gens « pauvres mais dignes ». On a coutume de voir en lui un écrivain « populaire », un champion des « masses opprimées » ; et il est certes ce champion chaque fois qu'elles lui apparaissent comme telles. Mais il y a deux facteurs qui déterminent son attitude. Tout d'abord, Dickens est un homme du sud de l'Angleterre – mieux, un cockney ; ce qui veut dire qu'il n'a aucun contact avec la grande masse des véritables opprimés, à savoir les ouvriers industriels et agricoles. Il est révélateur de voir Chesterton (cockney lui aussi) présenter systématiquement Dickens comme le porte-parole des « pauvres », sans jamais paraître savoir très précisément quels sont ces pauvres. Pour Chesterton, les « pauvres », ce sont les boutiquiers et les domestiques. Sam Weller est, selon Chesterton, « le grand symbole dans la littérature anglaise du petit peuple propre à l'Angleterre ». Or Sam Weller est un valet ! Par ailleurs, les expériences vécues par Dickens dans sa jeunesse lui ont inspiré le dégoût de la grossièreté prolétarienne. On le sent de manière particulièrement nette chaque fois qu'il évoque les plus pauvres d'entre les pauvres, les habitants des taudis. Ses descriptions des taudis londoniens expriment toujours une répulsion non déguisée :

La rue était étroite et humide, et l'air était chargé de miasmes fétides. Il y avait un assez grand nombre de petites boutiques, dont tout le fond de commerce consistait en un tas d'enfants qui criaient à qui mieux mieux, malgré l'heure avancée de la nuit... De petites ruelles et des passages couverts, qui çà et là aboutissaient à la rue principale, laissaient voir des îlots de maisons, devant lesquelles des hommes et des femmes ivres se vautraient dans la boue [25].

Nombreux sont chez Dickens les passages de ce genre. On en retire l'impression de populations entières d'êtres déshérités qui, pour Dickens, n'appartiennent même plus à l'humanité. C'est un peu de la même manière que le doctrinaire socialiste d'aujourd'hui efface d'un trait de plume toute une part de l'humanité en parlant de « lumpenprolétariat ». Par ailleurs, Dickens témoigne envers les délinquants d'une compréhension moindre que celle dont on l'espérait capable. Bien que conscient des causes sociales et économiques de la délinquance, il donne souvent l'impression de penser qu'un homme qui a enfreint la loi, ne serait-ce qu'une seule fois, s'est mis de lui-même au ban de la société des hommes. Dans un chapitre, à la fin de *David Copperfield*, le héros visite la prison où Littimer et

Uriah Heep purgent leur peine. Dickens semble bien trouver trop humaine l'horrible prison « modèle » qui a fourni à Charles Reade l'occasion de sa mémorable diatribe dans *It Is Never Too Late to Mend*. Il déplore que la nourriture soit trop bonne ! Dès qu'il aborde le crime ou les pires extrémités de la misère, Dickens a un petit côté « je suis un homme respectable, moi ». Dans *Great Expectations*, l'attitude de Pip (qui n'est évidemment autre que celle de Dickens lui-même) vis-à-vis de Magwitch est extrêmement intéressante. Pip est parfaitement conscient de son ingratitude envers Joe, mais infiniment moins de celle dont il fait preuve envers Magwitch. Quand il découvre que la personne qui l'a pendant des années comblé de bienfaits n'est autre qu'un ancien forçat, il est pris d'un dégoût sans nom :

L'horreur que j'éprouvais pour cet homme, la frayeur qu'il m'inspirait, la répugnance avec laquelle je m'écartais de lui n'auraient pas été plus grandes s'il avait été quelque terrible bête [26].

Pour autant qu'on puisse le déduire du texte, cette frayeur ne tient pas à ce qu'enfant Pip a été terrorisé par Magwitch dans le cimetière, mais à ce que Magwitch est un criminel, un bagnard. Et le « je suis un homme respectable, moi » apparaît de manière encore plus flagrante quand Pip décrète comme allant de soi qu'il ne peut accepter l'argent de Magwitch. Cet argent a été honnêtement gagné, ce n'est pas le produit d'un crime ; mais c'est l'argent d'un ancien forçat, il est donc « souillé ». Psychologiquement, il n'y a d'ailleurs rien de faux dans une pareille réaction. Du point de vue de l'étude psychologique, la deuxième partie de *Great Expectations* est une des plus grandes réussites de Dickens. Tout au long de cette partie du livre, on se dit : « Oui, c'est exactement ainsi que Pip aurait réagi. » Mais l'important est que, pour tout ce qui a trait à Magwitch, Dickens s'identifie à Pip, et son attitude relève fondamentalement du snobisme, du préjugé social. Le résultat est que Magwitch rejoint l'étrangeté de personnages tels que Falstaff et, probablement, Don Quichotte – personnages en fin de compte plus pathétiques que ne le souhaitait l'auteur.

À l'égard des pauvres non criminels – les pauvres normaux, honnêtes, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front – il n'y a bien sûr plus rien de méprisant dans l'attitude de Dickens. Il voue la plus sincère admiration à des gens comme les Peggotty ou les Plornish. Mais on peut se demander s'ils sont vraiment pour lui des égaux. Il est à cet égard extrêmement instructif de comparer le chapitre XI de *David Copperfield* au fragment autobiographique (on en trouve des extraits dans l'ouvrage de Forster) où Dickens exprime ses sentiments sur l'épisode de la fabrique de cirage avec infiniment plus de vigueur que dans le roman. À plus de vingt ans de distance, le souvenir lui en demeurerait si douloureux qu'il était prêt à faire un détour pour éviter cette partie du Strand. Selon ses propres termes, passer par là « me faisait pleurer, alors que l'aîné de mes enfants parlait déjà ». Le texte donne clairement à comprendre que ce qui lui fut le plus pénible, aussi bien sur le moment que rétrospectivement, ce fut la promiscuité forcée avec des compagnons de « basse extraction » :

Aucun mot ne saurait exprimer quelle fut la secrète agonie de mon âme à mesure que je m'enfonçais

dans cette société, que je comparais ces compagnons de chaque jour avec ceux du meilleur temps de mon enfance. [...] Mais j'avais un certain rang à l'entrepôt de cirage. [...] Je devins bientôt aussi rapide et aussi adroit de mes mains qu'aucun des autres garçons. Bien que je fusse parfaitement familier avec eux, ma conduite et mes manières étaient assez différentes des leurs pour mettre une distance entre nous. Ils parlaient toujours de moi, ainsi que les hommes, comme du « jeune monsieur ». L'un de ces derniers [...] m'appelai(en)t parfois « Charles » quand il(s) s'adressai(en)t à moi ; mais c'était surtout, je crois, dans les moments de grande intimité [...]. Un jour Poll Green se révolta contre cette habitude de me donner du « jeune monsieur » ; mais Bob Fagin le fit taire rapidement [27].

Il n'était pas mauvais, voyez-vous, qu'il y ait « une distance entre nous ». Quelque admiration que porte Dickens aux classes laborieuses, il tient à bien s'en démarquer. Compte tenu de ses origines et de son époque, il ne pouvait guère en être autrement. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les antagonismes de classe n'étaient peut-être pas plus aigus qu'aujourd'hui, mais les différences entre les classes étaient considérablement plus marquées. Le « gentleman » et l'« homme du commun » avaient tout l'air d'appartenir à deux espèces animales différentes. Dickens se range très sincèrement du côté des pauvres contre les riches, mais il lui serait à peu près impossible de ne pas considérer l'apparence extérieure d'un ouvrier comme une marque infamante. Dans une des fables de Tolstoï, les habitants d'un village jugent tout nouvel arrivant à l'état de ses mains. S'il a les mains calleuses, ils l'acceptent parmi eux ; s'il a les mains blanches, il n'a qu'à poursuivre son chemin. Cela, Dickens ne pourrait guère le comprendre : tous ses héros ont les mains blanches. Les plus jeunes d'entre eux – Nicholas Nickleby, Martin Chuzzlewit, Edward Chester, David Copperfield, John Harmon – appartiennent en général à l'espèce dite « gentleman désargenté ». Dickens apprécie l'apparence et l'accent bourgeois (non aristocratique). Cela se traduit curieusement par le fait que jamais un de ses personnages tenant un rôle héroïque ne s'exprimera comme un ouvrier. Un héros comique tel que Sam Weller, ou une figure simplement pathétique comme celle de Stephen Blackpool, peuvent parler avec l'accent du terroir, mais le *jeune premier* [28] s'exprime toujours dans ce qui était alors l'équivalent de l'anglais de la B.B.C. Et cela même s'il doit en résulter des absurdités. Ainsi, le petit Pip est élevé par des gens qui parlent comme on parle dans l'Essex mais, lui, parle l'anglais de la meilleure société dès sa plus tendre enfance – alors que dans la réalité il aurait utilisé le même patois que Joe, ou en tout cas que Mme Gargery. Il en va de même pour Bidly Wopsle, Lizzie Hexam, Sissie Jupe, Oliver Twist – peut-être faudrait-il ajouter la petite Dorrit. Jusqu'à la Rachel de *Hard Times* qui n'a qu'une pointe d'accent du Lancashire – ce qui, dans son cas, est d'une invraisemblance absolue.

Il est un indice qui permet souvent de connaître la nature des sentiments réels d'un romancier quant à la question de l'appartenance de classe, c'est l'attitude qu'il adopte lorsque celle-ci interfère avec l'attirance sexuelle. Il s'agit là d'un point trop sensible pour qu'il soit possible de feindre, et par conséquent d'un des points où l'affectation du type « Il n'y a pas moins snob que moi » tend à s'effondrer.

Le phénomène est des plus flagrants quand à une différence de classe correspond en outre une différence de couleur de peau. Mais on trouve dans les communautés exclusivement composées de Blancs, sous une forme voilée,

quelque chose qui rappelle l'attitude coloniale (les femmes indigènes étant des proies faciles alors que les Blanches sont sacro-saintes). Quand apparaît ce type de problème, les romanciers ne peuvent la plupart du temps s'empêcher d'exprimer brutalement un orgueil de classe qu'ils condamneraient sans doute en d'autres circonstances. Un roman aujourd'hui passablement oublié, *The People of Clopton*, d'Andrew Barton, nous fournit un bon exemple d'une telle manifestation de « conscience de classe ». Dans ce récit, le code moral de l'auteur est sérieusement entamé par la haine de classe. Il ressent la séduction d'une jeune fille pauvre par un homme riche comme une abomination, une sorte de profanation, quelque chose de très différent de la séduction de cette jeune fille par un homme de même condition. Trollope aborde quant à lui ce thème à deux reprises (*The Three Clerks* et *The Small House at Allington*) et, comme on pouvait s'y attendre, exclusivement du point de vue de la classe supérieure. Pour lui, le fait d'avoir une liaison avec une serveuse de bar ou la fille d'une logeuse est une « complication » qu'il vaut mieux s'épargner. Chez Trollope, le respect de la morale la plus sévère interdit de toute façon que la séduction ait effectivement lieu, mais il n'en reste pas moins sous-entendu que les sentiments d'une fille issue de la classe ouvrière n'ont guère d'importance. Dans *The Three Clerks*, il nous fournit même un exemple du réflexe de classe le plus typique en notant que la fille « sent ». Meredith (*Rhoda Fleming*) fait quant à lui plutôt sien le point de vue de la « conscience de classe » antibourgeoise. Thackeray, à son habitude, semble osciller entre les deux positions. Dans *Pendennis* (Fanny Bolton), son attitude est très proche de celle de Trollope ; dans *A Shabby Genteel Story*, il penche plutôt vers celle de Meredith.

Pour se faire une idée des origines sociales de Trollope, de Meredith ou de Barton, il suffit de considérer la manière dont ils traitent le problème de la sexualité lorsque vient s'y ajouter celui des antagonismes de classes. Il en va de même pour Dickens, mais dans son cas, on voit, comme toujours, qu'il est plus enclin à s'identifier à la classe moyenne qu'au prolétariat. Le seul épisode qui semble contredire cette affirmation, c'est le récit de la jeune paysanne dans le manuscrit du Dr Manette de *A Tale of Two Cities*. Mais il ne s'agit en fait que d'un élément rapporté, destiné à expliquer la haine implacable de Mme Defarge, haine que Dickens ne fait pas mine d'approuver. Dans *David Copperfield*, où l'on a affaire à un cas de séduction typiquement XIX<sup>e</sup> siècle, le problème de classe ne lui semble pas primordial. La loi du roman victorien exige que les méfaits sexuels ne restent pas impunis ; Steerforth doit donc disparaître dans les sables de Yarmouth, mais Dickens pas plus que le vieux Peggoty ni même Ham n'ont l'air de penser que Steerforth soit plus coupable en raison de ses origines fortunées. Si les Steerforth obéissent à des mobiles de classe, on ne peut pas en dire autant des Peggoty – pas même dans la scène entre Mme Steerforth et le vieux Peggoty ; sinon, ils se retourneraient sans doute aussi bien contre David que contre Steerforth.

Dans *Our Mutual Friend*, Dickens traite l'épisode d'Eugene Wrayburn et Lizzie Hexam de manière très réaliste et sans trace apparente d'un parti pris de classe. Conformément à la tradition du « Ne me touchez pas, ignoble individu ! », Lizzie devait soit « repousser » Eugene soit, après avoir été séduite, se jeter du haut du pont de Waterloo. De son côté, Eugene devait être soit un vil séducteur, soit un héros prêt à défier la société. Or ni lui ni elle ne se conduisent selon ce schéma. Lizzie est effrayée par les avances d'Eugene et se dérobe effectivement à celles-ci, mais elle ne cache guère qu'elles sont loin de lui déplaire. Eugene est attiré par la jeune fille, il a l'âme trop droite pour tenter de la séduire et n'ose pas l'épouser à cause de sa propre famille. Ils finissent par se marier et personne ne s'en porte plus mal, sauf peut-être M. Twemlow, qui y perdra quelques invitations à dîner. Tout se déroule en somme comme cela aurait pu arriver dans la vie réelle. Un romancier qui aurait fait preuve de « conscience de classe » aurait donné Lizzie en mariage à Bradley Headstone.

Mais si l'on prend le problème à l'envers – un jeune homme soupire après une femme socialement « supérieure » – Dickens se réfugie alors immédiatement dans l'attitude typique de la classe moyenne. Au fond, il est assez attaché à l'idée victorienne de la femme (la Femme avec un F majuscule) « supérieure » à l'homme. Pip croit qu'Estella est « supérieure » à lui. Esther Summerson est « supérieure » à Guppy, la petite Dorrit est « supérieure » à John Chivery, Lucy Manette est « supérieure » à Sydney Carton. Dans certains cas, cette « supériorité » est simplement morale, mais dans d'autres elle est purement sociale. Il y a quelque chose qui relève indéniablement du réflexe de classe quand David Copperfield découvre qu'Uriah Heep médite d'épouser Agnès Wickfield. Le répugnant Uriah fait soudain l'aveu de sa flamme :

— Oh ! monsieur David, de quel pur amour j'aime jusqu'au sol que foule mon Agnès !

Je crois que j'eus un moment l'idée folle de sauter sur le tisonnier rougi et de l'en transpercer. Cette idée ne fit que traverser mon esprit avec la rapidité d'une flèche ; mais l'image d'Agnès, outragée par une seule pensée de cet animal à tête rousse, resta fixée dans mon esprit et, quand je le regardai, assis là, tout de travers, comme si son âme vile lui tordait le corps, me donna le vertige.

Et David dit plus loin :

Je considère Agnès Wickfield comme aussi loin au-dessus de vous, et aussi étrangère à toutes vos aspirations à vous, que cette lune elle-même [29].

Si l'on se rapporte à la façon dont la grossièreté du personnage de Heep a été soulignée tout au long du livre – ses manières serviles, son obstination à ne pas aspirer les h, etc. – on ne peut guère avoir de doute sur le sentiment général qui anime Dickens. Heep a, bien sûr, un rôle peu reluisant. Mais les personnages peu reluisants ont aussi une vie sexuelle. Ce qui révolte absolument Dickens, c'est l'idée de la « pure Agnès » partageant sa couche avec un homme incapable d'aspirer ses h. Mais en général il a plutôt tendance à traiter sur le mode comique le thème de l'homme amoureux d'une femme « supérieure ». C'est d'ailleurs là une des constantes de la littérature anglaise depuis le personnage de Malvolio. Le Guppy de *Bleak House* en offre un exemple, John Chivery un autre, et l'on trouve une autre exploitation assez cruelle de ce thème lors de l'épisode du « rat-houte [30] » de *Pickwick Papers*. Dickens y décrit les valets de Bath comme des gens menant une sorte de vie de rêve, donnant des dîners à l'imitation de leurs maîtres et se berçant de l'illusion que leurs jeunes maîtresses sont amoureuses d'eux. De toute évidence, Dickens trouve cela du plus haut comique. Et ça l'est, en un sens, mais on peut se demander s'il ne vaut pas mieux pour un valet de pied entretenir des illusions de ce genre plutôt que d'accepter simplement sa condition avec une résignation toute chrétienne.

Quant à son attitude envers les serviteurs, Dickens n'est pas en avance sur son temps. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la révolte contre la condition de domestique commençait à peine, au grand dam de tous ceux qui disposaient de plus de cinq cents livres par an. Les journaux comiques du XIX<sup>e</sup> siècle fourmillaient d'histoires drôles sur l'arrogance des domestiques. Des années durant on a pu lire dans *Punch* une série comique intitulée « Servant Gal-isms » tout entière consacrée à ce fait stupéfiant qu'un domestique était aussi un être humain. Dickens tombe lui-même dans ce genre de travers, On trouve dans ses ouvrages toutes sortes de personnages de domestiques comiques : ils sont malhonnêtes (*Great Expectations*), incapables (*David Copperfield*), font la fine bouche devant des mets exquis (*Pickwick Papers*), etc. Le tout n'étant pas sans évoquer la mentalité de la maîtresse de maison banlieusarde qui tyrannise sa bonne à tout faire. Mais le plus curieux, de la part d'un esprit radical du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est que lorsque Dickens veut montrer un serviteur sous un jour sympathique, le personnage qu'il crée présente des traits distinctement féodaux. Sam Weller, Mark Tapley, Clara Peggotty sont tous construits sur le modèle féodal du « vieux serviteur de la famille ». Ils appartiennent corps et âme à la famille de leur maître, ils sont à la fois fidèles comme de bons chiens et extrêmement familiers. On pourrait sans nul

doute retrouver chez Smollett, et antérieurement chez Cervantes, le modèle dont s'inspirent largement des personnages comme ceux de Mark Tapley et Sam Weller. Mais le fait notable est justement que Dickens ait été attiré par un tel personnage. L'attachement de Sam Weller est résolument médiéval : il se fait arrêter pour pouvoir suivre M. Pickwick dans la prison du Fleet, puis, plus tard, refuse de se marier parce que, pense-t-il, M. Pickwick a encore besoin de ses services. Tout cela est assez bien illustré par la scène suivante entre les deux hommes :

« ... avec ou sans gages, avec congé ou sans congé, nourri ou non nourri, logé ou non logé, Sam Weller, que vous avez pris dans la vieille auberge du Borough, reste avec vous, advienne que pourra... »

« Mon garçon, dit M. Pickwick, lorsque M. Weller se fut rassis, un peu honteux de son propre enthousiasme, mon garçon, vous devez penser à la jeune fille.

— Je pense à la jeune fille, monsieur ; j'ai pensé à la jeune fille, je lui ai dit ma position, et elle consent à attendre jusqu'à ce que je sois prêt. Je crois qu'elle tiendra sa promesse, monsieur : si elle ne la tenait pas, elle ne serait pas la jeune fille pour qui je l'ai prise, et j'y renonce volontiers [31]. »

Il est facile d'imaginer ce que la jeune fille aurait répondu à cela dans la vie réelle. Mais notez bien le caractère féodal de la scène. Sam Weller est tout disposé à faire à son maître, comme une chose allant de soi, le sacrifice de plusieurs années de sa vie, mais en même temps il n'hésite pas à s'asseoir en sa présence : rien de tout cela ne viendrait à l'esprit d'un domestique d'aujourd'hui. Quand il aborde le problème des rapports entre maître et domestique, Dickens se borne à souhaiter qu'ils soient remplis d'affection l'un pour l'autre. Bien que lamentablement raté en tant que personnage de roman, le Sloppy de *Our Mutual Friend* fait preuve du même genre d'attachement que Sam Weller. Un tel attachement est, bien sûr, naturel, humain et non dénué de charme. Mais tous ces qualificatifs s'appliquent aussi bien au féodalisme.

Là comme ailleurs, ce que Dickens cherche à atteindre n'est qu'une version idéalisée de ce qui existe. Il écrivait à une époque où le service domestique devait nécessairement apparaître comme un mal absolument inévitable. Les moyens techniques de substitution manquaient et il y avait une énorme disparité des richesses. C'était le temps des familles pléthoriques, des préparations gastronomiques prétentieuses et des maisons malcommodes, le temps où le fait que des esclaves triment quatorze heures par jour dans des cuisines en sous-sol était trop banal pour qu'on y prête attention. Une fois admise l'existence de domestiques, les rapports féodaux sont les seuls tolérables. Sam Weller et Mark Tapley appartiennent au même rêve que les Cheeryble. S'il doit y avoir des maîtres et des serviteurs, le mieux est encore que le maître ressemble à M. Pickwick et le serviteur à Sam Weller. Il vaudrait encore mieux, évidemment, qu'il n'y ait pas de serviteurs du tout – mais cela, Dickens est vraisemblablement incapable de le concevoir. Sans un haut niveau de développement technique, l'égalité entre les hommes n'est pas réalisable pratiquement. L'exemple de Dickens montre qu'elle n'est pas non plus concevable.

Ce n'est pas tout à fait un hasard si Dickens ne parle jamais de l'agriculture, alors qu'il est intarissable sur le chapitre de la nourriture. Dickens était un cockney, et Londres est le centre du monde, à peu près à la façon dont le ventre est le centre du corps. Londres est une ville de consommateurs, de gens extrêmement civilisés mais non immédiatement productifs. Ce qui frappe si l'on n'en reste pas à la surface des livres de Dickens, c'est que pour un romancier du XIX<sup>e</sup> siècle, il est plutôt ignorant. Il en sait très peu sur la manière dont se passent réellement les choses. Une telle affirmation peut sembler à première vue grossièrement erronée ; il faut donc apporter quelques précisions.

Dickens a eu l'occasion de voir de près ce qu'était la « vie de ceux d'en bas » – la vie dans une prison pour dettes, par exemple – et il était en outre un romancier populaire, capable d'écrire sur des gens ordinaires. Tels furent d'ailleurs tous les romanciers anglais importants du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils se sentaient de plain-pied avec le monde dans lequel ils vivaient, alors que l'écrivain d'aujourd'hui est si désespérément isolé que le roman moderne typique en vient à être un roman sur un romancier. Et même quand Joyce, par exemple, consacre des années d'efforts assidus à se mettre dans la peau d'un « individu moyen », il aboutit à un « individu moyen » qui se trouve être un juif, et plutôt du genre intellectuel de surcroît. Dickens, lui, ne connaît pas ce genre de difficultés. Il n'a aucun mal à faire intervenir les mobiles ordinaires de l'humanité – amour, ambition, avarice, vengeance, etc. Mais ce sur quoi il est remarquablement peu disert, c'est sur le *travail*.

Dans les romans de Dickens, tout ce qui a trait au travail se déroule dans la coulisse. Le seul de ses héros qui ait un métier plausible est David Copperfield, d'abord sténographe puis romancier, comme Dickens lui-même. Quant à la plupart des autres personnages, la manière dont ils gagnent leur vie demeure très floue. Pip, par exemple, « part pour affaires » en Égypte ; pour quelles sortes d'affaires, nous n'en savons rien, et les activités professionnelles de Pip n'occupent qu'une demi-page du livre environ. Clennam a fait en Chine des affaires d'un type indéterminé, puis il se livre avec Doyce à d'autres affaires d'une nature tout aussi mystérieuse. Martin Chuzzlewit est architecte mais il ne semble pas avoir beaucoup de temps à consacrer à son métier. Jamais les tribulations des personnages ne naissent directement de l'activité qu'ils exercent. Ici, le contraste entre Dickens et, mettons, Trollope est flagrant. L'une des raisons en est sans doute que Dickens ignore à peu près tout des professions que ses personnages sont censés exercer. Que fabriquait-on au juste dans les usines de Gradgrind ? D'où Podsnap tirait-il son argent ? Comment Merdle menait-il à bien ses escroqueries ? On sait que Dickens n'a jamais su décrire des élections parlementaires ou des trafics boursiers avec la précision dont est capable Trollope. Dès qu'il traite du commerce, de la finance, de l'industrie ou de la politique, Dickens se réfugie dans le vague, ou dans la satire. Et cela n'est pas moins vrai pour les procédures judiciaires, sujet sur lequel Dickens devait pourtant en savoir long.

Comparez n'importe quel procès d'un roman de Dickens à celui de *Orley Farm*, par exemple.

Et ceci explique en partie les inutiles méandres des romans de Dickens, la redoutable « intrigue » victorienne. Il est vrai que ce trait n'est pas également présent dans tous ses romans. *A Tale of Two Cities* constitue un très bon récit, au déroulement assez simple, et il en va de même, dans un genre différent, pour *Hard Times*. Mais ce sont précisément les deux romans dont on dit toujours qu'ils « ne ressemblent pas à du Dickens » – et l'on peut noter au passage qu'ils n'ont pas été publiés par livraisons mensuelles mais hebdomadaires [32]. Les deux romans écrits à la première personne sont également de bons récits, malgré les développements annexes. Mais le roman dickensien type – *Nicholas Nickleby*, *Oliver Twist*, *Martin Chuzzlewit*, *Our Mutual Friend* – suit toujours un canevas de mélodrame. Une fois achevée la lecture de ces oeuvres, l'intrigue principale est bien la dernière chose dont on se souviennent. En revanche, je ne crois pas que quelqu'un ait pu les lire sans conserver jusqu'à sa mort le souvenir de certaines pages. Dickens voit les êtres humains avec la plus intense acuité, mais il les voit toujours dans leur vie privée, en tant que « personnages » et non comme membres fonctionnels d'une société : ce qui revient à dire qu'il les voit d'une manière statique. C'est pourquoi son oeuvre la plus fameuse est *The Pickwick Papers*, où il n'y a pas d'histoire, mais simplement une série de saynètes. Dickens n'essaie guère de développer : les personnages ne font que passer et repasser, se comportant comme des idiots, dans une sorte d'intemporalité. Dès que l'auteur essaie d'insérer ses personnages dans une action, le mélodrame commence. Comme il ne parvient pas à faire de leurs activités ordinaires le moteur de l'action, il a recours à un laborieux chassé-croisé de coïncidences, intrigues, machinations, assassinats, déguisements, testaments secrets, frères disparus et finalement retrouvés, etc. En fin de compte, même des personnages comme Squeers et Micawber sont happés par cette machinerie.

Il serait évidemment absurde d'affirmer que Dickens est un écrivain imprécis ou purement mélodramatique. Ses oeuvres reposent souvent sur des faits extrêmement précis, et son talent à susciter des images visuelles n'a sans doute jamais été égalé. Une fois que Dickens a décrit quelque chose, vous vous en souvenez toute votre vie durant. Mais en un sens, le caractère concret de sa vision fait d'autant mieux ressortir ce qui lui échappe. Car, en fin de compte, il s'en tient à ce que remarque inévitablement le spectateur de fortune – l'apparence extérieure, le non-fonctionnel, la surface des choses. Quand on fait effectivement partie du paysage, on ne voit pas le paysage. Admirable lorsqu'il décrit une *apparence*, Dickens ne décrit que rarement un *processus*. Les images frappantes qu'il parvient à imprimer dans la mémoire de ses lecteurs sont toujours des images de choses vues dans des moments de désœuvrement, dans des cafés ou des auberges de campagne, ou par la portière d'une diligence. Ce qu'il remarque, ce sont les enseignes d'auberges, les heurtoirs de porte en laiton, les pichets décorés, les intérieurs de boutiques ou de maisons particulières, les vêtements, les visages, et

surtout la nourriture. Tout est décrit du point de vue du consommateur. Quand il évoque Coketown, il parvient, en quelques paragraphes, à faire surgir l'image que se ferait du Lancashire un touriste du Sud vaguement dégoûté. « Elle avait un canal noir, et une rivière qui roulait ses eaux empourprées par de puantes teintures, et de vastes constructions criblées de fenêtres qui vibraient et tremblaient tout le long du jour et où le piston des machines à vapeur montait et descendait monotonement comme la tête d'un éléphant fou de mélancolie [33]. » C'est là le maximum dont est capable Dickens lorsqu'il décrit la machinerie d'une usine. Un ingénieur ou un courtier en coton verraient la chose autrement ; mais ni l'un ni l'autre n'auraient pu ajouter la touche impressionniste de la tête d'éléphant.

Quelque peu différemment, l'attitude de Dickens devant la vie ne fait pratiquement aucune place à l'activité physique. C'est un homme qui jouit de la vie au moyen de ses yeux et de ses oreilles plutôt que de ses mains ou de ses muscles. Il n'était pas, pour autant, d'une nature qu'on pourrait qualifier de casanière. Malgré une santé précaire et une constitution fragile, Dickens était un être actif qui ne tenait pratiquement pas en place. C'était un excellent marcheur et il avait des talents de menuisier suffisants pour construire un décor de théâtre. Mais il ne faisait pas partie de ces gens qui éprouvent le besoin de faire quelque chose de leurs mains. Il est difficile, par exemple, de l'imaginer bêchant un potager. Il ne semble pas connaître grand-chose à l'agriculture, et il est manifestement totalement ignorant de tout ce qui touche au sport ou au jeu. Il ne s'intéresse pas à la boxe, par exemple. Si l'on songe à l'époque où il écrivait, on est étonné du peu de place que tient dans ses romans la violence physique. Ainsi, Martin Chuzzlewit et Mark Tapley font preuve d'une infinie douceur envers les Américains qui les menacent à tout bout de champ de leurs revolvers ou de leurs couteaux de chasse. La plupart des romanciers anglais ou américains les auraient présentés en train de jouer perpétuellement des poings et de tirailler à tout va. Dickens est trop soucieux des convenances pour cela ; il sait combien la violence est absurde et il appartient en outre à une classe de citoyens circonspects qui n'ont pas pour habitude de régler leurs affaires à coups de poing, même dans un roman. Certaines considérations sociales ne sont d'ailleurs pas étrangères à son attitude vis-à-vis du sport. En Angleterre, pour des raisons essentiellement géographiques, sport (chasse et pêche en particulier) et snobisme sont étroitement liés. Les socialistes anglais tombent souvent des nues quand on leur dit que Lénine, par exemple, fut un grand chasseur devant l'éternel. Pour ces socialistes, la chasse, le tir, et tout ce qui s'y rapporte ne sont que des rites snobinards réservés à l'aristocratie terrienne. Ils oublient que ces activités peuvent prendre une tout autre signification dans un pays aux vastes étendues vierges tel que la Russie. Du point de vue de Dickens, à peu près toute espèce d'activité sportive ne peut être, au mieux, qu'un prétexte à satire. C'est pourquoi tout un aspect de la vie du XIX<sup>e</sup> siècle – la boxe, les courses, les combats de coqs, la traque du blaireau, le braconnage, la capture des rats –, si merveilleusement immortalisé par les illustrations de Leech pour les textes de Surtees, échappe totalement à son champ de vision.

Trait plus surprenant encore chez un radical « progressiste », Dickens n'est aucunement séduit par le machinisme. Il ne s'intéresse pas plus au fonctionnement de la machine qu'à ses résultats. Comme le note Gissing, on chercherait en vain chez Dickens la description d'un voyage en chemin de fer où transparaisse un tant soit peu de l'enthousiasme qui accompagne chez lui les scènes de voyage en diligence. À la lecture de la plupart de ses livres, on retire la curieuse impression de vivre dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle – et d'ailleurs Dickens tend toujours à revenir à cette époque. *Little Dorrit*, écrit vers le milieu des années cinquante, a pour cadre la fin des années vingt. L'action de *Great Expectations* (1861) n'est pas datée, mais elle se déroule manifestement au cours des années vingt et trente. Plusieurs des inventions sans lesquelles le monde moderne n'existerait pas (le télégraphe électrique, le fusil à chargement par la culasse, le caoutchouc, le gaz de houille, la pâte à papier) ont vu le jour du vivant de Dickens, mais c'est à peine si celui-ci y fait allusion dans ses livres. Rien n'est plus étrange que le flou qui entoure l'invention de Doyce dans *Little Dorrit*. Cette invention est présentée comme quelque chose d'extrêmement ingénieux, voire révolutionnaire, « de grande importance pour son pays et ses semblables », et c'est par ailleurs un maillon décisif dans le déroulement de l'intrigue. Malgré cela, on ne nous dit nulle part en quoi consiste cette invention. D'un autre côté, l'aspect physique de Doyce porte la marque distinctive de Dickens romancier : Doyce a une façon très spéciale, propre aux ingénieurs, de remuer son pouce. C'est ce détail qui ancre solidement dans la mémoire l'image de Doyce. Mais comme d'habitude Dickens est parvenu à ce résultat en s'attachant à un détail de l'apparence extérieure.

Il y a des hommes (Tennyson, par exemple) auxquels l'intelligence mécanicienne fait défaut mais qui sont capables de discerner les perspectives sociales ouvertes par le machinisme. Tel n'est pas le cas de Dickens. L'avenir le laisse à peu près indifférent. Quand il parle de progrès humain, c'est généralement de progrès moral qu'il s'agit – d'un perfectionnement des qualités humaines. Il se serait certainement refusé à admettre que les qualités morales des hommes sont déterminées par le niveau de leur développement technique. Sur ce point, le fossé qui sépare Dickens de son équivalent contemporain, H. G. Wells, est plus large que jamais. Wells traîne le futur comme un boulet, mais le tour d'esprit non scientifique de Dickens est, d'une manière différente, tout aussi dommageable, car il n'aboutit qu'à lui rendre plus difficile toute attitude *positive*. Dickens est hostile au passé agricole et féodal, mais il n'est pas vraiment à son affaire avec le présent industriel. Que reste-t-il alors sinon le futur (c'est-à-dire la science, le « progrès », etc.) ? Mais ce futur n'occupe guère les pensées de Dickens. Si bien qu'il attaque tout ce qui s'offre à sa vue sans avoir de point de comparaison bien défini. Comme je l'ai déjà signalé, il attaque, de façon parfaitement justifiée, le système éducatif en vigueur, mais n'a en définitive aucun remède à proposer, si ce n'est des maîtres d'école plus humains. Pourquoi n'a-t-il jamais indiqué ce que pourrait être une école ? Pourquoi n'a-t-il pas fait instruire ses enfants selon un programme d'éducation qu'il aurait lui-même mis au point, au lieu de les envoyer se faire

gaver de grec dans des *public schools* ? Parce qu'il était dépourvu de ce genre d'imagination. Doté d'un sens moral infaillible, il n'avait que très peu de curiosité intellectuelle. Et ici l'on touche à l'une des plus flagrantes lacunes de Dickens, qui explique aussi que le XIX<sup>e</sup> siècle nous apparaisse vraiment très éloigné : Dickens n'avait pas d'idéal de *travail*.

Si l'on excepte, à la rigueur, David Copperfield (qui n'est autre que Dickens lui-même), on ne peut citer un seul de ses personnages importants qui soit avant tout intéressé par son travail. Ses héros travaillent pour gagner leur vie et épouser l'héroïne – non parce qu'ils éprouvent un intérêt passionné pour une quelconque activité. Martin Chuzzlewit, par exemple, ne brûle pas spécialement de devenir architecte ; il pourrait être aussi bien médecin ou avocat. De toute façon, dans le roman dickensien typique, le *deus ex machina* finit toujours par apparaître au dernier chapitre avec un sac rempli d'or, et le héros se trouve ainsi dispensé de toute lutte ultérieure. « Voilà pourquoi je suis au monde ; tout le reste n'a pour moi aucun intérêt, et je ferai ce que me dicte ma nature, quitte à manger de la vache enragée », cette conviction qui fait que des hommes de tempéraments différents deviennent des savants, des inventeurs, des artistes, des prêtres, des explorateurs ou des révolutionnaires – ce thème est quasiment absent des livres de Dickens. On sait bien que, personnellement, il a travaillé comme un damné et cru en son oeuvre comme peu d'autres romanciers y ont cru. Mais il n'y a apparemment pour lui, en dehors de l'activité de romancier (et peut-être du métier d'acteur), aucune vocation qui lui paraisse mériter de grands sacrifices. Après tout, il n'y a là rien que d'assez naturel, si l'on considère son attitude plutôt négative envers la société. En dernier ressort, il n'admire rien, si ce n'est la « common decency », l'honnêteté des moeurs. La science est inintéressante, la machine cruelle et laide (la tête d'éléphant). Les affaires ne sont bonnes que pour des crapules comme Bounderby. Quant à la politique, autant l'abandonner aux Tite Barnacle. Il n'y a vraiment dans la vie pas d'autre but à atteindre que d'épouser l'héroïne, installer son chez soi et vivre sans faire de dettes ni nuire à personne. Et pour y parvenir, on a tout intérêt à ne pas sortir de la sphère de la vie privée.

Ici, on commence peut-être à entrevoir l'imaginaire secret de Dickens. Quelle est pour lui la manière la plus souhaitable de vivre sa vie ? Quand Martin Chuzzlewit est parvenu à ses fins avec son oncle, quand Nicholas Nickleby a fait un riche mariage, quand John Harmon jouit de la fortune que lui a abandonnée Boffin – que font-ils donc ?

Eh bien, évidemment, la réponse est qu'ils ne font rien. Nicholas Nickleby place l'argent de sa femme dans la firme des Cheeryble et devient « un riche et brillant négociant », mais comme il se retire aussitôt dans le Devonshire, on peut supposer qu'il n'a pas travaillé très durement. M. et Mme Snodgrass ont « acheté et cultivé un petit domaine, moins pour le profit que pour s'occuper ». C'est dans cet esprit que se terminent la plupart des livres de Dickens : une sorte d'oisiveté radieuse. S'il lui arrive de se montrer hostile à l'oisiveté des jeunes gens (Harthouse, Harry

Gowan, Richard Carstone, Wrayburn avant qu'il ne s'amende), c'est parce qu'ils sont cyniques et immoraux, ou parce qu'ils sont un fardeau à la charge de quelqu'un d'autre. Un homme de bien, capable de subvenir à ses besoins, n'a rien de mieux à ambitionner que de passer cinquante ans à toucher ses dividendes. Le bonheur domestique est largement suffisant : c'était, après tout, le sentiment général de l'époque. L'« agréable aisance », l'« indépendance financière », le « gentleman ayant une fortune personnelle » (ou « disposant de rentes confortables ») – autant de formules qui nous édifient sur le rêve étrangement stérile qui fut celui de la moyenne bourgeoisie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. C'était le rêve d'une *oisiveté absolue*. Charles Reade en restitue parfaitement l'esprit à la fin de *Hard Cash*. Alfred Hardie, le héros du livre, est le type même du héros romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle (style *public school*) doté de talents que Reade présente comme confinant au « génie ». C'est un ancien d'Eton, il est passé par Oxford, connaît par coeur la plupart des classiques grecs et latins, est capable de se mesurer avec des boxeurs professionnels et de gagner les « Avirons de diamant » à Henley. Il vit d'incroyables aventures au cours desquelles il témoigne, naturellement, d'un héroïsme sans faille puis, à l'âge de vingt-cinq ans, fait un très gros héritage, épouse sa chère Julia Dodd et s'installe dans la banlieue de Liverpool, dans la même maison que ses beaux-parents.

O heureuse petite villa, tu étais le paradis sur terre ! Un jour vint cependant où tes murs furent trop étroits pour toute cette heureuse famille ; Julia mit au monde un charmant petit garçon. Deux mois après, Alfred alla occuper, avec Julia et son enfant, la villa voisine, située à vingt mètres de là ; il y avait une double raison à cette migration. Comme il arrive souvent après une longue séparation, le Ciel fit don au capitaine et à Mme Dodd d'un autre enfant à faire sauter sur leurs genoux, etc. [34]

Voilà le type même du happy end victorien : une immense famille débordante d'amour où trois ou quatre générations s'entassaient dans une même maison et se multiplient à l'infini, comme des huîtres de culture. Ce qui est frappant, c'est la vie parfaitement égale, douillette, à l'abri de tout effort que cela implique. Ce n'est pas une oisiveté violente, à la manière du Squire Western [35]. Un tel idéal porte la marque du passé citadin de Dickens et de son absence d'intérêt pour le côté voyou, sportif et militaire de la vie. Une fois « installés » et assurés d'un coquet revenu, ses héros ne se contentent pas de ne pas travailler : ils se gardent tout autant de galoper, chasser, tirer, se battre en duel, s'enfuir avec des actrices ou perdre de l'argent aux courses. Ils préfèrent rester chez eux, enfouis sous un mol édredon de respectabilité, et de préférence à deux pas d'un proche parent menant exactement le même genre de vie :

Le premier soin de Nicholas, quand il fut devenu un riche et brillant négociant, fut d'acheter l'ancienne demeure de son père. Par la suite des temps, à mesure qu'il vit grandir autour de lui une troupe de charmants enfants, il agrandit la maison et arrondit le domaine ; mais il respecta toutes les chambres d'autrefois ; il n'en réduisit pas une, pas plus qu'il ne déracina les arbres qui avaient ombragé son enfance. Rien de ce qui rappelait à son esprit une circonstance du passé ne fut sacrifié ni changé.

À une portée de fusil, était une autre retraite, animée aussi par la voix charmante de nombreux enfants. C'était là qu'était Catherine [...] c'était toujours la même Catherine, douce et bonne, aussi tendre pour son frère, aussi aimante pour tous les siens qu'on l'avait connue dans sa jeunesse [36].

On retrouve la même atmosphère incestueuse que dans le passage de Reade

précédemment cité. Et de toute évidence, pour Dickens, telle est la conclusion idéale d'un roman. Conclusion réalisée à la perfection dans *Nicholas Nickleby*, *Martin Chuzzlewit* et *Pickwick*, approchée à des degrés divers dans la plupart des autres romans. Les seules exceptions sont *Hard Times* et *Great Expectations* – ce dernier roman se clôt bien sur une fin heureuse, mais qui va à contre-courant de l'ensemble du livre, et qui fut rajoutée sur les instances de Bulwer Lytton.

L'idéal qu'il faut s'efforcer d'atteindre se résume donc en gros à ceci : une centaine de milliers de livres, une vieille demeure pittoresque aux murs couverts de lierre, une épouse douce et féminine, une ribambelle de marmots et aucune sorte de travail. Tout est paisible, douillet, protégé, et surtout familial. Le petit cimetière moussu en bordure de la route abrite les tombes des êtres chers qui sont morts avant le happy end. Les domestiques sont comiques et d'une fidélité féodale, les enfants babillent à vos pieds, les vieux amis viennent s'asseoir autour de votre cheminée, évoquant les jours passés ; c'est une vie de repas pantagruéliques se succédant sans fin, de punch froid et de vin chaud aromatisé, de lits de plumes et de bouillottes, de fêtes de Noël avec charades et parties de colin-maillard. Mais rien n'arrive jamais, si ce n'est, chaque année, un nouvel enfant. Le plus étrange est qu'il s'agisse là d'une image du bonheur, ou du moins que Dickens parvienne à la faire passer pour telle. L'idée de ce type d'existence le comble d'aise. Cela seul suffirait à indiquer que plus d'un siècle s'est écoulé depuis que Dickens a écrit son premier livre. Aucun de nos contemporains ne serait capable de joindre tant de vitalité à tant d'inanité.

## V

Et maintenant, tous ceux qui aiment Dickens et qui n'ont pas encore abandonné la lecture de cet essai doivent être furieux contre moi.

Je n'ai en effet considéré chez Dickens que son « message », en passant presque totalement sous silence ses qualités littéraires. Mais tout écrivain, et plus encore tout romancier, transmet, qu'il le veuille ou non, un « message » qui conditionne son oeuvre dans ses moindres détails. Tout art est propagande. Pas plus Dickens lui-même que la majorité des romanciers victoriens n'auraient songé à le nier. Comme je l'ai dit plus haut, Dickens est un de ces écrivains sur lesquels tout le monde veut faire main basse. Les marxistes se le sont approprié, ainsi que les catholiques, et surtout les conservateurs. Mais la question est la suivante : qu'y a-t-il là à s'approprier ? Pourquoi s'intéresse-t-on à Dickens ? Et qu'est-ce qui m'intéresse, moi, chez Dickens ?

Il n'est jamais très facile de répondre à ce genre de question. D'une manière générale, un goût esthétique, quand il n'est pas inexplicable, est à ce point gouverné par des motivations non esthétiques que l'on peut se demander si la critique littéraire tout entière n'est pas une gigantesque entreprise de charlatanisme. Dans le cas de Dickens, son caractère familial complique encore les choses. Il se trouve être un de ces « grands écrivains » dont on est bon gré mal

gré gavé dès l'enfance. Sur le moment, un tel gavage donne plutôt envie de vomir, mais ses effets à plus long terme peuvent être d'une autre nature. Ainsi, tout le monde ou presque garde une insidieuse affection pour les poèmes patriotiques que l'on apprend par cœur tout enfant – « Ye Mariners of England », « The Charge of the Light Brigade », etc. Ce que l'on aime, ce n'est pas tant le poème lui-même que les souvenirs qu'il appelle. Avec Dickens intervient la même puissance d'évocation. Il y a sans doute peu de foyers anglais où l'on ne trouverait pas au moins un ou deux de ses livres. Nombreux sont les enfants qui ont appris à identifier la silhouette de ses personnages avant de savoir lire, car Dickens a été dans l'ensemble bien servi par ses illustrateurs. Un aliment ingéré de façon aussi précoce n'est soumis à aucune sorte de jugement critique. Et quand on prend conscience de cela, on pense aussitôt à tout ce qu'il y a de raté et de stupide chez Dickens – les « intrigues » parfaitement mécaniques, les personnages qui ne « prennent » pas, les *longueurs* [37], les paragraphes en vers blancs, les pages et les pages d'épouvantable pathos. Et l'on se pose alors la question : quand je dis que j'aime Dickens, ne veux-je pas simplement dire que j'aime me replonger dans mon enfance ? Dickens n'est-il rien d'autre qu'une institution ?

Si tel est le cas, c'est une institution à laquelle on ne peut échapper. Il est difficile de dire avec quelle fréquence on pense à un écrivain, s'agirait-il d'ailleurs d'un écrivain que l'on apprécie. Mais je ne crois pas que quelqu'un qui a réellement lu Dickens puisse passer une semaine sans y repenser, dans telle ou telle circonstance. Qu'on l'apprécie ou non, il est *là*, comme la colonne Nelson. À tout moment une situation ou un personnage, qui proviennent éventuellement d'un livre dont vous seriez bien incapable de citer le titre, peuvent s'imposer à votre esprit. Les lettres de Micawber ! Winkle à la barre des témoins ! Mme Gamp ! Mme Witterly et sir Tumley Snuffim ! La pension de Mme Todger ! (George Gissing a écrit que lorsqu'il passait devant le Monument, ce n'était pas à l'incendie de Londres qu'il pensait, mais à la pension de Mme Todger.) Mme Leo Hunter ! Squeers ! Silas Wegg et le déclin et la chute de l'Empire russe ! Mlle Mills et le désert du Sahara ! Wopsle jouant Hamlet ! Mme Jellyby ! Mantalini ! Jerry Cruncher ! Barkis ! Pumblechook ! Tracy Tupman ! Skimpole ! Joe Gargery ! Pecksniff ! – et j'en passe. Tout cela constitue moins une série de livres qu'un véritable monde ; monde qui n'est pas seulement cocasse, car ce que l'on retient de Dickens c'est aussi sa morbidité et sa nécrophilie victoriennes, les scènes grand-guignolesques – la mort de Sikes, la combustion spontanée de Krook, Fagin dans la cellule des condamnés à mort, les femmes tricotant autour de la guillotine. Il est étonnant de voir à quel point tout cela a marqué des gens qui n'en ont *a priori* rien à faire. Un comédien de music-hall peut (ou du moins le pouvait naguère encore) entrer en scène et incarner le personnage de Micawber ou de Mme Gamp en étant à peu près assuré de la compréhension du public, même s'il ne s'y trouve pas une personne sur vingt qui ait lu de bout en bout un livre de Dickens. Jusqu'à ceux qui affectent de le mépriser, et qui ne peuvent s'empêcher de le citer sans s'en apercevoir.

Dickens est un auteur qui est dans une certaine mesure aisément imitable. Dans la littérature authentiquement populaire – par exemple, la version vulgarisée de *Sweeney Todd* – il a été plagié sans vergogne. Mais ce que l'on a imité, c'est seulement une tradition que Dickens avait lui-même reprise à d'autres romanciers pour la développer, le culte du « personnage typé », c'est-à-dire de l'excentricité. Ce qui reste impossible à imiter, c'est la richesse de son invention, qui n'est pas tant invention de personnages, et moins encore de « situations », que de tournures de phrases et de détails concrets. La marque évidente, reconnaissable, de l'écriture de Dickens, c'est le *détail superflu*. J'illustrerai mon propos par un exemple. Le récit qu'on va lire n'est pas particulièrement drôle, mais il contient une phrase qui est tout aussi personnelle qu'une empreinte digitale. À la soirée de Bob Sawyer, M. Jack Hopkins raconte l'histoire de l'enfant qui avait avalé le collier de sa soeur :

Le lendemain, l'enfant avale deux billes. Le surlendemain, il se régale de trois, et ainsi de suite, si bien qu'en une semaine il avait expédié tout le collier, vingt-cinq billes en tout. La soeur, qui est une jeune fille économe, et qui ne dépense guère d'argent en parure, se dessèche les yeux à force de pleurer son collier ; elle le cherche partout, mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne le trouve nulle part. Quelques jours après, la famille était à dîner... une épaule de mouton cuite au four avec des pommes de terre... l'enfant, qui n'avait pas faim, jouait dans la chambre. Voilà que l'on entend un bruit du diable, comme s'il était tombé de la grêle. « Ne fais pas ce bruit-là, mon garçon, dit le père. – Ce n'est pas moi, répond le moutard. – C'est bon, dit le père ; ne le fais plus alors. » Il y eut un court silence, et le bruit recommença de plus belle. « Mon garçon, dit le père, si tu ne m'écoutes pas, tu te trouveras dans ton lit en moins de rien. » En même temps, il secoue l'enfant, pour lui faire mieux comprendre la chose, et voilà qu'il entend un cliquetis terrible. « Dieu me damne ! s'écrie-t-il, c'est dans le corps de mon fils ! Il a le croup dans le ventre ! – Non, non, papa, dit l'enfant en se mettant à pleurer. C'est le collier de ma soeur ; je l'ai avalé, papa. » Le père prend l'enfant dans ses bras et court avec lui à l'hôpital ; et, tout le long du chemin, les billes de bois retentissaient dans son estomac à chaque secousse ; et les gens cherchaient de tous les côtés d'où venait un si drôle de bruit. L'enfant est à l'hôpital maintenant ; et il fait tant de tapage en marchant, qu'on a été obligé de l'entortiller dans une houppelande de veilleur de nuit, de peur qu'il n'éveille les autres malades [38].

Ce texte pourrait, pour l'essentiel, être extrait d'un journal comique du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais la touche indubitablement dickensienne, le détail auquel personne d'autre n'aurait pensé, c'est l'épaule de mouton au four, et les pommes de terre qui l'accompagnent. En quoi cela fait-il progresser le récit ? En rien. C'est un détail totalement inutile, une petite arabesque ornementale tracée dans la marge ; mais ce sont précisément de telles arabesques qui créent l'atmosphère propre à Dickens. Ce que l'on pourrait également remarquer au sujet de ce passage, c'est que Dickens prend vraiment tout son temps pour raconter une histoire. Un intéressant exemple, trop long pour être cité, est celui de l'anecdote du patient obstiné contée par Sam Weller au chapitre XLIV de *The Pickwick Papers*. Il se trouve que nous avons ici un point de comparaison, car Dickens, consciemment ou non, se livre en l'occurrence à un plagiat. L'histoire a déjà été racontée par un ancien auteur grec. Je ne retrouve pas le passage exact, mais je l'avais lu enfant, à l'école, et cela donnait à peu près ceci :

Un Grec de Thrace, réputé pour son entêtement, fut averti par son médecin que s'il buvait une cruche de vin, il en mourrait. Le Thrace but le vin, sauta du haut du toit de sa maison et mourut. « Car, avait-il dit, je ferai ainsi la preuve que le vin ne m'a pas tué. »

Voilà donc l'anecdote dans la version de cet auteur grec – cinq ou six lignes, pas

davantage. Mais la version de Sam Weller compte largement un millier de mots. Bien avant d'en arriver au sujet proprement dit, on nous apprend tout sur les vêtements que porte le patient, sa manière de se nourrir, ses moeurs, jusqu'aux journaux qu'il lit, et nous n'ignorons rien de l'agencement particulier de la voiture du docteur, destiné à cacher le fait que les culottes du cocher ne sont pas assorties à sa livrée. Puis il y a le dialogue entre le médecin et le patient. « C'est un gâteau très malsain », dit le docteur avec colère, etc. À la fin, l'histoire d'origine est submergée par les détails. Et il en va de même pour tous les passages les plus caractéristiques du style de Dickens. Son imagination envahit tout, comme une herbe folle. Squeers se lève pour sermonner ses garçons, et aussitôt nous entendons parler du père de Bolder à qui il manquait deux livres dix shillings, de la belle-mère de Mobbs qui s'était alitée en apprenant que Mobbs refusait de manger du gras et espérait que M. Squeers le remettrait dans de meilleures dispositions à coups de verges. Mme Leo Hunter écrit un poème, « À une grenouille expirante », on nous en donne deux strophes entières. Il prend fantaisie à Boffin de simuler l'avarice, et aussitôt nous voilà croulant sous les biographies sordides de divers avares du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec des noms comme Vulture Hopkins et le révérend Blewberry Jones, et des titres de chapitres tels que « L'histoire des pâtés de mouton » ou « Trésors dans un tas de fumier ». Mme Harris, qui n'existe même pas, a droit à une description plus précise que trois personnages d'un roman ordinaire. Ainsi nous apprenons au détour d'une phrase que son neveu a été exhibé tout jeune dans une bouteille à la foire de Greenwich, en compagnie de la dame aux yeux roses, du nain prussien et du squelette vivant. Joe Gargery raconte comment les voleurs sont entrés dans la maison de Pumblechook, le marchand de graines, – « et ils lui ont pris sa cassette et ils lui ont pris sa caisse, et ils lui ont bu son vin, et ils lui ont mangé ses provisions, et ils l'ont giflé à tour de bras, et ils lui ont tiré le nez, et ils l'ont ligoté au pied de son lit, et ils lui ont donné une belle rossée, et ils lui ont bourré la bouche de paquets de graines pour l'empêcher de crier ». On retrouve là encore l'inimitable touche dickensienne dans le détail des paquets de graines ; mais tout autre romancier n'aurait mentionné que la moitié des outrages subis par M. Pumblechook. C'est un empilement infini, détail sur détail, enjolivure sur enjolivure. Il serait vain d'objecter que tout cela sent par trop le rococo – aussi vain que de faire la même objection à une pièce montée. On aime ou on n'aime pas. Il y a chez d'autres écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle – Surtees, Barham, Thackeray et même Marryat – quelque chose de la volubilité débordante de Dickens, mais aucun n'approche, ne serait-ce que de loin, sa verve intarissable. Le charme qu'exercent aujourd'hui tous ces auteurs tient en partie à leur parfum d'époque, et bien que Marryat soit, en principe, un « auteur pour enfants » et que Surtees jouisse d'une réputation quasi légendaire auprès des chasseurs, il est probable que leur public se limite à un cercle de lecteurs cultivés.

De manière assez significative, les livres de Dickens qui ont eu le plus de succès (je ne dis pas les *meilleurs* livres) sont d'une part *The Pickwick Papers*, qui n'est pas un roman, et de l'autre *Hard Times* et *A Tale of Two Cities*, qui ne sont pas des ouvrages comiques. En tant que romancier, Dickens est grandement

handicapé par la fécondité naturelle de son imagination, dans la mesure où le burlesque auquel il est irrésistiblement porté vient constamment détruire la gravité qu'aurait dû avoir la scène décrite. Le chapitre d'ouverture de *Great Expectations* en est un bon exemple. Le forçat évadé, Magwitch, vient de se saisir, dans le cimetière, du jeune Pip, âgé de six ans. La scène commence de manière assez terrifiante, vue par les yeux de Pip. Le forçat, couvert de boue, traînant encore sa chaîne, surgit soudain d'entre les tombes, empoigne l'enfant et le tient la tête en bas pour s'emparer du contenu de ses poches. Après quoi il entreprend de le terroriser pour obtenir de la nourriture et une lime :

Puis il me mit debout sur la pierre en me tenant par les bras et prononça ces paroles effrayantes :

— Tu m'apporteras demain matin très tôt cette lime et ces vivres. Tu m'apporteras tout ça près de cette vieille batterie là-bas. Tu feras ça, et tu te garderas bien de dire un mot ou de faire un signe qui puisse donner à entendre que tu m'as vu, ou que tu as vu qui que ce soit, et on te laissera vivre. Si tu y manques, ou si tu t'éloignes le moins du monde de mes instructions, ton coeur et ton foie seront arrachés, rôtis et mangés. D'ailleurs, je ne suis pas seul, comme tu peux le croire. Il y a aussi un jeune homme qui se cache avec moi, et à côté de ce jeune homme-là, je suis un ange. Ce jeune homme entend mes paroles. Ce jeune homme a un secret à lui pour attraper le coeur et le foie des petits garçons. Un petit garçon aura beau verrouiller sa porte, il aura beau être au chaud dans son lit, il aura beau s'envelopper dans ses couvertures, les ramener par-dessus sa tête, et se croire en sûreté, ce jeune homme se glissera sans bruit près de lui et lui ouvrira le ventre. Pour l'instant, j'empêche le jeune homme de te faire du mal, mais ce n'est pas facile. J'ai la plus grande difficulté à le retenir de fouiller tes entrailles. Que dis-tu à présent [39] ?

Ici Dickens n'a simplement pas pu résister à la tentation. Tout d'abord, aucun homme affamé et traqué ne parlerait de la sorte. En outre, bien que ce discours témoigne d'une remarquable connaissance du fonctionnement d'un cerveau enfantin, les mots employés détonnent tout à fait avec ce qui va suivre. Magwitch ressemble à un méchant oncle de pantomime ou, si on le voit avec des yeux d'enfant, à un monstre terrifiant. Par la suite, il n'apparaîtra plus jamais sous aucun de ces deux aspects et sa gratitude excessive, sur laquelle repose toute l'intrigue, devient invraisemblable par la faute de ce seul discours. Comme d'habitude, Dickens s'est laissé emporter par son imagination. Les détails pittoresques étaient trop savoureux pour être négligés. Même dans le cas de personnages moins complexes que Magwitch, il arrive à Dickens de verser dans l'incohérence pour n'avoir pu s'empêcher d'utiliser une tournure qui lui plaisait. Ainsi, M. Murdstone a coutume de terminer chaque matin la leçon de David Copperfield par un abominable problème d'arithmétique : « Si je vais chez un marchand de fromages et que j'achète cinq mille fromages de double-gloucester à quatre pence et demi, payés comptant... » Encore une fois, l'obsession typiquement dickensienne du détail – les double-gloucester. Mais il s'agit là d'une évocation bien trop plaisante pour Murdstone : il aurait plutôt parlé de cinq mille caisses enregistreuses. Chaque fois que Dickens utilise ce procédé, l'unité du roman en pâtit. Cela n'est pas bien grave, après tout, car Dickens est manifestement de ces écrivains chez lesquels les parties sont plus importantes que leur somme. Chez lui tout est fragments, tout est détails – architecture chancelante mais splendides gargouilles – et il n'est jamais meilleur que lorsqu'il campe un personnage qui, par la suite, sera conduit à agir de manière incohérente.

La coutume n'est évidemment pas de reprocher à Dickens la conduite

incohérente de ses personnages. En général, on l'accuse plutôt du contraire. On voit dans ses personnages de purs « types », chacun d'eux incarnant de façon sommaire un trait de caractère unique et étant doté d'une sorte d'étiquette qui permet de l'identifier instantanément. Dickens « n'est qu'un caricaturiste » – voilà le reproche habituel, et on lui rend ainsi à la fois plus et moins que ce qui lui est dû. Tout d'abord, il ne se considérait nullement comme un caricaturiste et ne cessait de mêler à l'action des caractères qui auraient dû être purement statiques. Squeers, Micawber, Mlle Mowcher [40], Wegg, Skimpole, Pecksniff et tant d'autres se trouvent finalement impliqués dans des « intrigues » où ils n'ont rien à faire et où ils se comportent souvent de manière parfaitement invraisemblable. Ils font leur apparition comme des silhouettes de lanternes magiques et finissent par évoluer dans une sorte de film de troisième catégorie.

Il arrive qu'on puisse mettre le doigt sur une phrase qui, à elle seule, détruit l'illusion initiale. On en trouve un exemple dans *David Copperfield*. Après le fameux dîner (celui où le gigot n'était pas assez cuit), David raccompagne ses invités. Il retient Traddles un instant en haut des marches :

— Traddles, lui dis-je, monsieur Micawber n'a pas de mauvaises intentions, le pauvre homme, mais, à ta place, je ne lui prêtera rien.

— Mon cher Copperfield, me répondit-il en souriant, je n'ai rien à prêter.

— Tu as ton nom, en tout cas [41] !

Quand on la lit à ce moment du récit, la remarque choque un peu, même si l'on se dit que quelque chose de ce genre devait fatalement arriver. L'histoire est d'un assez grand réalisme et David commence à prendre de l'âge. Il doit bien finir par s'apercevoir que M. Micawber n'est qu'un teneur invétéré. Par la suite, bien sûr, le sentimentalisme de Dickens reprend le dessus et l'on voit M. Micawber s'acheter une conduite. Mais dès lors, on ne retrouve jamais tout à fait le Micawber du début, malgré les efforts désespérés de l'auteur. En règle générale, « l'intrigue » au milieu de laquelle se débattent les personnages de Dickens n'est pas particulièrement crédible, mais elle vise néanmoins à un certain réalisme, alors que le monde auquel appartiennent les personnages eux-mêmes est une sorte de pays de rêve, quasi intemporel. Voilà pourquoi ce n'est pas condamner Dickens que de dire qu'il « n'est qu'un caricaturiste ». Le fait que l'on ait toujours vu en Dickens un caricaturiste, alors qu'il s'est efforcé sans relâche d'être autre chose, est peut-être la marque la plus certaine de son génie. Les monstres qu'il a créés demeurent dans notre souvenir des monstres, même s'ils se trouvent insérés dans des mélodrames prétendument plausibles. Ils produisent d'emblée une impression si frappante que rien ne peut ensuite l'effacer. C'est ce qui se passe avec les gens que l'on a connus enfant : on les revoit toujours dans une attitude particulière, en train de faire une chose précise. Ainsi Mme Squeers sera toujours occupée à faire ingurgiter à pleine louche le soufre et la mélasse, Mme Gummidge toujours en pleurs, Mme Gargery en train de cogner la tête de son mari contre le mur, Mme Jellyby occupée à scribouiller des circulaires pendant que ses enfants dégringolent dans la courette – tous et toutes sont là, figés pour l'éternité comme

les miniatures tremblotantes peintes sur les couvercles des tabatières, parfaitement fantastiques et invraisemblables, et pourtant en un sens plus réels et infiniment plus mémorables que les efforts déployés par les romanciers sérieux. Même selon les critères de son temps, Dickens était un auteur extraordinairement artificiel. Comme l'a dit Ruskin, il « choisit de travailler sous les feux de la rampe ». Ses personnages sont encore plus biscornus et schématiques que ceux de Smollett. Mais l'écriture romanesque ne connaît pas de règles, et toute oeuvre d'art doit avant tout remplir cette seule et unique condition : durer. À cet égard, les personnages de Dickens sont réussis, même si, quand on repense à eux, ce n'est guère comme à des êtres de chair et de sang. Ce sont des monstres, mais en tout cas ils existent bel et bien.

Écrire sur des monstres comporte toutefois un inconvénient : ce faisant, Dickens ne s'adresse qu'à certaines de nos dispositions d'esprit. Des pans entiers de la psychologie humaine lui restent étrangers. On ne trouve dans ses livres nulle trace de sentiment poétique, pas de tragédie véritable, et la sexualité elle-même entre à peine dans son champ de vision. En fait, elle n'est pas aussi absente de ses ouvrages qu'on le prétend parfois, et si l'on prend en compte l'époque où il écrivait, Dickens fait montre d'une relative franchise. Mais on chercherait en vain chez lui les passions humaines décrites dans *Manon Lescaut*, *Salammbô*, *Carmen* ou *Wuthering Heights*. Si l'on en croit Aldous Huxley, D.H. Lawrence aurait dit un jour que Balzac était un « nain gigantesque », et en un sens cela vaut également pour Dickens. Il y a des univers entiers dont il ignore tout ou qu'il se refuse à évoquer. On n'apprend pas grand-chose en lisant Dickens, sauf peut-être par ricochet. À cet égard, la comparaison s'impose aussitôt avec les grands romanciers russes du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi Tolstoï semble-t-il doté d'une vision bien plus ample que celle de Dickens, comment se fait-il qu'il paraisse capable de nous révéler infiniment plus de choses sur nous-mêmes ? Ce n'est pas qu'il soit plus talentueux ni, en dernière analyse, plus intelligent. C'est qu'il dépeint des êtres qui ne cessent de se développer. Ses personnages luttent pour se forger une âme, alors que ceux de Dickens sont déjà parfaits, achevés. Les héros de Dickens sont bien plus présents, et bien plus nets dans mon esprit que ceux de Tolstoï, mais toujours dans une attitude figée et immuable, comme des tableaux ou des meubles. Il est impossible d'entretenir une conversation imaginaire avec un personnage de Dickens comme on le pourrait avec, par exemple, un Pierre Bezoukhov. Et cela ne tient pas seulement à la plus grande gravité de Tolstoï, car il existe des personnages comiques avec lesquels on peut s'imaginer en train de converser – je pense à Bloom, à Pécuchet ou même au M. Polly de Wells. Cela tient au fait que les personnages de Dickens n'ont aucune vie intérieure. Ils disent à la perfection ce qu'ils ont à dire, mais on ne saurait les imaginer en train de parler d'autre chose. Ils n'apprennent jamais rien, ne se posent jamais de questions. Le personnage de Dickens le plus enclin à la méditation est peut-être Paul Dombey, et ses pensées ne sont qu'une bouillie sentimentale. Faut-il en conclure que les romans de Tolstoï sont « meilleurs » que ceux de Dickens ? La vérité est qu'il est absurde de faire de telles comparaisons en termes de « bon » et de « mauvais ». S'il fallait absolument

opposer Tolstoï à Dickens, je dirais qu'à long terme l'importance de Tolstoï sera sans doute plus largement reconnue, car le talent de Dickens est difficilement perceptible pour les lecteurs étrangers à la culture de langue anglaise. D'un autre côté, Dickens sait toucher les gens simples, ce qui n'est pas le cas de Tolstoï. Les personnages de Tolstoï peuvent traverser les frontières ; ceux de Dickens peuvent agrémenter des vignettes publicitaires. Mais on n'est pas davantage tenu de choisir entre l'un et l'autre qu'entre une saucisse et une rose. Leurs raisons d'être sont fort différentes.

## VI

Si Dickens avait exclusivement été un auteur comique, il est probable que tout le monde l'aurait aujourd'hui oublié. Au mieux, certains de ses livres auraient survécu comme survivent *Frank Fairleigh*, *Mr Verdant Green* ou *Mrs Caudle's Curtain Lectures* [42] – c'est-à-dire comme un souvenir fané de l'atmosphère victorienne, un agréable fumet d'huîtres et de bière brune. Qui ne s'est dit un jour qu'il était « vraiment dommage » que Dickens ait abandonné la veine de *Pickwick* pour écrire des choses comme *Little Dorrit* ou *Hard Times* ? Ce que les gens attendent d'un romancier populaire, c'est qu'il recommence, encore et toujours, le même livre – oubliant ce faisant qu'un auteur qui écrirait deux fois le même livre eût été bien incapable de l'avoir écrit une première fois. Tout écrivain qui n'est pas complètement artificiel suit une sorte de parabole dont la courbe descendante est prédéterminée par la courbe ascendante. Joyce a dû commencer par l'habileté glacée de *Dubliners* pour arriver au langage onirique de *Finnegans Wake*, mais *Ulysses* et *Portrait of the Artist* font partie de la trajectoire. Ce qui a poussé Dickens vers une forme artistique pour laquelle il n'était pas véritablement fait et qui l'a imposé à notre souvenir, c'est uniquement son moralisme, sa conscience d'« avoir quelque chose à dire ». Il est toujours soucieux de faire un prêche, et c'est là en définitive le secret de sa puissance d'invention. Car pour créer il faut être mû par un tel besoin. Des types humains comme Squeers et Micawber n'auraient pu être créés par un vulgaire tâcheron en quête d'effets comiques. Derrière toute plaisanterie efficace il y a une idée, et le plus souvent une idée subversive. Dickens demeure drôle parce qu'il est en révolte contre l'autorité, et l'autorité est là pour être tournée en dérision. Il y a toujours d'autres tartes à la crème à lancer.

Le radicalisme de Dickens est des plus flous, et pourtant on sent toujours sa présence. C'est ce qui différencie le moraliste du politicien. Dickens n'a pas de propositions constructives à formuler, pas même de conception claire de la nature de la société qu'il attaque : tout ce qu'il sait, intuitivement, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans cette société. Tout ce qu'il peut dire, c'est « comportez-vous comme il faut », conseil qui, comme je l'ai déjà indiqué, n'est pas forcément aussi plat qu'il y paraît. La plupart des révolutionnaires sont des conservateurs en puissance dans la mesure où ils s'imaginent que tout irait bien si l'on modifiait la *forme* de la société. Une fois ce changement effectué, comme cela se produit

parfois, ils ne voient pas la nécessité d'autres changements. Dickens n'avait pas cette grossièreté d'esprit. Son insatisfaction est d'autant plus vague et floue qu'elle n'est pas occasionnelle. Ce contre quoi il se déclare, ce n'est pas telle ou telle institution, mais, comme dit Chesterton, « une expression sur le visage des hommes ». Sa morale est en gros la morale chrétienne mais, malgré sa formation anglicane, Dickens était essentiellement un chrétien du Livre, un non-pratiquant, comme il a pris soin de le préciser noir sur blanc dans son testament. Il ne peut en aucun cas être présenté comme un homme religieux, à proprement parler.

Il était certainement « croyant », mais la religion au sens des dévotions religieuses ne semble pas avoir eu une grande importance pour lui [43]. Il est chrétien par sa tendance quasi instinctive à prendre le parti des opprimés contre les oppresseurs. En fait, il est, partout et toujours, du côté des vaincus. Si l'on maintient cette position jusqu'à sa conclusion logique, on change de camp lorsque le vaincu devient le vainqueur – et c'est bien ce que tend à faire Dickens. Ainsi, il déteste l'Église catholique, mais dès que les catholiques sont persécutés (*Barnaby Rudge*), il se range de leur côté. Il déteste plus encore l'aristocratie, mais il suffit que les aristocrates soient réellement persécutés (les chapitres révolutionnaires de *A Tale of Two Cities*) pour que ses sympathies leur soient acquises. Chaque fois qu'il abandonne cette position sentimentale, Dickens divague, au sens propre du mot. La fin de *David Copperfield* en est un exemple fameux : on ne peut la lire sans avoir le sentiment que quelque chose ne tourne plus rond. Ce qui ne va pas, c'est que les derniers chapitres sont contaminés, de manière insidieuse mais perceptible, par le culte de la réussite. C'est l'évangile selon Smiles, et non plus selon Dickens. On se débarrasse des personnages intéressants, des loqueteux : Micawber fait fortune, Heep va en prison – deux événements de toute évidence impossibles – et même Dora est tuée pour laisser place à Agnès. On peut toujours voir en Dora la femme de Dickens et en Agnès sa belle-soeur, mais le fait essentiel est que Dickens est « devenu respectable » et a fait violence à sa propre nature. Voilà peut-être pourquoi Agnès est la plus déplaisante de ses héroïnes, le véritable ange désincarné de la romance victorienne, presque aussi détestable que la Laura de Thackeray.

Aucun adulte ne peut lire Dickens sans percevoir ses limites, mais elles ne remettent pas en cause cette générosité d'esprit innée qui joue en quelque sorte le rôle d'une ancre et empêche presque toujours Dickens de partir à la dérive. C'est probablement là le secret de sa popularité. Cette espèce d'heureux antinomianisme que l'on trouve chez Dickens est un des traits caractéristiques de la culture populaire occidentale. Il est présent dans les contes et les chansons humoristiques, dans des figures mythiques comme Mickey Mouse ou Popeye (deux avatars de Jack le Tueur de Géants), dans l'histoire du socialisme ouvrier, dans les protestations populaires (toujours inefficaces mais pas toujours hypocrites) contre l'impérialisme, dans l'élan qui pousse un jury à accorder des indemnités exorbitantes quand la voiture d'un riche écrase un pauvre. C'est le sentiment qu'il faut toujours être du côté de l'opprimé, prendre le parti du faible

contre le fort. En un sens, c'est un sentiment qui est passé de mode depuis une cinquantaine d'années. L'homme de la rue vit toujours dans l'univers psychologique de Dickens, mais la plupart des intellectuels, pour ne pas dire tous, se sont ralliés à une forme de totalitarisme ou à une autre. D'un point de vue marxiste ou fasciste, la quasi-totalité des valeurs défendues par Dickens peuvent être assimilées à la « morale bourgeoise » et honnies à ce titre. Mais pour ce qui est des conceptions morales, il n'y a rien de plus « bourgeois » que la classe ouvrière anglaise. Les gens ordinaires, dans les pays occidentaux, n'ont pas encore accepté l'univers mental du « réalisme » et de la politique de la Force. Il se peut que cela se produise un jour ou l'autre, auquel cas Dickens sera aussi désuet que le cheval de fiacre. Mais s'il a été populaire de son temps, et s'il l'est encore, c'est principalement parce qu'il a su exprimer sous une forme comique, schématique et par là même mémorable, l'honnêteté innée de l'homme ordinaire. Et il est important que sous ce rapport des gens de toutes sortes puissent être considérés comme « ordinaires ». Dans un pays tel que l'Angleterre, il existe, par-delà la division des classes, une certaine unité de culture. Tout au long de l'ère chrétienne, et plus nettement encore après la Révolution française, le monde occidental a été hanté par les idées de liberté et d'égalité. Ce ne sont que des idées, mais elles ont pénétré toutes les couches de la société. On voit partout subsister les plus atroces injustices, cruautés, mensonges, snobismes, mais il est peu de gens qui puissent contempler tout cela aussi froidement qu'un propriétaire d'esclaves romain, par exemple. Le millionnaire lui-même éprouve un vague sentiment de culpabilité, comme un chien dévorant le gigot qu'il a dérobé. La quasi-totalité des gens, quelle que soit leur conduite réelle, réagit passionnellement à l'idée de la fraternité humaine. Dickens a énoncé un code auquel on accordait et on continue à accorder foi, même si on le transgresse. S'il en était autrement, on comprendrait mal comment il a pu à la fois être lu par des ouvriers (chose qui n'est arrivée à aucun autre romancier de son envergure), et être enterré à Westminster Abbey.

Quand on lit un écrit portant la marque d'une forte personnalité, on a le sentiment de voir un visage derrière les pages, visage qui n'est pas nécessairement le véritable visage de l'auteur. Cela, je le ressens très vivement avec Swift, avec Defoe, avec Fielding, Stendhal, Thackeray, Flaubert, même si, pour plusieurs d'entre eux, je ne sais pas et ne tiens pas à savoir à quoi ressemblait l'homme. Ce que l'on voit, c'est le visage qui *aurait dû* être celui de l'auteur. Dans le cas de Dickens, je vois un visage qui n'est pas tout à fait celui que nous ont fait connaître ses photographies, même s'il s'en approche. C'est le visage d'un homme d'une quarantaine d'années, avec une petite barbe et le teint vif. Il rit, et s'il y a dans ce rire de la colère, on n'y trouve nulle trace de triomphe ou de malveillance. C'est le visage d'un homme qui ne cesse de combattre quelque chose, mais qui se bat au grand jour, sans peur, le visage d'un homme animé d'une *colère généreuse* – en d'autres termes celui d'un libéral du XIX<sup>e</sup> siècle, une intelligence libre, un type d'individu également exécré par toutes les petites orthodoxies malodorantes qui se disputent aujourd'hui le contrôle de nos esprits.



I

À sa parution, en 1935, le roman de Henry Miller, *Tropic of Cancer*, fut salué par des louanges plutôt mitigées – réserves visiblement dictées dans certains cas par la peur de passer pour un amateur de pornographie. Parmi les gens qui ont loué le livre, se trouvaient T.S. Eliot, Herbert Read, Aldous Huxley, John Dos Passos, Ezra Pound – autant dire des écrivains qui ne sont pas particulièrement en vogue à l'heure actuelle. Et de fait, le sujet du livre, ainsi que, dans une certaine mesure, son climat psychologique, appartiennent plutôt aux années vingt qu'aux années trente.

*Tropic of Cancer* est un roman écrit à la première personne, ou une autobiographie en forme de roman, selon la manière dont on veut considérer les choses. Miller soutient quant à lui qu'il s'agit d'un livre strictement autobiographique, mais le rythme et le mode narratif sont ceux d'un roman. C'est une histoire d'Américains à Paris, mais d'un genre assez inhabituel puisque les Américains décrits sont cette fois désargentés. Du temps de la prospérité économique, à l'époque où les dollars abondaient et où le taux de change du franc était au plus bas, Paris fut envahi par une nuée de peintres, écrivains, étudiants, dilettantes, touristes, débauchés et simples badauds – une nuée telle que le monde n'en avait jamais connu. Dans certains quartiers de Paris, ces prétendus artistes ont sans doute par moments excédé en nombre la population laborieuse : on a effectivement recensé à cette époque (vers la fin des années vingt) jusqu'à trente mille artistes peintres vivant à Paris, la plupart n'étant évidemment que des imposteurs. Le peuple s'était si bien fait à ces « artistes » que l'on pouvait voir des lesbiennes à voix rauque et pantalon de velours, ainsi que des jeunes gens en tunique grecque ou costume médiéval, se promener dans les rues sans attirer le moins du monde l'attention, et sur les quais de la Seine, à la hauteur de Notre-Dame, il fallait se frayer tant bien que mal un chemin à travers une forêt de chevalets. C'était l'époque des génies méconnus et des illustres inconnus. La formule qui courait sur toutes les lèvres était : « *Quand je serai lancé* [44]. » En fait, personne n'a jamais été lancé : la crise est venue, comme une nouvelle glaciation, la foule cosmopolite des artistes s'est évanouie en fumée et les immenses cafés de Montparnasse qui, il y a seulement dix ans, étaient envahis jusqu'aux petites heures du matin par des hordes de poseurs braillards sont devenus de sombres tombeaux où l'on ne croise pas même un fantôme. C'est ce monde – décrit notamment par Wyndham Lewis dans *Tarr* – qu'évoque Miller. Mais il ne s'intéresse qu'à l'envers du décor, à la frange lumpenprolétarisée qui a pu survivre à la crise parce que composée pour moitié d'authentiques artistes et pour moitié d'authentiques fripouilles. Les génies méconnus, les paranoïaques

toujours « sur le point » d'écrire le roman qui va envoyer Proust aux oubliettes sont bien là, mais ils ne sont des génies que dans les moments, plutôt rares, où ils ne s'occupent pas d'assurer leur prochain repas. Dans l'ensemble, tout se résume à des histoires de chambres infestées par les punaises dans des garnis pour ouvriers – ou encore de rixes, de beuveries à n'en plus finir, de bordels de bas étage, le tout sur fond d'émigrés russes, de mendicité, de filouteries et de petits boulots au jour le jour. Et l'on retrouve là toute l'atmosphère des quartiers pauvres de Paris telle qu'un étranger peut la ressentir : les ruelles pavées, les âcres relents des poubelles, les bistrotts avec leurs zincs graisseux et leurs carrelages usés, les eaux verdâtres de la Seine, les manteaux bleus des gardes républicains, les vespasiennes rongées par la rouille, l'odeur douceâtre propre aux stations de métro, les cigarettes qui se défont, les pigeons des jardins du Luxembourg...

Bref, rien de moins engageant à première vue. Quand *Tropic of Cancer* sortit des presses, les Italiens envahissaient l'Abyssinie et les camps de concentration de Hitler étaient déjà pleins à craquer. L'intelligentsia du monde entier avait les yeux tournés vers Rome, Moscou et Berlin. Le moment n'était pas des mieux choisis, semble-t-il, pour écrire un remarquable roman traitant d'épaves occupées à se faire payer des coups à boire dans les bistrotts du Quartier latin. Bien évidemment, un romancier n'est pas obligé, quand il écrit, de prendre directement pour thème l'histoire contemporaine ; mais un romancier qui se désintéresse totalement des grands événements de son temps est généralement ou bien un gribouille ou bien un imbécile pur et simple. Au vu d'un résumé de *Tropic of Cancer*, la plupart des gens s'empresseraient sans doute de conclure que ce n'est rien d'autre qu'une banale polissonnerie rescapée des années vingt. En fait, tous ceux qui ont lu ce livre se sont rendu compte au premier coup d'oeil que ce n'était rien de la sorte, mais au contraire une oeuvre tout à fait remarquable. Remarquable en quoi, ou pourquoi ? Voilà une question à laquelle il n'est jamais très facile de répondre. Je choisirai donc de commencer par essayer de décrire l'impression que *Tropic of Cancer* a gravée dans mon esprit.

Quand j'ouvris *Tropic of Cancer* et que je vis en le feuilletant qu'il était rempli de mots que l'on n'a pas l'habitude de voir imprimés, ma première réaction fut de refuser de me laisser impressionner. Et beaucoup de gens l'ont été, je crois, dans mon cas. Mais, le temps passant, je m'aperçus que l'atmosphère du livre, sans parler d'innombrables détails, restait bizarrement fixée dans un coin de ma mémoire. Un an plus tard, parut le second livre de Miller, *Black Spring*. À cette époque, *Tropic of Cancer* était beaucoup plus vivant et présent dans mon esprit qu'après ma première lecture. Ma première réaction à la lecture de *Black Spring* fut qu'il marquait un recul du point de vue littéraire – et il est indéniable qu'il n'a pas l'unité du premier livre. Mais une autre année s'étant écoulée, de nombreux passages de *Black Spring* s'étaient, eux aussi, gravés dans ma mémoire. À l'évidence, ces ouvrages font partie de ceux qui laissent dans leur sillage un parfum particulier – de ces livres qui, comme on le dit banalement, « inventent un monde ». Les livres qui ont ce genre d'efficacité ne sont pas forcément de bons

livres – il peut s’agir de bons mauvais livres, comme *Raffles* ou la série des épisodes de *Sherlock Holmes*, ou encore de livres pervers et morbides à l’image de *Wuthering Heights* ou de *The House with the Green Shutters*. Mais de temps à autre, surgit un roman qui nous ouvre de nouveaux horizons non pas en découvrant un monde étrange, mais en découvrant notre monde le plus familier. Ce qui est vraiment remarquable dans *Ulysses*, par exemple, c’est la banalité prosaïque de son matériau. Bien sûr, *Ulysses* va bien au-delà parce que Joyce est une sorte de poète, doublé d’un extravagant pédant, mais son véritable mérite est d’être parvenu à coucher le familier sur le papier. Il a osé – car c’est une question d’audace tout autant que de technique – exposer les incongruités que chacun garde d’ordinaire pour soi, et il nous a découvert ainsi une Amérique que nous ne voyions pas – précisément parce qu’elle était sous notre nez. C’est tout un monde de choses que nous connaissons depuis l’enfance, de choses que l’on croyait essentiellement incommunicables – et voilà que quelqu’un parvient à les communiquer. Il réussit par là à briser, pour un temps tout au moins, la solitude dans laquelle vit l’être humain. À la lecture de certains passages d’*Ulysses*, on a le sentiment de ne faire qu’un avec l’esprit de l’auteur, l’impression qu’il sait tout de nous sans jamais avoir seulement entendu prononcer notre nom, qu’il existe un monde, hors du temps et de l’espace, où nous-mêmes et Joyce sommes réunis. Bien que, par ailleurs, tout le sépare de Joyce, Miller possède en partie cette qualité. Pas totalement et pas toujours, dans la mesure où son oeuvre est très inégale et tend parfois – notamment dans *Black Spring* – à glisser vers la logorrhée pure et simple, voire l’univers frelaté des surréalistes. Lisez-en toutefois cinq, dix pages, et vous éprouverez cette satisfaction rare qui naît moins du sentiment de comprendre que de celui d’être compris. « Il sait tout de moi, vous dites-vous, il a écrit ça pour moi, rien que pour moi. » C’est comme si vous entendiez une voix qui vous parle, une voix américaine amicale, dénuée de toute forfanterie, de toute intention morale, une voix qui vous dit simplement qu’au fond nous sommes tous semblables. En un instant, vous êtes à mille lieues des mensonges et des simplifications, du théâtre de marionnettes qui caractérise la plupart des oeuvres de fiction, y compris les plus réussies, et vous vous trouvez de plain-pied avec des expériences spécifiques vécues par d’autres êtres humains.

Mais quelles expériences ? Quelle sorte d’êtres humains ? Miller écrit sur l’homme de la rue et, soit dit en passant, il est plutôt triste qu’il y ait, dans cette rue, tant de bordels. Mais c’est le prix à payer quand on quitte sa terre natale : il faut enfoncer ses racines dans un humus moins riche. L’exil est vraisemblablement plus néfaste à un romancier qu’à un peintre ou même à un poète, car il le détache du monde du travail et borne son horizon à la rue, au café, à l’église, au bordel, à l’atelier. Ce qu’on lit dans les livres de Miller, c’est en fin de compte des histoires de gens qui mènent une vie d’expatriés, de gens qui boivent, parlent, pensent et copulent – pas de gens qui travaillent, se marient, mettent au monde et élèvent des enfants. C’est dommage, parce que Miller aurait tout aussi bien réussi à décrire de telles activités. Il y a dans *Black Spring* une merveilleuse évocation rétrospective de New York, le New York grouillant, pullulant d’Irlandais

de l'époque d'O. Henry, mais les meilleures scènes sont celles qui se passent à Paris et, s'ils n'ont guère de signification en tant que types sociaux, les ivrognes et autres épaves qui hantent les cafés sont traités avec un sens de la psychologie et une maîtrise de la technique littéraire qu'on chercherait en vain dans les récents exemples de la production romanesque. Tous ces hommes sont non seulement vraisemblables mais aussi parfaitement familiers : vous avez l'impression que toutes leurs aventures vous sont déjà arrivées, à vous. Non qu'il y ait rien de bien palpitant dans ces aventures. Henry trouve un travail avec un triste étudiant indien, puis un autre dans une horrible école française – par un froid épouvantable qui gèle l'eau dans les toilettes –, fait le tour des bistrotts du Havre avec son ami le capitaine de vaisseau Collins, fréquente des bordels où il trouve de splendides négresses, parle avec son ami Van Norden, le romancier, qui a en tête le roman du siècle mais n'arrive pas à s'y mettre. Son ami Karl, aux trois quarts mort de faim, tombe sur une riche veuve qui veut absolument l'épouser. Suivent d'interminables conversations à la Hamlet où Karl essaie de déterminer s'il vaut mieux pour lui crever de faim ou coucher avec une vieille. Il décrit avec un grand luxe de détails ses entrevues avec la veuve : comment il s'est présenté à l'hôtel avec son meilleur complet sur le dos, comment il avait oublié d'uriner préalablement et le long crescendo de torture que fut pour lui cette soirée, etc. – jusqu'au moment où l'on découvre que rien de tout cela n'est vrai, que la richissime veuve n'a jamais existé, que Karl l'a inventée de toutes pièces pour se donner un peu d'importance. L'ensemble du livre est sensiblement de cette veine. Comment se fait-il que l'on soit si captivé par un tel déballage de trivialités ? Cela tient tout simplement à l'impression de familiarité que l'on éprouve à la lecture, au sentiment constant que les choses qui arrivent nous arrivent à nous. Et si nous avons ce sentiment, c'est que quelqu'un a choisi d'abandonner le langage diplomatique du roman traditionnel pour étaler au grand jour la *real-politik* de la vie intérieure. Dans le cas de Miller, il s'agit moins d'explorer les mécanismes de la subjectivité que de donner droit de cité aux faits et aux émotions de la vie quotidienne. Car il est vrai que bien des gens que l'on côtoie tous les jours, la plupart d'entre eux peut-être, parlent et agissent comme ceux que décrit Miller. La brutale trivialité du langage employé par les personnages de *Tropic of Cancer* est très rare dans les ouvrages de fiction, mais très répandue dans la vie réelle. Cent fois il m'a été donné d'entendre de tels propos dans la bouche de gens qui n'avaient pas du tout le sentiment de s'exprimer grossièrement. Il convient de souligner que *Tropic of Cancer* n'est pas l'oeuvre d'un jeune auteur. Miller avait dépassé la quarantaine quand son livre fut publié, et bien qu'il ait produit depuis trois ou quatre autres ouvrages, il est évident que ce premier livre a été longuement mûri, dans la pauvreté et l'obscurité, par quelqu'un qui savait ce qu'il devait faire et qui, par conséquent, pouvait se payer le luxe d'attendre. L'écriture est éblouissante, et elle l'est plus encore dans certains passages de *Black Spring*. Je ne peux malheureusement rien citer, car il y a presque partout des mots interdits d'impression. Mais procurez-vous un exemplaire de *Tropic of Cancer*, un exemplaire de *Black Spring*, et lisez attentivement les cent premières pages. Elles

vous donneront une idée de ce que peut être, aujourd'hui encore, la prose anglaise. Dans ces pages, l'anglais est traité comme une langue parlée, mais parlée *sans crainte*, c'est-à-dire sans crainte de la rhétorique ni du mot insolite ou poétique. L'adjectif est revenu, après dix ans d'ostracisme. C'est une prose qui coule, une prose ample, rythmée, aux antipodes des plats et prudents énoncés ou des propos de comptoir aujourd'hui en vogue.

Quand apparaît un livre tel que *Tropic of Cancer*, il est tout à fait normal qu'il se signale d'abord à l'attention des lecteurs par son caractère obscène. Compte tenu des conventions en matière de décence littéraire, il n'est pas facile d'aborder avec tout le détachement nécessaire un livre diffusé sous le manteau. Tel se dira choqué ou dégoûté, tel autre ressentira une excitation malsaine, tel autre enfin décidera avant tout de ne pas se « laisser impressionner ». Cette dernière manière de réagir est sans doute la plus répandue, et c'est pourquoi les livres licencieux suscitent souvent moins d'intérêt qu'ils n'en méritent. On dit assez couramment de nos jours qu'il n'y a rien de plus facile que d'écrire un livre pornographique, que les gens qui en écrivent ne le font que pour faire parler d'eux et s'en mettre plein les poches, etc. Or, ce qui montre bien la fausseté de cette légende, c'est que les livres susceptibles de tomber sous le coup de la loi pour cause d'obscénité sont en fait l'exception. S'il y avait de l'argent facile à ramasser avec les mots orduriers, beaucoup plus de gens se livreraient à cette activité. Mais comme il se publie relativement peu d'ouvrages « obscènes », la tentation est grande de les mettre tous dans le même panier. *Tropic of Cancer* a plus ou moins été assimilé à deux autres livres, *Ulysses* et *Voyage au bout de la nuit*, mais aucun d'eux ne lui ressemble vraiment. Ce que Miller partage avec Joyce, c'est la volonté de relater les faits imbéciles et sordides de la vie quotidienne. Si l'on néglige les différences de technique, la scène de l'enterrement, dans *Ulysses*, trouverait, par exemple, fort bien place dans *Tropic of Cancer* : le chapitre n'est qu'une longue confession, un *exposé* [45] de la terrible sécheresse de cœur que chaque homme recèle en lui. Mais ici s'arrête la ressemblance. En tant que roman, *Tropic of Cancer* est bien inférieur à *Ulysses*. Joyce est un artiste, un genre d'artiste que n'est pas – et ne souhaite sans doute pas être – Miller, et son ambition créatrice se situe à un tout autre niveau. Il explore différents états de la conscience, le rêve, la rêverie (le chapitre « Bronze et Or »), l'ivresse, etc., pour les tisser en un immense entrelacs qui fait en quelque sorte office d'« intrigue » à la mode victorienne. Miller, lui, n'est qu'un individu qui en a connu des vertes et des pas mûres, un Américain ordinaire formé à l'école des affaires, mais doté de courage intellectuel et de talent dans le maniement des mots. Il est d'ailleurs significatif que son *allure* soit exactement celle que l'on prête à l'homme d'affaires américain. Et si l'on considère *Voyage au bout de la nuit*, le parallèle apparaît moins pertinent encore. Les deux livres contiennent des mots que l'on n'a pas l'habitude de voir imprimés, les deux livres ont un caractère autobiographique – mais les points communs s'arrêtent là. Le *Voyage* est un livre à thèse, un livre qui veut dénoncer les horreurs et l'absurdité de la vie d'aujourd'hui – en fait de la vie tout court. C'est un insoutenable cri de dégoût et d'écoeurement, une voix qui nous vient de la fosse

d'aisance. *Tropic of Cancer* est quasiment l'inverse. La chose est devenue si rare qu'elle paraît presque anormale : c'est le livre d'un homme heureux. Et cela vaut aussi pour *Black Spring*, encore qu'à un degré moindre, du fait des quelques traces de nostalgie qui s'y font jour. Ayant derrière lui des années de vie dans les bas-fonds, des années de faim, d'errance dans la crasse, l'échec, les nuits sur un banc de square, la recherche incessante d'un peu d'argent et les bagarres perpétuelles avec les fonctionnaires des services de l'immigration, Miller s'aperçoit qu'il est tout compte fait heureux. Ce sont précisément les aspects de la vie qui remplissent Céline de dégoût qui le remplissent, lui, de joie. Bien loin de protester et de s'indigner, il accepte. Et cette *acceptation* est profondément semblable à celle d'un autre Américain, Walt Whitman.

Mais être Whitman dans les années mille neuf cent trente a quelque chose d'assez incongru. Rien ne nous dit que Whitman écrirait aujourd'hui quelque chose qui ressemble de près ou de loin à *Leaves of Grass*. Car après tout, si ce qu'il nous dit est « j'accepte », il y a une différence radicale entre l'acceptation d'alors et celle d'aujourd'hui. Whitman vivait en un temps de prospérité sans pareil et, surtout, dans un pays où la liberté n'était pas un vain mot. La démocratie, l'égalité, l'esprit de camaraderie auxquels il ne cesse de se référer n'étaient pas de lointains idéaux à atteindre mais des réalités qu'il avait chaque jour sous les yeux. Dans l'Amérique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les hommes se sentaient libres et égaux, *étaient* libres et égaux, autant du moins qu'il est possible de l'être dans une société n'ayant pas accédé au véritable communisme. La misère et la hiérarchie existaient bel et bien mais, les Noirs mis à part, il n'y avait pas de classe vouée en permanence à l'oppression. Chacun avait en soi, comme un noyau inviolable, la conscience qu'il pouvait gagner décemment sa vie sans avoir à lécher les bottes de son prochain. Lorsqu'on lit les récits de Mark Twain sur les *raftsmen* et pilotes du Mississippi ou encore les histoires de chercheurs d'or de Bret Harte, on a l'impression d'avoir affaire à des hommes plus éloignés de nous que ne le sont les cannibales de l'âge de pierre. La raison en est simplement que ce sont des êtres libres. Mais il en va de même pour l'Amérique paisible et policée des États de la côte Est, l'Amérique de *Little Women*, de *Helen's Babies*, de *Riding Down from Bangor*. La vie avait alors une alacrité, une insouciance que l'on éprouve à la lecture de manière quasi physique. C'est cela que chante Whitman, même s'il le fait très mal, parce qu'il appartient à cette catégorie d'écrivains qui nous disent ce que nous devons ressentir, au lieu de nous le donner à sentir. Il est sans doute heureux pour ses convictions qu'il soit mort trop tôt pour voir la dégradation de la vie américaine consécutive à l'essor de la grande industrie et à l'exploitation de la main-d'oeuvre immigrée bon marché.

La vision du monde de Miller est très proche de celle de Whitman, et la plupart de ceux qui l'ont lu n'ont pas manqué de le remarquer. *Tropic of Cancer* s'achève sur une note tout à fait whitmanienne, avec ce passage où, après toutes sortes de débauches, arnaques, beuveries, bagarres et autres inepties, l'auteur va s'asseoir au bord de la Seine et regarde couler le fleuve avec une sorte d'acceptation

mystique du monde-tel-qu'il-va. Mais qu'accepte-t-il exactement ? En premier lieu, non pas l'Amérique, mais l'antique charnier de l'Europe, où chaque pouce de terre s'est mêlé aux cendres d'innombrables humains. En second lieu, non pas une ère d'épanouissement et de liberté, mais l'ère de la peur, de la tyrannie et de l'enrégimentation. Dire « j'accepte » en des temps pareils revient à dire que l'on accepte les camps de concentration, les matraques en caoutchouc, Hitler, Staline, les bombes, les avions, la nourriture en conserve, les mitrailleuses, les putschs, les purges, les slogans, le travail à la chaîne, les masques à gaz, les sous-marins, les espions, les agents provocateurs, le musellement de la presse, les prisons secrètes, l'aspirine, les films de Hollywood et les assassinats politiques. Pas *seulement* tout cela, bien sûr, mais tout cela, entre autres choses. Et telle est dans l'ensemble l'attitude de Henry Miller. Dans l'ensemble, mais pas systématiquement, car il lui arrive de donner les signes d'une espèce de nostalgie littéraire assez banale. Il y a, au début de *Black Spring*, un long passage à la gloire du Moyen Âge, qui doit compter parmi les plus remarquables pages d'écriture de ces dernières années, mais qui témoigne d'une attitude assez proche de celle de Chesterton. Dans *Max and the White Phagocytes*, on trouve une attaque en règle contre l'Amérique moderne (la civilisation des *cornflakes*, de la cellophane, etc.), attaque conduite du point de vue habituel de l'homme de lettres réfractaire à l'industrialisme. Mais l'attitude générale est celle du « Tant qu'à faire, buvons la coupe jusqu'à la lie ». Et de là découle l'intérêt apparemment obsessionnel porté à l'indécence et au côté mouchoir-plein-de-morve de la vie. Il ne s'agit qu'en apparence d'une obsession, car en vérité la vie, la vie de tous les jours, est faite de bien plus d'abominations que ne veulent le reconnaître la plupart des auteurs d'ouvrages de fiction. Whitman lui-même a « accepté » beaucoup de choses que ses contemporains jugeaient immondes. Car il ne parle pas seulement de la Prairie : il erre aussi dans la ville, remarque le crâne fracassé du suicidé, les « faces grises et malades des onanistes », etc. Mais notre époque, en tout cas celle que nous vivons en Europe occidentale, est certainement moins saine et moins enthousiaste que celle où Whitman écrivait. À la différence de Whitman, nous vivons dans un monde qui *rétrécit*. Les « grandes perspectives démocratiques » ont débouché sur des barbelés. On a de moins en moins le sentiment de la création et de la croissance ; l'image du berceau se balançant à l'infini cède la place à celle de la théière où l'on réchauffe indéfiniment le même breuvage. Accepter la civilisation telle qu'elle est aujourd'hui revient en pratique à accepter la décrépitude. L'acceptation a cessé d'être une attitude dynamique pour devenir une attitude passive, voire « décadente », si ce mot a un sens.

Mais, justement parce qu'il adopte, d'une certaine façon, un comportement passif, Miller se rapproche plus de l'homme de la rue que cela n'est possible à des auteurs plus soucieux d'engagement. Car l'homme de la rue est lui aussi passif. Dans une sphère très limitée (sa vie familiale, le syndicat ou la politique locale peut-être), il se sent maître de son destin, mais face aux événements majeurs il est aussi impuissant et démuné que face aux éléments naturels. Bien loin de tenter d'agir sur l'avenir, il file doux et attend que les choses se passent. Au cours des dix

dernières années, la littérature s'est à ce point mêlée de politique que la place accordée à l'homme de la rue y est aujourd'hui plus restreinte qu'elle ne le fut jamais au cours des deux derniers siècles. On voit bien le changement survenu dans l'attitude littéraire dominante en rapprochant les livres écrits sur la guerre civile espagnole de ceux inspirés par la guerre de 1914-1918. Ce qui frappe au premier abord dans les livres consacrés à la guerre d'Espagne, du moins ceux rédigés en langue anglaise, c'est l'ennui et l'impression de médiocrité qu'ils dégagent. Mais ce qui est encore plus significatif, c'est que la plupart ont été écrits d'un point de vue politique – de droite ou de gauche – par des hommes résolument partisans, qui vous disent quoi penser – alors que les livres sur la Grande Guerre étaient l'oeuvre de simples soldats ou d'officiers subalternes qui ne prétendaient même pas comprendre de quoi il retournait. Des livres comme *À l'Ouest rien de nouveau*, *Le Feu*, *A Farewell to Arms*, *Death of a Hero*, *Good-bye to All That*, *Memoirs of an Infantry Officer* ou *A Subaltern on the Somme* ont été écrits non par des propagandistes mais par des *victimes*. Tout ce qu'ils disent, c'est en fin de compte : « À quoi tout cela peut-il bien rimer ? Dieu seul le sait, et encore... Nous, tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre que ça se termine. » Et si Miller ne parle pas de la guerre, ni même, en général, du malheur, son attitude est plus proche de cette façon de voir les choses que de l'omniscience aujourd'hui à la mode. Le *Booster*, une revue à l'existence éphémère dont Miller était l'un des corédacteurs, se présentait dans ses placards publicitaires comme « non politique, non éducative, non progressiste, non solidaire, non éthique, non littéraire, non conséquente, non contemporaine » – tous termes qui conviendraient parfaitement à l'oeuvre de Miller. C'est une voix surgie de la foule, de la cohue des sans-grade, des compartiments de troisième classe – la voix de l'homme de la rue, de l'homme passif, indifférent à la morale comme à la politique.

J'ai fait de l'expression « l'homme de la rue » un emploi assez vague, en tenant pour acquis qu'un tel homme existe dans la réalité – ce que certains contestent aujourd'hui. Je ne prétends pas que les gens dont parle Miller constituent une majorité, et encore moins qu'il s'agit de prolétaires. Aucun romancier, qu'il soit anglais ou américain, ne s'est jamais sérieusement attelé à une telle tâche. De plus, les personnages évoqués par Miller sont trop oisifs, d'un genre trop équivoque et toujours trop « artistes » pour être représentatifs de l'homme de la rue. Comme je l'ai dit plus haut, c'est bien triste, mais c'est la conséquence logique de l'expatriation. « L'homme de la rue » selon Miller n'est pas le travailleur manuel ou l'honnête banlieusard, mais plutôt le *déclassé* [46], l'épave humaine, le coureur d'aventures, l'intellectuel américain sans racines et sans argent. Cependant l'expérience vécue par ce type d'individu, aussi marginal soit-il, recoupe assez largement celle des gens plus ordinaires. Miller a su tirer un maximum de ce matériau plutôt limité parce qu'il a eu le courage de s'identifier à lui. L'homme de la rue, « l'homme sensuel ordinaire », s'est vu conférer le don de la parole, comme l'ânesse de Balaam.

On dira que tout cela date quelque peu, que c'est en tout cas démodé. L'homme sensuel ordinaire est démodé. L'attitude passive, apolitique, est démodée. S'intéresser au sexe et à la vie intérieure est démodé, le Paris des Américains est démodé. Un livre tel que *Tropic of Cancer*, publié de nos jours, ne peut être qu'un fastidieux exercice de style ou quelque chose de tout à fait exceptionnel, mais je crois que la plupart de ceux qui le liront pencheront pour la seconde hypothèse. Il vaut la peine d'essayer de découvrir ce que signifie au juste une telle infraction à ce qui est aujourd'hui la norme littéraire. Mais pour cela, il faut l'apprécier en fonction du fond sur lequel elle se détache, c'est-à-dire de l'évolution générale de la littérature anglaise au cours des vingt années qui se sont écoulées depuis la fin de la Grande Guerre.

## II

Quand on dit d'un écrivain qu'il est « en vogue », cela signifie presque toujours qu'il a la faveur des individus de moins de trente ans. Au début de la période dont je parle, à savoir les années de guerre et celles qui ont immédiatement suivi, l'auteur qui exerçait la plus forte influence sur la jeunesse pensante était à n'en pas douter Housman. Housman exerça sur tous ceux qui étaient adolescents entre 1910 et 1925 une emprise que l'on a parfois du mal à comprendre aujourd'hui. En 1920 – j'avais alors dix-sept ans – je devais probablement savoir par coeur *A Shropshire Lad*. Je me demande quelle impression *A Shropshire Lad* peut faire de nos jours sur un jeune homme ayant à peu près le même âge et la même tournure d'esprit. Le titre lui dit certainement quelque chose, il lui est même probablement arrivé d'en parcourir quelques passages, qui ont dû lui paraître assez bien ficelés – et c'est tout. C'était pourtant le genre de poème que je ne me lassais pas, comme tous ceux de ma génération, de me réciter mentalement avec une véritable extase, de même que les générations précédentes s'étaient saoulées du *Love in a Valley* de Meredith, ou du *Garden of Proserpine* de Swinburne, par exemple.

Mon coeur est chargé d'amertume.

J'avais de beaux amis dorés

Et des belles aux lèvres de roses,

Maints compagnons aux pas légers.

Mais les ruisseaux au cours trop large

Ont arrêté les compagnons.

Les belles se sont endormies

Et leurs roses se sont fanées.

Ça sonne creux, désespérément creux. Mais en 1920, cela sonnait plein. Pourquoi faut-il qu'une bulle finisse toujours par crever ? Pour répondre à cette question, il faut tenir compte des conditions *extérieures* qui font que certains écrivains jouissent, à un moment donné, de la faveur du public. Lors de leur première publication, les poèmes de Housman n'attirèrent pas spécialement

l'attention. Qu'y avait-il là qui ait pu toucher si profondément la génération des individus nés autour de 1900, et elle seule ?

Tout d'abord, Housman est un poète « champêtre ». Toute son oeuvre poétique est imprégnée du charme des villages oubliés, tout en elle respire la nostalgie des lieux-dits aux noms désuets – Clunton et Clunbury, Knighton, Ludlow, « on Wenlock Edge », « in summer time on Bredon » –, évoque les toits de chaume et le tintement joyeux des forges, les jonquilles sauvages au milieu des verts pâturages, les « blue remembered hills ». Hormis les poèmes de guerre, la poésie anglaise de la période 1910-1925 est principalement « champêtre ». La raison en est sans aucun doute que la classe des *rentiers* [47] et des membres des professions libérales était en train de se détacher une fois pour toutes de la terre ; mais quoi qu'il en soit, le snobisme de l'enracinement terrien et du mépris de la vie citadine sévissait à l'époque de façon beaucoup plus marquée qu'à présent. La Grande-Bretagne d'alors n'était guère plus rurale qu'aujourd'hui, mais avant l'essor des industries légères il était plus facile de s'imaginer qu'elle l'était. La plupart des enfants de la classe moyenne naissaient et grandissaient à proximité d'une ferme et se laissaient tout naturellement séduire par le côté pittoresque de la vie des champs – les labours, la moisson, la fenaison... À moins qu'il ne doive lui-même l'accomplir, un jeune garçon ne peut guère savoir quelle épuisante corvée cela représente de biner des navets, traire à quatre heures du matin des vaches aux pis gercés, etc. Les années de guerre, ainsi que celles qui les précédèrent et les suivirent immédiatement, virent l'âge d'or de la « poésie bucolique », le triomphe de Richard Jefferies et de W.H. Hudson. Le poème phare de l'année 1913 – « Grantchester » de Rupert Brooke – n'est rien d'autre qu'un gigantesque déferlement de sentiment « champêtre », une sorte de vomi dégorgé par un estomac gavé de noms bucoliques. Plus que nul en lui-même, le poème est cependant un document de grande valeur, qui illustre ce que pouvait éprouver un jeune représentant de la classe moyenne cultivée de l'époque.

Housman, toutefois, ne s'extasiait pas sur les rosiers grimpants à la façon de Brooke et autres poètes de villégiature. Le côté « champêtre » est toujours présent, mais il sert principalement de toile de fond. La plupart des poèmes ont pour sujet un être quasi humain, une sorte de rustaud idéalisé, en fait un Strephon ou un Corydon remis au goût du jour. Cela était déjà en soi très séduisant. L'expérience montre que les gens surcivilisés aiment bien lire des histoires de rustauds (phrase clé : « des hommes proches de la terre ») parce qu'ils les imaginent plus primitifs, plus passionnés qu'eux-mêmes. D'où les romans terriens de Sheila Kayes-Smith et de ses émules. À cette époque donc, un jeune rejeton de la classe moyenne, plein d'idées champêtres, pouvait s'identifier mentalement à un travailleur agricole, alors qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de s'identifier à un ouvrier travaillant à la ville. La plupart des jeunes garçons avaient, gravée dans leur tête, l'image mythique du laboureur, bohémien, braconnier ou garde-chasse, être fier et libre, vaillant gaillard passant son temps à poser des collets, à organiser des combats de coqs, ne s'occupant que de chevaux, de bière et de femmes. L'« Everlasting

Mercy » de Masefield – autre morceau d’anthologie caractéristique de l’époque, et qui connut alors une immense vogue auprès des jeunes gens – résume, dans toute sa grossièreté, cette mythologie. Mais les Maurice et Terence de Housman avaient une certaine épaisseur, qui fait défaut au Saul Kane de Masefield. À cet égard, Housman était une sorte de Masefield saupoudré d’une pincée de Théocrite. De plus, tous ses thèmes sont ceux de l’adolescence – meurtre, suicide, amour malheureux, mort prématurée. Ils tournent tous autour des catastrophes simples, compréhensibles, qui vous donnent le sentiment de vous trouver confronté aux « dures réalités de la vie » :

Le soleil brûle la colline à demi fauchée.

Le sang a séché sur le corps.

Maurice est là, gisant dans le foin

Mon couteau planté dans son flanc.

Ou encore :

On va nous pendre à la prison de Shrewsbury :

Les sirènes mugissent dans l’aube

Et les trains sur la voie gémissent

Pour les hommes qui vont mourir.

C’est toujours à peu près la même rengaine. Cela tourne toujours au désastre. « Dick gît dans le cimetière, et Ned dans un cachot. » Notez par ailleurs l’exquis sentiment d’apitoiement sur soi – le thème du « Personne ne m’aime » :

Les gouttes de diamant qui perlent

Aux herbes folles de la prairie

Ce sont les larmes du matin

Qui pleure, mais ne pleure pas pour toi.

Chienne de vie ! On pourrait penser que ces poèmes ont été écrits à l’intention exclusive des adolescents. Et le pessimisme sexuel omniprésent (la fille finit toujours par mourir ou par en épouser un autre) apparaissait comme une forme de sagesse à ces garçons parqués dans les enclos des *public schools* et plus ou moins portés à considérer la femme comme un être inaccessible. Que Housman ait exercé le même attrait sur les jeunes filles, j’en doute fort. Dans ses poèmes, le point de vue féminin n’est pas pris en compte : la femme est la nymphe, la sirène, la perfide créature à demi humaine qui guide un moment vos pas avant de vous faire trébucher.

Mais Housman n’aurait pas exercé un attrait aussi fort sur ceux qui étaient jeunes en 1920 si son oeuvre n’avait eu une autre inspiration, que l’on pourrait appeler la veine blasphématoire, antinomienne, « cynique ». Le conflit qui à toute époque oppose les générations fut particulièrement âpre à la fin de la Grande Guerre. La guerre elle-même a certainement joué un rôle et la révolution russe a, elle aussi, eu un effet indirect ; mais une lutte d’idées devait de toute façon avoir lieu dans ces années-là. En raison, sans doute, d’une facilité et d’une sécurité

propres à la vie en Grande-Bretagne, et que la guerre avait à peine entamées, nombreux étaient ceux dont les idées s'étaient formées dans les années 1880, ou même avant, et qui les avaient conservées, inchangées, dans les années 1920. Et pendant ce temps, du côté des jeunes générations, les credos officiels croulaient comme châteaux de sable. Ainsi l'effondrement de la foi religieuse fut spectaculaire. Pendant plusieurs années, l'antagonisme jeunes-vieux prit l'allure d'une véritable haine. Ce qu'il restait de la génération de la guerre n'avait échappé au massacre que pour se retrouver face à des aînés beuglant encore les slogans de 1914, tandis qu'une autre génération de jeunes garçons subissait la fêrule de maîtres d'école célibataires à l'esprit pervers. C'était à ceux-là que Housman s'adressait, avec sa révolte sexuelle implicite et la vindicte personnelle qu'il nourrissait à l'égard de Dieu. Housman était patriote, cela est vrai, mais d'un patriotisme inoffensif et démodé, évoquant davantage les habits rouges et le « God save the Queen » que les casques de tranchée et « Mort au Kaiser ». De plus, il était antichrétien à souhait – il prônait une sorte de paganisme fier et farouche, proclamant que la vie est brève et que les dieux nous sont hostiles – attitude qui correspondait parfaitement au sentiment prédominant dans la jeunesse. Et tout cela était enveloppé dans des vers fragiles et charmeurs composés presque uniquement de mots d'une syllabe.

On remarquera que j'ai jusqu'ici exclusivement considéré chez Housman le propagandiste, énonciateur de maximes et auteur de futurs morceaux choisis. Housman a évidemment été bien autre chose que cela. Il serait stupide de le déprécier aujourd'hui parce qu'il a été exagérément apprécié voici quelques années. Même s'il n'est pas aujourd'hui de bon ton de le dire, Housman a laissé un certain nombre de poèmes (par exemple « Into my heart an air that kills » ou « Is my team ploughing ? ») qui ne tarderont vraisemblablement pas à retrouver la faveur du public. Mais, fondamentalement, c'est toujours l'orientation propre d'un écrivain, son « propos », son « message », qui détermine l'intérêt ou l'absence d'intérêt qu'il suscite. J'en vois la preuve dans l'extrême difficulté que l'on éprouve à trouver le moindre mérite littéraire à un livre qui nous heurte dans nos convictions les plus profondes. Aucun livre n'est jamais totalement innocent. Qu'il s'agisse de vers ou de prose, on y discerne toujours une orientation, même si celle-ci ne s'exprime que dans la forme ou dans le choix de l'image. Mais les poètes qui, tel Housman, rencontrent une vaste audience, sont en règle générale des auteurs à message.

Après la guerre, après Housman et les poètes bucoliques, apparaît un groupe d'auteurs représentatifs d'une tendance tout à fait différente – Joyce, Eliot, Pound, Lawrence, Wyndham Lewis, Aldous Huxley, Lytton Strachey. Dans la seconde moitié des années vingt, tous ces gens incarnent « le mouvement », de même que le groupe Auden-Spender a été l'incarnation du « mouvement » de ces dernières années. Certes il est, pour la période considérée, des auteurs de talent qui échappent à ce schéma : bien qu'ayant donné le meilleur de sa production littéraire vers 1923, E.M. Forster était fondamentalement un homme de l'avant-

guerre, et Yeats n'a jamais semblé dans aucune de ses périodes appartenir aux années vingt. D'autres, qui étaient encore vivants – Moore, Conrad, Bennett, Wells, Norman Douglas – avaient abattu leur dernière carte bien avant que la guerre ne survienne. À l'opposé, on pourrait inclure dans le groupe, même s'il n'y appartient pas au sens strictement « littéraire », un homme comme Somerset Maugham. Bien sûr, les dates ne correspondent jamais exactement : la plupart de ces auteurs avaient déjà publié avant la guerre, mais ils peuvent être considérés comme des écrivains d'après-guerre, tout comme les jeunes qui écrivent aujourd'hui sont des auteurs d'après la crise. Par ailleurs, on pouvait parcourir la plupart des revues littéraires de l'époque sans se douter un seul instant que ces gens-là étaient les représentants du « mouvement ». Plus que jamais, les ténors de la critique littéraire s'obstinaient à faire comme si la génération précédente n'avait pas encore jeté ses derniers feux. Squire régnait sur le *London Mercury*, Gibbs et Walpole étaient les dieux tutélaires des bibliothèques de prêt, on entretenait soigneusement le culte de la joyeuse fraternité virile, on célébrait la bière et le cricket, les pipes de bruyère et la monogamie, et il était toujours possible de se faire quelques guinées en pondant un article contre « les intellectuels ». Il n'en reste pas moins que c'étaient ces intellectuels tant vilipendés qui captivaient l'esprit de la jeunesse. Le vent soufflait de l'Europe et, bien avant 1930, il avait balayé l'école-de-la-bière-et-du-cricket, ne lui laissant que ses titres de chevalerie.

Mais ce que l'on remarque avant tout à propos du groupe d'auteurs que j'ai mentionné, c'est qu'il ne ressemble en rien à un groupe. Certains de ces auteurs n'auraient voulu pour rien au monde voir leur nom voisiner avec certains autres. Lawrence et Eliot avaient des caractères parfaitement incompatibles, Huxley vénérât Lawrence mais il était totalement réfractaire à Joyce. La plupart des autres n'auraient pas donné un sou de Huxley, Strachey ou Maugham, et Lewis réglait le compte de chacun à tour de rôle ; sa réputation d'écrivain est d'ailleurs principalement due à ces règlements de compte. Il existe pourtant une certaine similitude de tempérament entre tous ceux que je viens de citer, similitude qui paraît aujourd'hui évidente mais qui l'était beaucoup moins il y a seulement dix ans. Ce qui les rapproche, c'est leur pessimisme. Mais il faut commencer par définir ce que l'on peut entendre par « pessimisme ».

Si le thème privilégié des poètes georgiens était la « beauté de la nature », celui des auteurs de l'après-guerre était quelque chose comme le « sentiment tragique de la vie ». L'inspiration des poèmes d'Housman, par exemple, n'a rien de tragique : elle est simplement bougonne, témoignant d'un hédonisme déçu. On peut en dire autant de Thomas Hardy, si l'on met à part *The Dynasts*. Mais les écrivains du groupe Joyce-Eliot sont d'une tout autre époque : le puritanisme n'est plus leur adversaire principal, ils sont d'emblée capables de « percer à jour » la plupart des valeurs au nom desquelles leurs prédécesseurs se sont battus. Tous sont viscéralement réfractaires à l'idée de « progrès ». On sent que pour eux non seulement le progrès n'existe pas, mais qu'il *ne doit pas* exister. Au-delà de cette similitude, les écrivains dont j'ai parlé ont bien sûr des conceptions diverses et des

talents inégaux. Le pessimisme d'Eliot est en partie le pessimisme chrétien, avec ce qu'il implique d'indifférence à la misère humaine, et il est aussi une lamentation sur la décadence de la civilisation occidentale (« We are the hollow men, we are the stuffed men [48] », etc.), une sorte de sentiment crépusculaire grâce auquel le poète accomplit, dans « Sweeney Agonistes » notamment, le difficile exploit de rendre la vie moderne encore pire qu'elle ne l'est. Dans le cas de Strachey, on a simplement affaire au scepticisme raffiné du XVIII<sup>e</sup> siècle, auquel vient s'ajouter un certain goût pour le déboulonnage des idoles. Chez Maugham, c'est la résignation stoïcienne, la moue dédaigneuse du *pukka sahib* résidant quelque part à l'est de Suez et s'acquittant d'une tâche à laquelle il ne croit pas, tel un empereur de la dynastie des Antonins. À première vue, Lawrence ne semble pas être un auteur pessimiste, parce que, à l'instar de Dickens, c'est un homme qui prône un « changement du cœur », une transformation de la sensibilité, qui ne cesse de répéter que la vie, ici et maintenant, serait bonne à vivre si on savait la considérer d'un autre œil. Mais ce qu'il réclame, c'est un mouvement qui s'éloigne de notre civilisation de la machine – mouvement qui n'a guère de chance de se produire. Lawrence en est conscient, et son dégoût du présent se traduit, une fois de plus, par une idéalisation du passé, mais cette fois d'un passé suffisamment mythique pour être inoffensif – l'âge du bronze. Quand Lawrence nous préfère les Étrusques (ses Étrusques), il est difficile de ne pas être d'accord avec lui, mais ce n'en est pas moins une forme de défaitisme car ce n'est pas dans cette direction que s'achemine actuellement le monde. Le type de vie dont Lawrence ne cesse de faire l'apologie – une vie organisée autour des mystères élémentaires que sont le sexe, la terre, l'eau, le feu, le sang – a tout de la cause perdue. Lawrence s'est donc contenté d'émettre le souhait que les choses évoluent dans une direction qui n'est visiblement pas celle qu'elles sont en train de prendre. « Une vague de générosité ou une vague de mort », écrit-il ; mais il est manifeste qu'aucune vague de générosité ne se profile à l'horizon. Lawrence va donc chercher refuge au Mexique où il meurt à l'âge de quarante-cinq ans, quelques années seulement avant que ne commence à déferler la vague de mort. Il est bien clair qu'une fois encore je parle de tous ces hommes comme s'ils n'étaient pas des artistes, mais de simples propagandistes ayant un « message » à faire passer. Mais il est certain, je le répète, qu'ils sont tous bien plus que cela. Il serait par exemple absurde de ne voir dans *Ulysses* qu'un répertoire des insanités de la vie moderne, l'expression de « l'infâme époque du *Daily Mail* », comme l'a dit Pound. En fait, Joyce a beaucoup plus du « pur artiste » que la plupart des écrivains. Mais *Ulysses* n'aurait pu être écrit par quelqu'un qui se serait contenté de jouer avec des assemblages de mots : c'est le produit d'une vision particulière de la vie, la vision d'un catholique qui a perdu la foi. Ce que dit Joyce, c'est : « Voilà la vie quand Dieu en est absent. Regardez-la bien ! », et ses innovations techniques, aussi considérables soient-elles, sont surtout là pour servir ce propos.

Mais ce qui est particulièrement remarquable chez tous ces écrivains, c'est que leur « propos » a quelque chose de très éthéré. Ils ne s'intéressent absolument pas aux questions pressantes du moment, et surtout pas à la politique au sens étroit

du terme. Ils nous invitent à contempler Rome, Byzance, Montparnasse, le Mexique, les Étrusques, l'inconscient, notre plexus solaire – tout ce que l'on veut sauf les endroits où se produisent les véritables événements. Quand on jette sur les années vingt un regard rétrospectif, on est frappé de voir à quel point les événements qui ont marqué l'histoire de l'Europe ont échappé à l'attention de l'intelligentsia anglaise. Ainsi la révolution russe n'existe pas pour l'Angleterre entre la mort de Lénine et la famine en Ukraine – soit durant presque dix ans. Pendant toutes ces années, la Russie ne signifie rien d'autre que Tolstoï, Dostoïevski et les chauffeurs de taxi exilés. L'Italie, c'est les galeries de peinture, les ruines antiques, les églises et les musées – jamais les Chemises noires. L'Allemagne, c'est les films, le naturisme, la psychanalyse – mais pas Hitler, dont le nom était pratiquement inconnu avant 1931. Dans les milieux « cultivés », la doctrine de l'art pour l'art se ramenait en fait à une abolition glorifiée de la signification. La littérature était censée s'occuper uniquement de jongleries verbales. Juger un livre sur son sujet était un péché irrémissible, et le seul fait de s'apercevoir qu'il avait un sujet une faute de goût. Vers 1928, l'un des trois dessins humoristiques véritablement drôles parus dans *Punch* depuis la Grande Guerre montrait un jeune freluquet faisant part à sa tante de son intention d'« écrire ». « Et sur quoi as-tu l'intention d'écrire ? » demande la tante. « Ma chère tante, répond le jeune homme d'un ton d'infini mépris, on n'écrit pas *sur* quelque chose, on *écrit*, c'est tout. » Les meilleurs écrivains des années vingt ne se ralliaient pas à cette doctrine : leur « propos » est dans la plupart des cas assez nettement affirmé, mais ce « propos » correspond en général à des préoccupations d'ordre moral, religieux et culturel. De plus, si l'on traduit la chose en langage politique, ce propos n'est jamais « de gauche ». Les écrivains de ce groupe ont tous une orientation de pensée plutôt conservatrice. Lewis, pour ne citer que lui, a passé des années à tonner contre le « bolchevisme », qu'il débusquait dans les endroits les plus invraisemblables. Il est récemment quelque peu revenu sur certaines de ses positions, en raison vraisemblablement du traitement réservé aux artistes par Hitler, mais on peut parier sans grand risque qu'il ne se rapprochera jamais beaucoup de la gauche. Pound semble avoir résolument opté pour le fascisme – sa variante italienne en tout cas. Eliot a su garder ses distances, mais si on le sommait, un pistolet sur la tempe, de choisir entre le fascisme et une forme à peu près démocratique de socialisme, il choisirait probablement le fascisme. Huxley part de l'habituelle désespérance de vivre puis, sous l'influence du « dark abdomen » de Lawrence, tente quelque chose qu'il appelle « Culte de la Vie », pour arriver finalement au pacifisme – position admissible, et pour l'heure estimable, mais qui, à terme, a toutes chances de conduire au rejet du socialisme. Il est également à remarquer que la plupart des écrivains de ce groupe ont un certain faible pour l'Église catholique, même si cette sympathie est généralement dictée par des raisons qui feraient horreur à tout catholique orthodoxe.

Le lien intellectuel existant entre le pessimisme et une conception réactionnaire de la vie est assez évident. Ce qui est peut-être moins évident, c'est *pourquoi* les principaux écrivains des années vingt étaient foncièrement pessimistes. Pourquoi

ce sentiment de décadence, ces crânes et ces cactus, cette volonté de retrouver une foi perdue ou des civilisations disparues ? N'était-ce pas, tout compte fait, parce que ces hommes écrivaient à une époque où la vie était exceptionnellement douce ? C'est justement en des époques pareilles que le « désespoir cosmique » peut se donner libre cours. Les gens qui ont le ventre vide ne désespèrent jamais de l'univers – ils ont bien autre chose à faire qu'à se soucier de l'univers. Les années 1910-1930 correspondaient à une période de prospérité, et les années de guerre elles-mêmes furent physiquement supportables pour ceux qui avaient la chance d'être non-combattants dans l'un ou l'autre des pays alliés. Les années vingt en particulier ont été un âge d'or pour l'intellectuel *rentier* [49], une période d'irresponsabilité telle que le monde n'en avait jamais connu. La guerre était finie, les États totalitaires n'avaient pas encore surgi, les tabous moraux et religieux de toute espèce s'étaient envolés et l'argent coulait à flot. Le « désenchantement » tenait le haut du pavé. Quiconque était assuré d'avoir cinq cents livres par an à dépenser se muait en intellectuel et commençait à s'exercer à la pratique du *taedium vitae*. C'était l'âge des grandes envolées et des petits fours, des désespoirs faciles, des Hamlet d'arrière-cour, des voyages au bout de la nuit avec tickets de retour à demi-tarif. Dans certains romans mineurs mais caractéristiques de l'époque, tels que *Told by an Idiot*, le désespoir-de-vivre est tel qu'on se retrouve dans un véritable bain turc d'apitoiement sur soi-même. Et les meilleurs écrivains du temps peuvent eux aussi être accusés d'avoir eu une attitude trop olympienne, de s'être trop volontiers lavé les mains des urgences de la vie pratique. Ils ont une vision très complète de la vie – plus complète que ceux qui sont venus juste avant eux et juste après eux – mais ils la voient par le gros bout de la lorgnette. Cela ne disqualifie aucunement leurs livres, en tant que livres. Quant à la valeur d'une oeuvre d'art, le premier critère est sa durée de vie, et bon nombre des oeuvres écrites dans la période 1910-1930 demeurent toujours vivantes, sans que rien n'indique qu'elles soient appelées à mourir bientôt. Il suffit d'évoquer *Ulysses*, *Of Human Bondage*, les premières oeuvres de Lawrence et notamment ses nouvelles, la quasi-totalité des poèmes d'Eliot antérieurs à 1930, pour se demander ce qu'il peut y avoir dans la production littéraire actuelle qui soit susceptible de résister aussi bien à l'épreuve du temps.

Mais de manière tout à fait soudaine, dans les années 1930-1935, quelque chose se produit. Le climat littéraire change. Un nouveau groupe d'auteurs, avec en tête Auden et Spender, fait son apparition, et s'ils sont jusqu'à un certain point redevables à leurs aînés pour ce qui est de la technique littéraire, leur orientation de pensée est bien différente. On sort brusquement du crépuscule des dieux pour se plonger dans une sorte d'atmosphère boy-scout avec des culottes courtes et des refrains repris en chœur. L'homme de lettres typique a cessé d'être un expatrié cultivé, plus ou moins fasciné par l'Église : c'est désormais un jeune homme à l'esprit vif ressentant l'attraction du communisme. Si le cri de ralliement des années vingt était le « sentiment tragique de la vie », celui des nouveaux auteurs est la « gravité du propos ».

Les différences entre les deux écoles sont assez longuement évoquées dans le livre de M. Louis MacNeice, *Modern Poetry*. Cet ouvrage défend bien sûr exclusivement le point de vue du nouveau groupe, jugé à tous égards supérieur à l'ancien. Ainsi, M. MacNeice note :

Les poètes de *New Signatures* [50], à la différence de Yeats et Eliot, sont émotionnellement partisans. Yeats voulait qu'on tourne le dos au désir et à la haine. Eliot se renversait dans son fauteuil et considérait les émotions des autres avec un mélange d'ennui et d'ironique apitoiement sur lui-même... En revanche, à travers toute leur oeuvre poétique, Auden, Spender ou Day Lewis parlent de leurs haines et de leurs désirs – mieux, ils affirment que certaines choses *doivent* être désirées, et d'autres haïes.

Et un peu plus loin :

Les poètes de *New Signatures* ont marqué le retour... à la préférence grecque pour l'information et la relation des faits. La première exigence est d'avoir quelque chose à dire – après quoi il faut s'efforcer de le dire aussi bien que possible.

En d'autres termes, le « propos » est revenu, les jeunes auteurs sont « entrés en politique ». Comme je l'ai déjà dit, Eliot et compagnie ne sont pas aussi dépourvus d'esprit partisan que semble le croire M. MacNeice. Il est cependant vrai, pour l'essentiel, que dans les années vingt on se préoccupait davantage de la technique littéraire et beaucoup moins du sujet qu'on ne le fait aujourd'hui.

Les figures de proue de ce nouveau groupe ont nom Auden, Spender, Day Lewis, MacNeice, suivis d'une kyrielle d'auteurs épousant plus ou moins la même tendance, tels Isherwood, John Lehmann, Arthur Calder-Marshall, Edward Upward, Alec Brown, Philip Henderson et bien d'autres. Là encore, je ne les associe qu'en fonction de leur orientation d'ensemble : il y a bien sûr de très grandes différences de talent. Mais si l'on compare ces auteurs à ceux de la génération Joyce-Eliot, on est aussitôt frappé de voir à quel point, dans leur cas, les regrouper va de soi. Du point de vue de la technique, ils sont tout proches les uns des autres, du point de vue politique ils sont pratiquement semblables, et les critiques qu'ils se sont mutuellement adressées ont toujours été d'une grande bienveillance, pour ne pas dire davantage. Les auteurs phares des années vingt venaient d'horizons très divers ; rares étaient ceux qui avaient suivi la filière de l'éducation anglaise traditionnelle (signalons au passage que les plus remarquables d'entre eux, à l'exception de Lawrence, n'étaient pas Anglais) et beaucoup avaient dû, à tel ou tel moment de leur vie, affronter la misère, le mépris, voire la persécution. En revanche, la quasi-totalité des jeunes auteurs sont de purs produits de la filière *public school*-université-Bloomsbury. Quelques-uns, d'origine prolétarienne, appartiennent à l'espèce de ceux qui échappent très tôt à leur classe grâce aux bourses d'études tout d'abord puis au bain décapant de la « culture » londonienne. Il est significatif que plusieurs de ces auteurs aient enseigné dans des *public schools* après y avoir été élèves. Il y a déjà quelques années, je parlais d'Auden comme d'une « sorte de Kipling sans tripes [51] ». Cette critique était tout à fait imméritée – en fait c'était simplement une roserie gratuite – mais il est indéniable que l'oeuvre d'Auden, en particulier à ses débuts, a toujours un ton plus ou moins édifiant – un peu comme dans le « If » de Kipling ou le « Play Up, Play Up and Play the Game ! » de Newbolt. Prenez, par exemple,

un poème comme « You're leaving now, and it's up to you boys [52] » : c'est du pur esprit boy-scout, dans le ton du chef de troupe qui consacre dix minutes de franche conversation aux dangers de la masturbation. Il y a là, bien sûr, un élément de parodie dont Auden est conscient, mais aussi une ressemblance plus profonde dont il n'est pas conscient. Et ce ton de suffisance pharisaïque qu'on retrouve chez tant d'écrivains de cette génération est la marque d'une sorte de libération. En jetant l'« art pur » aux orties, ils se sont délivrés de la peur d'être raillés et ont considérablement élargi leur champ de vision. Le côté prophétique du marxisme est ainsi un matériau nouveau qui ouvre de vastes perspectives à l'expression poétique :

Nous ne sommes rien,  
Nous sommes tombés  
Dans l'ombre et nous serons détruits.  
Mais souviens-toi que dans ces ténèbres  
Nous gardons vivant le germe d'une idée  
Que le soleil un jour  
Fera éclore dans les années futures.

(Spender, *Trial of a Judge*)

Mais en se marxisant, la littérature ne s'est pas pour autant rapprochée des masses. Même si l'on tient compte du décalage dans le temps, Auden et Spender sont encore plus éloignés du type de l'écrivain « populaire » que ne l'étaient Joyce et Eliot, pour ne rien dire de Lawrence.

Comme auparavant, il y a aujourd'hui beaucoup d'écrivains qui se situent en dehors du courant, mais on voit cependant fort bien où se trouve *le* courant. À partir du milieu des années trente, Auden, Spender et consorts incarnent le « mouvement », de la même manière que Joyce, Eliot et consorts dans les années vingt. Et ce mouvement s'effectue en direction d'un objet assez mal défini qu'on appelle le communisme. Dès 1934 ou 1935, on passait dans les milieux littéraires pour un olibrius si l'on ne se déclarait pas plus ou moins « de gauche », et il n'a pas fallu plus de deux ou trois années pour que s'instaure une orthodoxie de gauche faisant obligation aux gens de plume d'afficher des opinions bien déterminées sur un certain nombre de sujets. Il était de plus en plus communément admis (voir Edward Upward, entre autres) que si l'on n'était pas activement « à gauche », on était forcément un mauvais écrivain. Entre 1935 et 1939, le parti communiste a exercé une fascination quasi irrésistible sur tous les auteurs de moins de quarante ans. Il devint aussi courant de s'entendre dire que M. Untel avait « pris sa carte » qu'auparavant, à l'époque où le catholicisme était en vogue, d'apprendre que M. Untel avait été « reçu au sein de l'Église ». Pendant près de trois ans, le principal courant de la littérature anglaise a été en fait soumis au contrôle plus ou moins direct des communistes. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Et qu'entend-on au juste par « communisme » ? Mieux vaut commencer par répondre à la seconde question.

Le mouvement communiste d'Europe occidentale se proposait à ses débuts de renverser le capitalisme par la force, puis, après quelques années, il a dégénéré en un instrument de la politique extérieure de la Russie. Cela était sans doute inéluctable, avec la disparition de l'agitation révolutionnaire qui avait fait suite à la Grande Guerre. À ma connaissance, le seul ouvrage de langue anglaise traitant exhaustivement ce sujet est *The Communist International*, de Franz Borkenau. Ce qui ressort des faits cités par Borkenau, plus encore que de ses commentaires, c'est que le communisme n'aurait jamais pu connaître l'évolution qui est aujourd'hui la sienne s'il avait existé dans les pays industrialisés ne serait-ce que l'ébauche d'un sentiment révolutionnaire. Il est évident que l'on n'a rien vu se manifester de tel dans l'Angleterre de ces dernières années. En témoigne assez éloquemment le nombre pitoyable des adhésions enregistrées par les partis extrémistes.

Il n'est donc pas étonnant que le mouvement communiste anglais soit aux mains de gens intellectuellement inféodés à la Russie et n'ayant d'autre but que d'infléchir la politique étrangère britannique conformément aux intérêts de la Russie. Naturellement, il leur est impossible de reconnaître ouvertement un tel but, et c'est ce qui donne au parti communiste son caractère bien particulier. Le communiste de l'espèce la plus bruyante n'est en fait qu'un agent de propagande au service de la Russie qui prétend agir au nom du socialisme international. C'est là une position assez facile à tenir en temps normal, mais qui devient très inconfortable en temps de crise, dans la mesure où la Russie ne s'embarrasse pas, dans sa politique étrangère, de plus de scrupules que les autres grandes puissances. Des alliances et renversements d'alliances qui n'ont de sens que dans le cadre d'une politique de la Force doivent alors être expliqués et justifiés au nom du socialisme international. Chaque fois que Staline change de partenaire privilégié, le « marxisme » doit se couler dans un nouveau moule. De là les brusques infléchissements de la « ligne », les purges, les excommunications, la destruction systématique de toute trace écrite de l'histoire du parti, etc. À tout moment un communiste peut être contraint de renier ses convictions les plus fondamentales ou de quitter le parti. Le dogme intangible du lundi peut devenir la détestable hérésie du mardi, et ainsi de suite. Cela s'est produit au moins trois fois au cours des dix dernières années. Rien d'étonnant donc à ce que les partis communistes des pays occidentaux connaissent tant de remous et ne comptent la plupart du temps que des effectifs très réduits. L'effectif stable est en réalité formé d'un noyau d'intellectuels qui se sont totalement identifiés à la bureaucratie soviétique et d'un nombre un peu plus grand de militants appartenant à la classe ouvrière, qui demeurent fidèles envers et contre tout à l'Union soviétique, sans forcément comprendre sa politique. L'effectif est pour le reste très mouvant, certains partant, d'autres arrivant, à chaque changement de « ligne ».

En 1930, le parti communiste anglais était une minuscule organisation, agissant à la limite de la légalité, dont la principale activité consistait à publier des tracts contre le parti travailliste. Mais vers 1935, le visage de l'Europe avait changé, et

l'attitude de la gauche évolua en conséquence. Hitler avait pris le pouvoir, l'Allemagne commençait à réarmer, les plans quinquennaux russes avaient été des succès, la Russie était à nouveau une grande puissance militaire. Étant donné que les trois nations menacées par les visées de Hitler étaient, selon toute apparence, la Grande-Bretagne, la France et l'U.R.S.S., ces trois pays furent contraints à un difficile *rapprochement* [53]. Et de ce fait le communiste anglais ou français dut se muer en bon patriote et en impérialiste convaincu – c'est-à-dire défendre cela même qu'il n'avait cessé d'attaquer au cours des quinze années précédentes. Les mots d'ordre du Komintern virèrent soudain du rouge au rose. La « révolution mondiale » et le « social-fascisme » cédèrent la place à la « défense de la démocratie » et à « halte à Hitler ! ». Les années 1935-1939 furent l'époque de l'antifascisme et du Front populaire, elles marquèrent l'apogée du *Left Book Club* : c'était le temps où les duchesses rouges et les doyens « aux idées avancées » visitaient les champs de bataille espagnols et où Winston Churchill était le chouchou du *Daily Worker*. Depuis, il y a eu bien sûr un nouveau changement de « ligne ». Mais l'important pour mon propos, c'est que c'est durant la période « antifasciste » que les jeunes auteurs anglais subirent l'attraction du communisme.

La lutte fascisme-démocratie était déjà à elle seule un puissant motif, mais la conversion des jeunes auteurs devait de toute façon se faire vers cette époque. Il devenait manifeste que le capitalisme du laissez-faire avait vécu et qu'il fallait envisager une réorganisation quelconque. Dans le monde de 1935, il n'était guère possible de rester politiquement indifférent. Mais pourquoi ces jeunes gens se sont-ils tournés vers quelque chose qui leur était aussi étranger que le communisme russe ? Comment des *écrivains* ont-ils pu être attirés par une forme de socialisme qui rend impossible toute honnêteté intellectuelle ? Au fond, cela s'explique par un état de fait qui existait déjà avant la crise et avant l'avènement de Hitler : le chômage au sein de la classe moyenne.

Le chômage, ce n'est pas simplement être privé de travail. La plupart des gens peuvent toujours trouver un travail quelconque, même dans les pires conditions économiques. Le malheur, c'est qu'en 1930 il n'y avait aucune activité, sauf peut-être la recherche scientifique, les arts et l'engagement politique de gauche, à laquelle puisse croire un individu conscient. La civilisation occidentale était au plus bas de son prestige et le « désenchantement » était partout. Qui pouvait encore envisager de réussir sa vie dans les carrières traditionnelles de la classe moyenne – en devenant officier, clergyman, agent de change, fonctionnaire aux Indes ou que sais-je encore ? Et que restait-il des valeurs de nos grands-parents ? Le patriotisme, la religion, l'Empire, la famille, le caractère sacré du mariage, la cravate aux couleurs du collège, la naissance, l'éducation, l'honneur, la discipline – tout individu moyennement éduqué pouvait en trois minutes vous démontrer l'inanité de tout cela. Mais qu'obtient-on, en fin de compte, en se débarrassant de choses aussi élémentaires que le patriotisme ou la religion ? On n'est pas pour autant débarrassé du *besoin de croire à quelque chose*. On avait assisté à une sorte

de fausse aurore, quelques années plus tôt, quand nombre de jeunes intellectuels, et parmi eux des écrivains d'un talent certain (Evelyn Waugh, Christopher Hollis, etc.) avaient trouvé refuge dans le giron de l'Église catholique. Il est significatif qu'ils se soient presque tous dirigés vers l'Église de Rome, et non vers l'Église anglicane, l'Église orthodoxe ou l'une des sectes protestantes. En fait, ils choisirent une Église ayant des ramifications dans le monde entier, une Église dotée d'une discipline rigoureuse, de puissance et de prestige. Peut-être est-il utile de signaler encore que le seul converti de fraîche date à avoir eu un talent de tout premier ordre – Eliot – n'a pas embrassé le catholicisme romain mais l'anglo-catholicisme, c'est-à-dire l'équivalent religieux du trotskisme. Je ne crois pas qu'il faille aller chercher plus loin les raisons pour lesquelles les jeunes écrivains des années trente se sont rassemblés sous la houlette du parti communiste : ils avaient trouvé un objet de croyance. Il y avait là une Église, une armée, une orthodoxie, une discipline. Il y avait là une Patrie et – en tout cas depuis 1935 ou à peu près – un Führer. Tous les attachements profonds et toutes les superstitions dont l'esprit avait apparemment fait litière pouvaient revenir en force sous le plus mince des déguisements. Le patriotisme, l'Empire, la religion, la gloire militaire – tout cela était contenu dans ce seul mot : Russie. Le père, le roi, le chef, le héros, le sauveur – tout cela était contenu dans ce seul mot : Staline. Dieu = Staline, le Diable = Hitler, le Paradis = Moscou, l'Enfer = Berlin. Tout se tenait. Dans ces conditions, le « communisme » de l'intellectuel anglais apparaît comme un phénomène assez aisément explicable : c'est le patriotisme des déracinés.

Mais s'il est une chose qui a indéniablement contribué à propager le culte de la Russie parmi l'intelligentsia anglaise au cours de ces dernières années, c'est précisément la douceur et la sécurité de la vie anglaise. Par-delà toutes ses injustices, l'Angleterre demeure le pays de l'*habeas corpus*, et la très grande majorité des Anglais n'a jamais connu la violence ou l'abus de pouvoir. Quand on a grandi dans une telle ambiance, il est très difficile de se représenter ce que peut être un régime despotique. La quasi-totalité des écrivains marquants des années trente appartenait à la classe moyenne semi-émancipée et était trop jeune au temps de la Grande Guerre pour en avoir gardé le souvenir. Aux yeux de cette catégorie d'individus, les purges, la police secrète, les exécutions sommaires, les incarcérations sans jugement, etc., sont des phénomènes bien trop lointains pour inspirer la crainte. On peut leur faire facilement gober le totalitarisme, précisément parce qu'ils n'ont jamais eu d'autre expérience que celle du libéralisme. Voyez par exemple cet extrait du poème de M. Auden, « Spain » (poème qui, soit dit en passant, est une des seules choses à peu près convenables inspirées par la guerre d'Espagne) :

Demain, pour la jeunesse, les poètes explosant comme des bombes,  
Les promenades autour du lac, les hivers d'étroite communion ; Demain les courses de vélo  
À travers les banlieues par les soirées d'été : mais aujourd'hui la lutte.  
Aujourd'hui l'inévitable montée des chances de mourir,  
Le nécessaire assassinat, et sa culpabilité assumée ; Aujourd'hui le gaspillage de ses forces

Dans des tracts éphémères et des meetings rasants.

La deuxième strophe représente une sorte de croquis sur le vif de la journée d'un « bon militant ». Le matin, un ou deux assassinats politiques, dix minutes d'interlude pour « étouffer le remords bourgeois », puis un déjeuner rapide et un après-midi plus une soirée occupés à écrire des slogans sur les murs et à distribuer des tracts. Tout cela est très édifiant. Mais remarquez l'expression « le nécessaire assassinat [54] » : elle ne peut avoir été employée que par quelqu'un pour qui l'assassinat est tout au plus un mot. En ce qui me concerne, je ne parlerais pas aussi légèrement de l'assassinat. Il se trouve que j'ai vu quantité de corps d'hommes assassinés – je ne dis pas tués au combat, mais bien assassinés. J'ai donc quelque idée de ce qu'est un assassinat – la terreur, la haine, les gémissements des parents, les autopsies, le sang, les odeurs. Pour moi, l'assassinat doit être évité. C'est aussi l'opinion des gens ordinaires. Les Hitler et les Staline trouvent l'assassinat nécessaire, mais ils ne se glorifient pas de leur cruauté et ne disent pas « assassiner » mais « liquider », « éliminer », ou tout autre euphémisme. Le type d'amoralisme de M. Auden est celui des gens qui s'arrangent toujours pour ne pas être là quand on appuie sur la détente. La pensée de la gauche évoque par trop souvent une manière de jouer avec le feu sans même savoir que l'on peut s'y brûler. Les cris bellicistes de l'intelligentsia anglaise entre 1935 et 1939 étaient très largement le fait d'individus persuadés de n'avoir, quant à eux, rien à craindre. L'attitude était très différente en France, où il est difficile d'échapper à la conscription et où même les hommes de lettres connaissent le poids d'un paquetage.

Vers la fin du récent livre de M. Cyril Connolly, *Enemies of Promise*, on trouve un passage très révélateur. La première partie du livre est, en gros, une série de jugements portés sur la littérature contemporaine. M. Connolly appartient précisément à la génération des écrivains du « mouvement » et, à peu de chose près, fait siennes les valeurs de ces écrivains. Il est intéressant de noter que, parmi les prosateurs, son admiration va principalement à ceux qui se sont spécialisés dans la violence – la prétendue école « dure » américaine, Hemingway et compagnie. La dernière partie du livre, toutefois, est autobiographique et présente une description, d'une fascinante exactitude, de la vie dans une *preparatory school* puis à Eton, au cours des années 1910-1920. M. Connolly termine sur cette remarque :

Si je devais tirer une conclusion quant à ce que j'ai ressenti en quittant Eton, cela pourrait s'appeler *La théorie de l'adolescence permanente*. Selon cette théorie, l'expérience vécue par les adolescents dans les grandes *public schools* est d'une telle intensité qu'elle est propre à les marquer pour la vie et à bloquer à jamais leur développement.

Quand on lit la deuxième phrase de ce passage, on a un sursaut et l'on cherche la faute d'impression : il manque certainement une négation quelque part. Mais non, pas du tout ! C'est bien cela que l'auteur veut dire ! Et de plus, il ne fait que dire la vérité, sur le mode inversé. La vie de la classe moyenne « instruite » a atteint un tel degré de mollesse que l'éducation reçue dans une *public school* – cinq ans passés à mariner dans un bain tiédasse de petits snobismes – peut effectivement être considérée *a posteriori* comme une période riche en événements. Pour la plupart des écrivains qui ont compté dans les années trente, que s'est-il passé de plus que ce que consigne M. Connolly dans *Enemies of Promise* ? C'est toujours le même parcours, le même refrain : la *public school*, l'université, quelques voyages à l'étranger, puis Londres. La faim, les difficultés, la solitude, l'exil, la guerre, la prison, les persécutions, le travail manuel : tout juste des mots. Rien d'étonnant donc à ce que l'immense tribu des « honnêtes gens de gauche » ait été si prompt à fermer les yeux sur les purges, la Guépéou et les horreurs du premier plan quinquennal : ils étaient si splendidement incapables de comprendre ce que de telles choses pouvaient signifier.

Vers 1937, la totalité de l'intelligentsia était mentalement en guerre. La pensée de gauche se limitait à l'« antifascisme » – concept purement négatif – et un torrent de haine dirigé contre l'Allemagne et les hommes politiques que l'on pensait favorables à l'Allemagne jaillissait de la presse en un flot ininterrompu. Ce qui, au moment de la guerre d'Espagne, m'avait vraiment fait froid dans le dos, ce n'était pas tant les scènes de violence dont j'avais été témoin, ni même les règlements de comptes partisans à l'arrière, que la soudaine réapparition dans les milieux de gauche du climat psychologique de la Grande Guerre. Ceux-là même, qui, vingt ans durant, avaient raillé du haut de leur supériorité les ravages de l'hystérie guerrière, venaient à présent, comme un seul homme, se replonger dans la fange intellectuelle de 1915. Toutes les imbécillités du temps de guerre – chasse aux espions, inspection tatillonne de l'orthodoxie (Sniff, sniff... Êtes-vous un bon

antifasciste ?), colportage complaisant d'in vraisemblables récits d'atrocités – tout cela revenait à la surface, comme si les années qui s'étaient écoulées entretemps n'avaient jamais existé. Avant la fin de la guerre d'Espagne, et même avant Munich, certains des meilleurs écrivains de gauche commençaient à renâcler. Ni Auden ni, somme toute, Spender n'ont écrit sur la guerre d'Espagne le genre de choses que l'on attendait d'eux. Depuis, il y a eu un changement d'état d'esprit, pas mal de désarroi et de confusion, parce que le cours effectif des événements a prouvé l'ineptie de l'orthodoxie de gauche de ces dernières années. Mais même auparavant il n'était pas besoin d'être particulièrement perspicace pour comprendre qu'une grande partie de cette orthodoxie était dès le départ inepte. C'est pourquoi rien ne nous dit que la prochaine orthodoxie que l'on verra émerger sera meilleure que l'ancienne.

Dans l'ensemble, l'histoire littéraire des années trente semble confirmer l'opinion selon laquelle un écrivain a tout intérêt à ne pas se mêler de politique. Car celui qui accepte de se plier, totalement ou partiellement, à la discipline d'un parti se trouve tôt ou tard placé devant l'alternative suivante : se soumettre ou se taire. Il est naturellement possible de se soumettre et de continuer, cahin-caha, à écrire. Tout bon marxiste vous démontrera avec la plus grande facilité que la liberté de pensée « bourgeoise » est un leurre. Mais quand il aura terminé sa démonstration, le *fait* psychologique n'en demeurera pas moins que sans cette liberté « bourgeoise », les facultés créatrices dépérissent. Il se peut que naisse un jour une littérature totalitaire, mais elle sera très différente de tout ce que nous pouvons aujourd'hui imaginer. Telle que nous la connaissons, la littérature est une affaire individuelle, qui suppose l'honnêteté intellectuelle et une censure aussi réduite que possible. Et cela est encore plus vrai pour la prose que pour la poésie. Ce n'est certainement pas un hasard si les meilleurs auteurs des années trente ont été des poètes. S'il est toujours néfaste à la prose, un climat d'orthodoxie devient catastrophique quand il s'agit du roman, qui est la plus anarchique de toutes les formes littéraires. Combien y a-t-il de catholiques romains qui aient été de bons romanciers ? Les rares que l'on pourrait citer ont généralement été de mauvais catholiques. Le roman est une forme artistique essentiellement protestante ; c'est le produit d'un esprit libre, d'un individu autonome. Aucune période au cours des cent cinquante dernières années n'a été aussi pauvre en prose d'imagination que les années dix-neuf cent trente. Il y a eu de bons poèmes, de bonnes études sociologiques, de brillants pamphlets, mais pratiquement aucune oeuvre de fiction digne de ce nom. À partir de 1933, le climat intellectuel s'y est de plus en plus opposé. Tous ceux qui étaient assez réceptifs pour être sensibles au *Zeitgeist* étaient également touchés par la politique. Non, bien sûr, que tout le monde se soit effectivement mêlé de politique, mais presque tout le monde se trouvait à la périphérie de la politique, et plus ou moins impliqué dans des campagnes de propagande et de sordides polémiques. Communistes et compagnons de route jouaient un rôle disproportionné au sein des revues littéraires. C'était le temps des étiquettes, des mots d'ordre et des dérobades. Dans le pire des cas, vous deviez vous enfermer dans une petite cage de mensonges stérilisants ; dans le meilleur,

vous imposer une censure volontaire – « Est-il opportun de dire cela ? N'est-ce pas donner des armes aux fascistes ? » Il est à peu près impensable que de bons romans puissent être écrits dans un tel climat. Les bons romans ne sont pas écrits par les sourcilleux gardiens de l'orthodoxie, pas plus que par ceux qui s'inquiètent à tout instant de leurs manquements à l'orthodoxie. Les bons romans sont écrits par des gens qui *n'ont pas froid aux yeux*. Ce qui me ramène à Henry Miller.

### III

Si le moment était propice au lancement d'« écoles » littéraires, Henry Miller fournirait un bon point de départ à une nouvelle « école ». L'oeuvre de Miller marque en tout cas un renversement de situation tout à fait inattendu. Dans ses livres, on jette carrément par-dessus bord l'« animal politique » pour revenir à un point de vue non seulement individualiste mais totalement passif – le point de vue de l'homme qui pense que le cours du monde échappe à son action et qui, de toute façon, n'a guère envie de le modifier.

Je rencontrai pour la première fois Miller à la fin de l'année 1936, à Paris, alors que je me rendais en Espagne. Ce qui me surprit le plus, ce fut de découvrir qu'il n'éprouvait pas le moindre intérêt pour la guerre civile. Il me dit simplement, sans mâcher ses mots, qu'il fallait être un crétin pour se rendre en Espagne en un moment pareil. Il comprenait qu'on y aille pour des raisons purement égoïstes – par curiosité, par exemple –, mais aller se fourrer dans ce genre d'histoire parce qu'on s'en « sentait le devoir » était pure imbécillité. De toute façon, mes idées sur la nécessité de combattre le fascisme, de défendre la démocratie, tout ça c'était de la foutaise. Notre civilisation allait être balayée et remplacée par quelque chose de tellement différent qu'il n'y aurait même plus lieu de parler de société « humaine » – perspective qui, me dit-il, ne l'empêchait pas de dormir. Et ce genre de sentiment imprègne toute son oeuvre : à chaque page on se rend vaguement compte qu'on court à la catastrophe, et presque à chaque page on est amené à se dire qu'après tout c'est sans importance. La seule déclaration politique de Miller qui, à ma connaissance, ait jamais été imprimée, est purement négative. Il y a à peu près un an, une revue américaine, *Marxist Quarterly*, expédia à divers auteurs américains un questionnaire leur demandant de définir leur position vis-à-vis de la guerre. Miller se déclara partisan d'un pacifisme extrême : mais c'était un pacifisme strictement personnel, traduisant le refus individuel de se battre, un pacifisme dénué de tout prosélytisme – rien d'autre, en fait, qu'une déclaration d'irresponsabilité.

L'irresponsabilité a cependant plusieurs visages. En général, les écrivains qui refusent de se reconnaître dans le processus historique en cours choisissent soit de l'ignorer, soit de le combattre. S'ils parviennent à l'ignorer, ce sont probablement des imbéciles. S'ils arrivent à le comprendre suffisamment bien pour avoir envie de le combattre, ils seront probablement assez lucides pour comprendre qu'ils ne seront jamais gagnants. Voyez, par exemple, un poème comme « The Scholar

Gypsy [55] », avec sa violente dénonciation de l'« étrange mal de la vie moderne » et la magnifique image défaitiste de la strophe finale. Ce poème traduit une des attitudes littéraires courantes, peut-être même la plus répandue au cours des cent dernières années. Et de l'autre côté, il y a les « progressistes », ceux qui disent toujours *oui*, l'espèce Shaw-Wells, toujours prêts à s'élancer pour étreindre les projections de leur moi qu'ils confondent avec l'avenir. Dans l'ensemble, les écrivains des années vingt ont suivi le premier chemin, et ceux des années trente le second. À tout moment on trouve aussi, bien sûr, l'immense cohorte des Barrie, Deeping et Dell qui ne voient même pas qu'il se passe quelque chose autour d'eux. L'oeuvre de Miller est un symptôme important car elle ne participe d'aucune de ces attitudes. Miller n'essaie ni d'accélérer ni de renverser le cours du monde, mais d'autre part il est très loin de l'ignorer. Je dirai même qu'il est infiniment plus convaincu de l'imminent écroulement de la civilisation occidentale que la majorité des auteurs « révolutionnaires ». Seulement, il ne se sent pas tenu d'intervenir là-dedans le moins du monde. Il joue de la lyre pendant que Rome est en flammes mais, à la différence de l'immense majorité de ceux qui adoptent ce type de comportement, il joue le visage tourné vers le brasier.

Dans *Max and the White Phagocytes*, on trouve un de ces passages révélateurs où un auteur vous en apprend beaucoup sur lui-même en parlant de quelqu'un d'autre. Le livre contient une longue digression sur les divers journaux d'Anaïs Nin (que je n'ai pas lus, à l'exception de quelques fragments), journaux qui, je crois, n'ont jamais été publiés. Miller soutient que c'est le seul exemple d'une écriture authentiquement féminine – quelque sens que l'on accorde à ce terme. Mais le passage significatif est celui dans lequel il compare Anaïs Nin – écrivain à l'évidence éminemment subjectif et introverti – à Jonas dans le ventre de la baleine. Incidemment, Miller évoque un essai que Huxley avait consacré, il y a quelques années, au tableau du Greco, *Le Songe de Philippe II*. Huxley observe que les personnages des tableaux du Greco ont toujours l'air d'être dans le ventre d'une baleine et déclare être particulièrement épouvanté par l'idée d'être enfermé dans une « prison viscérale ». Miller réplique qu'il y a, au contraire, une infinité de choses pires que d'être avalé par une baleine, et l'on sent bien qu'il trouve quant à lui cette idée plutôt séduisante. Il fait part ici d'un fantasme probablement très répandu. Il peut être intéressant de remarquer que tout le monde, en tout cas dans les pays de langue anglaise, parle de Jonas et de la « baleine ». Bien sûr, le monstre qui a avalé Jonas était un poisson, et c'est d'ailleurs ce que dit la Bible (Jonas I, 17). Mais les enfants pensent tout naturellement à une baleine, et cette représentation enfantine persiste généralement à l'âge adulte – signe, peut-être, de l'emprise que le mythe de Jonas exerce sur notre imagination. Car le ventre d'une baleine évoque quelque chose de douillet, de confortable, de rassurant. Le Jonas « historique », si l'on peut dire, ne fut pas mécontent du tout de parvenir à s'échapper, mais innombrables sont les gens qui ont secrètement envié son sort dans leurs rêves éveillés. L'explication en est toute simple : le ventre de la baleine n'est rien d'autre qu'une matrice à l'échelle de l'adulte. Vous êtes là, dans cet espace sombre et doux qui vous enveloppe parfaitement, avec d'épaisses couches

de graisse entre vous et le monde, en mesure d'adopter une attitude de totale indifférence à l'égard de la réalité extérieure, quoi qu'il puisse arriver. Une tempête capable d'envoyer par le fond tous les cuirassés du monde ne vous parviendrait que sous la forme d'un écho lointain, à peine perceptible. Il est probable que vous ne sentiriez même pas les mouvements de la baleine. Elle pourrait se laisser balloter à la surface des flots ou s'enfoncer dans les ténèbres abyssales (à plus de mille cinq cents mètres de profondeur, si l'on en croit Melville), cela ne changerait rien pour vous. La mort exceptée, c'est là le stade ultime, indépassable, de l'irresponsabilité. Je ne sais ce qu'il en est pour Anaïs Nin, mais il ne fait pas de doute que Miller est lui-même dans le ventre de la baleine. Ses meilleurs passages, ses passages les plus caractéristiques, sont écrits du point de vue de Jonas, un Jonas consentant. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement introverti – bien au contraire. Dans le cas de Miller, il se trouve que la baleine est transparente. Seulement, il n'éprouve pas le besoin de modifier ou de maîtriser le destin qui est le sien. Il a accompli l'acte essentiel de Jonas : il s'est laissé avaler, il est passif, il *accepte*.

On voit bien ce que cela signifie. C'est une sorte de quiétisme, qui implique soit une totale incroyance, soit un degré de croyance confinant au mysticisme. Cela revient à dire « *Je m'en fous [56]* » ou « Qu'importe s'il me fait périr, je continuerai à croire en Lui », selon la façon dont il vous plaira de voir les choses. Dans la pratique, cela revient au même, la morale étant dans un cas comme dans l'autre : « Laisse courir. » Mais en un temps comme le nôtre, est-ce une attitude défendable ? Remarquez bien qu'il est à peu près impossible de s'abstenir de poser la question. Nous vivons à une époque où l'on considère comme allant de soi qu'un livre doit être sérieux, positif, « constructif ». Il y a une douzaine d'années, pareille idée aurait été accueillie par des ricanements condescendants. (« Ma chère tante, on n'écrit pas *sur* quelque chose, on *écrit*, c'est tout. ») Puis, nouveau renversement de situation, et l'on renonce à l'idée frivole que l'art est purement affaire de technique ; mais cette fois on est allé si loin dans l'autre sens que désormais un livre ne peut être un « bon livre » que s'il offre une interprétation « vraie » de la vie. Naturellement, ceux qui défendent cette opinion sont en même temps persuadés de détenir, eux, la « vérité ». Ainsi les critiques catholiques ont tendance à n'appeler « bons » que les livres de tendance catholique. Les marxistes émettent la même prétention, de manière plus tranchée, pour les ouvrages marxistes. Ainsi, par exemple, M. Edward Upward (« A Marxist Interpretation of Literature », in *The Mind in Chains*) :

Une critique littéraire qui se veut marxiste doit... proclamer bien haut qu'aucun livre écrit *aujourd'hui* ne saurait être « bon » s'il n'est pas écrit d'un point de vue marxiste ou marxisant.

Divers autres auteurs ont fait des déclarations similaires ou voisines. M. Upward met « aujourd'hui » en italiques parce qu'il se rend bien compte qu'on ne peut pas rejeter *Hamlet* sous prétexte que Shakespeare n'était pas marxiste. Néanmoins, son intéressante étude ne fait qu'effleurer cette difficulté. La plus grande part de l'héritage littéraire est imprégnée, et même fondée sur des

croyances (croyance à l'immortalité de l'âme, par exemple) qui nous paraissent aujourd'hui erronées, sinon bêtes à pleurer. Il s'agit pourtant de « bonne » littérature, si l'on prend pour critère sa survie dans le temps. M. Upward répondrait certainement qu'une croyance qui était appropriée il y a plusieurs siècles peut être aujourd'hui inappropriée, et par là débilitante. Mais nous n'en sommes guère plus avancés, dans la mesure où cela revient à considérer qu'à chaque époque *un* ensemble de croyances représente l'idée qu'on se fait le plus couramment de la vérité, et que les meilleures oeuvres littéraires de cette époque sont plus ou moins en harmonie avec cet ensemble. En fait, un tel consensus n'a jamais existé. Dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, le clivage politique et religieux existant ressemblait fort à l'antagonisme droite-gauche d'aujourd'hui. Avec le recul, la plupart de nos contemporains estimerait sans doute que le point de vue puritain-bourgeois était une meilleure approximation de la vérité que le point de vue catholique-féodal. Mais il serait faux de prétendre que les meilleurs écrivains du temps, ou même simplement la majorité d'entre eux, aient été puritains. Et il existe même de « bons » écrivains dont la conception du monde serait tenue, à n'importe quelle époque, pour fausse et stupide. Edgar Allan Poe en est un exemple. L'inspiration de Poe procède, au mieux, d'un romantisme effréné, et au pire de la folie, au sens clinique du terme. Comment se fait-il que des récits comme « Le Chat noir », « Le Coeur révélateur », « La Chute de la maison Usher », et bien d'autres, qui auraient, à peu de chose près, pu être écrits par un fou, semblent pourtant sonner juste ? Parce qu'ils sont vrais à l'intérieur d'un certain cadre de pensée, parce qu'ils se conforment aux règles de leur monde particulier, à la façon d'une estampe japonaise. Mais il apparaît que pour bien écrire sur un tel monde, il faut y croire. La différence saute aux yeux si l'on compare les contes d'Edgar Poe à ce qui est, selon moi, une reconstitution factice de leur atmosphère, je veux parler de *Minuit* de Julien Green. Ce qui frappe aussitôt, à la lecture de *Minuit*, c'est qu'aucune nécessité ne préside aux événements relatés. Tout est parfaitement arbitraire, il n'y a aucune logique en terme d'émotion. Alors que c'est justement cette *logique* que l'on ressent quand on lit les contes d'Edgar Poe, une logique démente, tout à fait convaincante dans son cadre propre. Quand, par exemple, l'ivrogne attrape le chat noir et, avec son canif, lui arrache un oeil, on sait très exactement *pourquoi* il fait cela, au point de se dire que l'on aurait agi de même. Il semble donc que, pour un auteur d'oeuvres d'imagination, la possession de la « vérité » soit moins importante que la sincérité émotionnelle. M. Upward lui-même n'irait pas jusqu'à soutenir qu'un écrivain n'a besoin de rien d'autre que d'une bonne formation marxiste. Il lui faut aussi du talent. Mais apparemment, le talent c'est la faculté de se sentir *concerné*, de *croire* réellement à ses propres croyances, qu'elles soient vraies ou erronées. Ce qui distingue, disons, Céline et Evelyn Waugh, c'est l'intensité émotionnelle. C'est la différence entre un désespoir authentique et un désespoir feint, en partie tout au moins. Et cela appelle une autre observation, peut-être moins évidente : à savoir qu'en certaines circonstances, une croyance « erronée » sera plus susceptible d'être sincère qu'une croyance « vraie ».

Si l'on considère les livres de souvenirs sur la guerre de 1914-1918, on s'aperçoit que presque tous ceux qui demeurent encore lisibles sont écrits d'un point de vue passif, négatif. Ils évoquent quelque chose qui n'a aucun sens, un cauchemar qui se déroule dans le vide. Ce n'est pas à proprement parler la vérité sur la guerre mais c'est la vérité sur les réactions individuelles à la guerre. Tout ce que voyait le soldat montant à l'assaut sous le feu des mitrailleuses ou croupissant, dans l'eau jusqu'à la taille, au fond d'une tranchée inondée, c'est qu'il vivait une terrible expérience face à laquelle il était totalement impuissant. Il avait donc plus de chances d'écrire un bon livre en partant de ce sentiment d'impuissance et d'incompréhension qu'en prétendant replacer la chose dans une perspective d'ensemble. Quant aux livres écrits pendant la guerre elle-même, les meilleurs sont dus, pour la plupart, à des gens qui ont préféré tourner le dos aux événements et faire comme si la guerre n'existait pas. M. E.M. Forster a raconté comment en 1917 il avait lu « Prufrock » et autres poésies de jeunesse d'Eliot, et dit quel bien cela lui avait fait alors de lire des poèmes « purs de tout sens civique » :

Ils chantaient l'écoeurement et l'incertitude, ils parlaient de gens qui paraissaient vrais parce que faibles ou peu sympathiques... On entendait là une protestation, feutrée certes, mais d'autant plus agréable à entendre qu'elle était feutrée... Celui qui pouvait se mettre à l'écart pour se plaindre des salons et des dames de la bonne société préservait une parcelle de notre dignité, il veillait sur l'héritage de l'humanité.

Voilà qui est fort bien dit. Dans le livre auquel j'ai déjà fait allusion, M. MacNeice cite lui aussi ce passage et commente, d'un ton quelque peu suffisant :

Dix ans plus tard, des protestations moins feutrées devaient être émises par les poètes et l'héritage de l'humanité pris en charge de manière assez différente... La contemplation d'un monde disloqué n'inspire plus que l'ennui et les successeurs d'Eliot préfèrent s'attacher à le reconstruire.

De semblables remarques abondent dans le livre de M. MacNeice. Ce dont il veut nous convaincre, c'est que les « successeurs » d'Eliot (à savoir lui-même et ses amis) ont « protesté » plus efficacement que ne l'avait fait Eliot en publiant « Prufrock » au moment où les armées alliées se lançaient à l'assaut de la ligne Hindenburg. Où faut-il trouver ces « protestations », je n'en sais rien. Mais le contraste entre le commentaire de M. Forster et celui de M. MacNeice illustre bien la différence entre un homme qui sait ce qu'a été la guerre de 1914-1918 et un homme qui s'en souvient à peine. En vérité, un individu conscient et sensible ne pouvait rien faire en 1917, sinon préserver, autant que possible, son humanité. Et une manifestation d'impuissance, voire de frivolité, était peut-être la meilleure façon d'y parvenir. Si j'avais été un combattant de la Grande Guerre, j'aurais préféré avoir entre les mains « Prufrock » que *The First Hundred Thousand*, ou les *Letters to the Boys in the Trenches* de Horatio Bottomley. J'aurais compris, comme M. Forster, que du simple fait qu'il se tenait à l'écart et perpétuait les sentiments de l'avant-guerre, Eliot veillait sur l'héritage de l'humanité. Quel bonheur, dans une telle époque, de découvrir les doutes et les hésitations d'un intellectuel d'âge mûr, affligé d'un début de calvitie ! Voilà qui change du maniement de la baïonnette ! Après les bombes, les queues devant les magasins d'alimentation et les affiches de propagande pour l'armée, une voix humaine !

Quel bonheur !

Mais tout compte fait, la guerre de 1914-1918 n'a été qu'un moment d'exacerbation d'une crise pratiquement continue. Aujourd'hui, il est à peine besoin d'une guerre pour nous rendre palpable la décomposition de notre société et l'impuissance grandissante de tous les individus honnêtes. C'est pourquoi je crois que le point de vue passif de l'oeuvre de Henry Miller, son refus de prêter la main, est justifié. Qu'il exprime ou non ce que les gens *devraient* ressentir, on peut en discuter ; mais il est en tout cas probable que son oeuvre reflète assez bien ce qu'ils ressentent effectivement. Là encore, c'est une voix humaine au milieu du fracas des bombes, une voix américaine chaleureuse, « pure de tout sens civique ». Pas de sermons, mais la simple vérité subjective. C'est apparemment ainsi qu'il est encore possible d'écrire un bon roman. Non pas un roman édifiant, mais un roman qui vaut la peine d'être lu et dont on se souvient une fois qu'on l'a lu.

Alors que j'écrivais ce texte, une nouvelle guerre éclatait en Europe. À moins qu'elle ne dure plusieurs années et ne ruine la civilisation occidentale, elle connaîtra un dénouement tel que l'on s'acheminera vers une autre guerre qui, elle, finira le travail. Mais la guerre n'est qu'une « paix exacerbée ». Guerre ou pas, ce qui saute aujourd'hui aux yeux, c'est l'effondrement du capitalisme du *laissez-faire* et de la culture libérale-chrétienne. Jusqu'à une date récente, on ne mesurait pas toutes les conséquences d'un tel fait, car on s'imaginait généralement que le socialisme pouvait préserver, et même étendre encore, l'atmosphère du libéralisme. On commence maintenant à comprendre à quel point cette idée était fautive. Il est à peu près certain que nous entrons dans une ère de dictatures totalitaires – une ère où la liberté de pensée commencera par être un péché mortel, avant de devenir une simple abstraction vidée de tout sens. L'individu autonome est appelé à disparaître. Mais cela signifie que la littérature, en tout cas sous la forme que nous lui connaissons, devra disparaître, au moins temporairement. La littérature du libéralisme agonise ; la littérature du totalitarisme n'a pas encore fait son apparition, et l'on imagine mal à quoi elle pourrait ressembler. L'écrivain, lui, est assis sur un iceberg en train de fondre : c'est un anachronisme, une survivance de l'âge bourgeois, une espèce aussi sûrement vouée à l'extinction que l'hippopotame. Miller m'apparaît comme un être hors du commun parce qu'il a vu et dit cela tout haut bien avant la plupart de ses contemporains, à une époque, en fait, où ceux-ci se gargarisaient d'une prétendue renaissance de la littérature. Plusieurs années auparavant, Wyndham Lewis avait déjà annoncé la fin de l'âge d'or de la langue anglaise, mais cela pour des raisons différentes et plutôt superficielles. Désormais, il est un fait capital pour tout écrivain digne de ce nom : le monde qui nous attend n'est pas un monde pour les écrivains. Cela ne signifie pas qu'il ne peut pas contribuer à la venue de la nouvelle société ; cela signifie simplement qu'il ne peut pas y contribuer *en tant qu'écrivain*. Car en tant qu'écrivain, c'est un libéral, et nous sommes en train d'assister à la destruction du libéralisme. Il semble donc que, dans les quelques années de liberté de parole qui nous restent, tout roman valant la peine d'être lu

adoptera plus ou moins le schéma millerien – je ne dis pas par sa technique ou son sujet, mais par son point de vue implicite. L'attitude passive reviendra, mais cette passivité sera plus consciente qu'auparavant. Le progrès et la réaction se sont révélés être, l'un comme l'autre, des leurres. Il ne reste apparemment que le quietisme – se soumettre par avance à la réalité pour lui ôter tout caractère menaçant ; rentrer dans le ventre de la baleine – ou plus exactement reconnaître que nous y sommes (car nous y sommes, sans aucun doute). S'abandonner à la marche du monde, cesser de s'insurger contre l'évolution en cours ou de prétendre la maîtriser ; simplement l'accepter, la subir, l'enregistrer. Cela me paraît être la formule qu'est appelé à adopter tout romancier doté de sensibilité. Il est aujourd'hui très difficile d'imaginer un roman procédant d'une inspiration plus positive, plus « constructive », qui ne soit pas émotionnellement faux.

Est-ce à dire que Miller est un « grand auteur », un nouvel espoir de la littérature de langue anglaise ? Absolument pas, et Miller serait le dernier à avoir de telles prétentions. Nul doute qu'il continuera à écrire – une fois qu'on a mis la main à la plume on ne peut plus la lâcher –, à écrire en compagnie d'autres écrivains ayant un état d'esprit assez proche pour qu'on puisse commencer à parler d'« école » – je pense à Lawrence Durrell, Michael Fraenkel et quelques autres. Mais Miller me paraît être fondamentalement l'homme d'un seul livre. Je crains de le voir un jour ou l'autre sombrer dans le galimatias ou le charlatanisme : on en découvre déjà des signes dans ses oeuvres plus récentes. Je n'ai pas encore lu son dernier livre, *Tropic of Capricorn*. Non que je n'aie pas eu envie de le lire, mais la police et les services des douanes m'ont jusqu'ici empêché de l'avoir entre les mains. Cela dit, je serais surpris qu'il approche de la qualité de *Tropic of Cancer* ou des premiers chapitres de *Black Spring*. Comme d'autres romanciers autobiographiques, Miller avait en lui de quoi réussir une oeuvre à la perfection, et il l'a réussie. Si l'on considère ce qu'a été le roman dans les années dix-neuf cent trente, on admettra que ce n'est pas rien.

Les livres de Miller sont publiés à Paris par Obelisk Press. J'ignore ce qu'il adviendra d'Obelisk Press à présent que la guerre a éclaté et que l'éditeur Jack Kahane est mort, mais je sais qu'on peut toujours se procurer les livres. Je conseille vivement à ceux qui ne l'auraient pas encore fait de lire *Tropic of Cancer*. Avec un peu de débrouillardise, ou en payant un peu plus que le prix normal, on peut en dénicher un exemplaire, et même si certains passages vous déçoivent, le livre se gravera dans votre mémoire. C'est en outre un livre « important » – quoique dans un sens différent de celui qu'on donne d'habitude à ce mot. On dit en général d'un roman qu'il est « important » quand il « dénonce impitoyablement » telle ou telle chose, ou quand il se distingue par ses innovations formelles. On ne peut rien dire de tel de *Tropic of Cancer*. L'importance de l'ouvrage tient essentiellement à sa valeur symptomatique : il nous révèle – c'est du moins mon opinion – le seul prosateur de quelque valeur qui soit apparu dans un pays anglophone au cours des dernières années. Même si l'on juge la louange exagérée, on conviendra cependant que Miller est un écrivain

qui sort de l'ordinaire, un auteur qui mérite quelque attention. Et pourtant c'est un auteur totalement négatif, non constructif, amoral, un Jonas à l'état pur, une sorte de Whitman errant dans un charnier. Comme symptôme, cela est plus significatif que le fait qu'il se publie chaque année en Angleterre à peu près cinq mille romans et que, sur ces cinq mille, quatre mille neuf cents soient bons à jeter à la poubelle. Cela prouve que toute grande littérature est impossible tant que le monde n'aura pas été reconstruit sur de nouvelles bases.

(1940)

Contrairement à la croyance populaire, le passé n'était pas plus riche en événements que notre présent. Si nous avons cette impression, c'est que rétrospectivement des faits qui se sont produits à des années d'intervalle paraissent se télescoper, et aussi parce que nous conservons très peu de souvenirs dans leur état originel. C'est en grande partie à cause des films, livres et recueils de mémoires apparus depuis que la guerre de 1914-1918 est censée avoir possédé une qualité épique qui manque à la guerre présente.

Mais si vous avez connu cette époque-là et parvenez à faire la part de vos souvenirs réels et des accrétions ultérieures, vous découvrez que ce ne sont pas les grands événements qui vous ont alors particulièrement touché. Ainsi je ne pense pas que la bataille de la Marne ait eu pour la majorité des gens la qualité mélodramatique qu'on lui a conférée par la suite. Je ne me souviens même pas d'avoir entendu prononcer les mots « bataille de la Marne » avant qu'un certain nombre d'années ne se soient écoulées. Tout ce que l'on savait alors, c'est que les Allemands se trouvaient à trente-cinq kilomètres de Paris – ce qui était assez terrifiant, après les récits répandus sur les atrocités en Belgique – et puis que, pour une raison ou pour une autre, ils avaient battu en retraite. J'avais onze ans quand la guerre a éclaté. Si je passe au crible mes souvenirs et fais abstraction de ce que j'ai appris par la suite, je dois avouer que rien dans toute cette guerre n'a produit sur moi une impression comparable à ce que j'avais ressenti quelques années auparavant, lors du naufrage du *Titanic*. Ce désastre, d'importance somme toute secondaire, avait ému le monde entier, et l'émotion ressentie alors n'est pas encore oubliée. Je me souviens des minutieuses descriptions de l'événement, pleines de détails terribles, lues à table, au petit déjeuner (en ce temps-là, c'était une habitude très répandue que de faire à voix haute la lecture du journal) ; et je me souviens que, dans la longue liste des horreurs rapportées, le détail qui m'avait le plus marqué, c'était qu'à la fin le *Titanic* avait basculé d'un coup, s'enfonçant par la proue, de sorte que les gens agglutinés sur la poupe s'étaient retrouvés à plus de cent mètres dans les airs avant de faire le grand plongeon dans l'abîme. Cela me donna alors une brusque sensation de vertige au creux de l'estomac, que je ressens aujourd'hui encore. Rien au cours de la guerre n'a jamais fait naître en moi pareille sensation.

Du début de la guerre, je garde trois souvenirs très vifs qui, du fait même de leur insignifiance, ont le mérite de ne rien devoir à ce qui s'est passé ensuite. Le premier est celui d'un portrait chargé de l'« Empereur allemand » (le mot tant abhorré de « Kaiser » n'a commencé, je crois, à se répandre qu'un peu plus tard) qui était apparu dans les derniers jours de juillet. Les gens se montrèrent quelque peu choqués par cette manière cavalière de traiter la royauté (« Un si bel homme, je vous assure !»), alors même que nous étions à la veille de la guerre. Le

deuxième souvenir se rapporte au moment où l'armée réquisitionna tous les chevaux de notre petite bourgade campagnarde, et qu'un cocher de fiacre éclata en sanglots sur la place du marché en voyant qu'on lui enlevait le cheval qui avait travaillé pour lui pendant des années. Le troisième est celui d'une foule de jeunes hommes à la gare du chemin de fer, se disputant les journaux du soir qui venaient d'arriver par le train de Londres. Les piles de journaux vert pois (certains étaient encore, à l'époque, imprimés sur un papier de cette couleur), les cols durs, les pantalons étroits et les chapeaux melon ont laissé en moi une trace infiniment plus durable que le nom des terribles batailles qui se livraient déjà aux frontières de la France.

Des années qui suivirent, je me rappelle surtout les épaules carrées, les mollets rebondis et les éperons cliquetants des artilleurs – leurs uniformes me plaisaient beaucoup plus que ceux de l'infanterie. Et si vous me demandez de dire franchement quel est le principal souvenir que j'ai gardé de la toute dernière période de la guerre, je vous répondrai : la margarine. C'est là un bel exemple de l'épouvantable égoïsme des enfants : vers 1917, la guerre n'affectait plus guère que nos estomacs. Dans la bibliothèque de l'école, une grande carte du front de l'Ouest était punaisée sur un chevalet, avec un fil de soie rouge qui courait en zigzag le long d'une rangée d'épingles à dessin. Le fil se déplaçait par moments d'un ou de deux centimètres à droite ou à gauche, et cela représentait chaque fois des monceaux de cadavres. Je n'y prêtais pas attention. Je me trouvais avec des camarades d'une intelligence supérieure à la moyenne, et pourtant je ne me souviens pas d'un seul événement important de cette époque dont nous ayons vraiment mesuré la portée. La révolution russe, par exemple, ne fut réellement remarquée que par ceux dont les parents avaient investi des capitaux en Russie. Chez les très jeunes, on commença bien avant la fin de la guerre à afficher son pacifisme. Se montrer aussi indolent que possible aux défilés de l'O.T.C. et se désintéresser de la guerre était considéré comme la marque d'un esprit éclairé. Les jeunes officiers revenant du front, encore sous le coup de la terrible expérience qu'ils avaient vécue et écoeurés par l'attitude de la jeune génération pour qui cette expérience ne signifiait rien, ne manquaient jamais de nous sermonner sur notre mollesse. Mais naturellement, aucun de leurs arguments ne pouvait nous atteindre. Ils nous aboyaient que la guerre était une « bonne chose », qu'elle vous « endurcissait », qu'elle vous « redonnait du tonus ». Nous nous contentions de ricaner, défendant le pacifisme borné propre aux pays s'abritant derrière la puissance de leurs forces navales. Dans les années qui suivirent la guerre, avoir une quelconque connaissance des choses militaires ou leur témoigner le moindre intérêt – ne serait-ce que savoir par quel bout du fusil sort la balle – était suspect dans les cercles « éclairés ». La guerre de 1914-1918 se réduisait pour nous à une boucherie inutile, et ceux-là même qui y avaient trouvé la mort étaient en un certain sens à blâmer. J'ai souvent ri à l'idée de cette affiche de recrutement où l'on voyait un enfant demandant à son père tout penaud : « Qu'as-tu fait pendant la Grande Guerre, papa ? » – pensant à tous ces hommes qui s'étaient enrôlés précisément à cause de cette affiche et s'étaient vus ensuite méprisés par leurs

enfants pour ne pas avoir été alors objecteurs de conscience.

Mais les morts eurent finalement leur revanche. À mesure que la guerre s'éloignait dans le passé, ma génération, celle de ceux qui s'étaient trouvés « juste un peu trop jeunes », comprenait combien cette expérience qu'elle n'avait pas vécue était importante. Vous ne vous sentiez pas tout à fait un homme, pour l'avoir manquée. J'ai passé les années 1922-1927 principalement aux côtés d'hommes un peu plus vieux que moi, qui avaient fait la guerre. Ils en parlaient tout le temps, avec horreur bien sûr, mais aussi avec une nostalgie sans cesse grandissante. Cette nostalgie se reflète parfaitement dans les livres écrits en Angleterre sur cette guerre. D'ailleurs la réaction pacifiste n'a été qu'un épisode éphémère et même les « juste un peu trop jeunes » avaient tous été préparés à la guerre. La plupart des Anglais appartenant à la classe moyenne sont formés à la guerre dès le berceau, non pas pratiquement mais moralement. Le premier slogan politique dont je me souviens est : « We want eight and we won't wait » (Nous en voulons huit [cuirassés] et tout de suite). À sept ans, j'étais membre de la Navy League et portais un costume de marin avec « H.M.S. Invincible » brodé sur ma casquette. Et avant mon passage à l'O.T.C. de ma *public school*, j'étais dans un corps de cadets d'une *private school*. Depuis l'âge de dix ans, je me suis toujours trouvé, par périodes, en train de manier un fusil pour me préparer non seulement à la guerre, mais à un genre particulier de guerre, cette guerre où les canons se déchaînent en un formidable orgasme sonore et où, à l'heure dite, vous jaillissez de la tranchée en vous brisant les ongles sur les sacs de sable pour vous précipiter, à travers la boue et les barbelés, vers les mitrailleuses ennemies. Je suis sûr que la fascination exercée par la guerre d'Espagne sur les gens de ma génération tenait en partie à sa ressemblance avec la Grande Guerre. À certains moments, Franco fut à même de réunir assez d'avions pour mener une guerre moderne, et ce furent là les moments décisifs. Mais pour le reste, ce n'était qu'une pâle imitation de 14-18, une guerre de position avec des tranchées, de l'artillerie, des attaques surprise, des tireurs isolés, de la boue, des barbelés, des poux et de l'inaction. Au début de 1937, la portion du front d'Aragon où je me trouvais devait ressembler fort à un secteur tranquille des lignes françaises de 1915. Il n'y manquait que l'artillerie. Même dans les rares occasions où tous les canons installés à Huesca et devant Huesca tiraient simultanément, cela ne faisait qu'un bruit intermittent et assez peu menaçant, comme un orage qui s'éloigne. Les obus de six pouces des canons franquistes faisaient pas mal de bruit en explosant, mais il n'y en avait jamais plus d'une douzaine qui s'écrasaient simultanément au sol. La première fois que j'entendis l'artillerie « se déchaîner », comme on dit, je fus presque déçu. Ce n'était pas du tout le formidable grondement ininterrompu que mes sens attendaient depuis vingt ans.

Je ne saurais dire en quelle année exactement je me suis rendu compte que la guerre actuelle était inéluctable et qu'elle approchait à grands pas. Après 1936, bien sûr, seul un idiot congénital pouvait en douter. Pendant plusieurs années, cette guerre qui menaçait fut pour moi un cauchemar, et il m'arriva même d'écrire

des pamphlets et de prendre la parole en public pour la dénoncer. Mais dans la nuit qui précéda l'annonce du pacte germano-soviétique, je rêvai que la guerre avait commencé. C'était un de ces rêves qui, quelle que soit la signification qu'un disciple de Freud leur trouverait, vous révèlent parfois l'état réel de vos sentiments. Ce rêve m'apprit deux choses : un, que j'éprouverais plutôt du soulagement quand éclaterait cette guerre tant redoutée et, deux, que j'étais au fond un patriote, que je ne me livrerais pas à des manoeuvres de sabotage, n'agirais pas contre mon camp mais soutiendrais l'effort de guerre et prendrais, si possible, part aux combats. En descendant de ma chambre, je trouvai le journal qui annonçait le voyage inopiné de Ribbentrop à Moscou [58]. Ainsi donc la guerre était là, et le gouvernement, fut-ce celui de Chamberlain, pouvait être assuré de ma loyauté. Inutile de préciser que cette déclaration de loyauté était et demeure purement verbale. Le gouvernement a refusé – comme à la plupart des gens que je connais – de me confier ne serait-ce qu'un poste d'employé de bureau ou de simple soldat. Mais cela ne change en rien mes sentiments. D'ailleurs, un jour ou l'autre, ils seront bien obligés de faire appel à nous.

Si l'on me demandait pourquoi je soutiens l'effort de guerre, je crois que je serais capable de l'expliquer. Il n'y a pas de troisième voie entre résister à Hitler ou capituler devant lui ; et d'un point de vue socialiste, je puis dire qu'il est préférable de résister. D'ailleurs je ne trouve aucun argument en faveur de la capitulation qui ne soit pas une insulte à la résistance républicaine en Espagne, à la résistance chinoise face au Japon, etc. Mais je ne prétends pas que ce sentiment suffise à expliquer mes actes. Ce que m'a fait comprendre ce rêve, c'est que le long entraînement au patriotisme subi par tous les membres de la classe moyenne anglaise a porté ses fruits, et que du moment où l'Angleterre se trouvait confrontée à de sérieux ennemis il m'était impossible de faire du sabotage. Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces mots. Le patriotisme n'a absolument rien de commun avec le conservatisme. C'est l'amour que l'on porte à quelque chose qui change mais que l'on ressent comme mystiquement identique – à la manière de l'amour que d'ex-Blancs devenus bolcheviks portent à la Russie. Être fidèle à la fois à l'Angleterre de Chamberlain et à celle de demain pourrait paraître chose impossible, si l'on n'avait chaque jour l'occasion de constater ce phénomène. Seule une révolution peut sauver l'Angleterre : cela est évident depuis des années, mais à présent la révolution est en marche et elle peut progresser très vite, pour peu que nous sachions nous garder de Hitler. D'ici deux ans, peut-être même un an, si nous tenons bon, nous assisterons à des changements qui surprendront les imbéciles qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Sans doute faudra-t-il que le sang rougisse le pavé de Londres. Eh bien, qu'il en soit ainsi, si cela est nécessaire. Mais quand les milices rouges cantonneront au Ritz, je continuerai à penser que l'Angleterre qu'on m'a appris à aimer, depuis si longtemps et pour tant de raisons différentes, demeure d'une certaine manière vivante.

J'ai grandi dans un climat imprégné de militarisme, puis j'ai passé cinq longues

et mornes années bercées par le son du clairon. Aujourd'hui encore, j'ai le vague sentiment d'un sacrilège si on ne se met pas au garde-à-vous quand on joue le « God save the King ». C'est évidemment puéril, mais je préfère avoir reçu ce type d'éducation plutôt que de ressembler à ces intellectuels de gauche « éclairés » au point de ne pouvoir comprendre les plus élémentaires émotions. Ce sont justement les individus dont le coeur n'a *jamais* palpité à la vue de l'Union Jack qui, le moment venu, feront faux bond à la révolution. Que l'on compare le poème écrit par John Cornford peu avant d'être tué, « Before the Storming of Huesca », et le « There's a breathless hush in the Close tonight » de sir Henry Newbolt. Si l'on met de côté les différences techniques, qui sont simplement affaire d'époque, on s'apercevra que la charge émotionnelle des deux poèmes est presque absolument identique. Le jeune communiste trouvant une mort héroïque dans les Brigades internationales était un pur produit des *public schools*. Il avait changé d'allégeance mais pas d'émotions. Qu'est-ce que cela prouve ? Simplement qu'il est possible de bâtir un socialiste sur la dépouille d'un Blimp, qu'une forme de loyauté peut se transmuier en une autre, que le patriotisme et les vertus militaires, aussi peu prisés soient-ils des petits marquis de la gauche, répondent à un besoin spirituel, et qu'aucun substitut ne leur a encore été trouvé.

(1940)

## *Note autobiographique*

Né en 1903 à Motihari, au Bengale, je suis le deuxième enfant d'une famille d'Anglais des Indes. Ayant eu la chance d'obtenir une bourse, j'ai fait mes études à Eton (1917-1921), mais faute de travail, je n'ai pas appris grand-chose, si bien que je ne crois pas que mon passage à Eton ait guère eu d'influence formatrice sur le cours de ma vie.

De 1922 à 1927, j'ai servi dans les rangs de la police impériale des Indes, en Birmanie. J'ai fini par démissionner, en partie parce que le climat m'avait abîmé la santé, en partie parce que je caressais déjà le projet d'écrire des livres, enfin et surtout, parce que je ne pouvais plus continuer à servir un impérialisme que j'avais fini par considérer comme une simple entreprise de gangstérisme. De retour en Europe, j'ai passé un an et demi environ à Paris, écrivant des romans et des nouvelles dont aucun éditeur ne voulut. Mon pécule épuisé, je traversai quelques années de grande pauvreté au cours desquelles j'exerçai notamment les métiers de plongeur, précepteur et professeur dans des *private schools* peu cotées. J'ai aussi travaillé pendant un peu plus d'un an comme vendeur à temps partiel dans une librairie londonienne, travail en soi intéressant mais qui avait l'inconvénient de m'obliger à vivre à Londres, ville dont j'ai horreur. Vers 1935, je me trouvai enfin en mesure de vivre de ma plume et, à la fin de cette année, j'allai m'installer à la campagne où j'ouvris une petite épicerie-bazar. L'affaire était à peine rentable, mais j'y ai appris des choses sur le commerce qui pourraient m'être utiles si jamais je devais m'aventurer à nouveau dans cette voie. Je me suis marié au cours de l'été 1936. À la fin de la même année, je pris le chemin de l'Espagne pour participer à la guerre civile, et ma femme m'y suivit peu après. Je combattis pendant quatre mois sur le front d'Aragon dans les rangs des milices du P.O.U.M. et reçus une blessure assez grave qui, par bonheur, n'eut pas trop de séquelles. Depuis lors, mis à part un hiver passé au Maroc, je ne puis honnêtement dire avoir fait grand-chose, à part écrire des livres, élever des poules et cultiver quelques légumes.

Ce que j'ai vu en Espagne, et ce que j'ai connu depuis du fonctionnement intérieur des partis de gauche, m'a fait prendre la politique en horreur. J'ai été un temps membre de l'Independant Labour Party, mais je m'en suis retiré au début de l'actuel conflit, considérant que ce parti disait n'importe quoi et suivait une ligne politique qui ne pouvait que faire le jeu de Hitler. Par conviction personnelle, je suis résolument « de gauche », mais je crois que pour préserver son intégrité un écrivain doit rester libre de toute attache partisane.

Les auteurs qui m'intéressent le plus et que je ne me lasse jamais de lire sont Shakespeare, Swift, Fielding, Dickens, Charles Reade, Samuel Butler, Zola, Flaubert et, chez les contemporains, James Joyce, T.S. Eliot et D.H. Lawrence.

Mais je crois que, parmi les modernes, l'auteur qui m'a le plus influencé est Somerset Maugham : j'aime énormément sa façon de raconter une histoire sans détours ni fioritures. En dehors de mon travail d'écrivain, j'ai la passion du jardinage, et en particulier des jardins potagers. J'aime la cuisine et la bière anglaises ; les vins rouges français, les vins blancs espagnols, le thé indien, le tabac fort, le chauffage au charbon, l'éclairage aux bougies et les fauteuils confortables. Je déteste les grandes villes, le bruit, les voitures, la radio, les nourritures en conserve, le chauffage central et le mobilier « moderne ». Les goûts de ma femme s'accordent presque parfaitement aux miens. Ma santé est mauvaise, mais cela ne m'a jamais empêché de faire ce que j'avais le désir de faire, à part – jusqu'ici – m'engager pour me battre dans l'actuel conflit. Peut-être convient-il encore de préciser que, si tout ce que j'ai dit de moi ici est vrai, George Orwell n'est pas mon véritable nom.

Pour l'instant, et principalement à cause des bouleversements apportés par la guerre, je n'ai aucun roman en chantier, mais je songe très sérieusement à un grand roman en trois parties qui porterait pour titre soit *The Lion and the Unicorn*, soit *The Quick and the Dead*, dont j'espère avoir terminé le premier volet dans le courant de l'année 1941.

Ouvrages publiés : *Down and Out in Paris and London* (1933), *Burmese Days* (d'abord publié en Amérique, avant d'être publié sous une forme quelque peu expurgée en Angleterre, 1934), *A Clergyman's Daughter* (1935), *Keep the Aspidistra Flying* (1936), *The Road to Wigan Pier* (1937), *Homage to Catalonia* (1938), *Coming Up for Air* (1939), *Inside the Whale* (1940).

(1940)

## *Le fascisme prophétisé*

La réédition du livre de Jack London, *The Iron Heel*, met à la portée de tous un livre qui a été très recherché pendant les années de l'offensive fasciste. Comme d'autres ouvrages de Jack London, il a eu de nombreux lecteurs en Allemagne et s'est acquis la réputation d'une oeuvre visionnaire décrivant avec précision l'ascension de Hitler. En fait, ce n'est pas ça du tout. *The Iron Heel* est simplement un récit ayant pour thème l'oppression capitaliste, écrit en un temps où diverses réalités qui ont rendu le fascisme possible – ainsi le brutal retour en force des nationalismes – n'étaient guère aisées à prévoir.

Là où, en revanche, London a fait preuve d'une prescience aiguë, c'est en comprenant que le passage au socialisme ne se ferait pas automatiquement, ni même facilement. La classe capitaliste n'allait pas disparaître, minée par ses « contradictions internes », comme une fleur qui meurt à la fin de la belle saison. La classe capitaliste était assez astucieuse pour comprendre ce qui se passait, pour oublier momentanément ses conflits internes et lancer sa contre-attaque contre le monde ouvrier. La lutte qui s'ensuivrait serait la plus sanglante et la plus impitoyable que le monde ait jamais connue.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher *The Iron Heel* d'un autre ouvrage de fiction anticipatrice, écrit quelques années plus tôt, et auquel le livre de London doit beaucoup : je veux parler de *The Sleeper Wakes*, de Herbert George Wells. On découvre ainsi les limites de London, en même temps que l'intérêt qu'il y a à ne pas être, comme Wells, un homme parfaitement civilisé. Littérairement parlant, *The Iron Heel* est très inférieur à l'oeuvre de Wells. C'est un livre à l'écriture incertaine, qui ne témoigne d'aucune compréhension des ressources de la science et dont le héros est ce genre de gramophone humain qui tend à disparaître jusque dans les tracts socialistes. Mais c'est précisément grâce à son côté « sauvage » que London a pu comprendre ce qui apparemment devait échapper à Wells, à savoir qu'une société hédoniste ne saurait se maintenir durablement.

Tous ceux qui ont lu *The Sleeper Wakes* s'en souviennent. C'est la vision anticipée d'un monde sinistre, d'un monde nickelé où la société s'est figée en un système de castes rigides et où les ouvriers sont perpétuellement tenus en esclavage. C'est aussi un monde sans projet, dans lequel les classes supérieures, qui vivent du labeur des ouvriers, sont formées d'êtres mous, cyniques et totalement désabusés. Il n'y a dans la vie aucun but qui mérite d'être poursuivi, rien qui ressemble à la ferveur du révolutionnaire ou du martyr chrétien.

Dans *Brave New World* d'Aldous Huxley, sorte de parodie d'après-guerre de l'utopie wellsienne, ces tendances sont encore exagérées. Le principe hédoniste est ici poussé à son paroxysme, le monde entier n'est plus qu'un vaste hôtel sur la Riviera. Mais s'il est une brillante caricature du présent (le présent de 1930),

*Brave New World* ne jette probablement aucune lumière sur l'avenir. Aucune société de l'espèce dépeinte ne pourrait subsister plus de deux ou trois générations, car une classe dirigeante ne pensant qu'à se « donner du bon temps » perdrait très vite tout ressort vital. Toute classe dirigeante a besoin d'observer une morale stricte, elle doit être animée d'une foi quasi religieuse en elle-même, d'une mystique. London l'a bien compris et, s'il présente la caste de ploutocrates qui gouvernent le monde pendant sept siècles comme des monstres inhumains, il se garde d'en faire des oisifs ou des sensualistes. Ils ne peuvent se maintenir en place que pour autant qu'ils croient sincèrement que la civilisation dépend d'eux et d'eux seuls – et en ce sens ils sont aussi courageux, capables et dévoués que les révolutionnaires qui les combattent.

Sur le plan intellectuel, London acceptait les conclusions du marxisme et pensait que les « contradictions » du capitalisme – la surproduction, les crises et tout le reste – subsisteraient même si la classe capitaliste parvenait à s'organiser en une force unifiée. Mais, par son tempérament, il se distinguait très nettement de la majorité des marxistes. Avec son goût pour la violence et la force physique, sa croyance en une « aristocratie naturelle », son culte de l'animalité et son exaltation de la sauvagerie primitive, il avait en lui ce qu'on pourrait sans exagération appeler une tendance au fascisme. Et cela l'a sans doute aidé à comprendre la façon dont réagirait la classe possédante dès qu'elle se sentirait vraiment menacée.

C'est précisément sur ce point que les socialistes marxistes ont pour la plupart achoppé. Ils ont donné de l'histoire une interprétation si mécaniste qu'ils n'ont même pas su prévoir des dangers pourtant évidents aux yeux d'individus qui n'avaient jamais entendu prononcer le nom de Marx. On reproche parfois à Marx de n'avoir pas su prédire la montée du fascisme. Je ne sais pas si cela est vrai ou non – à son époque, il n'aurait pu le faire qu'en termes très vagues –, mais ce qui est certain, c'est que ses adeptes n'ont vu en quoi le fascisme était dangereux que le jour où ils se sont eux-mêmes retrouvés à l'entrée du camp de concentration. Plus d'un an *après* que Hitler fut arrivé au pouvoir, le marxisme officiel proclamait encore que celui-ci était quantité négligeable et que le « social-fascisme » (c'est-à-dire la démocratie) était le véritable ennemi. London n'aurait sans doute pas fait pareille erreur. Il savait que les lois économiques n'agissent pas de la même façon que la loi de la pesanteur, qu'elles peuvent longtemps être tenues en suspens par des gens qui, comme Hitler, croient en leur destin.

*The Iron Heel* et *The Sleeper Wakes* sont tous deux écrits du point de vue populaire. *Brave New World*, bien qu'étant avant tout une critique de l'hédonisme, est aussi, par voie de conséquence, une dénonciation du totalitarisme et du règne sans partage d'une caste. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ces ouvrages d'une utopie moins connue qui envisage la lutte des classes du point de vue de la classe supérieure, ou plutôt de la classe moyenne – je veux parler de *The Secret of the League*, d'Ernest Bramah.

Ce livre a été écrit en 1907, au moment où l'essor du mouvement ouvrier commençait à effrayer les membres des classes moyennes qui se croyaient, à tort, menacées par ceux d'en bas plutôt que par ceux d'en haut. Vu sous l'angle de la prophétie politique, l'ouvrage est assez banal, mais il présente un grand intérêt par la lumière qu'il projette sur la mentalité de la classe moyenne en période de crise.

L'auteur imagine un gouvernement travailliste accédant au pouvoir avec une majorité si considérable qu'il serait vain d'espérer l'en chasser. Ce gouvernement, toutefois, se garde de mettre en place une économie véritablement socialiste : il se borne à utiliser le capitalisme au bénéfice des travailleurs en pratiquant une politique de hausse continue des salaires, en créant une gigantesque armée de bureaucrates et en accablant d'impôts les classes supérieures. Si bien que « tout part à vau-l'eau », selon l'expression consacrée. Par ailleurs, en matière de politique étrangère, le nouveau gouvernement se comporte à peu près comme le gouvernement d'Union que nous avons connu entre 1931 et 1939. Les classes moyennes et supérieures forment alors une coalition secrète et organisent leur révolte d'une manière très ingénieuse, du moins dans le cadre d'un capitalisme purement national : elles décrètent la grève des consommateurs. Deux ans durant, les membres des classes supérieures font secrètement provision de mazout et convertissent les installations industrielles de façon à utiliser ce combustible au lieu du charbon. Puis, brusquement, c'est le boycott de la principale industrie britannique, l'industrie charbonnière. Les mineurs se trouvent placés devant le fait accompli : aucun débouché pour le charbon pendant deux ans. C'est le chômage, et son cortège de misères, qui aboutit à une guerre civile au cours de laquelle les classes supérieures (trente ans avant Franco !) bénéficient de l'aide étrangère. Victorieuses, elles suppriment les syndicats et instituent un régime « fort », sans parlement – autrement dit un régime que nous qualifierions aujourd'hui de « fasciste ». Le ton général du livre est plutôt jovial, comme le permettait encore l'époque, mais ce à quoi tend l'auteur est sans équivoque.

Comment un écrivain honnête et sympathique comme Ernest Bramah a-t-il pu voir dans l'écrasement total du prolétariat une perspective plutôt réjouissante ? En fait, c'est tout bonnement la réaction d'une classe moyenne en difficulté, qui se sentait menacée non pas tant dans ses privilèges économiques que dans ses valeurs morales et son mode de vie. On découvre le même type de réflexe social d'hostilité à la classe ouvrière chez un écrivain antérieur, mais d'une tout autre importance, George Gissing. Le temps et Hitler aidant, les classes moyennes ont appris un certain nombre de choses et aujourd'hui elles ne feraient peut-être pas cause commune avec leurs oppresseurs contre leurs alliés naturels. Mais leur attitude dépendra en partie de la manière dont on les aura traitées, et l'imbécile propagande socialiste, avec sa manie de s'en prendre systématiquement au « petit bourgeois », porte à cet égard une lourde responsabilité.

(1940)

## *Le lion et la licorne : socialisme et génie anglais*

### PREMIÈRE PARTIE ANGLETERRE, VOTRE ANGLETERRE [59]

#### I

Tandis que j'écris ces lignes, des êtres humains on ne peut plus civilisés parcourent le ciel au-dessus de moi, essayant de me tuer.

Ils n'éprouvent aucune animosité envers moi en tant qu'individu, pas plus que moi envers eux. Ils « ne font que leur devoir », comme on dit. La plupart d'entre eux, j'en suis sûr, sont des hommes doux et respectueux des lois, qui pas une seconde ne songeraient, dans la vie courante, à assassiner leur prochain. Mais si l'un d'entre eux arrive à me réduire en charpie avec une bombe bien placée, il n'en perdra pas pour autant le sommeil. Il sert son pays, ce qui l'absout automatiquement de tout péché.

Il est impossible de rien comprendre au monde moderne si l'on n'admet pas la terrifiante puissance du patriotisme, de la loyauté nationale. Dans certaines circonstances, ce patriotisme peut s'effondrer, il peut ne pas exister à certains stades de la civilisation, mais en tant que force *positive*, il n'y a rien qui puisse lui être opposé. Le christianisme et l'internationalisme socialiste ne font pas le poids face à lui. Si Hitler et Mussolini ont accédé au pouvoir dans leurs pays respectifs, c'est en grande partie parce qu'ils ont, à la différence de leurs adversaires, compris ce fait.

Par ailleurs, il faut bien admettre que la division du monde en nations repose sur d'authentiques différences de mentalité. Jusqu'à une date récente, il était de bon ton d'affirmer que tous les êtres humains sont au fond très semblables : mais il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte que le comportement humain moyen varie énormément d'un pays à l'autre. Des choses peuvent se produire dans un pays qui seraient impossibles dans un autre. Ainsi, la purge de juin de Hitler [60] n'aurait pu avoir lieu en Angleterre. Et les Anglais se distinguent d'ailleurs de bien des façons des autres nations occidentales. On en trouve une sorte de confirmation *a contrario* dans le peu de goût qu'ont la plupart des étrangers pour notre mode de vie national. Bien peu d'Européens supportent de vivre en Angleterre, et les Américains eux-mêmes se sentent plus à l'aise sur le continent européen.

Lorsque vous retournez en Angleterre après un séjour dans un quelconque pays étranger, vous avez instantanément la sensation de respirer un air différent. Dès les premières secondes, des dizaines de tout petits détails concourent à faire naître

en vous ce sentiment. La bière est plus amère, les pièces de monnaie sont plus lourdes, l'herbe plus verte, les réclames plus agressives. Les gens qu'on croise dans les grandes villes, avec leurs trognes avenantes, leurs dents gâtées et leurs manières affables, sont différents des foules européennes. Puis l'immensité de l'Angleterre vous engloutit, et vous perdez ce sentiment que le pays tout entier possède une personnalité identifiable. Les nations, au fond, cela existe-t-il ? N'y a-t-il pas en Angleterre quarante-six millions d'individus tous différents ? Et quelle diversité, quel chaos ! Le claquement des galoches dans les villes industrielles du Lancashire, le va-et-vient incessant des camions sur les routes du Nord, les files qui s'allongent devant les bourses du travail, le crépitement des machines à sous dans les pubs de Soho, les vieilles filles se dirigeant à bicyclette vers la sainte communion dans les brumes d'un matin d'automne – autant de choses qui ne sont pas seulement des éléments, mais des éléments *caractéristiques* de la physionomie de l'Angleterre. Comment discerner une unité dans un tel fouillis ?

Mais il vous suffit de parler avec des étrangers, de lire des journaux ou des livres étrangers, pour retrouver votre première impression. Oui, il y a dans la civilisation anglaise quelque chose qui n'appartient qu'à elle seule. C'est une culture aussi spécifique que la culture espagnole. Une culture formée de copieux petits déjeuners et de mornes dimanches, de villes enfumées et de petites routes sinueuses, de vertes prairies et de boîtes aux lettres rouges. Il en émane un parfum particulier. C'est en outre quelque chose de continu, qui s'étend dans le futur et dans le passé tout en conservant une personnalité propre, à la manière d'une créature vivante. Qu'est-ce que l'Angleterre de 1940 peut bien avoir en commun avec celle de 1840 ? Mais aussi, qu'avez-vous de commun avec l'enfant de cinq ans dont votre mère garde précieusement la photographie sur le dessus de la cheminée ? Rien, si ce n'est que vous êtes la même personne.

Et surtout, c'est *votre* civilisation, c'est *vous*. Vous pouvez en rire, vous pouvez la vouer aux gémonies, vous ne serez jamais heureux si vous la quittez trop longtemps. Les puddings à la graisse de boeuf et les boîtes aux lettres rouges font partie de vous-même. Bien ou mal, tout cela vous appartient comme vous lui appartenez, et jusqu'à la tombe vous conserverez les marques que cette civilisation vous aura imprimées.

Cela dit, l'Angleterre, comme le reste du monde, est en train de changer. Et, comme tout ce qui existe, elle ne peut changer que dans certaines directions, que l'on peut en partie prévoir. Ce qui ne veut pas dire que l'avenir soit déterminé par avance mais simplement que certaines possibilités sont envisageables et d'autres pas. Une graine peut ou non se développer, mais une graine de navet ne donnera jamais un radis. C'est pourquoi il est primordial de tenter de définir ce qu'est l'Angleterre avant de se livrer à des conjectures sur le rôle qui *peut* être le sien dans les bouleversements que nous vivons aujourd'hui.

Les caractères nationaux ne sont pas chose aisée à définir et, une fois définis, ils se réduisent souvent à des banalités éculées ou à des remarques apparemment incohérentes. Les Espagnols sont cruels envers les animaux, les Italiens ne peuvent rien faire sans vous casser les oreilles, les Chinois sont des joueurs invétérés. De toute évidence, ces constatations sont par elles-mêmes sans intérêt. Reste que tout effet a une cause, et il n'est pas jusqu'au fait que les Anglais aient de mauvaises dents qui ne puisse nous apprendre quelque chose sur les réalités de la vie anglaise.

À propos de l'Angleterre, il existe au moins deux généralités sur lesquelles on s'accorde universellement. La première, c'est que les Anglais ne sont pas un peuple d'artistes. Leur musique ne peut se comparer à celle des Allemands ou des Italiens, la peinture et la sculpture n'ont pas connu en Angleterre l'épanouissement qui a eu lieu en France. La seconde, c'est que, relativement aux autres nations européennes, les Anglais ne sont pas un peuple d'intellectuels. Ils ont la pensée abstraite en horreur et n'éprouvent aucun besoin d'élaborer un système philosophique ou une « vision du monde » globale. Et ce n'est pas dû au « sens pratique » dont ils aiment tant se flatter : il suffit de considérer leurs méthodes de planification urbaine et leur service des eaux, leur attachement forcené à toutes sortes de vieilleries qui ne sont plus que des sources d'ennuis, de voir cet imbroglio orthographique qui décourage toute analyse ou ce système de poids et mesures intelligible aux seuls auteurs de manuels de mathématiques, pour comprendre le peu de cas qu'ils font de l'efficacité pure. Mais ils ont une certaine capacité à agir sans prendre la peine de réfléchir. Leur légendaire hypocrisie – leur attitude des plus ambiguë envers l'impérialisme, par exemple – tient en partie à cela. Et, par ailleurs, dans les moments de crise très grave, la nation peut soudainement se dresser comme un seul homme et agir selon une sorte d'instinct, ou plus exactement en se conformant à un code de conduite que tout le monde ou presque comprend sans qu'il soit jamais formulé. L'expression que Hitler a appliquée aux Allemands – « un peuple de somnambules » – aurait mieux convenu aux Anglais, même si une telle définition n'a rien de flatteur.

Ici, je voudrais attirer l'attention sur un trait mineur du caractère anglais, très prononcé encore que peu souvent commenté : l'amour des fleurs. C'est une des premières choses que l'on remarque quand on vient de l'étranger, et surtout de l'Europe méridionale. N'est-ce pas en contradiction avec l'indifférence aux arts qu'on prête aux Anglais ? Pas vraiment, parce que cet amour se découvre chez des gens qui ne manifestent par ailleurs aucune sorte de sentiment esthétique. Il se rattache toutefois à un autre trait du caractère anglais, si profondément ancré en nous que nous en avons à peine conscience, le goût profond pour les hobbies et autres activités de loisir – l'importance que nous accordons à la *vie privée*. Nous sommes une nation d'amateurs de fleurs, mais aussi de collectionneurs de timbres, de colombophiles, de menuisiers du dimanche, de découpeurs de bons, de joueurs de fléchettes, de fanatiques des mots croisés. Notre culture la plus singulière s'organise autour de réalités qui, même si elles ont un caractère

collectif, n'ont pas de statut officiel : le pub, le match de football, le petit jardin qu'on a derrière chez soi, le coin du feu et la « bonne tasse de thé ». La liberté individuelle reste un article de foi, à peu près comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais cette liberté n'a rien à voir avec la liberté économique, c'est-à-dire le droit d'exploiter autrui à son profit personnel. C'est la liberté d'avoir une maison à soi, de faire ce qu'on a envie de faire de ses moments de loisir, de choisir ses distractions sans qu'on vous les impose d'en haut. Le qualificatif le plus désagréable à une oreille anglaise est celui de fouineur. Il est évident que même cette liberté réduite à la sphère privée est une cause perdue. Comme tous les autres peuples contemporains, les Anglais sont en passe d'être numérotés, étiquetés, recrutés, « coordonnés ». Mais ils sont instinctivement portés à tout le contraire, et le type d'embrigadement qu'on pourra leur imposer devra être adapté en conséquence. Pas de réunions de parti, de mouvements de jeunesse, de Chemises brunes ou noires, pas de « chasse aux juifs » ni de manifestations « spontanées ». Pas non plus de Gestapo, selon toute probabilité.

Mais dans toute société, les gens ordinaires doivent vivre dans une certaine mesure *contre* l'ordre existant. La culture authentiquement populaire de l'Angleterre mène une existence souterraine, clandestine, officieuse et plus ou moins réprouvée par les autorités. Ce que l'on remarque dès que l'on observe de près les gens ordinaires, dans les grandes villes en particulier, c'est leur absence de puritanisme. Ce sont des joueurs invétérés qui boivent autant de pintes de bière que leur paie le leur permet, qui adorent les plaisanteries égrillardes et parlent sans doute le langage le plus ordurier de la terre. Ces penchants, ils s'y livrent en dépit de lois ahurissantes d'hypocrisie (lois sur les débits de boissons, sur les loteries, etc.) conçues pour tracasser à peu près tout le monde mais qui, dans la pratique, n'empêchent absolument rien. Par ailleurs, l'Anglais moyen n'a pas de conviction religieuse bien établie, et cela depuis des siècles. L'Église anglicane n'a jamais pu asseoir solidement son emprise (elle est toujours restée l'apanage de l'aristocratie terrienne) et les sectes non conformistes n'ont influencé que des minorités. Pourtant, tout en oubliant jusqu'au nom du Christ, ou presque, ces Anglais moyens sont restés profondément marqués par le christianisme. Le culte de la force, qui est la nouvelle religion de l'Europe et qui a contaminé l'intelligentsia anglaise, est toujours resté lettre morte pour les gens ordinaires. Ils ne se sont jamais mis au goût du jour en cette matière. Ils seraient horrifiés par le « réalisme » que cherchent à inculquer à leurs lecteurs les journaux japonais ou italiens. Bon nombre d'indications sur le caractère anglais nous sont fournies par ces cartes postales comiques, en couleurs, que l'on voit à la devanture des petites papeteries de quartier. Elles constituent une sorte de journal intime à travers lequel les Anglais se sont, au fil du temps, inconsciemment dépeints. Leur côté vieux jeu, leur snobisme pointilleux, leur mélange de paillardise et d'hypocrisie, leur extrême gentillesse, leur attitude profondément morale – on retrouve tout cela dans ces cartes.

La douceur est peut-être le trait le plus caractéristique de la civilisation anglaise.

Vous la découvrez dès l'instant où vous posez le pied sur le sol anglais. Vous voilà dans un pays où les receveurs d'autobus ne sont pas grincheux, où les agents de police ne portent pas de revolvers. Dans aucun autre pays habité par des Blancs, il n'y a moins à jouer des coudes pour se frayer un chemin sur les trottoirs. Et à cela s'ajoute ce que les observateurs européens appellent toujours « décadence » ou hypocrisie, à savoir l'aversion anglaise pour la guerre et le militarisme. Cette aversion, qui a de profondes racines historiques, est aussi présente dans la petite bourgeoisie que dans la classe ouvrière. Des guerres répétées l'ont ébranlée sans jamais en venir à bout. Il n'y a pas si longtemps, il était encore courant que les « redcoats », les soldats, se fassent huer dans la rue et que les tenanciers de pubs respectables leur interdisent l'entrée de leurs établissements. En temps de paix, et alors même qu'il y a deux millions de chômeurs, il est difficile d'enrôler suffisamment d'hommes pour cette toute petite armée de métier dont les cadres se recrutent parmi la petite noblesse terrienne et une strate spécialisée de la classe moyenne, et les hommes du rang parmi les ouvriers agricoles ou le lumpenprolétariat urbain. La grande masse de la population est totalement dépourvue de tradition militaire ou de connaissances en la matière, et elle considère toujours la guerre avec méfiance. Aucun homme politique ne saurait accéder au pouvoir en promettant à ces gens des conquêtes ou la « gloire » militaire, aucun hymne à la haine ne les a jamais profondément remués. Au cours de la dernière guerre, les chansons que les soldats composaient et chantaient de leur propre chef n'étaient jamais vengeresses mais plutôt comiques ou faussement défaitistes [61]. Le seul ennemi qu'elles aient jamais nommé était le sergent-major.

En Angleterre, les forfanteries chauvines, le *Rule Britannia*, etc., sont le fait de groupes extrêmement minoritaires. Le patriotisme des gens ordinaires reste inexprimé, ou même inconscient. Dans leurs souvenirs historiques, il n'y a trace d'aucune victoire militaire. La littérature anglaise est, comme les autres littératures, riche en poèmes guerriers, mais il est à noter que tous ceux qui ont acquis une certaine popularité évoquent soit des retraites, soit des désastres. Il n'existe, par exemple, aucun poème fameux consacré à Trafalgar ou à Waterloo. L'armée de sir John Moore livrant à La Corogne un combat d'arrière-garde sans espoir avant de s'échapper par la mer (comme à Dunkerque !) excite davantage les imaginations que la description d'une éclatante victoire. Le poème guerrier le plus émouvant qui ait été composé en anglais parle d'une brigade de cavalerie qui avait chargé dans la mauvaise direction [62]. Et pour ce qui est de la dernière guerre, les seuls noms qu'ait vraiment retenus la mémoire populaire sont ceux de Mons, Ypres, Gallipoli et Passchendaele – quatre désastres. Le grand public ignore tout bonnement les noms des grandes batailles où les armées allemandes ont été finalement défaites.

Si l'antimilitarisme anglais répugne aux observateurs étrangers, c'est qu'il ne tient pas compte de l'existence de l'Empire britannique : ce ne serait donc que pure hypocrisie. Après tout, les Anglais ont fait main basse sur un bon quart de la

planète, et ils s'y maintiennent grâce à une marine puissante. Comment osent-ils alors faire les dégoûtés et dire que la guerre est une mauvaise chose ?

Il est parfaitement vrai que les Anglais font montre d'hypocrisie au sujet de leur empire colonial. Dans la classe ouvrière, cette hypocrisie consiste à ignorer purement et simplement l'existence de cet empire. Mais l'aversion des ouvriers pour les armées permanentes n'en constitue pas moins une réaction instinctive tout à fait saine. Une marine nécessite relativement peu d'hommes et il s'agit d'une arme tournée vers l'extérieur, qui ne peut avoir d'action directe sur la politique intérieure. On voit partout des dictatures militaires mais on n'a jamais vu une dictature de la marine. Ce que haïssent du plus profond de leur cœur les Anglais de toutes les classes ou presque, c'est l'officier qui se pavane le stick sous le bras, le cliquetis des éperons, le martèlement des bottes. Bien avant qu'on entende parler de Hitler, le mot « prussien » évoquait en Angleterre quelque chose d'assez proche du « nazi » d'aujourd'hui. Et ce sentiment est si profond que, depuis cent ans, en temps de paix, les officiers de l'armée britannique s'habillent en civil quand ils ne sont pas en service.

On peut rapidement mais assez bien juger du climat social d'un pays au pas de parade de son armée. Un défilé militaire est en fait une sorte de danse rituelle, presque un ballet exprimant une certaine philosophie de la vie. Le pas de l'oie, par exemple, est un des plus épouvantables spectacles qui se puisse voir, bien plus terrifiant qu'un bombardier en piqué. C'est l'affirmation de la force à l'état brut : il impose, de manière parfaitement consciente et délibérée, l'image d'une botte s'écrasant sur un visage. Sa laideur fait partie de son essence, car ce qu'il dit c'est : « Oui, je suis laid, et vous n'aurez pas le courage de rire de moi » – comme le nervi qui fait des grimaces à sa victime. Pourquoi en Angleterre ne marche-t-on pas au pas de l'oie ? Dieu sait qu'il ne manque pas dans notre armée d'officiers qui seraient ravis d'introduire une telle innovation. S'ils ne le font pas, c'est parce qu'ils déchaîneraient les rires de l'homme de la rue. Au-delà d'un certain point, les parades militaires ne sont possibles que dans les pays où les gens ordinaires n'osent pas rire de l'armée. Les Italiens ont adopté le pas de l'oie approximativement à l'époque où l'Italie passait complètement sous le contrôle de l'Allemagne, et comme il fallait s'y attendre, ils l'exécutent moins bien que les Allemands. Le gouvernement de Vichy, s'il se perpétue, devra sans doute introduire une discipline plus stricte dans ce qui reste de l'armée française. Dans l'armée anglaise, l'exercice est une chose pointilleuse et compliquée, encombrée de survivances du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dont le but n'est pas l'intimidation : le pas de parade n'est qu'un pas de marche stylisé. C'est celui d'une société, certes, régie par l'épée, mais par une épée qui ne doit jamais sortir du fourreau.

La douceur de la civilisation anglaise reste pourtant mêlée de pratiques barbares et anachroniques. Notre code pénal est aussi périmé que les mousquets de la Tour de Londres. Au nazi des troupes d'assaut, il faut bien opposer ce personnage typiquement britannique, le juge pendeur, vieux sadique podagre à l'esprit encroûté dans le XIX<sup>e</sup> siècle, qui rend de féroces sentences. En Angleterre, on

continue à pendre les gens haut et court et à les fouetter avec des chats à neuf queues. Ces deux châtiments sont aussi obscènes que cruels, mais il n'y a jamais eu de véritable levée de boucliers contre leur application. Les gens les acceptent (de même qu'ils acceptent Dartmoor et Borstal [63]) un peu comme ils acceptent le temps qu'il fait. Ils appartiennent à la « loi », considérée comme immuable.

Ici apparaît un nouveau trait important de la mentalité anglaise : le respect de la constitution et de la légalité, la croyance en une « loi » au-dessus de l'État et au-dessus des individus, une loi certes stupide et cruelle mais incorruptible.

Non que quelqu'un tienne cette loi pour juste : chacun sait qu'il y a une loi pour les riches et une autre pour les pauvres. Mais personne ne veut aller jusqu'au bout de ce que cela implique, tout le monde est convaincu que la loi sera respectée, telle qu'elle est, et se sent outragé si elle ne l'est pas. Des formules du genre : « Ils ne peuvent pas me coffrer, je n'ai rien fait de mal » ou « Ils n'ont pas le droit de faire ça, c'est contraire à la loi », font partie de l'état d'esprit propre à l'Angleterre. Les ennemis déclarés de la société éprouvent ce sentiment aussi fortement que les autres. En témoignent aussi bien des livres de prison comme *Walls Have Mouths* de Wilfred Macartney ou *Jail Journey* de Jim Phelan, les sentencieuses imbécillités proférées à l'occasion de procès d'objecteurs de conscience, ou les lettres adressées aux journaux par d'éminents professeurs marxistes pour dire qu'en telle ou telle occasion « la justice anglaise est bafouée ». Tout le monde croit fermement que la loi peut être, doit être et, pour l'essentiel, sera appliquée impartialement. Jamais n'a pu s'enraciner ici l'idée totalitaire selon laquelle la loi n'est rien, seule compte la force. Les intellectuels eux-mêmes ne l'ont acceptée qu'en théorie.

Une illusion peut devenir une demi-vérité, un masque peut modifier l'expression d'un visage. Les arguments bien connus selon lesquels démocratie et totalitarisme seraient « du pareil au même » ou « tout aussi mauvais » l'un que l'autre ne tiennent jamais compte de ce fait. Tous les arguments de ce genre reviennent à dire qu'entre un demi-pain et pas de pain du tout il n'y a pas de différence. En Angleterre, on croit encore aux idées de justice, de liberté et de vérité objective. Ce ne sont peut-être que des illusions, mais des illusions très puissantes. La croyance qu'on a en elles influence les comportements, la vie de la nation en est rendue différente. Il suffit pour s'en convaincre de regarder autour de soi : où sont les matraques en caoutchouc, où est l'huile de ricin ? L'épée est toujours au fourreau, et tant qu'elle y restera, la corruption des mœurs ne pourra franchir un certain seuil. Le système électoral anglais, par exemple, est une escroquerie caractérisée. Il est truqué de dix façons différentes au profit de la classe possédante. Mais à moins que ne se produise un profond bouleversement des mentalités, il ne peut devenir totalement corrompu. Quand vous vous présentez devant les urnes, vous ne trouvez pas d'hommes armés de revolvers pour vous dire comment voter. On ne fraude pas non plus sur le décompte des voix et il n'y a pas de corruption politique organisée. L'hypocrisie elle-même joue le rôle d'un puissant garde-fou. Le juge pendeur, cet atroce vieillard en robe

pourpre et perruque de crin, auquel seule une charge de dynamite pourrait apprendre en quel siècle il vit, mais qui du moins interprétera la loi selon les textes et jamais n'acceptera le moindre pot-de-vin, est une des figures symboliques de l'Angleterre. Il incarne cet étrange mélange de réalité et d'illusion, de démocratie et de privilèges, d'honnêteté et d'hypocrisie, ce subtil entrelacs de compromis qui permet à la nation de conserver la forme que nous lui connaissons.

### III

J'ai jusqu'ici toujours parlé de « la nation », de « l'Angleterre », de la « Grande-Bretagne », comme si quarante-cinq millions d'âmes pouvaient de quelque façon former un tout homogène. Mais n'est-il pas de notoriété publique qu'il y a deux Angleterre, l'Angleterre des riches et celle des pauvres ? Oserait-on prétendre qu'il y a quelque chose de commun entre ceux qui ont cent mille livres par an pour vivre et ceux qui vivent avec une livre par semaine ? Et il se peut même que des lecteurs gallois ou écossais se soient froissés de ce que j'ai utilisé plus souvent le mot « Angleterre » que celui de « Grande-Bretagne », comme si toute la population vivait à Londres et dans les comtés avoisinants, et que ni le Nord ni l'Ouest ne possédaient de culture propre.

Pour mieux saisir ce dont il est question, voyons d'abord ce deuxième point. Il est parfaitement vrai que les « races » de Grande-Bretagne se sentent très différentes les unes des autres. Un Écossais, par exemple, ne vous saura aucun gré d'être qualifié d'Anglais. Notre attitude à ce sujet est si floue que nous ne donnons pas moins de six noms différents à nos îles – Angleterre, Bretagne, Grande-Bretagne, les îles Britanniques, le Royaume-Uni et, dans les moments de particulière exaltation, Albion. Même les différences entre l'Angleterre du Nord et celle du Sud nous paraissent flagrantes. Mais ces différences disparaissent dès que deux Britanniques se retrouvent face à un Européen. À l'exception des Américains, il est très rare de rencontrer un étranger capable de faire la différence entre les Anglais et les Écossais, ou même entre les Anglais et les Irlandais. Aux yeux d'un Français, le Breton et l'Auvergnat sont des êtres très différents et l'accent marseillais fait bien rire les Parisiens. Pourtant, nous parlons de la France et des Français, considérant ainsi la France comme une entité, une seule et unique civilisation – ce qu'elle est en réalité. C'est aussi ce qui se passe chez nous. Vu de l'extérieur, un Cockney et un natif du Yorkshire ont un air de famille bien reconnaissable.

Il n'y a pas jusqu'à la distinction entre pauvres et riches qui ne s'estompe quelque peu quand on considère la nation de l'extérieur. Il ne saurait être question de nier l'inégalité des richesses en Angleterre. Cette inégalité est chez nous plus flagrante que dans tout autre pays européen – il suffit pour s'en convaincre de se promener dans n'importe quelle rue. Du point de vue économique, l'Angleterre se compose de deux nations, sinon de trois ou quatre. Mais les gens dans leur grande majorité ont néanmoins le *sentiment* d'appartenir à la même nation et ont

conscience qu'il y a entre eux plus de ressemblances qu'entre eux et les étrangers. Le patriotisme est en général plus fort que la haine de classe, et en tout cas plus fort que n'importe quel internationalisme. Si l'on excepte une brève période, en 1920 (à l'époque du mot d'ordre « Bas les pattes devant la Russie »), la classe ouvrière britannique n'a jamais pensé ou agi en adoptant un point de vue internationaliste. Pendant deux ans et demi, les ouvriers anglais ont assisté à la lente agonie de leurs camarades espagnols sans jamais leur venir en aide, ne serait-ce que par une simple grève [64]. Mais quand leur pays (le pays de lord Nuffield et de M. Montagu Norman) s'est trouvé menacé, leur attitude a changé du tout au tout. Alors qu'une invasion allemande semblait imminente, Anthony Eden appela dans un discours à la radio à s'engager dans les Volontaires de la Défense Locale. Un quart de million d'hommes s'enrôlèrent dans les premières vingt-quatre heures, et un million encore le mois suivant.

Il suffit de comparer ces chiffres avec, par exemple, le nombre des objecteurs de conscience, pour mesurer la force des attachements traditionnels par rapport aux nouvelles valeurs.

En Angleterre, le patriotisme revêt des formes différentes selon les classes, mais il est une sorte de dénominateur commun à la quasi-totalité de celles-ci. Seule l'intelligentsia européanisée s'y montre résolument réfractaire. En tant que sentiment positif, il est plus vif dans la classe moyenne que dans la classe supérieure – ainsi, les *public schools* bon marché sont plus enclines à manifester leur patriotisme que les établissements plus huppés – mais le nombre de gens riches capables de passer carrément à l'ennemi, du type Laval ou Quisling, est probablement très réduit. Dans la classe ouvrière, le patriotisme est profond mais inconscient. Le cœur d'un ouvrier ne palpète pas à la vue de l'Union Jack. Mais la fameuse « insularité » et la « xénophobie » des Anglais sont bien plus marquées dans la classe ouvrière que dans la bourgeoisie. Si dans tous les pays du globe, les pauvres sont plus attachés que les riches à leur particularisme national, les ouvriers anglais se signalent tout spécialement par la violence avec laquelle ils abhorrent les moeurs des étrangers. Même lorsqu'ils sont obligés de passer des années loin de chez eux, ils refusent de s'habituer à la cuisine du pays où ils vivent, comme d'en apprendre la langue. La quasi-totalité des Anglais d'origine ouvrière trouve efféminé de prononcer correctement un mot étranger. Pendant la guerre de 14-18, la classe ouvrière anglaise eut l'occasion comme rarement, d'être en contact avec des étrangers. Tout ce qu'elle en retira, ce fut un souverain mépris pour les Européens en général, à l'exception des Allemands dont elle admirait le courage. Quatre années passées sur le sol français ne lui apprirent même pas à apprécier le vin. L'insularité des Anglais, leur refus de prendre au sérieux les étrangers, est une aberration qui se paie parfois très cher. Mais elle fait partie de la mystique nationale et les intellectuels qui ont tenté de l'éradiquer ont généralement fait plus de mal que de bien. Au fond, c'est cette même particularité du caractère anglais qui rebute le touriste et tient à distance l'envahisseur.

Nous retrouvons ici deux traits de ce caractère national, que j'avais mentionnés,

comme en passant, au début du chapitre précédent. Le premier, c'est le manque d'aptitudes artistiques. Cela revient à peu près à dire que les Anglais ne participent pas de la culture européenne. Le seul art dans lequel ils se sont brillamment illustrés, je veux parler de la littérature, est aussi le seul qui ne puisse s'exporter. Il en va de la littérature, de la poésie et plus encore de la poésie lyrique, comme de ces plaisanteries réservées au cercle familial : elle n'a pas ou peu de signification hors de son groupe linguistique. Shakespeare excepté, les meilleurs poètes anglais sont à peine connus, ne fût-ce que de nom, en Europe. Les seuls poètes qui se soient acquis une vaste audience sont Byron, que l'on admire pour de mauvaises raisons, et Oscar Wilde, sanctifié comme victime de l'hypocrisie anglaise. Il existe d'ailleurs un rapport, quoiqu'il n'apparaisse pas immédiatement, entre cet aspect et l'absence de vocation philosophique ; car très rares sont les Anglais qui ressentent le besoin de se forger un système de pensée cohérent, voire simplement de recourir à la logique.

Le sentiment de l'unité nationale tient lieu jusqu'à un certain point, de « vision du monde ». C'est précisément parce que le patriotisme est un sentiment quasi universel, qu'il arrive aux riches eux-mêmes d'éprouver, qu'à certains moments la nation soudain se rassemble et agit de concert, comme un troupeau attaqué par un loup. À n'en pas douter, c'est ce qui s'est produit à l'époque de la débâcle en France. Après huit mois de doutes et d'interrogations sur le pourquoi de cette guerre, le peuple anglais a brusquement compris ce qu'il avait à faire : d'abord, évacuer l'armée de Dunkerque, ensuite, s'opposer à l'invasion. Ce fut comme le réveil d'un géant. Attention ! Danger ! Les Philistins sont sur toi, Samson ! Puis l'action rapide, unanime – et ensuite, hélas, le prompt retour au sommeil. Dans une nation divisée, c'eût été le moment idéal pour l'apparition d'un vaste mouvement en faveur de la paix. Mais cela veut-il dire que l'instinct des Anglais les poussera toujours à faire la chose qu'il faut faire ? Non : cet instinct les poussera simplement à faire tous la même chose. Aux élections générales de 1931, par exemple, nous avons tous fait, avec un bel ensemble, ce qu'il n'aurait pas fallu faire. Nous avons été aussi unanimes que les pourceaux gadaréniens. Mais honnêtement, je ne pense pas que l'on puisse dire que nous ayons dévalé la pente contre notre gré.

Il s'ensuit que la démocratie anglaise ne relève pas autant de l'imposture qu'elle le paraît parfois. Un observateur étranger ne voit que la gigantesque inégalité des richesses, l'iniquité du système électoral, la mainmise de la classe dirigeante sur la presse, la radio et l'éducation, et en conclut que la démocratie n'est en l'occurrence qu'une élégante appellation de la dictature. Mais c'est négliger qu'un profond accord existe malheureusement bel et bien entre dirigeants et dirigés. Quelque désagréable que cela soit à admettre, il est à peu près sûr qu'entre 1931 et 1940 le Gouvernement « national [65] » correspondait à ce que voulait la grande masse des gens. Il a toléré les taudis, le chômage et la pusillanimité de notre politique étrangère : oui, tout comme l'opinion publique elle-même. Ce fut une période de stagnation, avec pour corollaire des médiocrités en guise de chefs.

Malgré les campagnes de quelques milliers d'hommes de gauche, il est à peu près certain que la majorité du peuple anglais approuvait la politique étrangère de Chamberlain. Mieux, il est presque aussi certain que c'était la même lutte intérieure qui se déroulait dans l'esprit de Chamberlain et dans celui de l'homme de la rue. Ses adversaires politiques ont voulu voir en lui un être machiavélique travaillant délibérément à vendre l'Angleterre à Hitler. Plus vraisemblablement, il ne fut qu'un vieillard stupide qui faisait de son mieux en fonction de ses très faibles lumières. Il est difficile d'expliquer autrement les contradictions de sa politique, son incapacité à saisir quelque occasion que ce soit. Comme la grande masse des gens, il ne voulait payer ni le prix de la paix ni celui de la guerre. Et l'opinion publique a tout le temps été derrière lui pour approuver des politiques totalement contradictoires. Elle était derrière lui quand il est allé à Munich, quand il a essayé de parvenir à un accord avec la Russie, quand il a offert sa garantie à la Pologne, quand il a honoré sa parole et quand il a déclaré la guerre à contrecœur. C'est uniquement lorsque les résultats de cette politique devinrent flagrants que l'opinion s'est retournée contre lui – autrement dit, qu'elle s'est retournée contre sa propre léthargie des sept années précédentes. Sur quoi, le peuple a choisi un chef plus en accord avec son nouvel état d'esprit : Churchill qui, lui au moins, était capable de comprendre qu'on ne gagne pas une guerre sans combattre. Et peut-être s'en choisira-t-il bientôt un autre, capable cette fois de comprendre que seule une nation socialiste peut combattre efficacement.

Tout ce que je viens d'écrire tend-il à prouver que l'Angleterre est une authentique démocratie ? Non, et même un lecteur du *Daily Telegraph* ne pourrait avaler cela sans broncher.

Il n'y a pas sous le soleil de pays où la division de la société en classes soit plus marquée qu'en Angleterre. C'est le pays des snobismes et des privilèges, un pays principalement gouverné par des vieillards et des imbéciles. Mais toute hypothèse à son sujet doit tenir compte de son unité émotionnelle, de la tendance de presque tous ses habitants à éprouver les mêmes sentiments et à faire bloc dans les moments de crise grave. C'est le seul grand pays européen qui ne soit pas obligé de pousser vers l'exil ou le camp de concentration des centaines de milliers de ses ressortissants. En ce moment, après une année de guerre, on vend à peu près ouvertement dans les rues des journaux et des pamphlets traînant le gouvernement dans la boue, chantant les louanges de l'ennemi et prônant la capitulation. Et cela est moins dû à un certain respect de la liberté d'expression qu'au simple sentiment que tout ça est sans importance. On peut très bien laisser se vendre un journal comme *Peace News*, puisqu'il est certain que quatre-vingt-quinze pour cent de la population n'aura jamais envie de l'ouvrir. Un lien invisible enserme la nation et la tient rassemblée. En temps normal, la classe dirigeante pourra voler, faire la preuve de son incurie, saboter, nous conduire au désastre, mais il suffit que l'opinion publique se fasse vraiment entendre, qu'elle exerce une pression suffisante, et cette même classe dirigeante sera bien obligée de faire ce qu'on attend d'elle. Les auteurs de gauche qui accusent la classe dirigeante d'être

en bloc « profasciste » se montrent d'un simplisme outrancier. Même parmi la clique de politiciens qui nous ont mis dans le pétrin où nous nous débattons aujourd'hui, il est peu probable qu'il y ait des traîtres authentiques, *conscients*. La corruption que l'on constate en Angleterre est rarement de cette nature. Elle relève presque toujours d'un aveuglement volontaire où la main droite ignore ce que fait la main gauche. Et, étant inconsciente, elle est naturellement limitée. Cela est évident dans le cas de la presse anglaise. Cette presse est-elle honnête ou malhonnête ? En temps normal, elle est profondément malhonnête. Tous les journaux un tant soit peu importants vivent des annonces publicitaires, et les annonceurs exercent une censure indirecte sur les articles publiés. Mais je ne crois pas qu'il existe en Angleterre un seul journal qu'on puisse directement acheter. Dans la France de la III<sup>e</sup> République, il était de notoriété publique que la quasi-totalité des journaux était à vendre, comme de vulgaires morceaux de fromage. La vie publique anglaise n'a jamais été *ouvertement* scandaleuse. Elle n'a jamais atteint ce degré de décomposition où l'on peut allègrement abandonner tout fauxsemblant.

L'Angleterre n'est pas la pierre précieuse sertie dans une mer d'argent de la fameuse phrase de Shakespeare [66], ce n'est pas non plus l'enfer dépeint par le docteur Goebbels. Elle ressemblerait davantage à une famille, une de ces familles victoriennes plutôt collet monté, ne comptant guère de brebis galeuses, mais avec des cadavres dans tous les placards. Il y a des parents riches devant qui on multiplie les courbettes, des pauvres qui ne méritent pas les égards dus à un chien, et un épais mystère plane sur l'origine des revenus familiaux. C'est une famille où les jeunes sont généralement tenus sous le boisseau et où l'essentiel du pouvoir revient à des oncles gâtifiants et à des tantes à demi grabataires – mais c'est une famille. Une famille avec son langage à elle, ses souvenirs partagés, et qui serre les rangs dans l'adversité. Une famille où le pouvoir est détenu par les membres les moins qualifiés pour l'exercer – voilà peut-être la meilleure façon de résumer en une seule phrase ce qu'est l'Angleterre.

#### IV

Il est possible que la bataille de Waterloo ait été gagnée sur les terrains de sport d'Eton [67], mais c'est assurément là qu'ont été perdues les premières batailles de toutes les guerres ultérieures. Un des facteurs déterminants de la vie anglaise depuis trois quarts de siècle a été le déclin de la compétence dans la classe dirigeante.

Entre 1920 et 1940, cette décadence s'est précipitée, un peu à la façon d'une réaction chimique. Pourtant, au moment où j'écris ces lignes, on peut encore parler de quelque chose comme d'une classe dirigeante. À l'instar de ce couteau dont on a remplacé deux fois la lame et trois fois le manche, la frange supérieure de la société anglaise est toujours à peu près semblable à ce qu'elle était au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Après 1832, la vieille aristocratie terrienne n'a cessé de perdre de

son pouvoir, mais au lieu de disparaître ou de se fossiliser, elle s'apparia simplement avec les marchands, manufacturiers et financiers qui l'avaient remplacée et eut tôt fait de les façonner à son image. Le riche armateur ou propriétaire de filatures s'empressa de poser au gentilhomme campagnard tandis que sa progéniture apprenait à se comporter selon les conventions en vigueur dans des *public schools* créées à cette intention. L'Angleterre tomba sous la coupe d'une aristocratie de parvenus en constant renouvellement. Étant donné l'énergie qui caractérisait ces *self-made-men* et la tradition de service public de la classe à laquelle ils payaient le droit de s'intégrer, on aurait pu s'attendre à ce que cela favorisât l'apparition de dirigeants compétents.

Or, on vit la classe dirigeante décliner, perdre sa compétence, son esprit d'initiative, et même pour finir son implacable détermination, jusqu'à ce que des paltoquets comme Eden ou Halifax puissent faire figure d'hommes d'un exceptionnel talent. Quant à Baldwin, ce serait encore lui faire trop d'honneur que de le traiter de paltoquet : ce n'était que du vent. Les affaires intérieures de l'Angleterre avaient déjà été conduites de manière assez déplorable dans les années vingt, mais la politique étrangère britannique entre 1931 et 1939 est un chef-d'oeuvre du genre. Que s'est-il passé ? Comment a-t-on pu en arriver à ce qu'à chaque moment décisif les hommes d'État anglais, guidés par le même infallible instinct, fassent précisément le contraire de ce qu'il fallait faire ?

Il s'est simplement passé que la position dirigeante de la classe fortunée avait depuis longtemps perdu toute justification. Elle trônait, confortablement installée au coeur d'un immense empire, contrôlant un réseau financier à l'échelle mondiale, elle encaissait des profits et des dividendes qu'elle employait – à quoi ? On pouvait à juste titre affirmer qu'à l'intérieur des limites de l'empire la vie était à de nombreux égards meilleure que partout ailleurs. Pourtant, l'empire restait sous-développé, l'Inde était engourdie dans le sommeil du Moyen Âge, les dominions étaient des déserts dont on interdisait jalousement l'entrée aux étrangers, l'Angleterre elle-même regorgeait de taudis et de chômeurs. Seul un demi-million de personnes, celles qui occupaient les résidences campagnardes, tiraient véritablement profit du système existant. De plus, les entreprises tendant à se concentrer, les plus importantes absorbant les autres, les membres de la classe possédante perdaient peu à peu leur raison d'être et se transformaient en simples *propriétaires* déléguant leurs pouvoirs à des techniciens ou administrateurs salariés. Il existait depuis longtemps en Angleterre une classe de gens totalement inutiles, vivant de revenus dont ils ne se souciaient même plus de connaître l'origine – les riches oisifs, ceux que vous pouviez voir en photo, si l'envie vous en prenait, dans le *Tatler* et le *Bystander*. L'existence de ces gens était, à tout point de vue, injustifiable. Ce n'étaient que des parasites, des parasites encore moins utiles à la société que des puces ne le sont à un chien.

Vers 1920, nombreux étaient ceux qui avaient conscience de tout cela. Vers 1930, ils se comptaient par millions. Mais les membres de la classe dirigeante britannique ne pouvaient évidemment pas se résigner à admettre qu'ils étaient en

train de perdre toute utilité, ce qui eût signifié pour eux une abdication pure et simple. Car il leur était impossible de se muer en vulgaires gangsters, à l'instar des millionnaires américains, pour se cramponner délibérément à des privilèges injustes et faire taire toute opposition à coups de pots-de-vin et de bombes lacrymogènes. Après tout, ils appartenaient à une classe pourvue d'une certaine tradition, ils avaient fréquenté des *public schools* où l'on enseignait comme le premier et le plus sacré de tous les devoirs celui de mourir pour la patrie, quand il le fallait. Ils avaient besoin de *se sentir* de véritables patriotes, alors même qu'ils dépouillaient leurs compatriotes. Il n'y avait de toute évidence pour eux qu'une seule porte de sortie – la stupidité. Ils ne pouvaient maintenir la société dans sa forme existante qu'en se montrant *incapables* de comprendre qu'une quelconque amélioration puisse lui être apportée. Cela n'était pas facile, mais ils y parvinrent, principalement en se tournant vers le passé et en refusant de voir les changements qui se produisaient autour d'eux.

Voilà qui explique bien des aspects de la vie anglaise. Cela explique le déclin de la vie rurale, dû au maintien d'un simulacre de féodalisme qui éloigne de la terre les travailleurs les plus entreprenants. Cela explique l'immobilisme des *public schools*, qui n'ont guère changé depuis les années quatre-vingt du siècle dernier. Cela explique une incompetence militaire qui, à maintes reprises, a stupéfié le monde. Depuis 1850, chacune des guerres dans lesquelles l'Angleterre s'est trouvée impliquée a commencé par une série de désastres, jusqu'à ce que se présentent pour sauver la situation des hommes venus d'échelons relativement inférieurs de la hiérarchie sociale. Le haut commandement, issu de l'aristocratie, n'a jamais su se préparer à la guerre moderne parce que, pour cela, il aurait dû reconnaître que le monde avait changé. Il s'est toujours accroché à des méthodes et à des armes périmées parce qu'il voyait immanquablement dans chaque guerre une répétition de la précédente. Avant la guerre des Boers, il se préparait à la guerre des Zoulous, avant 1914, il se préparait à la guerre des Boers, et avant l'actuel conflit, il se préparait à la guerre de quatorze. En ce moment même, des centaines de milliers d'Anglais s'exercent au maniement de la baïonnette, arme n'ayant plus aujourd'hui d'autre utilité que de servir d'ouvre-boîtes. On peut remarquer que la marine et, plus récemment, l'aviation ont toujours été plus efficaces que l'armée de terre. Mais la marine n'appartient que partiellement, et la Royal Air Force pratiquement pas, au domaine réservé de la classe dirigeante.

Il faut admettre que, tant que l'Angleterre vivait en paix, les méthodes de la classe dirigeante britannique lui réussissaient assez bien. Manifestement les dirigés eux-mêmes les toléraient. Aussi injuste que soit l'organisation de la société anglaise, le pays n'était ni déchiré par la lutte des classes, ni hanté par une police secrète. L'empire connaissait une paix que n'avait jamais connue aucune zone géographique d'une telle étendue. Il occupait presque un quart de la surface du globe, et il s'y trouvait moins d'hommes en armes qu'il n'en faut à un petit État balkanique. Pour ceux qui vivaient sous sa domination, la classe dirigeante britannique avait ses avantages : considérée d'un point de vue libéral, en quelque

sorte par défaut, elle était préférable à ces hommes véritablement modernes que sont les nazis et les fascistes. Mais il était depuis longtemps clair qu'elle se trouverait totalement démunie face à une agression extérieure de quelque ampleur.

Elle ne pouvait lutter contre le fascisme ou le nazisme parce qu'elle était incapable de comprendre ces deux phénomènes. Elle n'aurait pas davantage pu lutter contre le communisme si le communisme avait représenté une force réelle en Europe occidentale. Pour comprendre le fascisme, elle aurait dû étudier la théorie socialiste, ce qui l'aurait obligée à admettre que le système économique qui la faisait vivre était injuste, inefficace et périmé. Mais c'était précisément sur cette réalité qu'elle s'employait à fermer obstinément les yeux. Elle se conduisit face au fascisme comme s'étaient conduits les généraux de 1914 face aux mitrailleuses : en faisant comme si de rien n'était. Des années d'agression et de massacres ne lui apprirent qu'une chose : Hitler et Mussolini étaient hostiles au communisme. Ils étaient donc, raisonnait-on, les alliés naturels du rentier britannique. D'où le spectacle proprement terrifiant de députés conservateurs applaudissant frénétiquement à l'annonce que des navires britanniques chargés de vivres destinés au gouvernement républicain espagnol avaient été bombardés par des avions italiens. Même lorsqu'elle eut commencé à comprendre le danger que représentait le fascisme, elle demeura incapable de comprendre sa nature essentiellement révolutionnaire, l'immense effort militaire qu'il était à même de fournir et le type de tactique qu'il se préparait à mettre en oeuvre. À l'époque de la guerre civile espagnole, quiconque possédait ne fût-ce que les rudiments politiques d'une brochure socialiste à deux sous voyait que, si Franco l'emportait, cela aurait des conséquences stratégiques désastreuses pour l'Angleterre. Pourtant, les généraux et amiraux qui avaient consacré leur vie à étudier l'art de la guerre se montrèrent incapables de comprendre cela. Cette ignorance politique est le lot de tous les fonctionnaires de l'État anglais – ministres, ambassadeurs, consuls, juges, magistrats, policiers. Le policier qui interpelle un « Rouge » n'a aucune idée des théories que défend ce Rouge : dans le cas contraire, sa position de chien de garde de la classe possédante lui apparaîtrait peut-être moins enviable. Il y a également des raisons de penser que l'espionnage militaire lui-même est rendu désespérément inefficace par l'ignorance des nouvelles doctrines économiques et des ramifications des partis clandestins.

La classe dirigeante britannique n'avait pas tout à fait tort de penser que le fascisme se trouvait du même côté de la barricade qu'elle. Il est indéniable que n'importe quel riche, sauf s'il est juif, a moins à redouter du fascisme que du communisme ou du socialisme démocratique. Cela, il ne faudrait jamais l'oublier, car c'est ce que s'efforce de dissimuler la quasi-totalité de la propagande allemande ou italienne. La pente naturelle d'hommes comme Simon, Hoare, Chamberlain, etc., les conduisait à vouloir conclure un accord avec Hitler. Mais – et c'est ici qu'intervient le trait particulier de la vie anglaise que j'ai déjà évoqué, le profond sentiment d'une solidarité nationale – pour ce faire, ils devaient

démembrer l'empire et livrer leur peuple à un demi-esclavage. Une classe véritablement corrompue aurait adopté sans barguigner cette solution, comme cela a été le cas en France. Mais en Angleterre, on n'en est pas arrivé à cette extrémité. Des hommes politiques prêts à se répandre en discours obséquieux sur « notre devoir de loyauté envers nos conquérants » sont à peu près introuvables en Angleterre. Tirillés entre leurs revenus et leurs principes, des hommes tels que Chamberlain ne pouvaient rien faire de bon dans un sens ni dans l'autre.

Un fait indique bien que la classe dirigeante anglaise est restée *moralement* plutôt saine : en temps de guerre ses membres sont prêts à mourir sans trop se faire prier. Plusieurs ducs, comtes et que sais-je encore ont trouvé la mort lors de la récente campagne de Flandres. Il n'en aurait pas été ainsi si ces hommes étaient les cyniques gredins que l'on dépeint parfois. Mais il ne faut pas se méprendre sur les motifs qui les inspirent, sans quoi on s'expose à ne pouvoir prévoir leur comportement futur. Ce qu'on peut attendre de leur part, ce n'est pas la trahison, ou la lâcheté physique, mais la stupidité, le sabotage inconscient, l'instinct infailible qui les pousse à faire ce qu'il ne faut pas faire. Ils ne sont pas mauvais, en tout cas pas tout à fait mauvais ; ils sont simplement incapables d'apprendre. Ce n'est que le jour où ils auront perdu tout leur argent et tout leur pouvoir que les plus jeunes d'entre eux commenceront à s'apercevoir qu'ils vivent au xx<sup>e</sup> siècle.

## V

La stagnation de l'empire dans l'entre-deux-guerres eut des effets qui n'épargnèrent personne en Angleterre, mais elle affecta tout particulièrement deux importantes fractions de la classe moyenne. La première fut la classe moyenne de tradition militaire et impérialiste – les « Blimp » – et la seconde l'intelligentsia de gauche. Ces deux personnages apparemment antagonistes, ces deux symboles opposés – le colonel en demi-solde avec son cou de taureau et sa minuscule cervelle de dinosaure, et l'intellectuel au vaste front et au cou grêle – sont mentalement complémentaires et exercent l'un sur l'autre une influence constante. En tout cas, ils sont très souvent issus des mêmes familles.

Il y a trente ans, la classe des Blimp commençait déjà à s'étioler. Les familles de la classe moyenne célébrées par Kipling, ces familles prolifiques et peu portées sur les choses de l'esprit, dont les fils faisaient carrière dans l'armée ou la marine et allaient essaimer aux quatre coins du globe, du Yukon à l'Irrawaddy, déclinaient déjà avant 1914. C'est le télégraphe qui signa leur perte. Dans un monde qui rétrécissait à vue d'oeil et qui était de plus en plus contrôlé par Whitehall, il y avait chaque année moins de place pour l'initiative individuelle. Des hommes comme Clive, Nelson, Nicholson, Gordon, n'auraient pas trouvé de rôles à leur mesure dans l'Empire britannique moderne. À partir de 1920, presque chaque pouce de l'empire colonial était directement régi par Whitehall. Des hommes bien intentionnés, civilisés à l'extrême, vêtus de complets sombres et coiffés de feutres noirs, le parapluie impeccablement roulé accroché à l'avant-bras gauche,

imposaient leur vision étriquée du monde à la Malaisie comme au Nigeria, à Mombasa comme à Mandalay. Ceux qui avaient été des bâtisseurs d'empires furent réduits au statut d'employés de bureau, ensevelis sous des piles de plus en plus épaisses de paperasse administrative. Au début des années vingt, on pouvait voir, à travers tout l'empire, les vieux administrateurs qui avaient mené une vie moins étriquée se débattre en vain contre les changements qu'on leur imposait. Dès lors, il devint pratiquement impossible de persuader les jeunes gens à l'esprit un tant soit peu aventureux d'entrer dans l'administration impériale. Et ce qui valait pour le monde des fonctionnaires valait également pour celui des commerçants. Les petits marchands indépendants disparaissaient, absorbés par les grands monopoles. Au lieu de tenter l'aventure du commerce à travers les Indes entières, on se retrouvait enfermé dans un bureau de Bombay ou de Singapour. Et la vie à Bombay ou à Singapour était plus ennuyeuse et plus paisible qu'à Londres. Si l'attachement à l'impérialisme demeurait vivace dans la classe moyenne, en grande partie grâce à la tradition familiale, la fonction d'administrateur de l'empire avait perdu tout attrait. Rares étaient les hommes capables qui allaient « à l'est de Suez » par choix plutôt que par nécessité.

Mais le déclin général de l'impérialisme et, dans une certaine mesure, la démoralisation que l'on put constater dans les années trente furent en partie l'oeuvre de l'intelligentsia de gauche, laquelle était elle-même d'une certaine façon un produit de cette stagnation de l'empire.

Il faut remarquer qu'il n'existe pas aujourd'hui d'intelligentsia qui ne soit, d'une manière ou d'une autre, « de gauche ». Le dernier intellectuel de droite fut peut-être T.E. Lawrence. Depuis 1930 environ, tous ceux que l'on peut qualifier d'« intellectuels » ont vécu dans un état d'hostilité permanente envers l'ordre existant. Et il ne pouvait en être autrement, puisqu'il n'y avait pas de place pour eux dans la société telle qu'elle était organisée. Dans un empire stagnant qui ne se développait ni ne tombait en ruine, dans une Angleterre dirigée par des hommes dont le principal mérite était la stupidité, l'« intelligence » était tenue pour suspecte. Si vous étiez capable de comprendre les poèmes de T.S. Eliot ou les théories de Karl Marx, vous pouviez être sûr que ceux qui occupaient le devant de la scène veilleraient à ce qu'aucun poste important ne vous soit jamais confié. Les intellectuels devaient donc se rabattre sur les revues littéraires et les partis politiques de gauche.

Pour connaître la mentalité de l'intelligentsia anglaise de gauche, il suffit de se référer à une demi-douzaine d'hebdomadaires ou de mensuels. Ce qui frappe immédiatement dans toutes ces publications, c'est leur attitude générale négative, grincheuse, l'absence complète et permanente de toute proposition constructive. Elles ne contiennent pas grand-chose, à part les critiques irresponsables de gens qui n'ont jamais été et ne seront vraisemblablement jamais en position d'exercer une quelconque autorité. Une autre caractéristique marquante, c'est la superficialité des convictions de ces gens qui vivent dans le monde des idées et ont très peu de contact avec la réalité matérielle. De nombreux intellectuels de gauche,

mollement pacifistes jusqu'en 1935, réclamèrent à cor et à cri la guerre contre l'Allemagne entre 1935 et 1939, puis baissèrent considérablement le ton dès que celle-ci eut éclaté. On peut dire en gros, malgré quelques exceptions, que les plus farouches « antifascistes » au temps de la guerre civile espagnole sont aujourd'hui les plus défaitistes. Derrière tout cela, on trouve une réalité fondamentale, je veux parler du fossé qui existe entre la quasi-totalité de l'intelligentsia anglaise et ce qui constitue la culture commune aux autres habitants du pays.

Les intellectuels anglais se sont européanisés, ou du moins s'y sont-ils efforcés. Leur cuisine vient de Paris, leurs opinions de Moscou. Ils forment, au milieu du patriotisme ambiant, une sorte d'îlot de pensée dissidente. L'Angleterre est peut-être le seul grand pays où les intellectuels aient honte de leur propre nationalité. On considère toujours dans les milieux de gauche qu'il y a quelque chose de vaguement infamant dans le fait d'être anglais et qu'il convient de dénigrer toutes les institutions proprement anglaises, des courses de chevaux au pudding à la graisse de boeuf. Il est étrange, mais néanmoins indubitable, que n'importe quel intellectuel anglais se sentirait plus coupable de se lever quand on joue le « God Save the King » que de piller le tronc des pauvres. Durant toutes les années critiques, de nombreux hommes de gauche se sont employés à saper le moral des Anglais et à répandre des opinions qui étaient tantôt mollement pacifistes, tantôt violemment prorusses, mais toujours antibritanniques. On peut se demander quel a été l'impact réel de cette propagande, mais elle en a certainement eu un. Si les Anglais ont été pendant plusieurs années profondément démoralisés, au point que les pays fascistes ont vu en eux un « peuple décadent » et n'ont pas craint de se lancer dans la guerre, la faute en incombe partiellement au sabotage intellectuel effectué par la gauche. Le *New Statesman* et le *News Chronicle* se sont tous deux insurgés contre les accords de Munich, mais ils avaient eux aussi contribué à les rendre possibles. Dix ans de plaisanteries faciles aux dépens des Blimp avaient fini par affecter les Blimp eux-mêmes et rendre encore plus improbable qu'avant l'entrée de jeunes gens intelligents dans les forces armées. En raison de la stagnation de l'empire, la classe moyenne militaire ne pouvait, de toute façon, que s'étioler, mais la propagande de la gauche, avec sa creuse rhétorique, a certainement accéléré le processus.

Il est clair qu'au cours des dix dernières années, les intellectuels de gauche anglais, en tant que personnages purement *négatifs*, simples reflets inversés des Blimp, n'ont dû leur existence qu'à la stupidité de la classe dirigeante. La société n'avait pas su leur trouver d'emploi, et ils n'avaient pas su comprendre qu'on aime son pays « Pour le meilleur et pour le pire ». Blimp et intellectuels acceptaient tous deux, comme une loi de la nature, le divorce entre patriotisme et intelligence. Si vous étiez un patriote, vous lisiez le *Blackwood's Magazine* et remerciez publiquement le Seigneur de n'avoir pas fait de vous un « cérébral ». Si vous étiez un intellectuel, vous ricaniez à la vue de l'Union Jack et jugiez le courage physique comme tout juste bon pour des barbares. Il est évident que ces ridicules conventions ont fait leur temps. L'intellectuel de Bloomsbury, avec son

ricanement systématique, est aussi périmé que le colonel de cavalerie. Un pays moderne se passera de l'un comme de l'autre. Patriotisme et intelligence devront être réconciliés. Le fait que nous soyons engagés dans une guerre, et une guerre d'une espèce tout à fait inédite, permet d'envisager que cela soit possible.

## VI

Un des phénomènes les plus marquants de la vie anglaise au cours des vingt dernières années a été l'extension, à la fois vers le bas et vers le haut, de la classe moyenne. Ce phénomène a pris une telle ampleur qu'il a presque renvoyé aux vieilles lunes la division de la société en capitalistes, prolétaires et petits-bourgeois.

L'Angleterre est un pays où la propriété et la puissance financière sont concentrées en un très petit nombre de mains. Rares sont ceux qui, dans l'Angleterre d'aujourd'hui, *possèdent* quoi que ce soit, hormis leurs vêtements, leurs meubles et peut-être leur maison. La paysannerie a depuis longtemps disparu, le boutiquier indépendant est en train de passer à la trappe, le nombre des petits industriels ne cesse de diminuer. Mais simultanément, l'industrie moderne a atteint un tel degré de complexité qu'elle a besoin pour fonctionner d'une multitude de cadres gestionnaires, vendeurs, ingénieurs, chimistes et techniciens en tout genre, tous assez bien payés. Et l'essor de ce groupe social entraîne celui des professions libérales, médecins, avocats, enseignants, artistes, etc. Le capitalisme avancé tend donc à grossir les rangs de la classe moyenne, et non à la faire disparaître, comme on a pu le croire un temps.

Mais ce qui est encore plus significatif, c'est la pénétration dans la classe ouvrière des idées et des moeurs de la classe moyenne. La classe ouvrière anglaise vit à presque tous égards mieux qu'il y a trente ans. Cela est dû pour partie aux efforts des syndicats, mais aussi aux simples effets des progrès techniques. On ne se rend pas toujours compte que, dans des limites assez étroites, le niveau de vie d'un pays peut s'élever sans qu'il y ait augmentation correspondante des salaires. Jusqu'à un certain point, une civilisation peut s'élever en tirant sur les lacets de ses souliers. Aussi injuste l'organisation de la société soit-elle, certains progrès techniques bénéficient inévitablement à l'ensemble de la communauté, dans la mesure où il existe des biens que l'on doit forcément partager. Ainsi un millionnaire ne peut pas éclairer les rues pour son seul usage et les laisser dans l'obscurité pour le commun des mortels. Presque tous les citoyens des pays civilisés jouissent aujourd'hui de bonnes routes, de l'eau potable, de la protection de la police, de bibliothèques gratuites et probablement d'une certaine instruction gratuite. L'instruction publique en Angleterre n'a reçu que de maigres crédits, mais elle s'est néanmoins améliorée, en grande partie grâce aux efforts d'enseignants dévoués, et l'habitude de la lecture s'est très largement répandue. De plus en plus, pauvres et riches lisent les mêmes livres, voient les mêmes films et écoutent les mêmes programmes à la radio. Et l'écart entre leurs modes de vie

respectifs a été encore réduit par la fabrication en grande série de vêtements bon marché et par la meilleure qualité des logements. Si l'on s'en tient à l'allure générale, les vêtements des riches et des pauvres, chez les femmes surtout, sont beaucoup plus semblables qu'ils ne l'étaient il y a trente ou même seulement quinze ans. En ce qui concerne la question du logement, il existe toujours en Angleterre des taudis qui sont une honte pour notre civilisation, mais on a beaucoup construit au cours des dix dernières années, surtout grâce aux efforts des municipalités. La maison ouvrière moderne, avec sa salle de bains et son éclairage à l'électricité, est certes plus petite que le pavillon de l'agent de change, mais c'est fondamentalement le même type de logement – on ne peut pas en dire autant du cottage du petit paysan. Celui qui a été élevé dans un lotissement ouvrier aura probablement – et a effectivement – une mentalité plus « bourgeoise » que l'enfant des taudis.

Tout cela conduit à un adoucissement général des moeurs. Le phénomène est encore accentué par le fait que les méthodes de travail dans l'industrie moderne exigent un effort musculaire de plus en plus réduit et laissent donc à l'ouvrier davantage d'énergie disponible une fois sa journée terminée. Beaucoup de salariés de l'industrie légère accomplissent un travail en réalité moins manuel que celui d'un médecin ou d'un épicier. Par leurs goûts, leurs moeurs, leurs habitudes et leur mentalité, la classe ouvrière et la classe moyenne tendent à se confondre. Les différenciations arbitraires demeurent, mais les différences véritables disparaissent. Le « prolétaire » d'antan – sans faux col, mal rasé, les muscles déformés par un travail exténuant – existe toujours mais il se fait de plus en plus rare. Il n'est majoritaire que dans les régions d'industrie lourde du nord de l'Angleterre.

À partir de 1918, on assista en Angleterre à un phénomène tout à fait nouveau : des gens apparaissaient dont on ne pouvait dire à quelle classe sociale ils appartenaient. En 1910, tout habitant des îles Britanniques pouvait être instantanément « situé » grâce à des critères simples comme ses vêtements, ses manières, son accent. Ce n'est plus le cas. Et cela est particulièrement frappant dans ces nouvelles cités qu'ont fait naître l'automobile bon marché et le déplacement de l'industrie vers le Sud du pays. Si l'on veut connaître l'ébauche de ce que sera l'Angleterre de demain, il suffit de considérer les zones où s'est implantée l'industrie légère, et les abords des grands axes de communication. À Slough, Dagenham, Barnet, Letchworth, Hayes – partout, en fait, à la périphérie des grandes villes –, le paysage se transforme lentement pour prendre un aspect totalement original. Dans ces nouveaux territoires où règnent la brique et le verre, les différenciations tranchées que l'on observait à la ville – belles demeures et infâmes taudis – et à la campagne – nobles manoirs et humbles chaumières – n'ont plus cours. Il y a de considérables écarts de revenus, mais c'est essentiellement le même genre de vie qui prévaut à quelque niveau que l'on se trouve, dans les appartements fonctionnels ou les pavillons individuels, le long des routes goudronnées et dans la démocratique semi-nudité des piscines. C'est une

vie plutôt agitée, dépourvue de culture, qui s'organise autour des aliments en conserve, du *Picture Post*, de la radio et du moteur à combustion interne. C'est une civilisation où les enfants grandissent avec une connaissance intime des magnétos et une totale ignorance de la Bible. À cette civilisation appartiennent les gens qui se sentent parfaitement à l'aise dans le monde moderne, et qui en sont les véritables acteurs – les techniciens et les ouvriers hautement qualifiés, les aviateurs et leurs mécaniciens, les spécialistes de la radio, les producteurs de films, les journalistes de la presse populaire et les chimistes de l'industrie. Ils constituent cette couche indistincte où les anciennes différenciations sociales tendent à disparaître.

Cette guerre, si nous ne la perdons pas, abolira la majeure partie des privilèges de classe qui subsistent encore. Il y a chaque jour de moins en moins de gens pour souhaiter qu'ils se perpétuent. Mais nous n'avons pas à craindre que l'Angleterre y perde chemin faisant ce qui fait son originalité, ce qui lui donne une saveur spécifique. Les nouvelles cités de brique rouge du Grand Londres ne sont guère agréables à regarder mais elles sont comme une acné juvénile, un de ces symptômes qui accompagnent nécessairement toute mutation. Quelle que soit la forme que prendra l'Angleterre à l'issue de la guerre, elle demeurera profondément marquée par les caractéristiques que j'ai déjà évoquées. Les intellectuels qui espèrent la voir russifiée ou germanisée en seront pour leurs frais. La douceur, l'hypocrisie, l'irréflexion, le respect de la loi et la haine des uniformes ne disparaîtront pas plus que le pudding à la graisse de boeuf et les ciels brumeux. Il faut que se produise un très grand désastre, telle une longue soumission à un envahisseur étranger, pour que disparaisse une culture nationale. La Bourse sera démolie, le cheval de trait cédera la place au tracteur, les manoirs seront transformés en colonies de vacances, le match Eton-Harrow ne sera plus qu'un souvenir, mais l'Angleterre sera toujours l'Angleterre, une créature immortelle appartenant aussi bien au passé qu'au futur, ayant, comme tous les êtres vivants, la faculté de changer au point de devenir méconnaissable, et de demeurer cependant la même.

## DEUXIÈME PARTIE

### LES BOUTIQUIERS S'EN VONT EN GUERRE

#### I

Ce texte, je l'ai commencé au son des bombardements allemands, et je le continue alors que s'y mêle le fracas des tirs anti-aériens. Les projecteurs jaunes illuminent le ciel, les éclats d'obus martèlent les toits et le Pont de Londres n'en finit pas de s'écrouler. Quiconque sait lire une carte peut voir que nous courons un danger mortel. Je ne veux pas dire que nous sommes d'ores et déjà vaincus ou que nous le serons forcément. Il est à peu près certain que l'issue du combat dépend de nous, de notre détermination. Mais pour l'heure, nous sommes dans le pétrin,

jusqu'au cou, et nous y sommes à cause de folies que nous continuons à commettre et qui nous perdront définitivement si nous tardons à nous ressaisir.

S'il est une chose que cette guerre a démontrée, c'est que le capitalisme privé – c'est-à-dire le système économique où la terre, les usines, les mines, les transports sont propriété privée et ne sont gérés qu'en vue du profit – *ne marche pas*. Il est incapable d'assurer la production et la distribution des biens. Cela, des millions de gens le savaient depuis des années, mais il n'en est jamais rien résulté de concret parce qu'en bas on n'éprouvait aucun besoin pressant de changer le système, et qu'en haut on avait depuis longtemps appris à se montrer parfaitement obtus précisément sur ce point-là. La discussion et la propagande étaient vaines. Les maîtres et propriétaires se carraient dans leurs fauteuils et proclamaient que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais en se lançant à l'assaut de l'Europe, Hitler déboulonna *matériellement* le capitalisme. La guerre, quels que soient les maux qu'elle engendre, permet en tout cas de mesurer très exactement la force de chacun, un peu à la façon de ces machines qu'on voit dans les foires. Celui qui est suffisamment fort récupère son argent, et il n'y a nul moyen de tricher.

Lorsqu'on utilisa pour la première fois l'hélice pour la propulsion des bateaux, il y eut une polémique qui dura ses années pour savoir quel système, de l'hélice ou de la roue à aubes, était le meilleur. Les bateaux à aubes, comme toutes les choses du passé, avaient leurs ardents défenseurs, qui ne manquaient pas d'arguments ingénieux à l'appui de leur thèse. Finalement, un distingué amiral attacha proue à proue un navire à aubes et un navire à hélice développant exactement le même nombre de chevaux-vapeur et fit mettre les machines en marche. La question fut tranchée une fois pour toutes. C'est quelque chose d'assez semblable qui s'est produit sur les champs de bataille de Norvège et de Flandres : on a reçu une fois pour toutes la preuve qu'une économie planifiée est plus puissante qu'une économie qui ne l'est pas. Mais il faut ici tenter de définir deux termes dont on fait aujourd'hui grand usage, et souvent à tort et à travers : socialisme et fascisme.

On définit d'ordinaire le socialisme comme la « propriété collective des moyens de production ». En gros, l'État, qui représente la nation entière, possède tout et chaque individu est un employé de l'État. Cela ne signifie pas que les gens n'ont pas le droit d'avoir des biens privés, tels que meubles ou vêtements, mais simplement que l'ensemble des biens productifs (terre, mines, navires et machines) sont propriété de l'État. L'État produit tout ce qui doit l'être à grande échelle. Il n'est pas certain que le socialisme soit, sous tous les rapports, supérieur au capitalisme, mais il ne fait en revanche pas de doute qu'il peut, à la différence du capitalisme, résoudre le problème de la production et de la consommation. En temps normal, une économie capitaliste ne peut pas consommer la totalité de ce qu'elle produit, de sorte qu'il y a toujours un excédent qui est gaspillé (blé brûlé dans les fourneaux, harengs rejetés à la mer, etc.) et un chômage endémique. En temps de guerre, au contraire, elle a du mal à produire tout ce qui est nécessaire, parce que rien n'est jamais produit si quelqu'un n'y trouve pas l'occasion de réaliser un profit.

Dans une économie socialiste, de tels problèmes ne se posent pas. L'État détermine simplement quels sont les biens nécessaires et s'emploie de son mieux à les produire. La production n'est limitée que par la main-d'oeuvre et les matières premières disponibles. Pour tout ce qui concerne la consommation intérieure, l'argent cesse d'être une entité mystérieuse. On émet des sortes de bons ou de tickets dont le nombre correspond à la quantité de biens de consommation effectivement disponibles à ce moment.

Cependant, il est devenu manifeste depuis quelques années que la « propriété collective des moyens de production » ne suffit pas à définir le socialisme. Il faut y ajouter aussi une égalité approximative des revenus (il suffit qu'elle soit approximative), la démocratie politique et l'abolition de tout privilège héréditaire, en particulier dans le domaine de l'éducation. Ce sont là les indispensables garanties contre la formation d'une nouvelle classe dirigeante. La propriété centralisée ne change, en tant que telle, pas grand-chose si les gens n'ont pas un niveau de revenu à peu près égal et n'ont aucun moyen de contrôler d'une manière ou d'une autre le gouvernement. Si ce n'est pas le cas, « l'État » ne sera qu'un parti politique se mandatant lui-même, et l'on assistera à un retour de l'oligarchie et de privilèges fondés, cette fois, non pas sur l'argent mais sur le pouvoir.

Mais alors, qu'est-ce que le fascisme ?

Le fascisme, en tout cas dans sa variante allemande, est une forme de capitalisme qui emprunte au socialisme les seuls éléments de nature à favoriser son action en cas de guerre. Par son organisation intérieure, l'Allemagne se rapproche beaucoup d'un État socialiste. La propriété n'a pas été abolie, il y a encore des capitalistes et des travailleurs, et – ceci est le point essentiel, la raison pour laquelle, dans le monde entier, les riches voient plutôt le fascisme d'un bon oeil – en règle générale, capitalistes d'une part et travailleurs d'autre part sont les mêmes qu'avant la révolution nazie. Mais en même temps l'État, qui n'est rien

d'autre que le parti nazi, contrôle tout. Il contrôle les investissements, les matières premières, les taux d'intérêt, les heures de travail, les salaires. Le propriétaire d'usine conserve la propriété de son usine, mais il est, pour des raisons pratiques, réduit à la condition de gérant. Tout le monde se trouve de fait employé par l'État, même s'il y a de considérables différences de salaires. La pure *efficacité* d'un tel système est évidente, s'agissant de l'élimination du gaspillage et de l'obstruction individuelle. En quelque sept ans, il a créé la plus puissante machine de guerre que le monde ait jamais connue.

Mais il y a à la base du fascisme une conception radicalement différente de celle qui inspire le socialisme. Le socialisme se propose, comme but ultime, la création d'un État mondial où les hommes seraient libres et égaux, tenant pour acquis que les hommes sont égaux en droit. Le nazisme veut exactement le contraire. La force motrice qui anime le mouvement nazi est la croyance en *l'inégalité* des hommes, en la supériorité des Allemands sur toutes les autres races, au droit de l'Allemagne à dominer le monde. Il ne se reconnaît de devoirs qu'envers le Reich allemand. D'éminents professeurs nazis ont « prouvé » à maintes reprises que seul l'homme nordique est un être humain à part entière et ont même émis l'idée que les races non nordiques (la nôtre, par exemple) pouvaient être croisées avec des gorilles ! C'est pourquoi, s'il existe dans l'État allemand une sorte de socialisme de guerre, l'attitude de cet État vis-à-vis des pays conquis est ouvertement celle d'un exploiteur. Les Tchèques, Français, Polonais, etc., n'ont d'autre fonction que de produire les biens dont l'Allemagne peut avoir besoin et ne reçoivent en échange que ce qu'il faut pour éviter une révolte ouverte. Si nous sommes vaincus, notre tâche sera probablement de fabriquer des armes pour les guerres que prépare Hitler contre la Russie et l'Amérique. Les nazis se proposent en fait d'instaurer une sorte de système de castes, avec quatre castes principales correspondant assez exactement à celles de la religion hindoue. Au sommet se trouvent les membres du parti nazi, puis vient la masse du peuple allemand, ensuite les populations des pays européens conquis. La dernière caste regroupe les peuples de couleur, ces « demi-singes » comme les appelle Hitler, destinés à être purement et simplement réduits en esclavage.

Aussi atroce que puisse nous paraître un tel système, il faut reconnaître qu'il fonctionne. Et il fonctionne parce que c'est un système planifié, une machine conçue pour l'accomplissement d'une tâche unique, la conquête du monde, une machine qui ne laissera aucun intérêt particulier, qu'il soit capitaliste ou ouvrier, se mettre en travers de sa route. Le capitalisme anglais ne fonctionne pas parce que c'est un système concurrentiel où le profit individuel est et doit rester l'objectif suprême. C'est un système dans lequel toutes les forces tirent à hue et à dia, et où les intérêts de l'individu sont les trois quarts du temps opposés à ceux de l'État.

Tout au long des années critiques, le capitalisme britannique, malgré la puissance de son industrie et ses incomparables ressources en main-d'œuvre qualifiée, s'est montré incapable de se préparer à l'effort de guerre. Pour se préparer à la guerre moderne, il faut consacrer la majeure partie du revenu

national aux armements, ce qui implique de réduire en proportion la quantité de biens de consommation. Un bombardier, par exemple, coûte l'équivalent de cinquante petites automobiles ou de huit mille paires de bas de soie, ou encore de millions de miches de pain. De toute évidence, il est impossible de produire un grand nombre de bombardiers sans faire baisser du même coup le niveau de vie. C'est en somme le fameux « du beurre ou des canons » du maréchal Goering. Mais l'Angleterre de Chamberlain n'a pu franchir ce pas. Les riches n'étaient pas prêts à payer les impôts nécessaires, et tant que les riches sont ostensiblement riches, on ne peut demander aux pauvres de supporter le poids d'un impôt plus lourd. En outre, le fait que le profit soit le principal objectif de l'industriel n'était pas de nature à inciter celui-ci à abandonner la production de biens de consommation pour celle d'armements. Le premier devoir d'un industriel est de rémunérer ses actionnaires. Il se peut que l'Angleterre ait besoin de tanks, mais il se peut aussi qu'il soit plus rentable de fabriquer des automobiles. Éviter que le matériel de guerre ne tombe entre les mains de l'ennemi relève du simple bon sens, mais vendre au plus haut prix possible est un devoir commercial. À la fin du mois d'août 1939, on se bousculait en Angleterre pour vendre à l'Allemagne l'étain, le caoutchouc, le cuivre et la gomme-laque, tout en sachant parfaitement que la guerre allait éclater d'ici une semaine ou deux. C'était à peu près aussi avisé que de vendre à quelqu'un la corde avec laquelle il vous pendra. Mais « les affaires sont les affaires ».

Voyons maintenant les résultats. On savait dès 1934 que l'Allemagne réarmait. À partir de 1936, tous ceux qui avaient des yeux pour voir ne pouvaient pas ignorer que la guerre approchait. Après Munich, seule se posait encore la question du délai. La guerre éclata en septembre 1939. Mais c'est *huit mois plus tard* que l'on découvrit qu'en matière d'équipement l'armée anglaise n'avait pratiquement pas progressé depuis 1918. Et nous vîmes nos troupes tentant désespérément de regagner le rivage salvateur, à un avion contre trois, fusils contre tanks et baïonnettes contre mitraillettes. Il n'y avait même pas de revolvers en nombre suffisant pour équiper tous les officiers. Au bout d'une année de combats, il manquait encore trois cent mille casques à l'armée régulière. Et il y avait eu peu auparavant pénurie d'uniformes – cela dans une nation qui se classe aux tout premiers rangs dans le secteur de l'industrie lainière !

Ce qui s'était passé, c'était que la classe capitaliste, peu disposée à accepter un changement dans son mode de vie, avait délibérément fermé les yeux sur la nature du fascisme et les réalités de la guerre moderne. Et la presse à sensation, qui vit de la publicité, et qui est donc intéressée à la bonne marche du commerce, avait submergé ses lecteurs sous un flot d'optimisme mensonger. Année après année, les manchettes des journaux de lord Beaverbrook nous ont assené en énormes caractères : « IL N'Y AURA PAS DE GUERRE », et au début de 1939, lord Rothermere, parlant de Hitler, pouvait encore dire que c'était « un grand Monsieur ». Et alors qu'à l'heure du désastre l'Angleterre manquait à peu près de tout matériel de guerre, sauf de navires, il n'y a apparemment pas eu le moins du monde pénurie

de voitures automobiles, de manteaux de fourrure, de phonographes, de rouge à lèvres, de chocolat ou de bas de soie. Et y aurait-il aujourd'hui quelqu'un pour oser soutenir que la lutte au couteau entre le profit individuel et le bien public ne se poursuit pas sous nos yeux ? L'Angleterre lutte pour survivre, le monde des affaires n'en continue pas moins à lutter pour réaliser des profits. On ne peut guère ouvrir un journal sans voir ces deux processus contradictoires s'étaler au grand jour côte à côte. Sur la même page, vous trouverez un appel du gouvernement vous incitant de manière pressante à l'économie et une réclame vous incitant à dépenser votre argent pour l'achat d'un quelconque colifichet. Achetez des bons de la défense, mais n'oubliez pas que « Guinness is good for you ». Financez un Spitfire, mais achetez-vous aussi du whisky, une crème de beauté et des chocolats fourrés.

Une chose nous autorise cependant à garder espoir : c'est le revirement qui s'est manifestement produit dans l'opinion publique. Si nous survivons à cette guerre, nous nous apercevrons peut-être que la déroute des Flandres a été un des tournants décisifs de l'histoire anglaise. À l'occasion de ce spectaculaire désastre, les travailleurs, la classe moyenne et même une certaine fraction du monde des affaires ont pu toucher du doigt l'irréversible corruption du capitalisme privé. Jamais auparavant la culpabilité du capitalisme n'avait été si bien établie. Le seul État effectivement socialiste était la Russie, et c'était un pays arriéré et lointain. Aucune critique ne pouvait venir à bout du sourire en forme de tiroir-caisse des banquiers et des agents de change. Le socialisme ? Ha, ha, laissez-moi rire ! Et l'argent, où le prendra-t-on ? Ha, ha, ha ! Les maîtres et propriétaires, bien carrés dans leurs fauteuils, n'avaient rien à craindre et ils le savaient. Mais après l'effondrement de la France, il se produisit quelque chose auquel ni l'argent ni la police ne pouvaient rien : les bombardements. Sssssss – Boum ! Quoi, qu'est-ce que c'est ? Oh, rien, une bombe sur le Stock Exchange. Sssssss – Boum ! Encore un immeuble de rapport qui part en fumée. Hitler entrera quoi qu'il en soit dans l'histoire comme l'homme qui aura obligé la City à rire jaune. Pour la première fois de leur vie, les bien assis ont dû se tortiller sur leur siège, les optimistes irréductibles ont dû admettre que quelque chose ne tournait pas rond. Ce fut un grand pas en avant. Dès lors, le rebutant labeur consistant à faire comprendre à des gens artificiellement abrutis qu'une économie planifiée est peut-être préférable à une foire d'empoigne où ce sont toujours les pires qui gagnent, dès lors ce travail ne sera plus jamais aussi rebutant.

## II

La différence entre capitalisme et socialisme n'est pas principalement une question technique. On ne peut passer de l'un à l'autre aussi facilement qu'on change une machine dans une usine, pour ensuite continuer comme avant, avec les mêmes personnes aux postes de commande. Il faut de toute évidence une refonte totale du pouvoir, des hommes neufs, un sang neuf, des idées neuves – au

véritable sens du terme, une révolution.

J'ai déjà parlé de ce qui fait le caractère homogène et la cohésion de l'Angleterre, ce patriotisme particulier qui rassemble toutes les classes. Après Dunkerque, quiconque avait des yeux pour voir était à même de s'en rendre compte. Mais il serait absurde de dire que les promesses d'alors ont été tenues. Aujourd'hui, il est à peu près certain que la grande masse des gens est prête pour les profonds changements qui se révèlent nécessaires ; mais ces changements n'ont pas même été amorcés.

L'Angleterre est une famille où l'autorité est exercée par les moins qualifiés. Nos dirigeants sont presque exclusivement des gens riches et des gens qui sont parvenus aux postes de commande par droit de naissance. Ces hommes sont rarement, voire jamais, des traîtres, il en est même quelques-uns qui ne sont pas idiots, mais ils sont, en tant que classe, absolument incapables de nous conduire à la victoire. Et cela serait vrai même si leurs intérêts économiques ne les poussaient pas à accumuler les erreurs. Comme je l'ai dit plus haut, ils ont été artificiellement abrutis. Sans parler du reste, le règne de l'argent suppose que nous soyons gouvernés principalement par des vieillards, c'est-à-dire par des hommes incapables de comprendre leur époque et de reconnaître pour ce qu'il est l'ennemi à combattre. Au début de cette guerre, rien ne fut plus affligeant que la conspiration de toute une génération pour imposer l'idée que c'était simplement la guerre de 14-18 qui recommençait. On vit tous les vieux croûtons reprendre du service, avec vingt ans de plus sur l'échine et des mines de cadavres ambulants. Ian Hay remontait le moral des troupes, Belloc livrait aux journaux ses réflexions stratégiques, Maurois discourait à la radio, Bairnsfather y allait de ses dessins humoristiques. C'était un véritable conclave de revenants. Et nous en sommes toujours là, à peu de choses près. Le choc de la défaite a hissé au premier plan quelques hommes capables, comme Bevin, par exemple, mais d'une manière générale, nous sommes encore gouvernés par des individus qui ont accompli l'exploit de traverser la période 1931-1939 sans jamais s'aviser que Hitler représentait un danger. Une génération d'hommes qui n'ont rien appris et n'apprendront jamais rien nous étrangle comme un collier de cadavres.

Dès qu'on considère l'un quelconque des problèmes soulevés par cette guerre, qu'il s'agisse de grands desseins stratégiques ou du plus infime détail d'organisation intérieure, on découvre que les mesures indispensables sont impossibles à prendre tant que la structure sociale de l'Angleterre demeurera ce qu'elle est. De par l'éducation qu'elle a reçue et la position qu'elle occupe, la classe dirigeante est fatalement conduite à lutter pour la défense de ses privilèges, lesquels sont irrémédiablement contraires à l'intérêt général. C'est une erreur de croire que les buts de guerre, la stratégie, la propagande et l'organisation industrielle sont séparés par des cloisons étanches. En réalité, tout s'interpénètre. Chaque plan stratégique, chaque méthode tactique, chaque détail d'armement, porte la marque du système social qui l'a produit. En s'opposant à Hitler, la classe dirigeante britannique s'oppose à un homme qu'elle a toujours considéré, et que

certaines de ses membres considèrent encore, comme le meilleur rempart contre le bolchevisme. Cela ne veut pas dire qu'elle soit prête à trahir son pays ; mais cela signifie assurément qu'à chaque moment décisif, elle aura tendance à mollir, à baisser sa garde, à faire justement ce qu'il ne faut pas faire.

Jusqu'à ce que le gouvernement Churchill ne vienne quelque peu inverser la tendance, cette classe est chaque fois parvenue, depuis 1931, avec un instinct infaillible, à prendre la plus mauvaise décision. Elle a aidé Franco à renverser le gouvernement républicain espagnol, alors même que le plus borné des imbéciles pouvait prédire qu'une Espagne fasciste serait fatalement hostile à l'Angleterre. Elle a tout au long de l'hiver 1939-1940 approvisionné l'Italie en matériel militaire, alors qu'il était patent aux yeux du monde entier que celle-ci allait nous attaquer au printemps. Pour sauvegarder les intérêts de quelques centaines de milliers de rentiers, elle s'emploie à faire basculer l'Inde dans le camp ennemi. De plus, tant que cette classe capitaliste détiendra les leviers du pouvoir, nous ne réussirons jamais à développer qu'une stratégie *défensive*. Chaque victoire éventuelle appellerait une modification du *statu quo*. Comment chasser les Italiens d'Éthiopie sans provoquer des remous parmi les peuples de couleur de notre propre empire ? Comment même écraser Hitler sans courir le risque d'amener au pouvoir socialistes et communistes allemands ? Les gens de gauche qui piaillent que « cette guerre est une guerre capitaliste » et que « l'impérialisme britannique » ne se bat que pour accroître sa part de butin sont tombés sur la tête. La dernière chose que souhaitent les capitalistes anglais, c'est bien de s'approprier de nouveaux territoires, dont ils ne sauraient que faire. Leur but de guerre (à la fois inaccessible et inavouable) est simplement de conserver ce qu'ils ont.

À l'intérieur de ses frontières, l'Angleterre reste un paradis pour les gens fortunés. Tous les discours sur les « sacrifices équitablement répartis » ne sont que billevesées. Alors même que l'on demande aux ouvriers des usines de faire des heures supplémentaires, on voit paraître dans les journaux des annonces du style « Cherche maître d'hôtel ; personne seule avec huit domestiques ». Les populations de l'East End touchées par les bombardements souffrent de la faim et du froid alors que les nantis n'ont qu'à monter dans leur voiture pour gagner leur confortable manoir. La Home Guard se trouve en l'espace de quelques semaines forte d'un million d'hommes, mais elle est sciemment organisée de sorte que seuls les individus disposant d'une fortune personnelle puissent accéder à un poste de commandement. Le système de rationnement lui-même est conçu de manière à n'affecter que les pauvres, encore et toujours, alors que les gens disposant de plus de deux mille livres par an n'en ressentent quasiment pas les effets. Partout les privilèges découragent la bonne volonté. Dans de telles conditions, la propagande elle-même devient presque impossible. Pour ce qui est de faire jouer la fibre patriotique, les affiches rouges diffusées par le gouvernement Chamberlain au début de la guerre ont battu tous les records de nullité. Mais il aurait difficilement pu en être autrement : comment Chamberlain et sa clique auraient-ils pu prendre le risque de susciter un vigoureux sentiment populaire *contre le fascisme* ?

Quiconque était sincèrement opposé au fascisme ne pouvait qu'être également hostile à Chamberlain et à tous ceux qui avaient favorisé la venue au pouvoir de Hitler. Il en va de même de la propagande destinée à l'étranger. Dans tous les discours de lord Halifax, on chercherait en vain une seule proposition concrète de nature à convaincre quiconque en Europe de risquer ne serait-ce que la dernière phalange de son petit doigt. Car quel but de guerre peut bien avoir Halifax ou tout autre individu de sa trempe, si ce n'est de remettre les pendules à l'heure qu'elles indiquaient en 1933 ?

Seule une révolution serait de nature à libérer le génie propre au peuple anglais. Une révolution, cela ne veut pas dire des drapeaux rouges et des barricades dans les rues, mais une refonte totale de l'exercice du pouvoir. Que ce changement s'effectue dans un bain de sang ou sans qu'une seule goutte de sang ne soit versée dépend largement du lieu et de l'époque. Et révolution ne signifie pas non plus dictature d'une classe unique. Les gens qui, en Angleterre, ont conscience de la nécessité de profonds changements et sont aptes à les réaliser ne se recrutent pas dans une seule et unique classe sociale – même s'il est certain qu'il s'en trouve assez peu parmi ceux qui ont un revenu supérieur à deux mille livres par an. Ce qu'il faut, c'est une révolte ouverte et consciente des gens ordinaires contre les incapables, les privilèges de classe et la tyrannie des vieillards. Il ne s'agit pas prioritairement de changer le gouvernement. Les gouvernements anglais représentent, en gros, la volonté populaire, et si nous modifions les structures du pouvoir par le bas, nous aurons le type de gouvernement qu'il nous faut. Les ambassadeurs, généraux, fonctionnaires et administrateurs coloniaux séniles ou fascisants sont plus dangereux que des ministres qui doivent, eux, commettre leurs sottises au grand jour. Dans tous les secteurs de la vie du pays, il nous faut nous battre contre les privilèges, contre l'idée qu'un demi-crétin sorti d'une *public school* est plus apte au commandement qu'un mécano intelligent. Même s'il se trouve en son sein des *individus* capables et honnêtes, nous devons mettre fin au règne de la classe possédante en tant que telle. L'Angleterre doit arborer son vrai visage. L'Angleterre qui existe au-delà des apparences, l'Angleterre qui travaille dans les usines ou les salles de rédaction, qui pilote les avions ou manoeuvre les sous-marins, cette Angleterre doit prendre en main son propre destin.

À court terme, la répartition équitable des sacrifices, le « communisme de guerre », est plus importante que des changements économiques radicaux. Il est tout à fait nécessaire que l'industrie soit nationalisée, mais il est encore plus urgent que disparaissent des monstruosité comme les maîtres d'hôtel et les « rentes confortables ». Si la république espagnole a pu soutenir pendant deux ans et demi un combat terriblement inégal, c'est assurément parce qu'il n'y avait pas de disparités économiques trop criantes. Les gens ont énormément souffert, mais ils souffraient tous également. Quand le simple soldat n'avait plus une cigarette à fumer, le général n'en avait pas non plus. Si l'égalité des sacrifices était effective, le moral d'une nation comme l'Angleterre serait très certainement inébranlable. Mais actuellement, nous n'avons d'autre recours que le patriotisme traditionnel,

certes plus vivace en Angleterre que partout ailleurs, mais pas forcément inépuisable. Il y aura toujours, à un moment ou à un autre, quelqu'un pour dire : « Après tout, avec Hitler, les choses n'iraient pas plus mal pour moi. » Mais quelle réponse lui faire – je veux dire quelle réponse qu'il soit disposé à entendre – quand les simples soldats risquent leur vie pour deux shillings et demi par jour et que de grosses dames se déplacent en Rolls-Royce, en cajolant un pékinois ?

Il est fort probable que cette guerre dure trois ans. Trois ans de travail éreintant, d'hivers froids et tristes, de nourriture sans saveur, de vie sans plaisirs et de bombardements incessants. Le niveau de vie ne pourra que baisser, dans la mesure où toute guerre exige que l'on fabrique des armements au lieu de biens de consommation. La classe ouvrière connaîtra de terribles épreuves. Mais les ouvriers endureront ces épreuves, avec une constance sans bornes ou presque, à condition de savoir pourquoi ils se battent. Ce ne sont ni des lâches, ni des internationalistes. Ils peuvent endurer tout ce qu'a enduré le peuple espagnol, et même davantage. Mais ils veulent être raisonnablement sûrs qu'une vie meilleure les attend, eux et leurs enfants. Et pour avoir cette assurance, il faut qu'à partir du moment où on exigera d'eux un surcroît d'impôts et de travail, les riches soient encore plus durement touchés. Et si les riches crient comme des gorets qu'on égorge, ce n'en sera que mieux.

Nous pouvons atteindre ce résultat, si nous le voulons vraiment. Il est faux de dire que l'opinion publique est impuissante en Angleterre. Chaque fois qu'elle a su se faire entendre, elle a obtenu quelque chose, et c'est à elle que l'on doit la plupart des changements heureux de ces six derniers mois. Mais ces progrès se sont opérés avec une lenteur quasi géologique et seulement sous la pression de désastres répétés. Il a fallu la chute de Paris pour nous délivrer de Chamberlain, et les souffrances inutiles de dizaines de milliers d'habitants de l'East End pour nous délivrer, en partie tout au moins, de sir John Anderson [68]. Mais perdre une bataille pour enterrer un cadavre, c'est trop cher payé. Car nous combattons des hommes à l'intelligence vive et maléfique, et le temps presse, et

l'histoire aux vaincus

peut dire hélas ! mais elle ne peut rien changer ni pardonner [69].

### III

Au cours des six derniers mois, il a beaucoup été question de la « cinquième colonne ». On a vu des agités anonymes se faire jeter en prison pour avoir tenu des propos favorables à Hitler, et de nombreux réfugiés allemands ont été internés – ce qui nous a très certainement fait beaucoup de tort en Europe. Il est bien évident que l'idée d'une cinquième colonne surgissant soudain dans nos rues, tout armée et organisée, comme on l'a vu en Hollande et en Belgique, est parfaitement ridicule. Il existe pourtant bien un danger de cinquième colonne, et pour l'appréhender il faut envisager de quelle façon l'Angleterre pourrait être vaincue.

Il ne semble pas que les bombardements aériens puissent décider de l'issue d'un conflit majeur. L'invasion de l'Angleterre n'est certes pas impossible, mais il s'agit d'une tentative très risquée et, en cas d'échec, nous en sortirions plus unis et moins infestés de Blimp qu'auparavant. Et même si l'Angleterre était occupée par des troupes étrangères, le peuple anglais comprendrait qu'il a été battu et poursuivrait la lutte. Il est peu probable qu'il puisse être assujéti durablement, à moins que Hitler ne décide de laisser sur place une armée d'un million d'hommes. Il préférerait sans doute un gouvernement formé de X et de Y (mettez les noms de votre choix). Et s'il paraît difficile d'amener les Anglais à capituler par la force, on pourrait facilement arriver à ce résultat en les lassant, en les flattant ou en les dupant à condition que, comme à l'époque de Munich, ils ne se rendent pas compte qu'ils capitulent. Pour y parvenir, le moment propice serait celui où la situation militaire paraîtrait plutôt bonne. Le ton menaçant de la propagande allemande ou italienne est une erreur psychologique. Cela ne réussit qu'avec les intellectuels. Avec le gros de la population, mieux vaudrait jouer la carte du « Disons que la partie est nulle ». Il faudrait qu'une offre de paix soit faite en des termes de ce genre pour que les profascistes relèvent la tête et fassent entendre leur voix.

Mais qui sont les profascistes ? La perspective d'une victoire de Hitler séduit les gens très riches, les communistes, les adeptes de Mosley, les pacifistes et certains catholiques. Par ailleurs, si la situation se dégradait vraiment sur le front intérieur, la fraction la plus pauvre de la classe ouvrière pourrait adopter une attitude défaitiste, sans pour autant devenir activement prohitlérienne.

Cette liste plutôt hétéroclite reflète l'impudente incohérence de la propagande allemande, toujours prête à promettre n'importe quoi à n'importe qui. Mais ces différentes forces profascistes n'agissent pas selon un plan concerté et se manifestent chacune à leur façon.

Les communistes sont très certainement prohitlériens et ils le resteront tant que la politique russe sera ce qu'elle est, mais leur influence est des plus réduites. Les Chemises noires de Mosley, bien qu'actuellement au plus bas, représentent un danger plus sérieux en raison de leur implantation probable dans les forces armées. Reste qu'à son apogée, Mosley n'avait guère plus de cinquante mille partisans. Le pacifisme, quant à lui, est plus une curiosité psychologique qu'un mouvement politique. On a vu des pacifistes parmi les plus extrémistes qui, partis d'une dénonciation absolue de toute violence, sont devenus de fervents partisans de Hitler, allant même jusqu'à flirter avec l'antisémitisme. Le phénomène est intéressant, mais pas important. Le pacifisme « intégral », sous-produit de la puissance maritime, ne peut séduire que des gens qui se sentent parfaitement à l'abri. Par ailleurs, en tant qu'attitude négative et irresponsable, il ne peut guère susciter le dévouement. Moins de quinze pour cent des membres de la Peace Pledge Union paient régulièrement leur cotisation annuelle. Parmi tous les groupes que je viens de citer – pacifistes, communistes, Chemises noires – aucun ne serait capable, réduit à ses seules forces, de lancer un mouvement d'envergure

sur le thème « halte à la guerre ». Mais ils pourraient, en revanche, faciliter grandement la tâche d'un gouvernement félon qui voudrait négocier une capitulation. À l'instar des communistes français, ils pourraient se mettre à moitié consciemment au service des millionnaires.

Le véritable danger vient du sommet. Il ne faut absolument pas se laisser abuser par les récents propos de Hitler, qui se déclare désormais ami du pauvre, ennemi de la ploutocratie, etc. Le véritable Hitler se révèle dans *Mein Kampf* et dans ses actes politiques. Hitler ne s'est jamais attaqué aux riches sauf quand ces riches étaient des juifs ou des hommes qui tentaient de se mettre en travers de sa route. Ce qu'il défend, c'est une économie centralisée qui ôte au capitaliste la plus grande part de son pouvoir mais laisse intacte l'organisation de la société. L'État a la haute main sur l'industrie, mais il y a toujours des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves. C'est pourquoi, en tant qu'ennemi du socialisme authentique, il a toujours eu le soutien des capitalistes. Cela est apparu avec une clarté aveuglante au moment de la guerre civile espagnole, et de manière tout aussi nette avec la capitulation française. Le gouvernement fantoche de Hitler ne s'appuie pas sur les travailleurs mais sur une clique de banquiers, de généraux gâteux et de politiciens de droite véreux.

Cette espèce de trahison spectaculaire, délibérée, a peu de chance de réussir, ni même d'être tentée, en Angleterre. Il n'en reste pas moins que pour beaucoup de gros contribuables cette guerre est une absurde querelle de famille à laquelle il importe de mettre un terme coûte que coûte. On peut être sûr qu'un « parti de la paix » est déjà organisé en haut lieu ; un cabinet fantôme a peut-être même déjà été formé. Ces gens-là tenteront leur chance, non pas après une défaite mais au cours d'une de ces périodes de stagnation où la lassitude se double de mécontentement. Ils ne parleront pas de capitulation : simplement de paix ; et il est hors de doute qu'ils arriveront à se persuader, et peut-être à persuader les autres, qu'ils agissent pour le mieux. Une armée de chômeurs menée par des millionnaires citant le Sermon sur la Montagne – voilà ce qui nous menace. Mais une telle armée ne pourra jamais être levée si nous introduisons chez nous, autant que puisse se faire, la justice sociale. La dame à la Rolls entame bien plus le moral du pays qu'une flotte de bombardiers dépêchée par Goering.

## TROISIÈME PARTIE LA RÉVOLUTION ANGLAISE

### I

Le processus révolutionnaire entamé en Angleterre il y a déjà quelques années s'est accéléré avec le retour de nos troupes de Dunkerque. Comme toutes choses en Angleterre, cette révolution se déroule un peu à contrecœur, comme dans un état de demi-sommeil – mais elle est là. La guerre l'a précipitée et l'a en même temps rendue plus urgente que jamais.

La frontière entre progrès et réaction n'a plus grand-chose à voir avec les étiquettes de parti. Si l'on tient absolument à dater l'origine du phénomène, on peut dire que la vieille distinction entre « droite » et « gauche » a cessé d'avoir un sens quand parut le premier numéro du *Picture Post*. Quelle est l'orientation politique du *Picture Post* ? Ou de *Cavalcade*, ou des émissions radiophoniques de Priestley, ou des éditoriaux de l'*Evening Standard* ? De telles réalités n'entrent dans aucune des vieilles catégories. Ce qu'elles signalent à l'attention, c'est l'existence d'une multitude de gens sans étiquette qui, depuis un ou deux ans, se sont rendu compte qu'il y avait quelque chose qui décidément ne tournait pas rond. Mais comme une société sans classes et sans propriétaires privés est généralement qualifiée de « socialiste », nous pouvons désigner ainsi la société vers laquelle nous nous dirigeons. La guerre et la révolution sont indissociables. Nous ne pouvons rien établir qu'une nation occidentale puisse baptiser « socialisme » sans battre Hitler, et d'un autre côté nous ne pouvons battre Hitler sans sortir, du point de vue économique et social, du XIX<sup>e</sup> siècle. Le passé lutte contre le futur et nous avons deux ans, un an, peut-être quelques mois seulement, pour faire en sorte que ce soit le futur qui l'emporte.

Nous ne pouvons compter sur l'actuel gouvernement ni sur un autre du même genre pour apporter de lui-même les changements nécessaires. L'initiative doit venir d'en bas. Ce qui implique le surgissement de quelque chose qui n'a jamais existé en Angleterre, à savoir un mouvement socialiste activement soutenu par la grande masse de la population. Mais avant, il faut commencer par se demander pourquoi le socialisme a toujours échoué en Angleterre.

Il n'y a jamais eu en Angleterre qu'un seul parti socialiste digne de ce nom, le parti travailliste – le *Labour*. S'il n'est jamais parvenu à apporter des changements majeurs, c'est parce qu'il n'a jamais eu de politique véritablement indépendante en dehors des affaires purement intérieures. Il a été et demeure fondamentalement le parti des *trade unions*, revendiquant des augmentations de salaire et l'amélioration des conditions de travail. C'est pourquoi, tout au long des années critiques, il était directement intéressé à la prospérité du capitalisme britannique, et en particulier à l'intégrité de l'empire, dans la mesure où la prospérité de l'Angleterre reposait largement sur l'Asie et l'Afrique. Le niveau de vie des travailleurs syndiqués, dont le parti travailliste défendait les intérêts, dépendait indirectement de la sueur des coolies indiens. Cela étant, le parti travailliste était en même temps un parti socialiste, utilisant la phraséologie socialiste, ressassant les clichés anti-impérialistes et plaidant sans conviction pour que justice pleine et entière soit rendue aux peuples de couleur. Il devait défendre « l'indépendance » de l'Inde, comme il devait lutter pour le désarmement et le « progrès » en général. Mais personne n'était dupe : à l'âge du tank et du bombardier, des pays arriérés et à économie essentiellement agricole tels que l'Inde et les colonies africaines ne sauraient être plus indépendants qu'un chat ou un chien. Si un gouvernement travailliste porté au pouvoir par une large majorité avait effectivement accordé à l'Inde une véritable indépendance, qu'aurait-on vu,

sinon l'Inde absorbée par le Japon, ou divisée entre le Japon et la Russie ?

Un gouvernement travailliste au pouvoir n'aurait eu le choix qu'entre trois politiques, s'agissant de l'empire. La première aurait consisté à gérer les choses exactement comme elles l'étaient précédemment – c'est-à-dire à renoncer à toute prétention au « socialisme ». La seconde à accorder la liberté aux peuples assujettis – ce qui revient à les livrer aux instincts prédateurs du Japon, de l'Italie et d'autres grandes puissances, avec pour conséquence annexe une baisse catastrophique du niveau de vie britannique. La troisième eût été de mettre en oeuvre une politique impériale *positive*, visant à transformer l'empire en une fédération d'États socialistes, sur le modèle de l'U.R.S.S., avec plus de liberté et d'autonomie. Mais toute l'histoire, toute la tradition du parti travailliste rendaient cette dernière solution impossible. C'était le parti des *trade unions*, désespérément borné dans ses conceptions, s'intéressant fort peu aux problèmes de l'empire et n'ayant pratiquement aucun lien avec les hommes chargés d'assurer sa cohésion. Il lui aurait fallu confier l'administration de l'Inde et de l'Afrique et, d'une manière générale, la défense de l'empire, à des hommes issus d'une classe différente, des hommes traditionnellement hostiles au socialisme. Et surtout la capacité à se faire obéir d'un gouvernement décidé à conduire une politique socialiste était des plus douteuse. Car malgré l'importance de son électorat, le parti travailliste n'était absolument pas implanté dans la marine, et fort peu dans l'armée de terre et l'armée de l'air, il restait sans influence aucune sur les services coloniaux et n'avait que des appuis très mitigés dans l'administration intérieure. En Angleterre même, sa position était forte mais pouvait être ébranlée ; hors de l'Angleterre, ses adversaires étaient tout-puissants. Une fois au pouvoir, il se serait retrouvé en toute circonstance devant le même dilemme : tenir les promesses faites, et risquer une levée de boucliers, ou poursuivre dans la voie tracée par les conservateurs et renoncer alors à parler de socialisme. Les leaders travaillistes n'ont jamais su prendre fermement parti et, à partir de 1935, on put même douter qu'ils aient sérieusement l'intention d'assumer la charge du pouvoir. Ils étaient désormais réduits au rôle d'éternels opposants.

En dehors du parti travailliste, il existait plusieurs partis extrémistes, dont le plus puissant était le parti communiste. Les communistes ont exercé une influence considérable au sein du parti travailliste, d'abord entre 1920 et 1926, puis entre 1935 et 1939. Leur importance fut surtout – comme d'ailleurs celle de toute l'aile gauche du mouvement travailliste – de contribuer à détourner du socialisme les classes moyennes.

Les événements des sept dernières années ont démontré que le communisme n'avait aucune chance de triompher en Europe occidentale. Le fascisme exerce un attrait infiniment plus grand. Pays après pays, les communistes se sont fait écraser par leurs ennemis plus « à la page », les nazis. Dans les pays de langue anglaise, ils n'ont jamais pu véritablement s'implanter. Leur propagande ne pouvait séduire qu'un type d'individus assez peu répandu, se recrutant principalement dans l'intelligentsia bourgeoise : à savoir des hommes qui, ayant cessé d'aimer leur

pays, éprouvent cependant le besoin de sacrifier à une sorte de patriotisme et reportent donc sur la Russie leur volonté d'allégeance. En 1940, après avoir dépensé beaucoup d'efforts, de temps et d'argent, le parti communiste anglais pouvait tout juste revendiquer vingt mille adhérents – c'est-à-dire moins qu'à ses débuts, en 1920. Les autres partis marxistes étaient quant à eux encore plus négligeables. Ne pouvant s'appuyer ni sur l'argent, ni sur le prestige de la Russie, ils demeuraient attachés, plus encore que les communistes, à une doctrine de lutte des classes dont les termes avaient été une fois pour toutes fixés au XIX<sup>e</sup> siècle. Année après année, ils ont continué à prêcher cet évangile périmé, sans jamais se demander pourquoi ils prêchaient dans le désert.

On n'a pas davantage vu se développer de mouvement fasciste digne de ce nom en Angleterre. Les conditions matérielles ne s'étaient pas suffisamment dégradées et aucun chef d'envergure ne se profila jamais à l'horizon. Il aurait certainement fallu chercher longtemps pour trouver une tête aussi vide que celle de sir Oswald Mosley : un être creux comme une cloche, n'ayant même pas assez de jugeote pour se rendre compte que le fascisme ne doit à aucun prix heurter le sentiment national. Son mouvement n'était, de bout en bout, qu'une copie servile des modèles étrangers : uniformes et programme empruntés à l'Italie, salut importé d'Allemagne et antisémitisme ajouté après coup – car Mosley, au début de son entreprise, comptait des juifs parmi ses plus importants soutiens. Un homme de la trempe de Bottomley ou de Lloyd George aurait peut-être pu animer un mouvement fasciste britannique qui ne manquât pas de réalité. Mais de tels chefs apparaissent seulement quand leur existence répond à un besoin psychologique.

Après vingt ans de stagnation et de chômage, le mouvement socialiste anglais était toujours aussi impuissant à élaborer une conception anglaise du socialisme qui soit ne serait-ce qu'acceptable par la grande masse de la population. Le Labour se cantonnait dans un réformisme timoré, les marxistes regardaient le monde moderne avec des lorgnons datant du XIX<sup>e</sup> siècle. Les uns et les autres ignoraient superbement les problèmes agraires comme ceux de l'empire, et se mettaient également à dos les classes moyennes. La stupéfiante imbécillité de la propagande de gauche avait fait fuir toutes sortes de gens utiles – cadres de l'industrie, aviateurs, officiers de marine, petits exploitants agricoles, travailleurs en col blanc, commerçants, policiers. Tous ces gens s'étaient habitués à considérer le socialisme comme une menace pour leur gagne-pain, comme quelque chose de séditieux, d'importé, d'« anti-anglais », auraient-ils sans doute dit. Seuls les intellectuels, c'est-à-dire la fraction la plus inutile de la classe moyenne, se montraient séduits par le socialisme.

Un parti socialiste réellement désireux d'obtenir un résultat aurait commencé par regarder en face quelques réalités qu'il est mal vu, aujourd'hui encore, d'évoquer dans les milieux de gauche. Il aurait tenu compte du fait que l'Angleterre est un pays plus uni que la plupart des autres, que les ouvriers britanniques ont bien plus à perdre que leurs chaînes et que les différences de mentalité et de mode de vie entre classes tendent de plus en plus à s'estomper.

D'une manière générale, il aurait compris que la bonne vieille « révolution prolétarienne » n'est plus qu'une vue de l'esprit. Mais pendant toutes les années de l'entre-deux-guerres, personne n'a formulé de programme socialiste qui soit à la fois révolutionnaire et réalisable ; et cela pour l'excellente raison que personne ne voulait vraiment d'un changement d'envergure. Les leaders travaillistes se contentaient de poursuivre leur bonhomme de chemin, en touchant leurs salaires et en remplaçant de temps à autre aux affaires un honorable collègue conservateur. Les communistes se contentaient d'endurer leur confortable martyre, enregistrant camouflet sur camouflet et rejetant ensuite tout le blâme sur les autres. L'intelligentsia de gauche se contentait de se gausser des Blimp et de saper la morale bourgeoise, tout en gardant sa position privilégiée de parasite de la bonne société. La politique du Labour n'était plus qu'une variante de celle des conservateurs, et la politique « révolutionnaire » avait tout d'un théâtre d'ombres.

Mais aujourd'hui, les conditions ont changé, les années de somnolence sont terminées. Être socialiste, ce n'est plus botter symboliquement le train d'un système dont en fait on s'accommode fort bien. Cette fois, nous sommes bel et bien dans le pétrin. C'est le cas ou jamais de dire : « Les Philistins sont sur toi, Samson ! » Il nous faut donner corps à nos paroles ou bien périr. Nous savons parfaitement que dans son organisation sociale actuelle, l'Angleterre ne peut survivre ; nous devons faire admettre ce fait et pousser chacun à agir en conséquence. Nous ne gagnerons pas la guerre si nous n'introduisons pas chez nous le socialisme, et il n'y aura jamais chez nous de socialisme si nous ne gagnons pas la guerre. Ainsi devient possible ce qui ne l'était pas dans les années de paix : se montrer à la fois révolutionnaire et réaliste. Un mouvement socialiste capable d'emporter l'adhésion de la grande masse de la population, de chasser les profascistes des postes de responsabilité, d'éliminer les injustices les plus criantes et de faire comprendre à la classe ouvrière qu'elle a des raisons de se battre, de se concilier la classe moyenne au lieu de se la mettre à dos, d'élaborer vis-à-vis des colonies une politique réalisable au lieu d'un mélange bâtard d'imposture et d'utopie, de réconcilier le patriotisme et l'intelligence – un mouvement de ce type devient aujourd'hui, pour la première fois, possible.

## II

L'état de guerre a fait que le socialisme a cessé d'être une doctrine livresque pour devenir un projet politique réalisable.

L'inefficacité du capitalisme privé a été démontrée dans toute l'Europe. Son injustice a été démontrée dans l'East End londonien. Le patriotisme, que les socialistes ont si souvent et si âprement dénoncé, est devenu entre leurs mains un levier d'une redoutable puissance. Des gens qui, en toute autre occasion, se raccrocheraient désespérément à leurs misérables lambeaux de privilèges les abandonneront sans trop de regret si leur patrie est en danger. La guerre est le plus puissant de tous les facteurs de changement. Elle accélère tous les processus,

efface les différences de détail, ramène les réalités à la surface. Et, par-dessus tout, la guerre fait comprendre à chaque individu qu'il n'est pas *seulement* un individu. C'est uniquement parce qu'ils ont conscience de cela que des hommes acceptent de mourir sur un champ de bataille. En ce moment, il s'agit moins de faire le sacrifice de sa vie que de sacrifier ses loisirs, son bien-être personnel, sa liberté économique, son prestige social. Il y a en Angleterre très peu de gens qui souhaitent vraiment voir leur pays tomber sous le joug allemand. Si nous réussissons à faire comprendre que la victoire sur Hitler implique la disparition des privilèges de classe, la grande masse des gens ordinaires, ceux qui gagnent entre six livres par semaine et deux mille livres par an, sera certainement avec nous. Ces hommes nous sont indispensables, car c'est parmi eux que se trouvent la plupart des techniciens qualifiés. De toute évidence, le snobisme de caste et l'inculture politique d'hommes tels que les aviateurs ou les officiers de marine poseront un grave problème. Mais sans ces pilotes d'avions, commandants de destroyers, etc., nous ne pourrions même pas survivre une semaine. La seule manière de nous les concilier consiste à faire appel à leur patriotisme. Des socialistes intelligents *utiliseront* ce patriotisme, au lieu de le dénigrer, comme ils l'ont fait jusqu'ici.

Cela signifie-t-il pour autant que tous les obstacles seront instantanément levés ? Bien sûr que non, et il serait puéril de le croire.

Nous aurons à mener une lutte politique acharnée, et à faire face, partout, à une volonté plus ou moins consciente de sabotage. À un moment ou à un autre, il peut se révéler nécessaire de recourir à la force. Il est facile d'imaginer, par exemple, un soulèvement profasciste en Inde. Nous aurons à lutter contre la corruption, l'ignorance, les snobismes de caste. Les banquiers et les hommes d'affaires, les grands propriétaires terriens et les riches rentiers, les fonctionnaires au cul de plomb résisteront de toutes leurs forces. La classe moyenne elle-même renâclera quand elle verra son mode de vie traditionnel menacé. Mais précisément parce que le sentiment anglais de l'unité nationale ne s'est jamais démenti, parce que le patriotisme est toujours plus fort que les antagonismes de classes, il y a toutes chances que la volonté de la majorité finisse par prévaloir. Il serait vain de croire qu'un changement fondamental puisse être réalisé sans entraîner de scission au sein de la nation ; mais en temps de guerre, la minorité des traîtres sera beaucoup plus restreinte qu'elle ne le serait en toute autre occasion.

On voit bien qu'une mutation commence à se produire dans l'opinion, mais on ne saurait espérer qu'elle aboutisse d'elle-même avec toute la rapidité souhaitable. Car cette guerre est une course de vitesse entre la consolidation de l'empire hitlérien et le développement de la conscience démocratique. Partout en Angleterre on assiste à une âpre lutte entre deux tendances – au parlement et au gouvernement, dans les usines et dans les forces armées, dans les pubs et les abris anti-aériens, dans les journaux et à la radio. Quotidiennement, on enregistre çà et là de petites défaites, ou de petites victoires. Morrison, ministre de l'Intérieur – deux ou trois pas en avant ; Priestley, interdit de radio – deux ou trois pas en

arrière. C'est une lutte entre ceux qui cherchent à comprendre et ceux qui n'apprendront jamais rien, entre les jeunes et les vieux, entre les vivants et les morts. Mais il est capital que le mécontentement qui existe de manière indéniable passe de la simple obstruction aux propositions constructives. Il est temps pour le peuple de définir ses buts de guerre. Ce qu'il faut, c'est un programme d'action simple et concret, qui recevrait toute la publicité nécessaire et derrière lequel pourrait se regrouper l'opinion publique.

Je pense que le programme en six points que je propose ci-dessous répondrait à ces exigences. Les trois premiers points concernent la politique intérieure anglaise, les trois derniers l'empire et le monde.

1. Nationalisation de la terre, des mines, des chemins de fer, des banques et des principales industries.

2. Réduction de l'éventail des revenus, de sorte que le plus haut revenu, impôts déduits, ne soit pas supérieur de plus de dix fois au plus bas.

3. Réforme du système d'éducation sur des bases démocratiques.

4. Octroi immédiat du statut de dominion à l'Inde, avec faculté de faire sécession une fois la guerre terminée.

5. Création d'un Conseil général de l'empire dans lequel les peuples de couleur seraient représentés.

6. Signature d'un pacte d'alliance avec la Chine, l'Éthiopie et les autres pays victimes des puissances fascistes.

L'orientation générale d'un tel programme est sans équivoque. Il s'agit, de manière parfaitement explicite, de transformer cette guerre en une guerre révolutionnaire et l'Angleterre en une démocratie socialiste. Délibérément, je n'y ai fait figurer aucun objectif que l'individu le plus simple ne puisse comprendre et dont il ne puisse saisir immédiatement la justification. Sous la forme que je lui ai donnée, il pourrait être publié en première page du *Daily Mirror*. Mais pour les besoins de ce livre, il nécessite un certain nombre de commentaires.

1. *Nationalisations*. On peut certes « nationaliser » l'industrie d'un trait de plume, mais l'opération effective est beaucoup plus lente et compliquée. Ce qu'il faut, c'est que la propriété de toutes les industries clés soit transférée à l'État, représentant le peuple dans son ensemble. Cela fait, il devient possible d'éliminer ceux qui ne sont que *propriétaires*, qui vivent, sans rien produire, de ce que leur rapportent leurs titres ou actions. La propriété d'État implique donc que nul ne puisse vivre sans travailler. Quant au rythme des changements que cela implique dans la gestion de l'industrie, le problème est plus délicat. Dans un pays comme l'Angleterre, il n'est guère possible de jeter bas tout l'édifice industriel pour le reconstruire de fond en comble – et moins encore en temps de guerre. Inévitablement, les grandes entreprises industrielles continueront pour l'essentiel à utiliser le même personnel dirigeant, les ci-devant propriétaires ou directeurs

généraux se transformant en employés de l'État. Il y a des raisons de penser que nombre de petits capitalistes seraient au fond ravis d'un tel arrangement. La résistance sera le fait des gros capitalistes, des banquiers, des propriétaires fonciers et des riches oisifs – en somme, la classe des gens qui disposent de plus de deux mille livres par an, c'est-à-dire, si l'on compte tous leurs parents et protégés, pas plus d'un demi-million de personnes en Angleterre. La nationalisation des terres agricoles implique que l'on élimine le grand propriétaire foncier et le bénéficiaire de la dîme, mais sans que cela affecte nécessairement le cultivateur. Il est difficile de concevoir une réorganisation de l'agriculture anglaise qui ne conserve pas, au début tout au moins, la plupart des exploitations agricoles déjà existantes. Le fermier, s'il est compétent, poursuivra son travail en qualité de salarié.

Il n'est guère autre chose aujourd'hui, à ceci près qu'il doit dégager un profit et s'endetter sans cesse auprès des banques. S'agissant de certains types de petit commerce, et même de la propriété de la terre à petite échelle, l'État n'aura sans doute pas à intervenir du tout. Ce serait une grave erreur que de s'acharner, par exemple, sur la classe des petits propriétaires. Ces gens sont nécessaires, ils sont dans l'ensemble compétents, et la quantité de travail qu'ils fournissent dépend pour une large part du sentiment qu'ils ont d'être « leurs propres patrons ». Mais l'État imposera certainement une limite de superficie à la propriété terrienne (probablement pas plus de huit ou neuf hectares) et interdira toute propriété privée du sol dans les zones urbaines.

Quand tous les biens productifs auront été déclarés propriété de l'État, les gens ordinaires pourront avoir le sentiment, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, que l'État, *c'est eux*. Ils seront prêts à accepter tous les sacrifices à venir, guerre ou pas guerre. Et quand bien même le visage de l'Angleterre n'en paraîtrait guère changé, le jour où nos principales industries auront été nationalisées, la domination d'une classe sur les autres aura été brisée. Dès lors, la gestion aura le pas sur la propriété, la compétence sur le privilège. Il est fort possible que la propriété d'État apporte moins de changements sociaux que n'en auront imposé les épreuves collectives de la guerre. Mais c'est un premier pas indispensable, sans lequel toute véritable reconstruction est impossible.

2. *Revenus*. La limitation des écarts entre les revenus implique que l'on fixe un salaire minimum, ce qui suppose un contrôle de la masse monétaire, qui devra correspondre exactement à la quantité de biens de consommation disponibles. Ce qui suppose à son tour un système de rationnement plus strict que celui qui est aujourd'hui en vigueur. Il est vain de souhaiter, dans l'état actuel de l'évolution du monde, que tous les êtres humains disposent d'un revenu strictement identique. Il a été maintes fois démontré que, en l'absence de compensation financière, rien n'incite les gens à entreprendre certaines tâches. Mais il n'est pas nécessaire que cette compensation soit très importante. Dans la pratique, il sera impossible d'appliquer une limitation des gains aussi stricte que celle que j'évoquais. Il y aura toujours des cas d'espèce et des possibilités de tricher. Mais il n'y a aucune raison

pour qu'un rapport de un à dix ne représente pas l'amplitude maximum admise. Et à l'intérieur de ces limites, un certain sentiment d'égalité est possible. Un homme qui gagne trois livres par semaine et celui qui en perçoit mille cinq cents par an peuvent avoir l'impression d'être des créatures assez semblables – ce qui est inenvisageable si l'on prend le duc de Westminster et un clochard de l'Embankment.

3. *Éducation*. En temps de guerre, une réforme du système scolaire ne saurait guère être beaucoup plus qu'un projet. Pour l'instant, nous ne sommes pas en situation d'augmenter la durée de la scolarité minimum ou d'accroître les effectifs du personnel enseignant dans les écoles primaires. Mais il est quelques mesures immédiates que l'on pourrait prendre pour aller vers un système d'éducation démocratique. Nous pourrions commencer par abolir l'autonomie dont jouissent les *public schools* et les universités les plus réputées pour y faire entrer des boursiers choisis exclusivement en fonction de leurs aptitudes. Actuellement, les *public schools* servent surtout à perpétuer les préjugés de classe et à prélever une sorte de tribut que la classe moyenne paie à l'aristocratie pour avoir accès à certaines professions. Il est vrai que la situation est en train de se modifier. Les classes moyennes ont commencé à s'insurger contre le coût prohibitif d'une telle éducation et la guerre, si elle se poursuit pendant encore un an ou deux, entraînera la faillite de la plupart des *public schools*. L'évacuation des populations a également provoqué certains changements mineurs. Mais il est à craindre que certaines écoles, parmi les plus réputées, se montrent capables de traverser cette mauvaise passe et restent, sous une forme ou sous une autre, des foyers de snobisme particulièrement virulents. Quant aux dix mille *private schools* que compte l'Angleterre, la très grande majorité d'entre elles mérite purement et simplement de disparaître. Ce ne sont rien d'autre que des entreprises commerciales, et le niveau de l'éducation qu'elles dispensent est bien souvent inférieur à celui de l'école primaire. Elles n'existent qu'en raison du sentiment assez répandu selon lequel il y aurait quelque chose d'infamant à être passé par l'école publique. L'État pourrait éradiquer cette idée en prenant en charge la totalité du système d'éducation – même si, au début, pareille mesure restait surtout un geste symbolique. Aujourd'hui, les « gestes » sont aussi nécessaires que les actes. Il n'est que trop évident que tous les nobles discours sur la « défense de la démocratie » ne seront que pur verbiage tant que les hasards de la naissance décideront de l'éducation que reçoit, ou non, un enfant doué.

4. *L'Inde*. Ce que nous devons offrir à l'Inde, ce n'est pas la « liberté » qui, je l'ai déjà dit, est impossible, mais une alliance, une association – en un mot, l'égalité. Mais nous devons aussi dire aux Indiens qu'ils sont libres de faire totalement sécession, s'ils le désirent. Sans cela, on ne peut parler d'égalité ou d'association et notre prétention de défendre les peuples de couleur contre le fascisme ne sera jamais prise au sérieux. Mais ce serait une erreur de croire que les Indiens rompraient sur-le-champ tout lien avec nous s'ils en avaient la possibilité. Quand un gouvernement britannique leur *offrira* une indépendance inconditionnelle, ils

la refuseront. Car dès que leur sera reconnu le droit de faire sécession, ils n'auront plus guère de raisons valables de le faire.

La rupture de tout lien entre les deux pays serait un désastre aussi bien pour l'Inde que pour l'Angleterre. Cela, les Indiens intelligents le comprennent. Dans l'état actuel des choses, non seulement l'Inde est incapable de se défendre mais elle est à peine en mesure de se nourrir. Toute l'administration du pays repose sur un réseau de techniciens (ingénieurs, agents forestiers, cheminots, soldats, médecins) qui sont pour la plupart anglais et qu'on ne saurait remplacer avant cinq ou dix ans. En outre, l'anglais est la principale *lingua franca* du pays et la quasi-totalité de l'intelligentsia indienne est profondément marquée par la culture anglaise. Le passage sous une autre domination étrangère – car dès le départ des Anglais, le Japon et d'autres puissances prendraient aussitôt leur place – provoquerait en Inde une formidable désorganisation. Les Japonais, pas plus que les Russes, les Allemands, ou les Italiens, ne seraient en mesure d'administrer l'Inde avec l'efficacité, aussi réduite soit-elle, dont font preuve les Anglais. Ils ne disposent pas de techniciens en nombre suffisant, ne connaissent pas les langues ni les conditions locales, et il est peu probable qu'ils parviennent à gagner la confiance de ces intermédiaires indispensables que sont les Eurasiens. Si l'Inde était simplement « libérée », c'est-à-dire privée de la protection militaire britannique, la première conséquence serait une nouvelle domination étrangère, et la seconde une série de gigantesques famines qui, en quelques années, feraient des millions de victimes.

Ce dont l'Inde a besoin, c'est de pouvoir élaborer sa propre constitution sans intervention britannique directe mais dans le cadre d'une sorte de contrat d'association qui lui assure protection militaire et assistance technique. Et cela ne pourra jamais se produire tant qu'il n'y aura pas en Angleterre un gouvernement socialiste. Depuis au moins quatre-vingts ans, l'Angleterre a bridé le développement de l'Inde, en partie par peur de la concurrence commerciale si les industries indiennes venaient à trop se développer, et en partie aussi parce que des populations arriérées sont plus faciles à gouverner que des peuples civilisés. C'est un lieu commun de dire que l'Indien moyen a infiniment plus à se plaindre de ses compatriotes que des Britanniques. Le petit capitaliste indien exploite de la manière la plus éhontée le travailleur des villes, le paysan vit, de la naissance à la mort, sous la coupe de l'usurier. Mais tout cela est un résultat indirect de la domination anglaise qui, de manière plus ou moins délibérée, s'efforce de maintenir l'Inde dans un état aussi arriéré que possible. Les plus fidèles à l'Angleterre sont les princes, les propriétaires terriens et les milieux d'affaires – d'une manière générale les classes réactionnaires qui s'accommodent assez bien du *statu quo*. Que l'Angleterre cesse d'occuper vis-à-vis de l'Inde la position d'un exploitateur, et l'équilibre des forces s'en trouvera instantanément modifié. L'Angleterre n'aura plus alors besoin de flatter ces ridicules potentats indiens, avec leurs éléphants chamarrés et leurs armées de carton-pâte, d'empêcher l'essor d'un mouvement syndical, de dresser les musulmans contre les hindous, de

protéger la vie inutile de l'usurier, d'accepter les courbettes de petits fonctionnaires serviles, de préférer le Gurkha semi-barbare au Bengali cultivé. Interrompez ce flot de dividendes qui, né de la sueur des coolies, vient grossir les comptes en banque des douairières de Cheltenham, et vous pourrez mettre un terme au vieux rapport sahib-indigène, où l'ignorance arrogante de l'un a pour contrepartie l'envie et la servilité de l'autre. Alors Anglais et Indiens pourront travailler côte à côte au développement d'une Inde où les Indiens accéderont à toutes les formes d'activité qui leur ont jusqu'ici été systématiquement interdites, faute d'une éducation appropriée. Combien y aurait-il d'Anglais des Indes, fonctionnaires ou commerçants, pour accepter un tel règlement de la question – qui les priverait à jamais du statut de « sahib » –, ceci est une autre histoire. Mais, d'une manière générale, il y a davantage à attendre des jeunes générations et des fonctionnaires (ingénieurs civils, techniciens de l'agriculture et des forêts, médecins, enseignants) qui ont reçu une formation scientifique. Des fonctionnaires haut placés – gouverneurs de province, juges, préfets, etc. –, il n'y a rien à espérer ; mais ce sont également les plus faciles à remplacer.

Voilà en gros ce que signifierait le statut de dominion qu'un gouvernement socialiste offrirait à l'Inde. Ce serait une offre d'association sur un pied d'égalité, en attendant le jour où le monde cessera d'être soumis à la loi du plus fort. Mais il faut y ajouter le droit imprescriptible à faire sécession, si l'Inde le souhaite : c'est la seule façon de montrer que nous sommes de bonne foi. Et ce qui vaut pour l'Inde vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour la Birmanie, la Malaisie et la plupart de nos possessions africaines.

Les points 5 et 6 s'expliquent d'eux-mêmes : sans eux, nous ne saurions sérieusement prétendre que nous livrons cette guerre pour défendre des peuples pacifiques contre l'agression fasciste.

Est-il absurde de penser qu'une telle politique pourrait emporter l'adhésion des Anglais ? Ce l'eût été il y a un an, il y a même six mois. Ce ne l'est plus. En outre – et c'est bien pourquoi il y a en ce moment une chance à saisir – il serait possible de lui donner toute la publicité nécessaire. Il existe une très importante presse hebdomadaire, aux tirages se chiffrant par millions d'exemplaires, qui serait toute disposée à diffuser, sinon le programme exact que j'ai ébauché, du moins une série de propositions allant dans ce sens. Il y a même trois ou quatre quotidiens qui seraient prêts à lui donner un écho favorable, tant nous avons parcouru de chemin au cours des six derniers mois.

Mais une telle politique est-elle réalisable ? Cela dépend uniquement de nous.

Certaines des mesures que j'ai citées pourraient être immédiatement appliquées ; pour d'autres, il faudrait des années, sinon des décennies, avant d'en voir les premiers résultats. Aucun programme politique n'est jamais intégralement réalisé. Mais l'important est que ce programme, ou un programme du même genre, nous le défendions publiquement. C'est toujours la *direction* qui compte, le but visé. Il ne faut, bien sûr, pas attendre de l'actuel gouvernement qu'il fasse

sienne une politique visant à transformer la présente guerre en guerre révolutionnaire.

Ce gouvernement est au mieux un gouvernement de compromis, avec à sa tête Churchill tentant, tel un acrobate de cirque, de monter deux chevaux à la fois. Avant que des mesures comme la limitation des revenus soient seulement envisageables, il faudra déposséder de son pouvoir l'ancienne classe dirigeante. Si, au cours de cet hiver, la guerre passe par une nouvelle phase de stagnation, nous devrions à mon sens réclamer des élections générales, à la tenue desquelles la machine du parti conservateur s'opposera de toutes ses forces. Mais même sans élections, nous pouvons obtenir le gouvernement que nous voulons, à condition de le vouloir avec assez de force. Une véritable pression de la base permettrait d'obtenir ce résultat. Quant à dire qui fera partie d'un tel gouvernement, je réserve mon pronostic. Je sais que les hommes qu'il nous faut seront là quand le peuple aura réellement besoin d'eux, car ce sont les mouvements qui suscitent les leaders, et non l'inverse.

Dans un an, dans six mois peut-être, si l'Angleterre n'a pas été envahie d'ici là, nous verrons naître quelque chose qui n'a encore jamais existé : un mouvement socialiste spécifiquement *anglais*. Jusqu'ici, nous n'avons eu que le parti travailliste, un parti certes créé par la classe ouvrière, mais qui ne s'est jamais donné de programme de transformation radicale, et le marxisme, à savoir une théorie allemande revue et corrigée par les Russes et transplantée sans le moindre succès en Angleterre. Rien qui puisse réellement toucher le cœur des Anglais. Au cours de sa longue histoire, le mouvement socialiste anglais n'a donné naissance à aucun chant entraînant, à rien qui ressemble à *La Marseillaise* ou à *La Cucaracha*, par exemple. Quand apparaîtra un mouvement socialiste spécifiquement anglais, les marxistes, comme tous ceux qui tirent leurs droits du passé, en seront les adversaires les plus acharnés et le dénonceront comme « fasciste ». Déjà, on entend fréquemment les intellectuels de gauche de l'espèce la plus tiédasse déclarer qu'en combattant les nazis nous risquons de devenir nous-mêmes nazis. Autant dire qu'en combattant des Noirs, on risque de devenir noir soi-même. Pour devenir nazis, nous devrions avoir derrière nous toute l'histoire de l'Allemagne. Les nations n'échappent pas à leur passé par la seule magie d'une révolution. Un gouvernement socialiste anglais transformerait le pays de la base au sommet mais conserverait les caractères spécifiques de notre civilisation, de cette civilisation particulière que j'ai tenté de caractériser au début de ce livre.

Ce gouvernement ne sera pas doctrinaire, ni même logique. Il abolira la Chambre des lords mais maintiendra vraisemblablement la monarchie. Il laissera un peu partout subsister des anachronismes et des absurdités, il conservera le juge avec sa ridicule perruque et le lion et la licorne sur les boutons des uniformes militaires. Il n'instaurera pas une dictature de classe explicite. Il se regroupera autour du vieux parti travailliste et trouvera un soutien de masse dans les syndicats, mais il saura aussi entraîner à sa suite la plus grande partie de la classe moyenne et bon nombre de jeunes bourgeois. La plupart de ses têtes pensantes

viendront de cette classe mal définie qui regroupe ouvriers hautement qualifiés, techniciens, aviateurs, savants, architectes et journalistes, tous hommes qui sont comme chez eux dans le monde de la radio et du béton armé. Mais il restera fidèle à la tradition du compromis et demeurera persuadé que la loi est au-dessus de l'État. Il fusillera les traîtres, mais seulement à l'issue d'un procès en règle où certains seront peut-être acquittés.

Il écrasera promptement et brutalement toute rébellion ouverte mais admettra les critiques verbales ou écrites. Il y aura encore différents partis politiques, et les sectes révolutionnaires continueront à diffuser leurs journaux sans plus de résultat qu'auparavant. Il séparera rigoureusement l'Église de l'État mais ne persécutera pas la religion. Il gardera un respect diffus pour la morale chrétienne et il lui arrivera même de parler de l'Angleterre comme d'un « pays chrétien ». L'Église catholique s'opposera à lui mais les sectes non conformistes et le gros de l'Église anglicane sauront trouver un terrain d'entente avec lui. Il fera preuve d'une capacité à assimiler le passé qui stupéfiera les observateurs étrangers et les amènera parfois à se demander s'il y a bien eu une révolution en Angleterre.

Mais n'empêche qu'il aura réalisé l'essentiel. Il aura nationalisé l'industrie, resserré l'éventail des revenus, mis en place un système d'éducation sans privilèges de classes. Sa véritable nature se reconnaîtra à la haine que lui porteront les riches qu'il y aura encore ailleurs dans le monde. Il n'aura pas pour but de démanteler l'empire mais de le transformer en une fédération d'États socialistes débarrassés non pas tant du drapeau britannique que de l'usurier, du rentier, du fonctionnaire anglais obtus et stupide. Sa stratégie de guerre sera totalement différente de celle de n'importe quel État où domine la propriété privée, parce qu'il n'aura pas peur des suites révolutionnaires qu'ont inévitablement la défaite et l'effondrement d'un régime quel qu'il soit. Il n'aura pas le moindre scrupule à attaquer des États neutres hostiles ou à encourager les révoltes indigènes dans les colonies de l'ennemi. Il combattra de telle manière que, même s'il est vaincu, son souvenir sera une menace permanente pour le vainqueur, comme le souvenir de la Révolution française l'a été pour l'Europe de Metternich. Il inspirera aux dictateurs une crainte sans commune mesure avec celle que peut inspirer l'actuel régime britannique, sa puissance militaire serait-elle dix fois ce qu'elle est aujourd'hui.

Mais en ce moment, alors que nous avons sous les yeux le spectacle d'une Angleterre à peine tirée de sa somnolence et que partout, y compris sous les bombes, se perpétue le contraste choquant de la misère et de la richesse, comment puis-je oser affirmer que ces événements *auront* lieu ?

Parce que le temps est venu où l'on peut prédire l'avenir en termes de « ou bien – ou bien ». Ou bien nous transformons cette guerre en une guerre révolutionnaire (je ne prétends pas que notre politique doive correspondre *exactement* à celle que j'ai indiquée plus haut, mais simplement en suivre les grandes lignes), ou bien nous perdons la guerre, et bien davantage encore. Nous pourrions très bientôt dire dans laquelle de ces deux voies nous nous sommes engagés. Mais il est absolument certain que nous ne pouvons pas gagner si nous conservons notre actuelle organisation sociale. Car elle nous empêche de mobiliser toutes nos forces physiques, morales et intellectuelles.

### III

Le patriotisme n'a rien à voir avec le conservatisme. Bien au contraire, il s'y oppose, puisqu'il est essentiellement une fidélité à une réalité sans cesse changeante et que l'on sent pourtant mystiquement identique à elle-même. C'est un pont entre le futur et le passé. Aucun révolutionnaire authentique n'a jamais été internationaliste.

Au cours des vingt dernières années, le point de vue négatif, la mentalité de *fainéant* [70] qui a été de mise dans la gauche anglaise, les ricanements des intellectuels devant le patriotisme et le courage physique, l'effort obstiné pour saper le moral des Anglais et répandre une attitude de je-m'en-foutisme hédoniste, tout cela n'a fait que du mal. Cela aurait déjà été nuisible si nous avions effectivement vécu dans l'univers mollasson de la Société des Nations qu'imaginaient ces gens-là. Mais au temps des *führers* et des bombardiers, c'était catastrophique. Qu'on le veuille ou non, il faut être fort pour survivre. Une nation qui a pris l'habitude de penser en termes d'hédonisme ne peut survivre au milieu de peuples qui travaillent comme des esclaves, se multiplient comme des lapins et trouvent dans la guerre leur principale industrie nationale. Les socialistes anglais de toutes nuances ou presque ont voulu prendre position contre le fascisme tout en cherchant à rendre leurs compatriotes inaptes à la guerre. Ils ont échoué parce qu'en Angleterre, les allégeances traditionnelles sont plus fortes que les nouvelles. Mais, malgré toutes les déclamations « antifascistes » de la presse de gauche, quelle chance de victoire aurions-nous eue, lorsque nous avons dû nous battre réellement contre le fascisme, si l'Anglais moyen avait été ce que le *New Statesman*, le *Daily Worker* ou même le *News Chronicle* voulaient qu'il soit.

Jusqu'en 1935, la quasi-totalité des Anglais de gauche était vaguement pacifiste. Après 1935, les plus remuants d'entre eux ont pris fait et cause pour la politique de front populaire, ce qui n'était qu'une manière d'esquiver l'ensemble du problème

posé par le fascisme. Ce front se contentait d'être « antifasciste » sur un mode purement négatif – « contre » le fascisme sans jamais se déclarer « pour » aucune politique définie –, et derrière tout cela il y avait le veule espoir que, le moment venu, les Russes se battraient pour nous. Il est ahurissant de voir à quel point cette illusion a la vie dure. Chaque semaine, les journaux reçoivent une avalanche de lettres d'où il ressort que, si nous n'avions pas de tories au gouvernement, les Russes ne pourraient pas faire autrement que de venir à notre secours, ou alors que nous devrions proclamer des buts de guerre nobles et élevés (voir des livres comme *Unser Kampf, A Hundred Million Allies – If We Choose*, etc.), moyennant quoi les peuples européens se soulèveraient comme un seul homme en notre faveur. C'est toujours la même idée qui revient : chercher l'inspiration à l'étranger, trouver quelqu'un qui veuille bien se battre à notre place. Là-dessous se cache le terrible complexe d'infériorité de l'intellectuel anglais, la conviction que les Anglais ne sont plus une race guerrière, qu'ils sont incapables de tenir bon dans l'épreuve.

En réalité, il n'y a aucune raison de croire que quelqu'un se décidera à prendre les armes à notre place, à l'exception des Chinois qui se battent déjà depuis trois ans [71]. Les Russes pourraient être amenés à combattre à nos côtés à la suite d'une agression directe, mais ils ont clairement donné à entendre qu'ils n'avaient pas la moindre intention d'affronter l'armée allemande s'ils pouvaient s'en dispenser. De toute façon, on ne peut guère s'attendre à ce qu'ils soient particulièrement charmés par le spectacle d'un gouvernement de gauche en Angleterre. Le régime russe actuel verrait certainement d'un assez mauvais oeil toute révolution en Occident. Les peuples assujettis d'Europe se soulèveront quand Hitler commencera à chanceler, mais pas avant. Nos alliés potentiels ne sont pas les Européens mais, d'une part, les Américains, qui auront besoin d'un an pour mobiliser leurs ressources, même s'ils parviennent à mettre au pas les milieux d'affaires ; d'autre part, les peuples de couleur, qui ne nous soutiendront pas, fût-ce moralement, tant que notre révolution n'aura pas commencé. Pour un bon bout de temps encore – un an, deux ans, peut-être trois – l'Angleterre devra se trouver pratiquement seule en première ligne. Nous devons affronter les bombardements, la faim, le surmenage, la grippe, l'ennui et les trompeuses offres de paix. De toute évidence, l'heure est au raffermissement du moral, pas à son affaiblissement. Au lieu d'adopter systématiquement l'attitude antibritannique qui est de rigueur chez elle, la gauche ferait mieux de réfléchir à ce que serait le monde si la culture de langue anglaise devait disparaître. Car il est puéril d'imaginer que les autres pays anglophones, États-Unis compris, n'en seraient pas autrement affectés si l'Angleterre était vaincue.

Lord Halifax et sa clique s'imaginent qu'une fois la guerre terminée, tout recommencera comme si de rien n'était. On retrouvera les conférences internationales à Versailles, la « démocratie » – autrement dit, le capitalisme –, les Rolls-Royce et les files d'attente devant les bureaux de chômage, les hauts-de-forme gris et les pantalons informes, *in saecula saeculorum*. Naturellement, on ne

verra rien de tel. On en aurait peut-être une approximation dans le cas d'une paix négociée, mais cela ne durerait pas. Le capitalisme du *laissez-faire* est mort [72]. L'alternative réside entre le type de société collective qu'instaurera Hitler et celui dont sa défaite est la condition.

Si Hitler est vainqueur, il affermira sa domination sur l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient, et, pour peu que ses armées ne soient pas trop épuisées, arrachera d'immenses territoires à l'Union soviétique. Il mettra en place une société de castes strictement hiérarchisée, où le *Herrenvolk* allemand (la « race des seigneurs » ou « race supérieure ») régnera sur les Slaves et autres peuples inférieurs, qui se verront assigner la tâche de fournir des produits agricoles à des prix dérisoires. Quant aux peuples de couleur, il les réduira purement et simplement en esclavage. La véritable raison de l'hostilité des puissances fascistes envers l'impérialisme britannique, c'est qu'elles savent que celui-ci est en voie de désintégration. Si les choses suivent le même cours encore vingt ans, l'Inde sera une république paysanne unie à l'Angleterre par une alliance volontaire. Les « demi-singes » dont Hitler parle avec un si écrasant mépris piloteront des avions et fabriqueront des mitrailleuses. Le rêve fasciste d'un empire d'esclaves sera définitivement ruiné. En revanche, si nous sommes battus, nous ne ferons que livrer nos anciennes victimes à de nouveaux maîtres qui prendront le relais sans le moindre scrupule.

Mais ce n'est pas seulement le destin des peuples de couleur qui est en jeu : deux conceptions de la vie totalement incompatibles s'affrontent. « Entre démocratie et totalitarisme, dit Mussolini, il ne peut y avoir de compromis. » Les deux systèmes ne peuvent subsister côte à côte, même un court laps de temps. Tant qu'existera une démocratie, fût-ce sous la forme très imparfaite qu'elle revêt en Angleterre, le totalitarisme sera en danger de mort. Le monde anglophone est tout entier dominé par l'idée de l'égalité entre les hommes ; il serait certainement mensonger de dire que les Américains ou nous-mêmes avons toujours agi conformément à nos déclarations d'intention, mais il reste que l'idée est là, susceptible de devenir un jour pleine et entière réalité. Si elle ne périt pas, la culture de langue anglaise finira par donner naissance à une société d'êtres humains libres et égaux. Mais c'est justement cette idée – l'idée « juive » ou « judéo-chrétienne » de l'égalité entre les hommes – que Hitler veut détruire à tout prix. Dieu sait s'il l'a assez dit et répété. L'idée d'un monde où les Noirs se trouveraient de plain-pied avec les Blancs et où les juifs seraient traités comme des êtres humains lui inspire la même répulsion et le plonge dans le même désespoir que, pour nous, la perspective d'un éternel esclavage.

Il est primordial de garder à l'esprit que ces deux points de vue sont absolument inconciliables. Il est probable que dans le courant de l'année prochaine se manifeste une réaction en faveur de Hitler dans les milieux de l'intelligentsia de gauche. On en voit déjà les signes avant-coureurs. Les indiscutables résultats positifs obtenus par Hitler sont de nature à satisfaire la vacuité de ces hommes et, pour les pacifistes, leur masochisme. On peut prévoir à peu près ce qu'ils diront.

Ils refuseront, pour commencer, de reconnaître que le capitalisme britannique est en train d'évoluer vers quelque chose de différent et que la défaite de Hitler peut ne pas se résumer à la victoire des millionnaires anglais et américains. Après quoi, ils entreprendront de démontrer qu'au bout du compte démocratie et totalitarisme, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Il n'y a pas *beaucoup* de liberté d'expression en Angleterre ; par conséquent, il n'y en a *pas plus* qu'en Allemagne. Être au chômage est une terrible épreuve ; par conséquent, ce n'est *pas pire* de connaître les chambres de torture de la Gestapo. Chacun sait que deux noires valent une blanche, et qu'avoir un demi-pain ou pas de pain du tout revient au même.

Mais en réalité, quoi qu'on puisse penser du totalitarisme et de la démocratie, on ne saurait dire que c'est la même chose. Et on ne saurait le dire même si la démocratie anglaise se montrait incapable de dépasser le stade actuel. L'État continental militarisé, avec sa police secrète, sa littérature censurée, son travail forcé, est, dans sa conception même, radicalement différent de l'approximative démocratie maritime, avec ses taudis et ses chômeurs, ses grèves et ses partis politiques. C'est la différence entre une puissance terrestre et une puissance maritime, entre la férocité et l'inefficacité, entre le mensonge délibéré et l'aveuglement, entre le S.S. et le receveur de loyers. Et le choix n'est pas tant entre ce que sont aujourd'hui ces deux formes de société qu'entre ce qu'elles peuvent l'une et l'autre devenir. Mais il est en un sens absurde de se demander si la démocratie, avec ses hauts et ses bas, est « meilleure » ou « pire » que le totalitarisme. Pour trancher le débat, il faudrait pouvoir disposer de critères de valeur absolus. La seule question importante est de savoir, quand le moment décisif sera venu, vers qui iront nos sympathies. Les intellectuels qui prennent un tel plaisir à mettre en balance démocratie et totalitarisme et à « démontrer » que l'un ne vaut pas mieux que l'autre sont simplement des écervelés qui n'ont jamais eu à se colleter avec la réalité. Ils manifestent la même méconnaissance profonde de ce qu'est le fascisme, aujourd'hui qu'ils commencent à lui faire les yeux doux, qu'il y a un an ou deux, à l'époque où ils vociféraient contre lui. La question n'est pas « Voulez-vous qu'on organise un débat contradictoire, sans préjugés et sans passion, sur le “ cas ” Hitler ? » mais bien « Pensez-vous vraiment qu'il y a là matière à débat ? Êtes-vous prêts à accepter le joug de Hitler ? Voulez-vous ou non que l'Angleterre soit occupée par ses armées ? » Il serait bon de répondre précisément à ces questions avant d'épouser à la légère le point de vue de l'adversaire. Car il n'y a pas place pour la neutralité dans une guerre : en pratique, il faut prendre parti pour un camp ou pour l'autre.

Confronté à ce choix, aucun être formé par la tradition occidentale ne peut accepter la vision du monde qui est celle du fascisme. Il est primordial d'en prendre conscience dès maintenant, et de voir tout ce que cela implique. Malgré sa mollesse, son hypocrisie et son injustice, la civilisation des peuples de langue anglaise est l'unique obstacle important qui subsiste sur la route de Hitler. Elle est une vivante réfutation de tous les dogmes « infaillibles » du fascisme. C'est

pourquoi tous les auteurs fascistes répètent depuis des années que la puissance anglaise doit être détruite. L'Angleterre doit être « exterminée », « annihilée », « rayée de la carte ». Stratégiquement, on pourrait parfaitement concevoir que cette guerre prenne fin en laissant Hitler maître absolu de l'Europe, tandis que l'Angleterre conserverait son empire et une puissance maritime à peine entamée. Mais idéologiquement, c'est impossible. Si Hitler faisait des propositions pour aboutir à une situation de ce type, ce ne pourrait être qu'une ruse afin de conquérir indirectement l'Angleterre ou de renouveler son agression à un moment plus favorable. Il ne peut laisser l'Angleterre se dresser comme une sorte de cheminée rejetant sur les États policiers européens les idées méphitiques venues d'outre-Atlantique. Et si nous considérons cela de notre point de vue, nous voyons toute l'ampleur de l'enjeu : la nécessité absolue de conserver notre démocratie à peu près telle que nous l'avons toujours connue. Mais *conserver* signifie toujours *développer*. Le choix qui s'offre à nous n'est pas tant entre la victoire et la défaite qu'entre la révolution et l'apathie. Si les valeurs pour lesquelles nous combattons sont anéanties, nous en serons en partie responsables.

Il pourrait se faire que l'Angleterre jette les bases d'une organisation socialiste, transforme cette guerre en une guerre révolutionnaire, et soit malgré tout battue. Ce n'est pas une éventualité absolument inconcevable. Mais, aussi terrible que cela puisse être pour tous ceux qui sont aujourd'hui adultes, ce serait infiniment moins grave que la « paix de compromis » à laquelle aspirent une poignée de nantis et leurs menteurs appointés. Pour ruiner définitivement l'Angleterre, il faudrait un gouvernement anglais obéissant aux ordres de Berlin. Mais cela n'aura pas lieu si l'Angleterre se réveille entre-temps. Car alors la défaite serait indéniable, la lutte continuerait, l'idée survivrait. La différence entre succomber en combattant et se rendre sans combat n'a rien à voir avec « l'honneur » et les refrains patriotiques appris à l'école. Hitler a dit un jour qu'*accepter* la défaite détruit l'âme d'une nation. Cela ressemble peut-être à une formule creuse, mais c'est vrai, au pied de la lettre. La défaite de 1870 n'a pas entamé l'influence de la France dans le monde. La III<sup>e</sup> République a exercé, intellectuellement, une influence plus considérable que la France de Napoléon III. Mais le genre de paix qu'ont accepté Pétain, Laval et C<sup>ie</sup> ne peut être acheté qu'au prix du sacrifice délibéré de toute la culture nationale. Le gouvernement de Vichy ne bénéficiera d'un simulacre d'indépendance qu'à la condition de renier toutes les marques distinctives de la culture française : tradition républicaine, laïcité, respect des oeuvres de l'esprit, absence de préjugés raciaux. Nous ne pouvons être *totale*ment battus si nous avons auparavant accompli notre révolution. Car même si nous voyons alors les troupes allemandes marcher sur Whitehall, nous aurons commencé quelque chose qui, à terme, se révélera mortel pour les rêves de puissance allemands. Le peuple espagnol a été battu, mais tout ce qu'il a appris en deux années et demie d'une lutte mémorable reviendra un jour frapper, à la manière d'un boomerang, les fascistes espagnols.

Quelques lignes de Shakespeare ont été souvent citées au début de la guerre –

M. Chamberlain lui-même les a un jour reprises à son compte, si ma mémoire est bonne :

... les trois coins du monde peuvent se ruer en armes sur nous et nous braverons leur choc. Nul malheur ne nous arrivera, tant que l'Angleterre se restera fidèle à elle-même [73].

Ces paroles sont assez justes, si on les interprète correctement. Mais l'Angleterre doit se rester fidèle à elle-même. Elle n'est pas fidèle à elle-même quand les réfugiés qui ont cherché asile sur nos rivages sont parqués dans des camps de concentration et quand les gros industriels mettent en oeuvre des stratagèmes ingénieux pour échapper à l'impôt sur les bénéfices excessifs. Il lui faut dire adieu au *Tatler* et au *Bystander*, ainsi qu'aux dames en Rolls-Royce. Les héritiers de Nelson et de Cromwell ne siègent pas à la Chambre des lords. Ils sont dans les champs et dans les rues, dans les usines et les forces armées, au pub du coin et dans le petit jardin de banlieue ; et ils sont aujourd'hui tenus sous le boisseau par une génération de fantômes. Ramener à la surface cette Angleterre réelle est une tâche qui prime tout ; même la victoire militaire, aussi nécessaire soit-elle, revêt en comparaison une importance secondaire. La révolution fera que nous serons *davantage* nous-mêmes – et non moins. Il ne saurait être question de nous arrêter en chemin, de négocier un compromis, de « sauver la démocratie », de rester immobiles. Rien ne demeure jamais immobile. Nous devons enrichir notre héritage ou le perdre, nous devons nous grandir ou nous abaisser, aller de l'avant ou revenir en arrière. Je crois en l'Angleterre et je crois que nous choisirons d'aller de l'avant.

(1941)

## *Wells, Hitler et l'État mondial*

En mars ou avril, nous disent les augures, l'Angleterre sera terrassée par un coup fatal... Comment Hitler s'y prendra-t-il, je me le demande. Ses ressources militaires dispersées et déclinantes ne valent, probablement, aujourd'hui guère mieux que celles des Italiens avant qu'elles n'aient été mises à l'épreuve en Grèce et en Afrique.

La puissance aérienne allemande n'est plus que l'ombre d'elle-même. Son matériel est démodé et ses meilleurs hommes sont pour la plupart morts, démoralisés ou à bout de forces.

En 1914, l'armée des Hohenzollern était la meilleure du monde. Derrière le petit avorton braillard qui se trouve à Berlin, on ne voit rien de tel... Et pourtant nos « experts » militaires discutent gravement de ce que va faire ce spectre menaçant. Son équipement est, selon eux, le plus perfectionné et sa discipline le rend invincible. Tel jour il s'apprête à « frapper un coup décisif » à travers l'Espagne et l'Afrique du Nord, tel autre à marcher à travers les Balkans, à marcher du Danube à Ankara, jusqu'à la Perse, jusqu'à l'Inde, ou à « écraser la Russie », ou à « se déverser » par le Brenner en Italie. Les semaines passent et le spectre ne fait rien de tout cela – pour une excellente raison : il n'a pas la puissance qu'on lui prête. Hitler a dû stupidement gaspiller une bonne partie des armes et des munitions de piètre qualité qu'il possédait pour faire croire qu'il s'apprêtait à envahir l'Angleterre. Et la grossière discipline de façade s'effondre quand il devient clair que le *Blitzkrieg* est terminé et que la guerre va se retourner contre ceux qui en sont cause.

Ces citations ne sont pas tirées du *Cavalry Quarterly* mais d'une série d'articles de journaux de M. H.G. Wells, écrits au début de cette année et rassemblés aujourd'hui dans un ouvrage intitulé *Guide to the New World*. Depuis la date de leur rédaction, les armées allemandes ont submergé les Balkans et reconquis la Cyrénaïque, elles peuvent marcher quand il leur plaira à travers la Turquie ou l'Espagne et elles ont commencé à envahir la Russie. Quelle sera l'issue de cette dernière campagne, je l'ignore, mais je crois utile de faire observer que l'état-major allemand, qui après tout en sait peut-être quelque chose, ne l'aurait pas entreprise s'il n'avait eu de bonnes raisons de penser qu'elle serait terminée dans les trois mois. Autant pour l'idée selon laquelle l'armée allemande serait un épouvantail, son équipement inadapté, son moral défaillant, etc.

Que trouve Wells à opposer au « petit avorton braillard de Berlin ? » Les habituelles balivernes sur un État mondial, plus la Déclaration Stankey, une tentative de définition des droits inaliénables de l'homme, d'orientation antitotalitaire. Mise à part sa nouvelle marotte, la nécessité d'un contrôle fédéral mondial de la puissance aérienne, Wells prêche toujours le même évangile, pratiquement sans discontinuer depuis quarante ans, avec un air surpris et fâché devant des êtres humains qui rechignent à comprendre quelque chose d'aussi évident.

À quoi sert de dire qu'il faut un contrôle fédéral mondial de l'espace aérien ? Reste à savoir comment y parvenir. À quoi sert de répéter qu'un État mondial est une chose souhaitable, alors qu'aucune des cinq grandes puissances militaires du globe n'est prête à l'accepter ? Tous les hommes raisonnables sont, depuis des

décennies, d'accord pour l'essentiel avec les thèses de M. Wells. Mais les hommes raisonnables n'ont aucun pouvoir et, trop souvent, ils ne sont aucunement prêts à se sacrifier pour leurs idées. Hitler est un fou criminel, et il a des soldats par millions, des avions par milliers, des tanks par dizaines de milliers. Pour lui, une grande nation a accepté de se livrer pendant six ans à un labeur exténuant, puis de combattre ensuite pendant deux ans, alors que pour défendre la vision du monde raisonnable, foncièrement hédoniste, qui est celle de M. Wells, on aurait du mal à trouver un seul être humain prêt à verser un demi-litre de son sang. Avant de parler d'une reconstruction du monde, ou même simplement de la paix, il faut éliminer Hitler, c'est-à-dire susciter une dynamique qui, sans être nécessairement identique à celle mise en oeuvre par les nazis, sera vraisemblablement tout aussi insupportable aux hédonistes « éclairés ». Qu'est-ce qui a fait que l'Angleterre ne s'est pas mise à genoux l'année dernière ? En partie, sans doute, la vague d'idée d'un avenir meilleur, mais d'abord et avant tout la réaction patriotique atavique, le sentiment profond enraciné chez les peuples de langue anglaise d'être supérieurs aux étrangers. Au cours des vingt dernières années, le principal souci des intellectuels de gauche anglais a été de détruire ce sentiment, et s'ils y étaient parvenus, nous pourrions bien voir en ce moment des S.S. patrouillant dans les rues de Londres. De même, pourquoi les Russes résistent-ils comme des tigres à l'invasion allemande ? En partie, peut-être, au nom d'un idéal subsistant confusément dans leur mémoire, celui du socialisme utopique, mais avant tout pour défendre la Sainte Russie – le « sol sacré de la Patrie », etc. – que Staline a ressuscitée sous une forme à peine modifiée. L'énergie qui aujourd'hui modèle le monde a sa source dans des sentiments – fierté raciale, culte du chef, croyance religieuse, amour de la guerre – que les intellectuels de gauche s'obstinent mécaniquement à présenter comme anachroniques, et qu'ils ont pour la plupart assez complètement étouffés en eux-mêmes pour ne plus pouvoir agir du tout.

Les gens qui voient en Hitler l'Antéchrist, ou au contraire le Saint-Esprit, sont plus à même de comprendre la vérité que les intellectuels qui, pendant ces dix terribles années, ont soutenu mordicus qu'il n'était qu'un personnage d'opéra-bouffe ne méritant pas d'être pris au sérieux. Tout ce qu'exprime en fait cette idée, c'est le sentiment d'être bien protégé qui est propre à la vie anglaise. Pour qu'existe le Left Book Club, il fallait qu'existe Scotland Yard, de même que sans la Royal Navy, il n'y aurait pas de Peace Pledge Union. Une des nouveautés des dix dernières années a été l'apparition d'un genre littéraire important, le « livre politique », long pamphlet mêlant l'histoire et la critique politique. Mais les meilleurs représentants de ce genre littéraire – Trotski, Rauschnig, Rosenberg, Silone, Borkenau, Koestler et j'en oublie – ont tous en commun de ne pas être anglais, et la plupart ont été des renégats de tel ou tel parti extrémiste, des hommes qui ont vu de très près le totalitarisme et qui savent ce que sont l'exil et la persécution. C'est uniquement dans les pays anglophones qu'il a été de bon ton de croire, jusqu'à ce qu'éclate la guerre, que Hitler était un agité inoffensif et que les tanks allemands étaient en carton. Si l'on en juge par les quelques citations qui précèdent, M. Wells en est resté là. Je ne crois pas que les bombardements ou la

campagne de Grèce aient en quoi que ce soit entamé sa conviction. Les habitudes intellectuelles de toute une vie lui interdisent de comprendre ce qui fait la puissance de Hitler.

M. Wells appartient, comme Dickens, à la classe moyenne non militaire. Le fracas des canons, le cliquetis des éperons, la boule dans la gorge quand passe le bon vieux drapeau, tout cela le laisse manifestement de glace. Il nourrit une haine violente pour tout ce qui est combat, chasse, ferraillement des armes, haine symbolisée dans ses premiers ouvrages par une propagande acharnée contre les chevaux. Dans son *Outline of History*, le rôle du méchant est principalement tenu par Napoléon, l'aventurier militaire. Si l'on ouvre à peu près n'importe lequel des livres qu'il a écrits au cours des quarante dernières années, on voit toujours revenir la même idée : l'opposition supposée entre l'homme de science qui travaille à l'avènement d'un État mondial planifié et le réactionnaire qui s'emploie à restaurer un passé où tout n'était que désordre. Que ce soit dans les romans, dans les utopies, les films, les pamphlets, cette antithèse resurgit inmanquablement, sous une forme ou sous une autre. D'un côté, la science, l'ordre, le progrès, l'internationalisme, les avions, l'acier, le béton, l'hygiène ; de l'autre, la guerre, le nationalisme, la religion, la monarchie, les paysans, les professeurs de grec, les poètes, les chevaux. L'histoire selon Wells consiste en une longue suite de victoires remportées par l'homme scientifique sur l'homme romantique. Cela dit, Wells est sans doute dans le vrai lorsqu'il affirme qu'une société « raisonnable », planifiée, gouvernée par des savants plutôt que par des sorciers, finira un jour par prévaloir – mais c'est tout autre chose que d'affirmer qu'elle est là, à portée de main. On doit pouvoir retrouver quelque part l'intéressante polémique qui avait opposé Wells et Churchill à l'époque de la révolution russe. Wells accuse Churchill de ne pas croire vraiment à sa propre propagande quand il dépeint les Bolcheviks comme des monstres aux mains ruisselantes de sang, etc., et d'avoir tout simplement peur de les voir instaurer un monde gouverné par le bon sens et l'esprit scientifique, un monde où il n'y aurait plus de place pour les nationalistes tels que Churchill. Reste que l'appréciation de Churchill sur les Bolcheviks était plus exacte que celle de Wells. On peut, selon son goût, voir dans les premiers Bolcheviks des anges ou des démons, mais ce n'étaient en tout cas pas des hommes raisonnables. Ce qu'ils instauraient, ce n'était pas le monde de l'utopie wellsienne, mais un Règne des Saints qui, comme le Règne des Saints anglais, n'était qu'une dictature militaire assortie de procès en sorcellerie. La même erreur d'appréciation se retrouve, sous une forme symétrique, dans l'attitude de Wells à l'égard des nazis. Hitler résume en sa personne tous les sorciers et seigneurs de la guerre que l'histoire a connus. C'est pourquoi, selon Wells, Hitler est une absurdité, un fantôme surgi du passé, une créature destinée à disparaître aussi vite qu'elle est apparue. Malheureusement, l'équation établie entre science et bon sens ne résiste guère à l'épreuve des faits. L'avion, auquel on assignait une mission civilisatrice, et qui en réalité a plutôt été utilisé pour lâcher des bombes, est à ce titre un parfait symbole. L'Allemagne d'aujourd'hui est infiniment plus scientifique que l'Angleterre, et infiniment plus

barbare. Presque tout ce que Wells a imaginé et appelé de ses vœux est aujourd'hui une réalité tangible dans l'Allemagne nazie. L'ordre, la planification, le soutien de l'État à la science, l'acier, le béton, les avions – tout est là, mais au service d'idées relevant de l'âge de pierre. La science fait cause commune avec la superstition. Mais cela, Wells ne peut bien évidemment le reconnaître. Cela contredirait la conception du monde sur laquelle repose toute son œuvre. Les sorciers et seigneurs de la guerre *doivent* échouer, l'État mondial fondé sur le bon sens, tel que le conçoit un libéral du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'âme ne s'enflamme pas au son du clairon, *doit* triompher. Trahison et défaitisme mis à part, Hitler *ne peut pas* être un danger. Son triomphe final serait un inconcevable retour en arrière de l'histoire, comparable à une restauration jacobite.

Mais n'est-ce pas, pour quelqu'un de mon âge (j'ai trente-huit ans), commettre une sorte de parricide que de critiquer Wells ? Les hommes de pensée nés vers le début de ce siècle sont, en un sens, l'œuvre de Wells. Quelle influence réelle exerce un simple écrivain, et en particulier un écrivain « populaire » dont l'action sur les esprits est immédiate – le débat reste ouvert, mais je ne crois pas qu'il y ait un auteur ayant écrit des livres entre 1900 et 1920, en langue anglaise à tout le moins, qui ait à ce point marqué la jeunesse. Nos esprits, et par conséquent le monde physique, seraient sensiblement différents si Wells n'avait pas existé. Mais voilà, ce sont précisément les mêmes qualités intellectuelles qui lui donnaient à l'époque edwardienne l'allure d'un prophète inspiré qui font aujourd'hui de lui un penseur creux et superficiel. Au temps de la jeunesse de Wells, l'opposition entre science et réaction n'était pas fautive. La société était gouvernée par des gens à l'esprit étroit, dépourvus de toute curiosité, des hommes d'affaires avides et sans scrupules, des gentilshommes campagnards obtus, des évêques, des hommes politiques qui citaient Horace mais n'avaient jamais entendu parler de l'algèbre. La science était tenue dans une certaine suspicion et la religion était obligatoire. Traditionalisme, stupidité, snobisme, patriotisme, superstition et amour de la guerre semblaient solidement rangés dans un même camp. Il fallait quelqu'un pour défendre le point de vue adverse. Dans les années mille neuf cent, c'était une chose merveilleuse pour un jeune garçon que de découvrir H.G. Wells. Vous étiez là, dans un monde de pédants, de curés et de joueurs de golf, avec de futurs employeurs qui vous exhortaient à vous « accrocher ou décrocher », des parents qui gâchaient systématiquement votre vie sexuelle, et des maîtres d'école à l'esprit borné qui radotaient sur leurs humanités latines. Et voilà qu'apparaissait ce merveilleux auteur qui vous parlait des habitants des autres planètes ou du fond des océans et qui *savait* que l'avenir ne serait pas celui qu'imaginaient les gens respectables. Dix ans peut-être avant que les avions ne soient une chose techniquement possible, Wells savait que sous peu les hommes seraient capables de voler. Il le savait parce que lui-même désirait voler un jour et était donc convaincu que la recherche se poursuivrait pour atteindre ce but. Et pourtant, même à l'époque où j'étais tout jeune, alors que les frères Wright avaient déjà promené leur machine volante pendant cinquante-neuf secondes au-dessus du sol, l'opinion généralement admise était que si Dieu avait voulu que l'homme vole, il

lui aurait donné des ailes. Jusqu'à 1914, Wells a été, dans l'ensemble, un véritable prophète. S'agissant des détails matériels, sa vision du monde nouveau s'est vérifiée à un point surprenant.

Mais, de par son appartenance au XIX<sup>e</sup> siècle et à une classe non militaire dans une nation non militaire, il ne pouvait comprendre la formidable puissance d'un monde ancien qui, pour lui, se réduisait à des toriers amateurs de chasse au renard. Il était, et il est toujours, absolument incapable de comprendre que le nationalisme, le fanatisme religieux et la loyauté féodale sont des forces infiniment plus puissantes que ce qu'il qualifierait lui-même de rationnel. Des créatures venues du fin fond de l'âge des ténèbres ont fait irruption dans le présent, et si ce sont des fantômes, ce ne sont en tout cas pas des fantômes qu'on peut conjurer sans recourir à de puissants sortilèges. Les gens qui ont le mieux compris le fascisme sont ou bien ceux qui ont eu à en souffrir directement, ou bien ceux qui ont eux-mêmes une certaine tendance au fascisme. Un livre aussi sommaire que *The Iron Heel*, écrit il y a une trentaine d'années, est plus authentiquement prophétique que *Brave New World* ou *The Shape of Things to Come*. S'il fallait choisir parmi les contemporains de Wells un auteur susceptible de lui apporter un contrepoids, on pourrait nommer Kipling qui, lui, n'était pas sourd aux voix maléfiques de la puissance et de la « gloire » militaires. Kipling aurait compris ce qui a fait le succès de Hitler, ou, pourquoi pas, de Staline, quelle que soit par ailleurs l'opinion qu'il eût eue d'eux. Wells est trop sain d'esprit pour comprendre le monde moderne. La série de romans consacrés à la classe moyenne qui constitue son plus grand titre de gloire s'est interrompue à la fin de la dernière guerre et n'a jamais été reprise. Et depuis 1920, Wells a gaspillé son talent à terrasser des dragons en papier. Mais il n'est déjà pas si commun, après tout, d'avoir du talent à gaspiller.

(1941)

## *Réflexions sur la guerre d'Espagne*

### I

D'abord les souvenirs physiques, les sons, les odeurs et l'apparence des choses.

Il est étrange que mon souvenir le plus vif de la guerre d'Espagne, plus vif que de tout ce qui s'est passé ensuite, soit celui de cette semaine au cours de laquelle on nous dispensa, avant que nous partions pour le front, ce qui se voulait une « instruction militaire » – l'immense quartier de cavalerie de Barcelone avec ses écuries ouvertes à tous les vents, ses cours pavées, l'eau glaciale de la pompe où l'on allait se laver, les repas dégoûtants qu'on faisait passer avec force quarts de vin, les miliciennes en pantalon coupant à la hache du bois pour le feu, et l'appel du matin où mon prosaïque nom anglais donnait lieu à un intermède comique au milieu de la somptueuse musique des patronymes espagnols – les Manuel Gonzalez, Pedro Aguilar, Ramon Fenellosa, Roque Ballaster, Jaime Domenech, Sebastian Viltron, Ramon Novo Bosch... Je cite les noms de ces hommes parce que je me rappelle le visage de chacun d'entre eux. À l'exception de deux qui étaient de franches canailles et qui sont très certainement devenus aujourd'hui d'excellents phalangistes, il est probable que tous sont morts. Je sais en tout cas que deux d'entre eux sont morts. Le plus vieux devait avoir environ vingt-cinq ans, le plus jeune seize.

Une des expériences fondamentales qu'on fait à la guerre, c'est qu'il n'est possible à aucun moment d'échapper aux odeurs répugnantes d'origine humaine. Les latrines ont fourni à la littérature guerrière un sujet qu'elle a surabondamment exploité et je n'y ferais pas allusion si celles de notre caserne n'avaient contribué à me faire perdre mes illusions sur la guerre civile espagnole. Les latrines des pays latins, à la turque, où l'on doit se tenir accroupi, ne sont déjà pas très commodes dans le meilleur des cas, mais celles-là étaient faites d'une sorte de pierre polie si glissante qu'on avait toutes les peines du monde à demeurer sur ses pieds. De plus, elles étaient toujours bouchées. Certes, j'ai en mémoire bien d'autres choses répugnantes, mais je crois que ce sont ces latrines qui m'ont amené pour la première fois à formuler cette pensée, par la suite si familière : « Nous voici, soldats d'une armée révolutionnaire, défendant la démocratie contre le fascisme, menant une guerre qui a un *sens* – et chaque détail de notre vie est aussi sordide et dégradant que si nous étions dans une armée bourgeoise, ou même en prison. » Bien d'autres choses sont venues par la suite renforcer cette impression ; ainsi, l'ennui et la faim animale propres à la vie dans les tranchées, les sordides intrigues pour quelques rogatons de nourriture, les mesquines et chicaneuses querelles auxquelles se laissent aller des hommes épuisés par le manque de sommeil.

L'horreur essentielle de la vie militaire (quiconque a été soldat comprendra ce

que je veux dire par « horreur essentielle de la vie militaire ») n'est que peu modifiée par la nature de la guerre qu'on livre. La discipline, par exemple, est en dernière analyse la même dans toutes les armées. Les ordres doivent être exécutés, au besoin sous la menace de punitions, et les rapports entre officiers et hommes de troupe doivent être des rapports de supérieur à inférieur. Le tableau de la guerre que l'on découvre dans des livres comme *À l'Ouest rien de nouveau* est fondamentalement exact. Les balles blessent, les cadavres puent, les hommes au feu sont souvent si terrorisés qu'ils mouillent leur pantalon. Il est indéniable que la composition sociale d'une armée influe sur l'instruction dispensée, la tactique mise en oeuvre et l'efficacité globale de cette armée ; il est vrai aussi que le fait de savoir qu'on a le droit pour soi peut regonfler le moral des combattants – encore que cela concerne davantage les populations civiles que la troupe. (Les gens oublient qu'au front les soldats ont généralement trop faim, trop peur, trop froid, et sont surtout trop épuisés pour se soucier des tenants et aboutissants de la guerre qu'ils mènent.) Mais les lois de la nature sont tout aussi valables pour une armée « rouge » que pour une armée « blanche ». Un pou est un pou et une bombe est une bombe, même si la cause pour laquelle vous combattez se trouve être une cause juste.

Pourquoi prendre la peine de signaler quelque chose d'aussi évident ? Parce que, manifestement, l'ensemble de l'intelligentsia anglaise et américaine n'en était pas consciente à l'époque et ne l'est toujours pas. Nos souvenirs sont aujourd'hui moins précis, mais regardez un peu en arrière, exhumez les dossiers de *New Masses* ou du *Daily Worker*, et vous aurez un aperçu des saletés romantiques et va-t'en-guerre que débitaient alors nos hommes de gauche. Toutes ces vieilles formules rances ! Et la dureté de coeur sans imagination de tout cela ! Le parfait sang-froid avec lequel Londres a enduré le bombardement de Madrid ! Je ne pense pas ici à la contre-propagande de la droite, aux Lunn, Garvin et consorts : pour eux, cela va sans dire. Mais je pense à ceux qui, pendant vingt ans, avaient sifflé et conspué la « gloire » militaire, les récits d'atrocités, le patriotisme, le courage physique lui-même, et qui soudain débitaient une prose qui, moyennant quelques changements de noms, aurait été parfaitement à sa place dans les colonnes du *Daily Mail* de 1918. Plus qu'à quoi que ce soit d'autre, les intellectuels anglais s'étaient appliqués à dénoncer la guerre comme n'étant que cadavres et latrines, et ne pouvant jamais rien donner de bon. Eh bien, ceux-là même qui, en 1933, vous regardaient avec commisération si vous disiez que, dans certaines circonstances, vous étiez prêt à vous battre pour votre pays, ceux-là, en 1937, vous traitaient d'hitléro-trotskyiste si vous vous hasardiez à déclarer qu'il y avait peut-être une part d'exagération dans les récits publiés par *New Masses* où l'on voyait des hommes qui venaient d'être blessés réclamant à cor et à cri de pouvoir remonter en ligne. Et l'intelligentsia de gauche a effectué cette volte-face, passant de « La guerre est un enfer » à « La guerre est glorieuse », non seulement sans voir là la moindre incongruité mais presque sans passer par aucune phase intermédiaire. Peu après, la plupart de ces intellectuels devaient procéder à des revirements tout aussi soudains.

Il doit y avoir un assez grand nombre d'hommes, une sorte de noyau central de l'intelligentsia, pour avoir approuvé, en 1935, la déclaration des étudiants d'Oxford selon laquelle ils ne se battraient jamais « pour le roi et la patrie », avoir exigé, en 1937, une « attitude ferme » vis-à-vis de l'Allemagne, avoir soutenu, en 1940, la People's Convention, et pour réclamer aujourd'hui l'ouverture d'un second front.

En ce qui concerne la grande masse des gens, les extraordinaires revirements d'opinion qui se produisent de nos jours, les passions que l'on peut attiser ou éteindre comme on ouvre ou on ferme un robinet, sont le résultat de l'action hypnotique de la presse et de la radio. Chez les intellectuels, je dirais que les mêmes phénomènes s'expliquent plutôt par l'aisance financière et la simple sécurité matérielle. Que ces intellectuels soient « pour la guerre » ou « contre la guerre », ils n'ont dans l'un comme dans l'autre cas aucune idée de ce qu'est véritablement la guerre. Alors qu'ils étaient tout feu tout flamme à propos de l'Espagne, ils savaient, bien sûr, que des gens étaient tués et qu'il est fâcheux de se faire tuer, mais ils étaient persuadés que, pour un soldat de l'armée républicaine, faire la guerre n'était pas une expérience avilissante. Comme par miracle, les latrines ne puaien plus autant et la discipline n'était plus une chose aussi abominable. Il vous suffit de feuilleter un peu le *New Statesman* pour vous en convaincre. Et on lit en ce moment exactement le même type d'élucubrations à propos de l'armée rouge. Nous sommes devenus trop civilisés pour voir l'évidence. Car la vérité est très simple : pour survivre, il faut bien souvent se battre, et pour se battre, il faut se salir les mains. Celui qui tire l'épée périra par l'épée, et ceux qui ne tirent pas l'épée meurent de maladies nauséabondes. Le fait qu'il faille écrire noir sur blanc de telles platitudes montre ce qu'ont fait de nous des années de capitalisme de *rentier* [74].

## II

En relation avec ce qui précède, quelques mots sur les atrocités.

Je n'ai que peu d'informations de première main sur les atrocités de la guerre civile espagnole. Je sais qu'un certain nombre ont été commises par les républicains, et un nombre bien plus grand – ce nombre ne cessant de s'accroître – par les fascistes. Mais ce qui m'est apparu alors, et qui me frappe encore, c'est que ce sont les choix politiques qui déterminent exclusivement le crédit qu'on accorde ou non aux atrocités. Chacun croit aux atrocités ennemies et refuse de croire à celles de son camp, sans même prendre la peine d'examiner les faits. J'ai récemment dressé une liste des atrocités commises depuis 1918. Pas une année ne s'est écoulée sans que des atrocités ne se commettent ici ou là, et l'on chercherait en vain un seul cas où la gauche et la droite aient simultanément ajouté foi aux faits rapportés. Plus étrange encore, la situation peut à tout moment se renverser brutalement et les atrocités d'hier, prouvées et archiprouvées, peuvent devenir un mensonge ridicule, pour la seule raison que le paysage politique a changé.

Dans la présente guerre, l'étrangeté de la situation est que notre « campagne de dénonciation des atrocités » a été lancée bien avant le début du conflit et conduite principalement par la gauche, c'est-à-dire par des gens qui se targuent normalement d'être de ceux à qui on ne la fait pas. Pendant ce temps, la droite, c'est-à-dire les dénonciateurs des atrocités de 14-18, contemplait béatement l'Allemagne nazie et se refusait à y voir quoi que ce soit de mauvais. Puis, dès que la guerre a éclaté, ce sont les pronazis d'hier qui se sont mis à rapporter des récits d'horreur, tandis que les antinazis se prenaient brusquement à mettre en doute l'existence de la Gestapo. Et ce n'était pas uniquement dû au pacte germano-soviétique. Cela venait aussi, d'une part, de ce que, avant la guerre, la gauche avait cru à tort que la Grande-Bretagne et l'Allemagne n'entreraient jamais en conflit, grâce à quoi elle pouvait se montrer simultanément anti-allemande et anti-britannique ; et, d'autre part, de ce que la propagande de guerre officielle, avec sa répugnante hypocrisie et son écoeurant pharisaïsme, a toujours eu pour effet d'amener les individus conscients à éprouver une certaine sympathie pour l'ennemi. Une partie du prix que nous avons payé pour les mensonges systématiques de 14-18 a été l'outrancière réaction pro-allemande qui a suivi. Entre 1918 et 1933, vous vous faisiez conspuer dans les cercles de gauche si vous vous risquiez à avancer l'idée que l'Allemagne avait ne fût-ce qu'une petite part de responsabilité dans la guerre. Dans tous les discours contre le traité de Versailles que j'ai pu entendre durant cette période, je ne crois pas que la question « Et que se serait-il passé si l'Allemagne avait gagné ? » ait été seulement posée – ne parlons même pas de débat à ce propos. Il en va de même pour les atrocités. Tout se passe comme si la vérité devenait mensonge dès qu'elle sort de la bouche de votre ennemi. J'ai récemment remarqué que les mêmes gens qui faisaient leurs choux gras de tous les récits d'atrocités commises par les Japonais à Nankin en 1937 refusaient d'accorder le moindre crédit aux récits semblables concernant le Hong Kong de 1942. On observait même une certaine tendance à douter rétrospectivement de la réalité des atrocités de Nankin, pour la simple raison que le gouvernement britannique en faisait maintenant état.

Mais malheureusement, le pire n'est pas, à propos des atrocités, les mensonges dont elles sont l'objet à des fins de propagande. Le pire est qu'elles existent. L'argument souvent avancé en faveur du scepticisme – à savoir que guerre après guerre ce sont toujours les mêmes horreurs que l'on raconte – ne fait que rendre ces récits plus vraisemblables. De toute évidence, il s'agit de fantasmes universellement répandus, que la guerre permet de réaliser. En outre, bien qu'il soit passé de mode de le dire, il n'est guère douteux que les « Blancs » commettent infiniment plus d'atrocités, et des atrocités pires, que les « Rouges ». Ainsi, pas le moindre doute ne plane sur la conduite des Japonais en Chine. Et l'on ne saurait mettre en doute la longue liste des exactions dont les fascistes se sont rendus coupables en Europe au cours des dix dernières années. Les témoignages sont accablants, et proviennent dans une proportion non négligeable de la presse et de la radio allemandes elles-mêmes. Ces choses ont réellement eu lieu, voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Elles ont eu lieu, bien que lord Halifax ait dit qu'elles avaient

eu lieu. Les viols et les massacres dans les villes chinoises, les tortures dans les caves de la Gestapo, les vénérables professeurs juifs jetés dans des fosses à purin, le mitraillage des réfugiés sur les routes espagnoles – tout cela a eu lieu, tout cela est une réalité qui n'est pas moins réelle parce que le *Daily Telegraph* s'en est soudain avisé avec cinq ans de retard.

### III

Deux souvenirs, le premier qui ne prouve rien de particulier, le second qui, je crois, offre un aperçu de ce qu'est l'atmosphère d'une période révolutionnaire.

Un matin, de bonne heure, j'étais parti avec un autre homme pour canarder les fascistes qui occupaient les tranchées devant Huesca. À cet endroit leur ligne était éloignée de la nôtre de quelque trois cents mètres, distance à laquelle nos vieux fusils étaient incapables de tirer avec précision ; mais en rampant jusqu'à un endroit situé à une centaine de mètres de la tranchée fasciste, on pouvait de là, avec un peu de chance, toucher un ennemi à travers une brèche du parapet. Malheureusement, il y avait d'abord à traverser une étendue plate n'offrant aucun couvert, à l'exception de quelques fossés, et il fallait partir pendant qu'il faisait encore nuit pour revenir juste après l'aube, avant que la lumière ne soit trop bonne. Cette fois-là, aucun fasciste ne se montra, de sorte que nous restâmes postés trop longtemps et fûmes surpris par l'aube. Nous étions dans un fossé, mais il y avait derrière nous deux cents mètres de terrain nu et plat où un lièvre lui-même aurait eu du mal à se cacher. Nous en étions encore à tenter de rassembler notre courage pour nous élancer quand il y eut soudain dans la tranchée fasciste un tumulte accompagné de coups de sifflet. Des avions à nous approchaient. À cet instant, un homme, qui devait probablement porter un message à un officier, jaillit de la tranchée et se mit à courir, complètement exposé, sur le sommet du parapet. Il était à moitié habillé et, tout en courant, retenait son pantalon avec ses mains. Je m'abstins de tirer sur lui. Il faut dire que je suis un assez piètre tireur, guère capable de toucher un homme en pleine course à cent mètres de distance, et aussi que je pensais surtout au moyen de regagner notre tranchée pendant que les fascistes avaient les yeux fixés sur les avions. Reste que si je n'ai pas tiré, c'est en partie à cause de ce petit détail du pantalon. J'étais venu ici pour tirer sur des « fascistes ». Mais un homme qui retient son pantalon à deux mains n'est pas un « fasciste » : c'est manifestement un semblable, un frère, sur lequel on n'a pas le cœur de tirer.

Que prouve cet épisode ? Pas grand-chose, parce que c'est le genre d'incident qui se produit tout le temps dans toutes les guerres. Le deuxième souvenir est d'un autre ordre. Je n'espère pas qu'en vous le racontant je parviendrai à vous émouvoir, vous qui le lisez, mais je vous demande de croire qu'il m'a ému, moi, tant il m'a paru caractéristique du climat moral d'un moment.

Parmi les recrues qui nous avaient rejoints alors que je me trouvais à la caserne, il y avait un garçon à l'air farouche venant des bas quartiers de Barcelone. Il était

pieds nus et en haillons. Il avait en outre le teint extrêmement foncé (le sang arabe, je suppose) et faisait des gestes qu'on voit rarement faire à un Européen. Un de ces gestes, notamment – le bras tendu, paume verticale –, était un geste typique des Indiens. Un jour, un paquet de cigares, que l'on pouvait encore à ce moment-là acheter pour rien ou presque, disparut de ma couchette. Assez étourdiment, je fis part du vol à l'officier, et l'une des deux canailles que j'ai déjà évoquées se présenta aussitôt pour dire qu'on lui avait volé, à lui, vingt-cinq pesetas qu'il gardait dans sa couchette – ce qui était parfaitement faux. Je ne sais trop pourquoi, l'officier décréta aussitôt que le garçon au visage basané devait être le voleur. Dans les milices, on ne plaisantait pas sur ce chapitre, et un voleur était en théorie passible du peloton d'exécution. Le malheureux garçon se laissa conduire au poste de garde pour y être fouillé. Ce qui me frappa le plus, c'est qu'il ne faisait presque aucun effort pour protester de son innocence. Le fatalisme de son attitude disait la terrible pauvreté qui avait été son lot depuis toujours. L'officier lui ordonna de se déshabiller. Avec une humilité qui me glaça, il se mit complètement nu et l'on fouilla ses vêtements. Comme il fallait s'y attendre, on ne trouva ni cigares, ni argent ; il n'avait en fait rien volé. Le plus triste de l'affaire fut qu'il ne parut pas moins honteux après que son innocence eut été établie. Ce soir-là, je l'emmenai au cinéma et lui offris du cognac et du chocolat. Mais cela aussi était atroce – je veux dire cette tentative de réparer une offense avec de l'argent. Pendant quelques instants, j'avais été presque convaincu qu'il était un voleur, et cela ne pouvait se réparer.

À quelques semaines de là, au front, j'eus des ennuis avec un des hommes de ma section. J'étais alors *cabo*, c'est-à-dire caporal, et j'avais douze hommes sous mes ordres. C'était une guerre de positions, il faisait horriblement froid et notre principale tâche consistait à faire en sorte que les sentinelles ne s'endorment pas pendant leur faction. Un jour, un homme refusa soudain de rejoindre son poste, qu'il disait – à juste titre – exposé au feu ennemi. C'était un type assez chétif, je l'empoignai donc et commençai à le traîner de force. Cela suscita la colère des autres, car les Espagnols répugnent, je crois, plus que nous à être touchés. Je fus aussitôt entouré d'hommes qui criaient « Fasciste ! Fasciste ! Lâche cet homme ! On n'est pas dans une armée bourgeoise ici, fasciste ! » etc. Du mieux que je pus dans mon mauvais espagnol, je hurlai à mon tour que les ordres devaient être exécutés, et l'affaire dégénéra en une de ces interminables palabres qui peu à peu sapent la discipline dans toute armée révolutionnaire. Certains trouvaient que j'avais raison, d'autres que j'avais tort. Mais ce qui est significatif, c'est que celui qui prit le plus chaleureusement mon parti était le garçon au teint basané. Dès qu'il vit ce qui se passait, il s'élança au milieu du cercle et commença à me défendre fougueusement. Avec son geste étrange et sauvage qui évoquait celui d'un Indien, il ne cessait de répéter : « C'est le meilleur caporal que nous ayons eu ! » (*iNo hay cabo como el !*) Par la suite, il demanda à être muté dans ma section.

Pourquoi cet incident me touche-t-il ? Parce que dans des circonstances

normales, il aurait été absolument impossible de renouer de bonnes relations avec ce garçon. L'accusation implicite de vol n'aurait pas été effacée, mais plutôt avivée, par mes tentatives de réparation. L'une des conséquences de notre vie douillette et civilisée est une hypersensibilité qui nous conduit à considérer avec un certain dégoût toutes les émotions élémentaires. La générosité est tout aussi difficile à supporter que la mesquinerie, la gratitude aussi odieuse que l'ingratitude. Mais dans l'Espagne de 1936, les circonstances n'étaient pas normales. C'était un temps où les gestes et les sentiments généreux étaient plus spontanés qu'ils ne le sont d'ordinaire. Je pourrais rapporter une douzaine de faits similaires, que les mots restituent imparfaitement, mais qui demeurent liés dans mon esprit à l'atmosphère particulière de cette époque – les vêtements en loques et les affiches révolutionnaires bariolées, l'emploi généralisé du mot « camarade », les chansons antifascistes imprimées sur du mauvais papier et vendues trois sous, les formules telles que « solidarité prolétarienne internationale », pathétiquement répétées par des hommes ignorants qui croyaient qu'elles avaient un sens. Pourriez-vous avoir de la sympathie pour quelqu'un et prendre son parti dans une dispute après avoir été ignominieusement fouillé en sa présence pour vous obliger à restituer un bien que vous lui auriez prétendument volé ? Non, vous ne le pourriez pas. Mais vous le pourriez si vous aviez tous deux partagé une expérience moralement enrichissante. C'est là un des effets secondaires d'une révolution, même si ce n'était alors que les prémices d'une révolution, par ailleurs manifestement vouée à l'échec.

#### IV

La lutte pour le pouvoir entre les divers partis républicains est un épisode malheureux, déjà à moitié oublié, que je n'ai pas envie de ressusciter aujourd'hui. Je n'y fais allusion que pour dire : ne croyez rien, ou presque rien, de ce qui se dit ou s'écrit là-dessus dans le camp gouvernemental. Quelle qu'en soit la source, ce n'est que de la propagande de parti – c'est-à-dire des mensonges. La vérité essentielle sur la guerre est assez simple. La bourgeoisie espagnole a vu une occasion d'écraser le mouvement ouvrier et l'a saisie au vol, avec l'aide des nazis et des forces de la réaction du monde entier. Il est douteux qu'on puisse jamais être plus précis sur ce sujet.

Je me souviens d'avoir dit un jour à Arthur Koestler que « l'histoire s'était arrêtée en 1936 », et il a aussitôt acquiescé d'un hochement de tête. Nous pensions tous deux au totalitarisme en général, mais plus particulièrement à la guerre civile espagnole. J'avais depuis longtemps remarqué qu'aucun événement n'était jamais relaté exactement par les journaux, mais en Espagne, pour la première fois, j'ai lu des articles de journaux qui n'avaient aucun rapport avec les faits, pas même le genre de rapport qu'implique habituellement de mentir à leur sujet. J'ai lu le récit de grandes batailles là où il n'y avait eu aucun combat, puis pas une ligne quand des centaines d'hommes avaient été tués. J'ai vu des soldats qui avaient

bravement combattu dénoncés comme traîtres et lâches, et d'autres, qui n'avaient pas essuyé un seul coup de feu, salués comme les héros de victoires parfaitement imaginaires, tandis que les journaux de Londres reprenaient à leur compte ces mensonges et que des intellectuels zélés y allaient de leur battage émotionnel sur des événements qui n'avaient jamais eu lieu. J'ai vu, en fait, l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé mais en fonction de ce qui aurait dû se passer selon les diverses « lignes de parti ». Pourtant, d'une certaine manière, aussi horrible que fût tout cela, ce n'était pas important. Cela ne portait que sur des questions secondaires – à savoir la lutte pour le pouvoir entre le Comintern et les partis de gauche espagnols, et les efforts du gouvernement russe pour empêcher la révolution en Espagne. Mais le tableau d'ensemble de cette guerre présenté au monde par le gouvernement espagnol n'était pas mensonger. Les problèmes principaux étaient bien ceux dont il parlait. En revanche, s'agissant des fascistes et de ceux qui les soutenaient, comment auraient-ils pu simplement approcher cette part de vérité ? Comment auraient-ils pu faire état de leurs véritables buts ? Leur version des événements était purement fantaisiste, et vu les circonstances, il ne pouvait en être autrement.

La seule ligne de propagande qui s'offrait aux nazis et aux fascistes était de se présenter comme des patriotes chrétiens tentant de sauver l'Espagne d'une dictature russe. Pour cela, il fallait à la fois prétendre que la vie en Espagne républicaine n'était qu'une longue suite de massacres (*cf.* le *Catholic Herald* ou le *Daily Mail* – encore que ces journaux soient restés très bénins par rapport à la presse fasciste continentale), et donner à l'intervention russe une importance démesurée. De la grande pyramide de mensonges édifiée par la presse catholique et réactionnaire du monde entier, permettez-moi d'extraire une pierre, une seule : la présence en Espagne d'une armée russe. Les fidèles partisans de Franco ont tous cru à ce mensonge, au point d'estimer à un demi-million d'hommes l'effectif de cette armée. En réalité, il n'y a jamais eu d'armée russe en Espagne. Il y a peut-être eu une poignée d'aviateurs et de techniciens, quelques centaines d'hommes au grand maximum, mais d'armée, jamais. Les quelque milliers d'étrangers qui ont combattu en Espagne, sans parler des millions d'Espagnols impliqués dans le conflit, ont pu en témoigner. Eh bien, ce témoignage n'a en rien influencé les zéloteurs de Franco, dont aucun n'a jamais mis les pieds en Espagne républicaine. Et dans le même temps, ces hommes se refusaient absolument à reconnaître la réalité de l'intervention allemande et italienne, alors même qu'Allemands et Italiens vantaient ouvertement dans leurs journaux les hauts faits de leurs « légionnaires ». J'ai choisi de n'évoquer que ce seul point, mais en réalité toute la propagande fasciste durant cette guerre a été du même niveau.

Ce genre de choses m'effraie, car cela me donne souvent le sentiment que la notion même de vérité objective est en train de disparaître de notre monde. Après tout, le risque est grand que ces mensonges, ou des mensonges semblables, finissent par tenir lieu de vérités historiques. Comment sera écrite l'histoire de la guerre d'Espagne ? Si Franco demeure au pouvoir, ses valets de plume rédigeront

les livres d'histoire et (pour m'en tenir au point que j'ai choisi d'évoquer) cette armée russe qui n'a jamais existé deviendra une réalité historique qu'on enseignera aux générations futures. Mais supposons que le fascisme soit finalement vaincu et que, dans un futur assez proche, s'instaure à nouveau en Espagne un gouvernement démocratique. Comment écrira-t-on alors l'histoire de la guerre ? Quelle sorte de documents utilisables Franco aura-t-il laissés derrière lui ? À supposer même que les archives du camp gouvernemental n'aient pas disparu, comment écrire une histoire véridique de la guerre ? Car, comme je l'ai déjà signalé, le gouvernement républicain n'a pas été en reste en fait de mensonges. D'un point de vue antifasciste, il serait certes possible d'écrire une histoire de la guerre qui soit dans ses grandes lignes véridique, mais ce n'en serait pas moins une histoire partisane, à laquelle on ne pourrait se fier quant à tous les aspects secondaires. Mais quoi qu'il en soit, il y aura bien *une* histoire écrite, et quand tous ceux qui auront gardé le souvenir de la guerre seront morts, cette histoire fera universellement autorité. De sorte que, pratiquement, le mensonge sera devenu vérité.

Je sais qu'il est aujourd'hui à la mode d'affirmer que la plus grande partie de l'histoire officielle n'est de toute façon qu'un tissu de mensonges. Je suis prêt à croire que l'histoire est la plupart du temps inexacte et déformée, mais ce qui est particulier à notre temps, c'est que l'on renonce à l'idée même que l'histoire *pourrait* être écrite de façon véridique. Dans le passé, les gens mentaient délibérément, écrivaient involontairement de façon tendancieuse ou s'efforçaient de serrer au plus près la vérité, sachant fort bien qu'ils ne pourraient jamais éviter un certain nombre d'erreurs. Mais tous croyaient à l'existence de « faits » plus ou moins faciles à établir. Et, dans la pratique, il y avait toujours un ensemble considérable de faits sur lesquels tout le monde, ou presque, pouvait tomber d'accord. Si vous consultez, par exemple, l'*Encyclopaedia Britannica* pour vous documenter sur la Première Guerre mondiale, vous vous apercevrez qu'une quantité non négligeable des données fournies proviennent de sources allemandes. Un historien allemand et un historien anglais pourront diverger profondément sur de nombreux points de détail, voire sur des points fondamentaux, mais il restera toujours cet ensemble de faits, en quelque sorte neutres, sur lesquels aucun des deux historiens ne songera à chicaner l'autre. C'est précisément cette base d'accord, impliquant que tous les êtres humains appartiennent à une même espèce, que s'applique à détruire le totalitarisme. Car la théorie nazie nie expressément l'existence même de quelque chose comme la « vérité ». Ainsi il n'y a pas de « science » : il n'y a qu'une « science allemande », une « science juive », etc. L'objectif implicite de ce mode de pensée est un monde de cauchemar dans lequel le chef, ou n'importe quelle clique au pouvoir, contrôle non seulement l'avenir mais aussi *le passé*. Si le chef dit de tel ou tel événement qu'il ne s'est jamais produit – eh bien, il ne s'est jamais produit. S'il dit que deux et deux font cinq – eh bien, deux et deux font cinq. Cette perspective me terrifie bien plus que les bombes – et après ce que nous avons vécu ces dernières années, ce ne sont pas là des propos en l'air.

Mais peut-être est-il puéril ou morbide de se faire peur avec ces visions d'un avenir totalitaire. Avant de les rayer d'un trait de plume en disant que c'est un cauchemar qui ne saurait se réaliser, songez seulement qu'en 1925 le monde d'aujourd'hui aurait eu l'air d'un cauchemar qui ne se réaliserait jamais. Contre ce monde insaisissable et fantasmagorique où ce qui est noir aujourd'hui peut être blanc demain et où le temps de la veille peut être changé aujourd'hui par décret, il n'y a en réalité que deux protections. La première, c'est que, quelque acharnement que vous mettiez à nier la vérité, celle-ci n'en continue pas moins à exister, en quelque sorte derrière votre dos, et vous ne pouvez donc vous permettre de la forcer à votre convenance quand l'efficacité militaire est en cause. La seconde, c'est que tant qu'il subsistera sur la Terre des lieux encore non conquis, il sera possible de maintenir en vie la tradition libérale. Que le fascisme, ou peut-être une association de plusieurs fascismes, se rende maître de la Terre entière, et ces deux protections tomberont. Nous sous-estimons en Angleterre ce type de danger parce que nos traditions et notre sécurité passée nous ont inculqué la croyance sentimentale qu'à la fin tout finit toujours par s'arranger et que ce que l'on redoute le plus n'arrive jamais. Nourris pendant des siècles d'une littérature où invariablement le bon droit triomphe au dernier chapitre, nous croyons presque instinctivement qu'à long terme le mal va toujours de lui-même à sa perte. Le pacifisme, par exemple, repose très largement sur cette croyance. Ne résistez pas au mal, et il se détruira lui-même d'une façon ou d'une autre. Mais pourquoi en serait-il nécessairement ainsi ? Et quel exemple avons-nous d'un État industriel moderne qui se soit effondré sans l'intervention armée d'une puissance extérieure ?

Considérez, par exemple, le renouveau de l'esclavage. Qui aurait imaginé il y a vingt ans que l'esclavage ferait sa réapparition en Europe ? Eh bien, l'esclavage a été restauré sous nos yeux. Ces camps de travail forcé disséminés dans toute l'Europe et l'Afrique du Nord, où des Polonais, des Russes, des juifs et des prisonniers politiques de toutes les races s'épuisent à construire des routes ou à assécher des marécages en échange d'une misérable ration de survie, que sont-ils d'autre que des parcs à esclaves ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que ces esclaves ne sont pas encore mis sur le marché pour y être vendus et achetés par des personnes privées. Sous d'autres aspects – le démantèlement de la famille, par exemple – les conditions de ce nouvel esclavage sont probablement pires qu'elles ne l'étaient dans les plantations de coton américaines. Il n'y a aucune raison de penser que cet état de choses puisse changer tant qu'existera une domination totalitaire. Cela, nous avons du mal à le comprendre, pénétrés que nous sommes de la conviction mystique qu'un régime fondé sur l'esclavage *doit* s'effondrer. Mais il est intéressant de rapprocher la durée des empires esclavagistes de l'Antiquité de celle de n'importe quel État moderne. Les civilisations fondées sur l'esclavage se sont perpétuées sur des périodes atteignant quatre mille ans.

Quand je pense à l'Antiquité, le détail qui m'effraie est que ces milliers d'esclaves, sur les épaules desquels la civilisation a reposé pendant des

génération, n'ont laissé derrière eux aucune trace de leur existence. Nous ne connaissons même pas leurs noms. Dans toute l'histoire du monde grec et romain, combien de noms d'esclaves connaissez-vous ? J'en vois, pour ma part, deux, peut-être trois. Le premier est Spartacus, et le second Épie tête. Il y a aussi, dans la salle des Antiquités romaines du British Museum, un vase de verre avec, inscrit au fond, le nom de celui qui l'avait fabriqué, « *Felix fecit* ». J'imagine fort bien à quoi ressemblait ce pauvre Félix (un Gaulois aux cheveux roux, avec un collier de métal autour du cou), mais il se peut tout à fait qu'il n'ait pas été un esclave. Je ne connais donc avec certitude que deux noms d'esclaves, et il est probable que peu de gens en connaissent davantage. Tous les autres ont disparu sans laisser de traces.

## V

L'âme de la résistance à Franco fut la classe ouvrière espagnole, et plus particulièrement les membres des syndicats urbains. À long terme – et seulement à long terme, il faut s'en souvenir – la classe ouvrière demeure le plus sûr ennemi du fascisme, pour la simple raison que c'est elle qui a le plus à gagner à une reconstruction de la société sur des bases assainies. À la différence des autres classes et catégories sociales, elle ne peut être indéfiniment achetée.

Constater cela n'est pas idéaliser la classe ouvrière. Dans la longue lutte qui a suivi la révolution russe, ce sont les travailleurs manuels qui ont eu le dessous, et il est impossible de ne pas se dire qu'ils en portent la responsabilité. Époque après époque, pays après pays, les mouvements ouvriers organisés ont été écrasés par la violence ouverte, illégale, et leurs camarades des autres pays, auxquels les liait une solidarité de principe, sont restés à regarder les bras croisés. Et au fond de tout cela, cause cachée de tant de trahisons, il y a le fait qu'il n'existe pas la moindre solidarité, aussi formelle soit-elle, entre travailleurs blancs et travailleurs de couleur. Qui peut encore croire, après les événements de ces dix dernières années, à une conscience de classe commune au prolétariat international ? Pour l'ouvrier britannique, le massacre de ses camarades à Vienne, Berlin, Madrid ou ailleurs est moins intéressant et moins important que le match de football de la veille. Cependant, cela ne change rien au fait que la classe ouvrière continuera à lutter contre le fascisme alors que tout le monde aura baissé les bras. Un des faits marquants de la conquête de la France par les nazis, c'est le nombre étonnant de défections parmi les intellectuels, y compris certains représentants de l'intelligentsia politique de gauche. Les intellectuels sont ceux qui crient le plus fort contre le fascisme, et cependant une proportion non négligeable d'entre eux sombrent dans le défaitisme quand vient le moment de vérité. Ils voient assez loin pour discerner les risques qu'ils courent, et de plus on peut les acheter – car il est évident que les nazis jugent utile de se concilier les intellectuels. Avec les ouvriers, c'est exactement le contraire. Trop ignorants pour comprendre qu'on les berne, ils gobent sans sourciller les promesses du fascisme, mais tôt ou tard ils reprennent

la lutte. Et il ne peut en être autrement, car c'est dans leur chair qu'ils constatent ce que valent les promesses du fascisme. Pour s'assurer le soutien durable de la classe ouvrière, les fascistes devraient élever le niveau de vie général, ce qu'ils ne sont ni capables ni sans doute désireux de faire. La lutte de la classe ouvrière est comparable à la croissance d'une plante. La plante est aveugle et stupide, mais elle en sait suffisamment pour pousser toujours vers le haut, vers la lumière, et elle continuera à le faire en dépit de tous les obstacles. Dans quel but les travailleurs luttent-ils ? Simplement pour une vie décente qu'ils savent de plus en plus être matériellement possible. La conscience qu'ils ont de cet objectif est plus ou moins claire selon les moments. En Espagne, pendant quelque temps, les gens ont agi consciemment, en direction d'un but qu'ils voulaient atteindre et qu'ils croyaient pouvoir rapidement atteindre. Cela explique l'atmosphère curieusement euphorique qui régnait dans l'Espagne républicaine des premiers mois de la guerre. Les gens ordinaires avaient l'intime conviction que la République était leur amie et Franco leur ennemi. Ils savaient qu'ils avaient le droit pour eux parce qu'ils luttait pour quelque chose que le monde leur devait et était en mesure de leur donner.

Il faut garder tout cela présent à l'esprit pour replacer la guerre d'Espagne dans sa véritable perspective. Quand on pense à la cruauté, à l'ignominie, à la vanité de la guerre – et, dans ce cas précis, aux machinations, aux persécutions, aux mensonges et aux malentendus – on est toujours tenté de dire : « Les deux camps se valent dans l'ignominie. Je reste neutre. » Mais dans la pratique, on ne peut pas rester neutre, et il n'est pas de guerre dont l'issue soit parfaitement indifférente. Presque toujours, l'un des camps incarne plus ou moins le progrès, et l'autre la réaction. La haine que la République espagnole a suscitée chez les millionnaires, ducs, cardinaux, mondains, Blimp et consorts suffirait à montrer ce qu'il en est exactement. Ce fut, essentiellement, une guerre de classes. Si elle avait été gagnée, la cause des gens ordinaires en aurait été partout affermie. Elle a été perdue, et les encaisseurs de dividendes du monde entier se sont frotté les mains. Voilà quel était l'enjeu réel ; tout le reste n'en était que l'écume.

## VI

L'issue de la guerre d'Espagne s'est jouée à Londres, Paris, Rome, Berlin – en tout cas pas en Espagne. Au terme de l'été 1937, ceux qui avaient des yeux pour voir ont compris que le gouvernement ne pouvait gagner la guerre sans un bouleversement radical du contexte international ; d'ailleurs, c'est peut-être en partie parce qu'ils croyaient que la guerre mondiale – qui en fait a débuté en 1939 – allait éclater en 1938 que Negrin et les autres se sont montrés si déterminés à poursuivre la lutte. La désunion du camp gouvernemental, dont on a tant parlé, n'a pas été la principale cause de la défaite. Les milices gouvernementales, levées à la hâte, étaient mal armées et manquaient d'imagination sur le plan militaire, mais il en aurait été de même s'il y avait eu dès le départ une totale unité politique.

Quand la guerre a éclaté, l'ouvrier d'usine moyen ne savait même pas se servir d'un fusil (il n'y avait jamais eu de conscription obligatoire en Espagne), et le pacifisme traditionnel de la gauche constituait un lourd handicap. Les milliers d'étrangers qui ont servi en Espagne ont fourni de bonnes troupes d'infanterie, mais il y avait parmi eux très peu de spécialistes, en quelque domaine que ce soit. La thèse trotskiste selon laquelle la guerre aurait pu être gagnée si la révolution n'avait pas été sabotée était probablement fautive. Nationaliser les usines, démolir les églises et publier des manifestes révolutionnaires n'aurait pas rendu l'armée plus efficace. Les fascistes ont gagné parce qu'ils étaient les plus forts : ils avaient des armements modernes alors que les autres n'en avaient pas. Aucune stratégie politique n'aurait pu prévaloir contre cela.

Le plus troublant dans la guerre d'Espagne a été l'attitude des grandes puissances. Franco l'a emporté grâce aux Allemands et aux Italiens, dont les mobiles étaient évidents. Ceux de la France et de l'Angleterre sont moins faciles à discerner. En 1936, il était clair pour tout le monde que si la Grande-Bretagne venait en aide au gouvernement espagnol, ne serait-ce qu'en lui fournissant quelques millions de livres d'armements, Franco s'effondrerait et la stratégie allemande serait sérieusement mise à mal. À ce moment-là, il ne fallait pas être devin pour comprendre qu'une guerre entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne se préparait. On pouvait même prédire, à une année près, quand elle éclaterait. Pourtant, de la manière la plus mesquine, la plus lâche, la plus hypocrite, la classe dirigeante anglaise a fait tout son possible pour livrer l'Espagne à Franco et aux nazis. Pourquoi ? Parce qu'elle était profasciste – telle est bien évidemment la réponse. Et pourtant, quoique sans aucun doute profasciste, à l'heure de la vérité elle a choisi de tenir tête à l'Allemagne. On ne peut toujours pas dire avec certitude quel plan elle suivait en soutenant Franco – peut-être même ne suivait-elle aucun plan défini. La classe dirigeante anglaise est-elle corrompue ou tout bonnement stupide ? – c'est là une des plus épineuses questions de notre époque, une question qui, à certains moments, peut revêtir une importance capitale. Quant aux Russes, il est impossible de savoir quels étaient leurs mobiles dans l'affaire espagnole. Sont-ils intervenus en Espagne, comme le croyaient les Roses, pour défendre la démocratie et faire échec aux nazis ? Mais alors, pourquoi sont-ils intervenus avec d'aussi maigres moyens, pour finalement abandonner l'Espagne à son sort ? Ou bien, comme le soutenaient les catholiques, sont-ils intervenus pour encourager la révolution en Espagne ? Mais alors, pourquoi ont-ils fait tout ce qui était en leur pouvoir pour écraser les mouvements révolutionnaires espagnols, défendre la propriété privée et donner le pouvoir à la classe moyenne, au détriment des ouvriers ? Ou encore, selon la thèse des trotskistes, sont-ils intervenus simplement pour *empêcher* une révolution en Espagne ? Mais dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas soutenu Franco ? En fait, la meilleure façon d'expliquer leur démarche est de supposer qu'ils obéissaient à des mobiles contradictoires. Je crois que l'avenir nous prouvera que la politique étrangère de Staline, loin d'avoir l'habileté diabolique qu'on lui attribue, s'est surtout distinguée par son opportunisme et sa stupidité. Quoi qu'il en soit, la guerre civile espagnole aura

montré que les nazis savaient ce qu'ils faisaient, et que ce n'était pas le cas de leurs adversaires. Les combats sont restés à un niveau technique très rudimentaire et la stratégie d'ensemble était des plus simple : le camp le mieux armé devait l'emporter. Nazis et Italiens ont livré des armes à leurs amis fascistes d'Espagne, tandis que les démocraties occidentales et les Russes n'en ont pas donné à ceux qui auraient dû être leurs amis. De sorte que la République espagnole a péri, ayant « gagné ce qui n'a manqué à aucune république ».

Fallait-il, comme l'ont fait les hommes de gauche de divers autres pays, encourager les Espagnols à poursuivre un combat qu'ils ne pouvaient pas gagner ? – c'est là une question à laquelle il est difficile de répondre. Je pense pour ma part qu'il le fallait, parce que je crois qu'il vaut mieux, y compris du point de vue de sa propre survie, lutter et être vaincu que se rendre sans combat. Les effets sur la stratégie générale de la lutte contre le fascisme ne peuvent encore être mesurés. Les troupes en haillons et sans armes de la République ont résisté pendant deux ans et demi, c'est-à-dire à coup sûr plus longtemps que ne l'auraient cru leurs adversaires. Mais on ne saurait dire à l'heure actuelle si cette résistance a compromis la mise en oeuvre du programme fasciste ou si, au contraire, elle n'a fait en retardant la guerre que donner aux nazis un délai supplémentaire pour mettre parfaitement au point leur machine de guerre.

## VII

Je ne peux penser à la guerre d'Espagne sans que deux souvenirs ne me reviennent en mémoire. Tout d'abord, une salle d'hôpital à Lérida, où des miliciens blessés chantaient d'une voix plutôt triste une chanson dont le refrain finissait ainsi :

« Una resolucion,  
Luchar hast' al fin ! »

Eh bien, oui, ils ont lutté jusqu'au bout. Dans les dix-huit derniers mois de la guerre, les armées républicaines ont dû combattre en se passant pratiquement de cigarettes, et avec presque rien à manger. Quand je quittai l'Espagne, vers le milieu de l'année 1937, il était déjà difficile de se procurer de la viande et du pain, le tabac était une denrée rare, le café et le sucre quasiment introuvables. L'autre souvenir est celui d'un milicien italien qui me serra la main dans la salle de garde le jour où je m'enrôlai dans la milice. J'ai parlé de cet homme au début de mon livre sur la guerre d'Espagne [75] et je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit. Quand je me souviens – et avec quelle netteté ! – de son uniforme miteux et de son expression farouche, pathétique, innocente, tous les problèmes posés par la guerre semblent soudain simplifiés et je vois clairement qu'il n'y avait pas à hésiter une seconde pour choisir son camp. Par-delà la politique de la force et les mensonges des journaux, le fond de cette guerre fut la tentative d'hommes comme celui-ci pour conquérir une vie décente à laquelle ils savaient avoir droit. Il est difficile de penser à la fin probable de cet homme sans éprouver une profonde

amertume. Je l'ai rencontré à la caserne Lénine, c'était donc sans doute un trotskiste ou un anarchiste, et les choses étant ce qu'elles sont de nos jours, s'ils ne sont pas tués par la Gestapo, les hommes de sa sorte sont en général liquidés par la Guépéou. Mais les enjeux à long terme n'en sont pas changés. Le visage de cet homme, que je ne vis qu'une minute ou deux, demeure en moi comme l'emblème de ce que fut véritablement cette guerre. Il symbolise pour moi la fine fleur de la classe ouvrière européenne, harcelée par la police de tous les pays, ces hommes qui peuplent les fosses communes des champs de bataille espagnols et qui aujourd'hui, au nombre de plusieurs millions, pourrissent dans les camps de travail forcé.

Quand on pense à ceux qui soutiennent ou ont soutenu le fascisme, on reste confondu devant leur diversité. Quel ramassis ! Songez à ce programme qui, ne serait-ce que pour un temps, a pu embarquer sur une même galère Hitler, Pétain, Montagu Norman, Pavelitch, William Randolph Hearst, Streicher, Buchman, Ezra Pound, Juan March, Cocteau, Thyssen, le père Coughlin, le mufti de Jérusalem, Arnold Lunn, Antonescu, Spengler, Beverly Nichols, lady Houston et Marinetti ! Mais il est très facile de voir ce qu'ils ont en commun. Ce sont tous des gens qui ont quelque chose à perdre, ou qui rêvent d'une société hiérarchisée et redoutent la venue d'un monde d'êtres humains libres et égaux. Derrière toutes les balivernes sur la Russie « athée » et le « matérialisme » de la classe ouvrière se cache le simple fait que ceux qui ont de l'argent ou des privilèges sont bien décidés à s'y accrocher. Même chose, bien qu'il y ait là une vérité partielle, pour tous les bavardages sur l'inutilité d'une reconstruction sociale qui ne s'accompagnerait pas d'un « nouveau spirituel ». Les saints hommes, du pape aux yogis de Californie, sont intarissables sur la nécessité d'un « nouveau spirituel », infiniment moins inquiétant de leur point de vue qu'un changement de système économique. Pétain attribue la déchéance de la France à « l'amour du plaisir » de ses concitoyens. On replace ce genre d'affirmation dans sa juste perspective si l'on prend le temps de se demander de quels plaisirs est faite la vie d'un simple paysan ou d'un ouvrier, comparée à celle d'un Pétain. Quelle impudence faut-il à ces politiciens, prêtres, hommes de lettres et consorts pour sermonner la classe ouvrière sur son « matérialisme » ! Tout ce que demande l'ouvrier, c'est ce qu'ils considéreraient quant à eux comme un minimum en deçà duquel il n'y a pas de vie humaine digne de ce nom. Manger à sa faim, être délivré de la perpétuelle hantise du chômage, savoir que ses enfants auront leur chance dans la vie, pouvoir se laver une fois par jour, changer de linge régulièrement, avoir au-dessus de la tête un toit qui ne fuit pas et travailler un nombre d'heures tel qu'on ait encore, à la fin de la journée, un peu d'énergie à dépenser. Aucun de ceux qui tonnent contre le « matérialisme » ne jugerait la vie supportable sans ce minimum-là. Et pourtant, il serait facile d'atteindre ce minimum si nous passions seulement vingt ans à nous efforcer d'y parvenir ! Porter le niveau de vie de l'ensemble du globe à la hauteur de celui de la Grande-Bretagne ne serait pas une entreprise plus gigantesque que la guerre qui nous occupe aujourd'hui. Je ne prétends pas, et à ma connaissance personne ne le prétend, que ce programme suffirait à résoudre quoi que ce soit. Je dis seulement

qu'il faut d'abord abolir la privation et le travail éreintant pour ensuite s'attaquer aux véritables problèmes de l'humanité. Le problème majeur de notre temps est le déclin de la croyance en l'immortalité individuelle, et l'on ne peut l'aborder sérieusement tant que l'être humain moyen peinera comme un boeuf ou vivra dans l'angoisse de la police secrète. Combien les ouvriers ont raison d'être « matérialistes » ! Combien ils ont raison de penser que le ventre vient avant l'âme, non dans l'échelle des valeurs mais dans l'ordre des priorités ! Une fois que l'on comprend cela, notre long supplice actuel devient enfin intelligible. Toutes les considérations propres à entamer notre détermination – les chants de sirène d'un Pétain ou d'un Gandhi, le fait irréfutable que pour se battre il faut s'avilir, le moralisme hypocrite de la Grande-Bretagne, avec ses grandes phrases démocratiques et son empire de coolies, l'inquiétante évolution de la Russie soviétique, la sordide farce de la politique de gauche – tout cela s'évanouit et il ne reste plus que la lutte toujours plus consciente des gens ordinaires contre les possédants, leurs menteurs et flatteurs appointés. La question est très simple. Accordera-t-on, oui ou non, aux hommes comme ce soldat italien la possibilité de vivre la vie décente, pleinement humaine, qui est dès aujourd'hui matériellement réalisable ? L'homme ordinaire sera-t-il à nouveau abaissé plus bas que terre, ou non ? Je crois personnellement, sans grand fondement peut-être, que l'homme ordinaire sortira tôt ou tard vainqueur de son combat, mais je voudrais que ce soit le plus tôt possible – mettons au cours des cent prochaines années, et non dans les dix mille ans à venir. Là était le véritable enjeu de la guerre d'Espagne, là est celui de la présente guerre, et peut-être des guerres encore à venir.

Je n'ai jamais revu ce milicien italien et n'ai jamais su son nom. On peut tenir pour assuré qu'il est aujourd'hui mort. Environ deux ans plus tard, alors que la guerre était manifestement perdue, j'ai écrit ces vers à sa mémoire :

Le soldat italien m'a serré la main  
À côté de la table de la salle de garde ;  
La main forte et la main frêle  
Dont les paumes ne peuvent

Se rejoindre qu'au fracas des canons,  
Mais oh ! quelle paix j'ai alors connue  
En contemplant son visage marqué,  
Plus pur que celui de n'importe quelle femme !

Car les mots éculés qui me faisaient vomir  
Pour lui étaient restés sacrés,  
Et il savait dès la naissance ce que j'avais appris  
Lentement dans les livres.

Les canons menteurs avaient raconté leur boniment  
Et nous avons tous deux marché,

Mais ce lingot qu'on m'avait refilé était bien de l'or.  
Oh, qui l'aurait jamais imaginé ?

Que la chance t'accompagne, soldat italien !  
Mais la chance n'est pas pour les braves ;  
Que peut te donner le monde en retour ?  
Toujours moins que tu lui auras donné.

Entre l'ombre et le spectre,  
Entre le blanc et le rouge,  
Entre la balle et le mensonge,  
Où pourrais-tu cacher ta tête ?

Car où est Manuel Gonzalez,  
Et où est Pedro Aguilar,  
Et où est Ramon Fenellosa ?  
Les vers le savent, et eux seuls.

Ton nom et tes exploits ont été oubliés  
Avant que tes os n'aient fini de sécher,  
Et le mensonge qui t'a tué est enfoui  
Sous un mensonge plus épais encore ;

Mais ce que j'ai vu sur ton visage,  
Aucun pouvoir ne saurait t'en déposséder :  
Aucune bombe jamais éclatée  
Ne peut briser l'esprit de cristal.

(1942)

## *Qui sont les criminels de guerre ?*

À première vue, la chute de Mussolini est une histoire tout droit sortie d'un mélodrame victorien. La Vertu a fini par triompher, le méchant a succombé, le jugement de Dieu a été prononcé. Si l'on y repense, ce conte moral est toutefois moins simple et moins édifiant qu'il n'y paraît. Pour commencer, quel crime Mussolini a-t-il commis, et en a-t-il même commis un ? Dans le domaine de la politique de la force, il n'y a pas de crime car il n'y a pas de loi. Et, par ailleurs, y a-t-il un aspect quelconque de la politique *intérieure* mussolinienne auquel pourraient trouver à redire ceux qui sont susceptibles d'être appelés à le juger ? Car, comme l'auteur de ce livre [76] le montre clairement, et c'est là son propos principal, il n'est pas un forfait commis par Mussolini entre 1922 et 1940 qui n'ait été applaudi par ceux-là même qui se promettent aujourd'hui de le faire passer en jugement.

Pour les besoins de son allégorie, « Cassius » imagine Mussolini traduit devant un tribunal britannique, l'attorney général faisant office de procureur. La liste des chefs d'accusation est impressionnante, et les faits principaux – depuis le meurtre de Matteotti jusqu'à l'invasion de la Grèce, de la destruction des coopératives paysannes au bombardement d'Addis-Abeba – ne sont pas contestés. Les camps de concentration, les traités rompus, les matraques de caoutchouc, l'huile de ricin, rien n'est nié. Reste cependant une question gênante : comment ce qu'on louait à l'époque (disons, il y a dix ans) a-t-il pu devenir soudain blâmable ? On permet à Mussolini de citer des témoins, vivants ou morts, et de prouver à l'aide de leurs propres écrits que dès le début les représentants autorisés de l'opinion britannique l'ont encouragé dans tout ce qu'il a fait. Ainsi, lord Rothermere, en 1928 :

Dans son propre pays [Mussolini] fut l'antidote d'un poison mortel. Pour le reste de l'Europe il a été un fortifiant qui nous a fait à tous un bien inestimable. Je peux me vanter avec une réelle satisfaction d'avoir été le premier homme politiquement influent à avoir placé les splendides réalisations de Mussolini dans leur juste lumière... Il est la plus grande figure de notre époque.

**Winston Churchill, en 1927 :**

Si j'avais été italien, je suis certain que j'aurais été de tout coeur avec vous dans votre lutte triomphante contre les appétits et les passions bestiales du léninisme... [L'Italie] nous a fourni l'antidote nécessaire au poison russe. Désormais, aucune grande nation ne sera démunie d'un ultime moyen de protection contre la prolifération cancéreuse du bolchevisme.

**Lord Mottistone, en 1935 :**

Je ne suis pas opposé [à l'action italienne en Éthiopie]. J'ai voulu dissiper l'illusion ridicule selon laquelle il était bon de sympathiser avec les opprimés... J'ai dit qu'il était mauvais d'expédier des armes, ou de contribuer à le faire, à ces Éthiopiens cruels et brutaux, tout en refusant d'en fournir à d'autres, dont le rôle est honorable.

**M. Duff Cooper, en 1938 :**

En ce qui concerne l'épisode éthiopien, moins on en parle et mieux ça vaut. Quand de vieux amis se

réconcilient après une dispute, ils doivent toujours se garder de revenir sur l'origine de leur différend.

M. Ward Price, du *Daily Mail*, en 1932 :

Les gens ignorants et partiaux parlent des affaires italiennes comme si cette nation était soumise à quelque tyrannie qu'elle renverserait volontiers. Avec cette commisération plutôt morbide pour les minorités fanatiques qui est de règle dans certains secteurs mal informés de l'opinion publique anglaise, notre pays a longtemps fermé les yeux sur les magnifiques réalisations qui étaient celles du régime fasciste. J'ai entendu plusieurs fois Mussolini lui-même exprimer sa gratitude envers le *Daily Mail* pour avoir été le premier journal britannique à présenter équitablement ses objectifs à la face du monde.

Et ainsi de suite à volonté. Hoare, Simon, Halifax, Neville Chamberlain, Austen Chamberlain, Hore-Belisha, Amery, lord Lloyd et d'autres encore défilent à la barre, tous prêts à témoigner que, tandis que Mussolini écrasait les syndicats italiens, pratiquait sa « non-intervention » en Espagne, répandait du gaz moutarde sur les Éthiopiens, précipitait des Arabes de ses avions ou se dotait d'une marine pour l'utiliser contre la Grande-Bretagne, le gouvernement britannique et ses porte-parole officiels le soutenaient toujours envers et contre tout. On nous montre lady (Austen) Chamberlain serrant la main de Mussolini en 1924, Chamberlain et Halifax banquetant en sa compagnie et portant un toast « à l'empereur d'Éthiopie » en 1939, lord Lloyd encensant encore le régime fasciste dans une brochure officielle de 1940. À ce stade du procès, on a tout simplement l'impression que Mussolini n'est pas coupable. Ce n'est que plus tard, quand un Éthiopien, un Espagnol et un antifasciste italien viennent témoigner, que commence véritablement la mise en accusation.

Ce livre est une oeuvre d'imagination, mais sa conclusion est vraisemblable. Il est fort peu probable que les conservateurs britanniques organisent un jour le procès de Mussolini. Il n'y a rien dont ils puissent l'accuser hormis la déclaration de guerre de 1940. Si le « procès des criminels de guerre » que certains se plaisent à évoquer a jamais lieu, ce ne pourra être qu'à la suite de révolutions dans les pays alliés. Mais l'idée même de rechercher des boucs émissaires, de blâmer des individus, des partis ou des nations, pour les calamités que nous avons subies, suscite d'autres enchaînements d'idées dont certaines sont assez déconcertantes.

L'histoire des relations britanniques avec Mussolini illustre la faiblesse structurelle de l'État capitaliste. Étant admis que la politique de la force n'est pas morale, vouloir acheter l'Italie pour la faire sortir de l'Axe – et c'était manifestement l'idée qui sous-tendait la politique britannique depuis 1934 – était une démarche stratégique logique. Mais c'était une démarche dont ni Baldwin, ni Chamberlain, ni les autres n'étaient capables. Elle demandait avant tout de se montrer suffisamment fort pour que Mussolini n'ose s'allier à Hitler. C'était impossible, car une économie où règne le profit n'est tout simplement pas à même d'engager un réarmement à l'échelle d'aujourd'hui. La Grande-Bretagne n'a commencé à réarmer que lorsque les Allemands se trouvèrent à Calais. Avant cela, des sommes considérables furent certes allouées à l'armement, mais elles passèrent paisiblement dans les poches des actionnaires, et on ne vit jamais la couleur des armes. Puisqu'elle n'avait pas l'intention de réduire ses privilèges, il était inévitable que la classe dirigeante mène sans conviction quelque politique

que ce soit et s'aveugle sur les dangers imminents. Mais l'effondrement moral que cela impliquait était nouveau pour le monde politique britannique. Au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les politiciens pouvaient être hypocrites, mais l'hypocrisie suppose un code moral. C'était une nouveauté de voir des députés conservateurs acclamer l'annonce du bombardement de navires britanniques par des avions italiens, ou certains membres de la Chambre des lords organiser des campagnes de calomnies contre les enfants basques réfugiés en Angleterre.

Quand on songe aux trahisons et aux mensonges de ces années-là, quand on voit le cynisme avec lequel nous avons lâché nos alliés l'un après l'autre, l'optimisme imbécile de la presse conservatrice, le refus catégorique de croire que les dictateurs voulaient la guerre, même quand ils le criaient sur tous les toits, l'aptitude de la classe fortunée à ne rien voir de mal dans les camps de concentration, les ghettos, les massacres et les guerres non déclarées, on en arrive à penser que la décadence morale a joué un rôle aussi important que la bêtise à l'état brut. À partir de 1937 environ, il était impossible de douter de la nature des régimes fascistes. Mais les maîtres et propriétaires avaient décidé que le fascisme était de leur côté et ils étaient prêts à avaler les couleuvres les plus répugnantes aussi longtemps que leurs biens demeureraient en sécurité. À leur manière maladroite, ils faisaient leurs le machiavélisme, le « réalisme politique », le « tout ce qui sert la cause du parti est bon ». Le parti, en l'occurrence, était bien entendu le parti conservateur.

« Cassius » dénonce tout cela, mais pas son corollaire. Il laisse entendre, tout au long du livre, que seuls les conservateurs sont immoraux. « Mais il existe une autre Angleterre, écrit-il. Cette autre Angleterre a haï le fascisme dès son apparition... c'est l'Angleterre de la gauche, l'Angleterre travailliste. » Cela est vrai, mais ce n'est qu'une partie de la vérité. Le comportement réel de la gauche a été plus honorable que ses théories. Elle a combattu le fascisme, mais ses idéologues les plus représentatifs ont accepté tout autant que leurs adversaires le monde funeste du « réalisme » et de la politique de la force.

Le « réalisme » (on aurait parlé autrefois de malhonnêteté) fait partie du climat politique général de notre temps. Ce qui montre la faiblesse de la position de « Cassius », c'est qu'il serait possible de compiler un livre très similaire intitulé : « Le procès de Winston Churchill », ou « Le procès de Tchang Kaï-Tchek », ou même « Le procès de Ramsay MacDonald ». Dans chaque cas, vous verriez les leaders de la gauche se contredisant presque tout autant que les dirigeants conservateurs cités par « Cassius ». Car la gauche aussi s'est montrée prête à fermer les yeux sur bien des choses, et à accepter quelques alliés très douteux. Nous rions aujourd'hui d'entendre les conservateurs insulter Mussolini alors qu'ils le flattaient il y a cinq ans, mais qui aurait prédit en 1927 que la gauche accueillerait un jour Tchang Kaï-Tchek en son sein ? Qui aurait prédit immédiatement après la grève générale que, dix ans plus tard, Winston Churchill serait le chouchou du *Daily Worker* ? Dans les années 1935-1939, quand à peu près n'importe quel allié contre le fascisme paraissait acceptable, la gauche se mit

à glorifier Mustapha Kemal puis se prit d'affection pour le roi Carol de Roumanie.

Bien qu'elle soit plus pardonnable à tous égards, l'attitude de la gauche envers le régime russe a été exactement semblable à celle des conservateurs envers le fascisme. Il y eut la même tendance à excuser pratiquement tout « parce qu'ils sont dans notre camp ». C'est très bien de parler de lady Chamberlain photographiée en train de serrer la main de Mussolini, mais la photographie de Staline serrant la main de Ribbentrop est beaucoup plus récente. Dans l'ensemble, les intellectuels de gauche ont défendu le pacte germano-soviétique. C'était « réaliste », comme la politique d'apaisement de Chamberlain, et les conséquences furent identiques. S'il existe une issue à la porcherie morale dans laquelle nous vivons, la première chose que nous devons comprendre pour nous en sortir c'est que le « réalisme » *ne paie pas* et que vendre ses amis et se frotter les mains tandis qu'on les extermine n'est pas ce qui se fait de mieux en matière de sagesse politique.

Voilà qui peut se constater n'importe où entre Cardiff et Stalingrad, mais peu de gens s'en rendent compte. Il est certes du devoir d'un pamphlétaire d'attaquer la droite, mais cela n'implique pas pour autant de flatter la gauche. C'est en partie parce que les gens de gauche ont été trop facilement satisfaits d'eux-mêmes qu'ils en sont là aujourd'hui.

Dans le livre de « Cassius », Mussolini, après avoir fait citer ses témoins, vient à la barre en personne. Il s'en tient à son credo machiavélien : la Force fait le Droit, *vae victis* ! Son seul crime est d'avoir échoué, et il reconnaît que ses ennemis ont le droit de le tuer, mais pas, insiste-t-il, celui de le blâmer. Leur conduite a été semblable à la sienne, et leurs condamnations morales ne sont qu'hypocrisie. Mais se présentent ensuite les trois autres témoins, l'Éthiopien, l'Espagnol et l'Italien qui se placent sur un plan moral différent, n'ayant jamais cherché à temporiser face au fascisme, ni eu la moindre occasion de jouer le jeu de la politique de la force ; et tous trois réclament la peine de mort.

Cela serait-il le cas dans la vie réelle ? Une telle chose peut-elle arriver ? C'est peu probable, même si les gens qui sont véritablement en droit de le juger avaient, d'une manière ou d'une autre, Mussolini entre leurs mains. Pour leur part, tout en n'ayant bien sûr aucune envie qu'on fasse réellement la lumière sur les origines de la guerre, les conservateurs ne sont pas fâchés de rejeter tout le blâme sur des personnages comme Mussolini et Hitler. Cela facilite la manœuvre Darlan-Badoglio. Mussolini est donc un excellent bouc émissaire, du moins tant qu'il est en liberté ; en captivité, il serait plus gênant. Mais qu'en est-il des gens ordinaires ? Tueraient-ils leurs tyrans de sang-froid et en respectant les formes de la loi, s'ils en avaient l'opportunité ?

Il est indéniable que ce type d'exécution s'est rarement produit dans l'histoire. À la fin de la dernière guerre, une élection fut gagnée en partie sur le mot d'ordre : « Mort au Kaiser », et pourtant si on avait tenté d'appliquer ce slogan, la conscience de la nation se serait sans doute révoltée. Quand les tyrans sont mis à

mort, ce doit être par leurs propres sujets. Ceux qui sont punis par une autorité étrangère, comme Napoléon, deviennent des martyrs et des personnages de légende.

Il n'importe pas tant de faire souffrir ces gangsters politiques que de parvenir à ce qu'ils se discréditent eux-mêmes. Heureusement, c'est ce qu'ils font le plus souvent, car ces seigneurs de la guerre aux armures étincelantes, ces apôtres des vertus martiales, ont une étonnante propension à éviter, l'heure venue, de mourir au combat. L'histoire est truffée de fuites ignominieuses de grands de ce monde. Napoléon s'est rendu aux Anglais pour se protéger des Prussiens, l'impératrice Eugénie s'est enfuie dans un cabriolet avec un dentiste américain, Ludendorff dut se cacher derrière des lunettes fumées, un des empereurs romains les plus innommables tenta d'échapper à l'assassinat en s'enfermant dans les latrines et, aux tout premiers temps de la guerre civile espagnole, un fasciste éminent s'échappa de Barcelone par les égouts, ce qui ne manquait pas d'un délicieux à-propos.

C'est une telle sortie qu'on souhaiterait à Mussolini, et peut-être la réussira-t-il si on lui en laisse l'occasion. Hitler aussi, sans doute. On disait d'ailleurs de Hitler que, quand son heure sonnerait, il ne s'enfuirait ni ne se rendrait, mais périrait de quelque théâtrale manière, se suiciderait à tout le moins. Mais c'était du temps où Hitler était vainqueur. L'an passé, quand les choses ont commencé à mal tourner, on peut difficilement dire qu'il se soit comporté avec courage ou dignité. « Cassius » termine son livre par le résumé des débats donné par le juge et suspend le verdict, semblant laisser la décision finale à ses lecteurs. Eh bien, s'il ne tenait qu'à moi, mon verdict pour Mussolini et Hitler serait le suivant : non à la mort, à moins qu'elle ne soit infligée vite et sans cérémonie. Si les Allemands et les Italiens veulent les traduire devant une cour martiale sommaire, puis les traîner devant un peloton d'exécution, qu'ils le fassent. Ou mieux encore, laissons ces deux-là s'enfuir avec une valise remplie de bons au porteur et s'installer dans une *pension* [77] suisse pour y tenir le rôle du raseur de service. Mais pas de martyr, pas de Sainte-Hélène. Et, surtout, pas de solennel et hypocrite « procès des criminels de guerre », avec toute la pompe lente et cruelle de la justice qui, au bout d'un certain temps, a la si étrange propriété de nimber l'accusé d'une aura romantique et de changer un coquin en héros.

(1943)

### 1903

Eric Arthur Blair est né le 25 juin 1903 à Motihari, Bengale. Ses parents, Richard Walmesley Blair et Ida Mabel Blair, avaient déjà une fille, Marjorie Frances, née à Gaya, Bengale, le 21 avril 1898.

Richard Walmesley Blair, fonctionnaire au Bureau de l'Opium de l'*Indian Civil Service* était né en 1857 dans le Dorset. Son père, le révérend Thomas Richard Arthur Blair, avait servi dans l'armée des Indes et vécu au cap de Bonne-Espérance, où il fit la connaissance de sa femme. Né en 1802, à Ensbury, Dorset, il était le petit-fils de Charles Blair et de lady Mary Blair, qui avaient vécu à Whatcombe, dans le même comté.

Ida Mabel Blair était née en 1875 à Penge, Surrey, où ses parents, Frank et Theresa Limouzin, étaient en congé. Son père, d'origine française, faisait le commerce du bois de teck à Moulmein, Birmanie. Il perdit la plus grande partie de sa fortune à la suite de placements malheureux dans la culture du riz.

### 1907-1911

À l'été 1907, les Blair séjournent en Angleterre. Richard Blair retourne à l'automne aux Indes ; sa femme et ses enfants s'installent à Nutshell, Western Road, Henley-on-Thames, où naît une deuxième fille, Avril Nora, le 6 avril 1908. Les enfants de la famille Blair fréquentent l'école anglicane.

### 1911-1913

Au mois de septembre, Eric Blair est envoyé comme pensionnaire à St Cyprian, une école primaire privée située à Eastbourne, sur la côte du Sussex. Il ne retrouve les siens qu'à l'occasion des vacances scolaires. Parmi ses condisciples, on relève les noms de Cecil Beaton et de Cyril Connolly. Richard Blair quitte le Bureau de l'Opium en janvier 1912 et rentre définitivement en Angleterre ; peu de temps après, les Blair déménagent et vont s'installer à Roselawn, Shiplake (Oxfordshire), à quelques kilomètres de leur précédente résidence.

### 1914-1916

Le 2 octobre 1914, un court poème patriotique intitulé « Awake ! Young men of England », premier texte d'Eric Blair à être imprimé, paraît dans un journal local, le *Henley and South Oxfordshire Standard*. Le 21 juillet 1916, le même journal publie un autre poème d'Eric Blair, « Kitchener ». En septembre 1917, Richard

Blair est incorporé dans l'armée britannique avec le grade de sous-lieutenant. En 1915, les Blair étaient revenus vivre à Henley-on-Thames, au 36 St Mark's Road. Eric Blair quitte St Cyprian à Noël 1916.

### 1917-1921

Eric Blair est boursier au Wellington College, où il passe le deuxième trimestre, et c'est toujours en qualité de boursier qu'il entre à Eton au mois de mai de la même année. À Eton, il écrit des vers satiriques et des nouvelles pour les diverses revues du *college*. Il collabore à la revue manuscrite *Election Times* (dont il est « directeur commercial »), ainsi qu'à *College Days*, revue imprimée. (Pour avoir un aperçu de la vie à St Cyprian et à Eton alors que Blair fréquentait ces deux écoles, se reporter à *Enemies of Promise*, de Cyril Connolly.) Blair quitte Eton à Noël 1921.

À l'automne 1917, Ida Blair s'installe à Londres, au 23 Cromwell Crescent, Earl's Court, et commence à travailler au ministère des Pensions. Au printemps 1918, elle loue un appartement au 23 Mall Chambers, Notting Hill Gate – non loin de chez sa soeur Nellie Limouzin, la tante préférée d'Eric Blair, qui habitait alors Portobello Road. Au mois de décembre 1919, Richard Blair est démobilisé avec le grade de lieutenant et en juillet 1920 Marjorie Blair épouse Humphrey Dakin, un fils de médecin qu'elle connaissait depuis son enfance à Henley-on-Thames. En 1922, Humphrey Dakin rejoint le *National Savings Committee* dont il devient délégué pour l'est des Midlands.

En décembre 1921, les Blair emménagent au 40 Stradbroke Road, Southwold, sur la côte du Suffolk, où certains de leurs amis, Anglais des Indes comme eux, étaient déjà installés.

### 1922-1927

Eric Blair ne s'inscrit pas à l'université et, pour des raisons dont on ignore la nature exacte, il s'engage dans la police impériale des Indes en Birmanie. Il part donc avec l'approbation de sa famille et arrive à Mandalay le 29 novembre 1922. Formé à Mandalay et à Maymyo pour être *assistant district superintendent*, il est successivement en poste à Myaungmya, Twante, Syriam, Insein, Moulmein et, en qualité de *headquarters assistant*, à Katha. Au mois d'août 1927, il bénéficie d'un congé en Angleterre et, au mois de septembre, lors d'un séjour en Cornouailles avec sa famille, il choisit de ne pas retourner en Birmanie et démissionne de la police impériale des Indes le 1<sup>er</sup> janvier 1928. (Voir pour la relation de sa vie en Birmanie et de son retour en Angleterre les chapitres 8 et 9 de *The Road to Wigan Pier*.)

Au cours de l'année 1927, Blair part dans l'East End de Londres pour la première des expéditions auxquelles il allait consacrer la majeure partie de son

temps pendant les cinq années suivantes, dans le but d'enquêter sur les conditions de vie des pauvres et des exploités.

Pendant l'automne et l'hiver 1927, Blair habite une chambre bon marché à deux pas de l'atelier de la poétesse Ruth Pitter, à Portobello Road, Notting Hill.

### 1928-1929

Au printemps 1928, Eric Blair se rend à Paris et habite une chambre au 6 rue du Pot-de-Fer, dans un quartier populaire du cinquième arrondissement. Nellie Limouzin se trouvait à Paris pendant toute la durée du séjour qu'y fit son neveu.

Le 6 octobre 1928, « La censure en Angleterre », premier article d'Eric Blair en tant qu'écrivain professionnel, paraît dans le journal d'Henri Barbusse, *Monde*, suivi le 23 mars 1929 d'un autre article intitulé « John Galsworthy ». Quatre autres articles en traduction française, sur le chômage en Angleterre, un jour de la vie d'un vagabond, les mendiants londoniens et la vie en Birmanie, sont publiés entre décembre 1928 et mai 1929 dans le journal *Progrès Civique*. Le premier article d'Eric Blair publié en Angleterre, « Un journal à deux sous », paraît le 29 décembre 1928 dans le *G.K.'s Weekly*.

Au mois de février 1929, atteint de pneumonie, Eric Blair fait un séjour de quelques semaines à l'hôpital Cochin.

Au cours de l'été 1929, il termine également la rédaction d'une « ballade », de quelques articles regroupés sous le titre « Ayant toujours trait au quartier Montparnasse » ainsi que de plusieurs nouvelles – dont « The Sea God », « The Petition Crown » et « The Man in Kid Gloves ». On ne trouve trace de la publication d'aucun de ces textes. Il avait également écrit deux romans pour lesquels il ne trouva pas d'éditeur. Les manuscrits de ces écrits ne nous sont pas parvenus.

À la fin de l'automne 1929, Blair travaille pendant deux mois et demi environ en qualité de plongeur et d'aide de cuisine dans un grand hôtel-restaurant parisien. Il regagne l'Angleterre à la fin de cette même année.

### 1930-1931

Jusqu'au mois d'avril 1932, Blair séjourne principalement chez ses parents (3 Queen Street, Southwold). Il passe la majeure partie de son temps à écrire et fait un certain nombre de voyages dans le sud-est de l'Angleterre afin d'y mener une vie de vagabond avec les exclus de la société et passer quelques jours dans les quartiers ouvriers de Londres. Il séjourne aussi plusieurs semaines chez sa soeur, Marjorie Dakin, dans le logement qu'elle occupe avec sa famille à Leeds.

À son retour de Paris, Blair exerce plusieurs mois durant les fonctions de précepteur auprès d'un enfant arriéré, à Walberswick, près de Southwold. Puis à

trois reprises, entre 1930 et 1931, il donne des cours de vacances à trois enfants dont le père, C.R. Peters, sert dans la police impériale en Inde.

De mars 1930 à août 1935, à l'exception d'une critique parue dans le *New English Weekly* et de deux articles publiés par le *New Statesman and Nation*, il donne tous ses travaux – critiques, poèmes et esquisses documentaires – à l'*Adelphi*.

Blair passe le mois d'août 1931 à Londres, va cueillir le houblon dans le Kent pendant la première moitié de septembre, vit la seconde moitié de ce même mois dans un *lodging-house* de Bermondsey et occupe, en octobre et novembre, une chambre au 2 Windsor Street, Paddington.

Durant cet automne 1931, il commence une première ébauche de *Burmese Days*, écrit deux nouvelles pour *Modern Youth* (un magazine qui ne vit jamais le jour) et en envoie deux autres (dont l'une intitulée « An Idiot ») à Leonard Moore, qui deviendra au printemps 1932 son agent littéraire. Aucune de ces nouvelles ne semble avoir été publiée, et leurs manuscrits n'ont pas été retrouvés.

### 1932

En mars, Jonathan Cape et Faber & Faber ont tour à tour refusé diverses versions de *Down and Out in Paris and London*. À partir d'avril, Blair occupe un poste d'enseignant dans une petite école pour garçons (The Hawthorns) sise à Station Road, Hayes, Middlesex. Au mois de juillet, il modifie *Down and Out in Paris and London* pour Victor Gollancz, qui accepte de publier l'ouvrage. Il passe les vacances scolaires d'été à Southwold, où il rédige *Burmese Days*.

### 1933

*Down and Out in Paris and London*, de « George Orwell », sort le 9 janvier dans l'édition de Victor Gollancz, et le 30 juin, à New York, chez Harper and Brothers. Orwell change d'école et commence à enseigner à Frays College, Uxbridge, Middlesex – un établissement mixte. Au début du mois de décembre, il a fini de dactylographier la version définitive de *Burmese Days*. Un peu avant Noël, victime d'une sérieuse pneumonie, il doit être hospitalisé à l'Uxbridge Cottage Hospital. Pendant sa convalescence il abandonne l'enseignement.

### 1934

À la mi-janvier, Orwell regagne le logement familial de Southwold, au 36 High Street, et commence à écrire *A Clergyman's Daughter*. Ne trouvant pas d'éditeur anglais qui accepte de publier *Burmese Days* (Gollancz avait refusé l'ouvrage en raison des réactions qu'il pouvait susciter en Birmanie et aux Indes), Orwell effectue quelques retouches stylistiques et remet le manuscrit à Harpers, qui le

publie à New York le 25 octobre. Le texte ainsi modifié constitue la version définitive de *Burmese Days*. Le 3 octobre, Orwell avait achevé la rédaction de *A Clergyman's Daughter* ; vers le milieu de ce même mois, il quitte Southwold et prend une chambre au 3 Warwick Mansions, Pond Street, Hampstead, non loin d'une librairie, Booklovers' Corner, 1 South End Road, où il travaille à temps partiel comme vendeur.

### 1935

Au mois de février de cette année, Orwell s'est attelé à la rédaction de *Keep the Aspidistra Flying*. Il accepte alors d'apporter quelques modifications aux épreuves de *A Clergyman's Daughter* (une fois encore par crainte de plaintes en diffamation). Le livre sort le 11 mars chez Victor Gollancz et, le 17 août 1936, Harpers le publiera à New York. Début mars, Orwell loue une chambre au 77 Parliament Hill, Hampstead ; à cette même époque, il fait la connaissance de sa future femme, Eileen O'Shaughnessy, alors étudiante en psychologie à l'*University College* de Londres. Le 24 juin, Victor Gollancz publie une version légèrement retouchée de *Burmese Days*. Au début du mois d'août, Orwell loue un appartement au 50 Lawford Road, Kentish Town.

Ce même mois, il commence à donner des critiques de romans au *New English Weekly*. Dirigée par Philip Mairet, cette revue rétribuait très chichement ses collaborateurs – quand elle ne s'abstenait pas tout simplement de le faire – mais elle leur laissait une très grande liberté d'expression. Orwell y contribua de façon régulière jusqu'à avril 1940.

### 1936

Au début de l'année 1936, Orwell termine la rédaction de *Keep the Aspidistra Flying*. Mais en février, en raison des appréhensions de son éditeur (craignant une fois de plus des plaintes en diffamation) il se voit contraint à la dernière minute d'apporter au texte d'importantes retouches. Le roman paraît le 20 avril chez Victor Gollancz.

À la fin du mois de janvier, Orwell abandonne son emploi de vendeur au Booklovers' Corner, quitte son appartement de Lawford Road et, du 31 janvier au 30 mars, recueille dans le nord de l'Angleterre des informations pour son prochain ouvrage – un livre commandé par Victor Gollancz sur les régions touchées par la crise.

Le 2 avril, Orwell va s'installer à Wellington, dans le Hertfordshire ; début mai il commence à écrire *The Road to Wigan Pier* à partir de la documentation qu'il a rassemblée lors de son séjour dans le Nord. Au cours de ce même mois, il fait la critique d'un certain nombre de romans pour *Time and Tide* – revue à laquelle il continuera à collaborer jusqu'en 1943.

Le 9 juin, il épouse Eileen O'Shaughnessy. Le 12 juin, il envoie « Comment j'ai tué un éléphant » à John Lehman, pour *New Writing*.

Le 18 juillet éclate la guerre civile espagnole. Quelques jours avant Noël, ayant fait parvenir (le 15 décembre) le manuscrit achevé de *The Road to Wigan Pier* à Leonard Moore, Orwell prend le chemin de l'Espagne. Le 30 décembre, à la caserne Lénine de Barcelone, il s'engage dans la milice du P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista).

1937

Début janvier, Orwell monte au front, à Alcubierre. Vers la fin de ce même mois, il est incorporé, avec le grade de caporal, dans le contingent de l'I.L.P. récemment arrivé d'Angleterre pour se battre au côté des milices du P.O.U.M. sur le front d'Aragon. En février, Eileen Blair arrive à Barcelone ; aux environs du 13 mars, elle passe deux jours sur le front avec le contingent de l'I.L.P., près de Montflorite.

Le 8 mars, paraissent deux éditions de *The Road to Wigan Pier*, l'une chez Victor Gollancz, l'autre au *Left Book Club*.

Fin avril, Orwell bénéficie d'une permission qui lui permet de se rendre à Barcelone ; là, il compte obtenir une mutation dans la brigade internationale qui se bat à Madrid. Mais les tentatives communistes d'élimination des partis révolutionnaires – dont le P.O.U.M. – à Barcelone, la première semaine de mai, font désormais de lui un farouche adversaire du communisme stalinien. Le 10 mai, il réintègre, en qualité de sous-lieutenant, le contingent de l'I.L.P. Dix jours plus tard, il est blessé à la gorge par un tireur fasciste isolé.

Le 8 juin, dans une lettre adressée à Cyril Connolly, Orwell écrit : « ... je crois enfin réellement au socialisme, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant. »

Sa convalescence se prolonge jusqu'au 14 juin, et alors qu'il se trouve au front pour obtenir ses certificats de démobilisation le P.O.U.M. est mis hors la loi, le 16 juin, par le gouvernement espagnol. Du 20 au 22 juin, Orwell est traqué à Barcelone par la police communiste, mais parvient, le 23 juin, à passer en France avec sa femme.

Dans la première semaine de juillet, il est de retour à Wallington, où il commence à écrire *Homage to Catalonia*. Voulant rendre publiques les luttes qui se déroulent entre les divers partis du camp républicain espagnol, il a de sérieux démêlés avec les puissantes fractions de la gauche anglaise qui approuvent ou acceptent la domination communiste en Espagne, arguant que toute faille dans l'unité de la gauche entraînerait la victoire de Franco. Gollancz refuse de publier *Homage to Catalonia* avant même qu'Orwell n'en ait écrit le premier mot, et Kingsley Martin, directeur du *New Statesman and Nation*, refuse de son côté, pour des raisons politiques, le compte rendu qu'Orwell avait fait du livre de Franz Borkenau, *The Spanish Cockpit*. Orwell peut néanmoins s'exprimer dans les

colonnes du *New English Weekly* et de *Time and Tide*, ainsi que par diverses contributions à *Controversy* et au *New Leader*. Le 1<sup>er</sup> septembre, Frederic Warburg accepte par contrat de publier *Homage to Catalonia*, qu'Orwell achève dans la première quinzaine de janvier 1938.

1938

Début mars, Orwell, atteint d'une lésion tuberculeuse à un poumon, doit renoncer à son projet d'aller en Inde travailler comme éditorialiste pour le *Pioneer* (Lucknow) et y réunir la documentation d'un prochain livre. Dans le courant du même mois, il est soigné dans un sanatorium – Preston Hall, Aylesford, Kent. Le 25 avril, *Homage to Catalonia* sort en librairie. En juin, Orwell s'inscrit à l'I.L.P. En juillet, il a en projet un nouveau roman, mais durant tout son séjour au sanatorium (c'est-à-dire jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre) on lui interdit de se livrer à des travaux d'écriture, si ce n'est pour quelques brefs articles de critique littéraire. Il doit donc abandonner un projet de livre, *Poverty in Practice*, qu'il envisageait d'écrire pour le compte des éditions Thomas Nelson & Sons. Les médecins lui ayant conseillé de passer l'hiver dans un pays chaud, le romancier L.H. Myers lui fait don anonymement de trois cents livres (par l'intermédiaire de Dorothy Plowman) pour lui permettre de réaliser ce projet. Orwell accepte la somme à titre de prêt et, le 2 septembre, s'embarque avec sa femme à Tilbury, à destination du Maroc. Le couple arrive à Marrakech le 12 septembre et peu après Orwell s'attaque à la rédaction de *Coming Up for Air*.

1939

Ayant achevé une première ébauche de son nouveau roman, Orwell s'accorde une semaine de vacances qu'il passe avec sa femme à Taddert, dans les montagnes de l'Atlas. À leur retour à Marrakech, le 27 janvier, Orwell tombe à nouveau malade – maladie qui se prolongera trois semaines. Le 26 mars, il quitte Casablanca pour Londres où il arrive le 30 mars, avec, dans ses bagages, le manuscrit achevé de *Coming Up for Air*.

Après un bref séjour à Southwold, Orwell et sa femme se retrouvent chez eux, à Wallington, le 11 avril. Durant les douze mois suivants, Orwell, quand il n'écrit pas, passe la majeure partie de son temps à travailler le lopin de terre attenant à sa maison : il fait pousser des légumes et des fleurs, élève des canards, des poules et des chèvres. Au terme d'un séjour de près de trois semaines au 24 Crooms Hill, Greenwich (domicile de Laurence O'Shaughnessy, frère d'Eileen Blair), Orwell retrouve Wallington (le 24 mai) et écrit les essais que l'on trouvera ultérieurement regroupés sous le titre *Inside the Whale*. Le 12 juin, Victor Gollancz publie *Coming Up for Air*. Le 24, Orwell se rend à Southwold voir son père qui, quatre jours plus tard, meurt d'un cancer, à l'âge de 82 ans. Du 24 au 31 août, Orwell séjourne chez L.H. Myers, au domicile de celui-ci, à Ringwood, Hampshire.

Le 3 septembre, l'Angleterre entre officiellement en guerre avec l'Allemagne. Orwell connaît alors une période d'échecs et de frustrations. Malgré ses tentatives répétées, il ne parvient pas à trouver un poste qui lui permette de servir son pays (il est déclaré inapte au service armé), et il n'a pratiquement aucune activité journalistique : il écrit en tout et pour tout cinq brefs articles critiques durant les quatre premiers mois de la guerre. Eileen Blair va s'installer au 24 Crooms Hill, en partie pour tenir compagnie à sa belle-soeur, Gwen, dont le mari Laurence O'Shaughnessy vient d'être incorporé dans le Service médical des armées, mais aussi et surtout pour travailler au Service de la Censure afin de compléter les maigres ressources d'Orwell. Elle ne retrouve Orwell à Wallington qu'à l'occasion des week-ends. Dans les premiers temps de la guerre, Orwell rend sa carte de l'I.L.P. Vers la mi-décembre, *Inside the Whale* est achevé.

1940

Orwell passe la quinzaine de Noël et six semaines (à partir du 30 janvier 1940) au 24 Crooms Hill, grippé pendant une bonne partie de cette période.

Le 11 mars, *Inside the Whale* est publié chez Victor Gollancz.

Le 13 mars, Orwell regagne The Stores, à Wallington. Son nom apparaît pour la première fois dans les colonnes de *Horizon* et de l'hebdomadaire socialiste *Tribune*, qui publient ses deux articles « The Lessons of War », dans le numéro de février du premier, et une critique des *Memoirs of Sergeant Bourgogne*, parue le 29 mars dans le second. Au printemps de cette même année, Orwell envisage d'écrire une grande saga en trois parties, projet auquel il songe depuis la fin de l'automne 1938. Les soucis financiers, sa déception d'avoir été évincé de l'armée pour raisons de santé et de n'avoir pu trouver un emploi où servir son pays, ainsi que la confusion due à la guerre l'empêchèrent de s'y atteler sérieusement.

En mai, Orwell quitte Wallington (il conservera toutefois The Stores comme maison de campagne jusqu'en 1947) et s'installe avec sa femme au 18 Dorset Chambers, Chagford Street, non loin de Regent's Park. Le 18 mai paraît la première critique théâtrale d'Orwell dans *Time and Tide*. Il rejoint les Volontaires de la Défense locale, corps créé peu auparavant (le 10 mai), avec le grade de sergent à la compagnie « C » du 5<sup>e</sup> comté, dans le London Home Guard Battalion de St John's Wood. Au début du mois de juin, Laurence O'Shaughnessy trouve la mort à Dunkerque.

D'août à octobre, Orwell écrit *The Lion and the Unicorn* qui devait être le premier des Searchlight Books, une collection de textes sur les problèmes posés par la guerre, dirigée par T.R. Fyvel et Orwell lui-même pour le compte de Seeker & Warburg. Sur les dix-sept titres prévus, dix seulement furent publiés au cours des deux années suivantes.

1941

Le 3 janvier, Orwell écrit la première des quinze « Lettres de Londres » qu'il adressera à *Partisan Review* durant les cinq ans et demi qui suivront. Le 19 février, *The Lion and the Unicorn* sort des presses. Le 3 mars, Victor Gollancz publie *The Betrayal of the Left*, où l'on trouve deux chapitres dus à Orwell : « Fascisme et démocratie » et « Patriotes et révolutionnaires ». Début avril, Orwell et Eileen (qui a renoncé à son travail au Service de la Censure) déménagent pour s'installer au 111 Langford Court, Abbey Road, St John's Wood. Le 18 avril, Orwell est embauché par la B.B.C. au tarif de 640 livres par an pour occuper le poste de Talks Assistant (il sera par la suite promu Talks Producer) à la section indienne du Service oriental.

1942-1943

Au cours de ces deux années, en dehors de son travail à plein temps à la B.B.C., Orwell collabore à diverses revues et journaux – *Horizon*, *Partisan Review*, *Tribune*, le *New Statesman and Nation* et *Nation* (New York) – et écrit pour *Poetry London* et *New Road*. Il s'acquitte également de son service dans la Home Guard et dans les équipes de surveillance des incendies. Au mois d'avril 1942, Eileen Blair entre au ministère du Ravitaillement où elle travaille à la préparation des émissions radiodiffusées consacrées au « Kitchen Front » (le « front des cuisines »).

Le 8 mars 1942, Orwell apporte sa contribution à un article politique non signé (« Mood of the moment ») publié dans l'*Observer* et, le 10 mai, paraît dans le même journal sa critique du livre d'Edmund Wilson, *The Wound and the Bow*, premier d'une série d'articles et de critiques qui jalonnent la collaboration d'Orwell à l'*Observer* jusqu'à février 1949. Le 15 mai, Routledge publie *Victory or Vested Interest ?*, où l'on trouve entre autres le texte de la conférence « Culture and Democracy » qu'Orwell avait faite pour la société fabienne, le 22 novembre 1941.

À l'été 1942, Orwell et sa femme déménagent à nouveau pour s'installer au 10a Mortimer Crescent, Maida Vale. Fin juin, Orwell s'octroie quinze jours de vacances pour pêcher à Callow End, Worcestershire. Cette même année 1942, la mère et la soeur d'Orwell, Avril Blair, étaient venues s'établir à Alexandra Road, tout près de Mortimer Crescent. Ida Blair travaillait chez Selfridge's (un grand magasin londonien) et Avril Blair dans une usine de tôlerie, à King's Cross. Le 19 mars 1943, Ida Blair meurt d'une crise cardiaque à l'âge de soixante-sept ans.

Le 18 novembre 1943, Allen & Unwin publient *Talking to India : A Selection of English Language Broadcasts to India*, avec une préface de George Orwell. Le 23 novembre, Orwell quitte la Home Guard pour raisons de santé. Le 24 novembre, il adresse sa lettre de démission à la B.B.C. et, avant la fin de ce même mois de novembre, il prend ses fonctions de chroniqueur littéraire à *Tribune*. C'est

l'époque où il se lance dans la rédaction de *Animal Farm*.

Ian Angus

## *Index des oeuvres citées*

Les entrées de l'index renvoient aux numéros des pages. Les notes sont indiquées par « n. » lorsqu'il s'agit de la note seule ou par « (n.) » lorsqu'il s'agit de la note et du texte.

Les traductions en français des oeuvres, quand elles ont été trouvées, figurent à la suite de leur titre anglais.

- À l'Ouest rien de nouveau* (Remarque, Erich Maria), 139
- The Adventures of Mr Verdant Green* (Bede, Cuthbert), 121 (n.)
- Animal Farm (La Ferme des animaux)* (Orwell, George), 18 (n.)
- Barnaby Rudge (Barnabé Rudge)* (Dickens, Charles), 61, 62 n, 65, 77, 123
- Black Spring (Printemps noir)* (Miller, Henry), 130-133, 135, 138, 180
- Bleak House* (Dickens, Charles), 53, 58, 93
- Brave New World (Le Meilleur des mondes)* (Huxley, Aldous), 194, 196, 291
- Burmese Days (Une histoire birmane)* (Orwell, George), 12 (n.), 192
- Carmen* (Mérimée, Prosper), 119
- Charles Dickens : The Progress of a Radical* (Jackson, T.A.), 52 n.
- A Clergyman's Daughter* (Orwell, George), 192
- Coming Up for Air (Un peu d'air frais)* (Orwell, George), 192
- The Communist International* (Borkenau, Franz), 159
- Cricket on the Hearth (Le Grillon du foyer)* (Dickens, Charles), 52
- David Copperfield (David Copperfield)* (Dickens, Charles), 58-59, 68-69, 71, 85, 87, 90, 94, 117, 123
- Death of a Hero* (Aldington, Richard), 139
- Down and Out in Paris and London (Dans la dèche à Paris et à Londres)* (Orwell, George), 192
- Dubliners (Gens de Dublin)* (Joyce, James), 121
- The Dynasts (Les Dynastes)* (Hardy, Thomas), 149
- Enemies of Promise (Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain)* (Connolly, Cyril), 165-166

*A Farewell to Arms (L'Adieu aux armes)* (Hemingway, Ernest), 139

*Le Feu* (Barbusse, Henri), 139

*Finnegans Wake (Finnegans Wake)* (Joyce, James), 121

*The First Hundred Thousand (Les Premiers cent mille)* (Hay, Ian), 177

*Frank Fairleigh* (Smedley, F.E.), 121 (n.)

*Good-bye to All That* (Graves, Robert), 139

*Great Expectations (De grandes espérances)* (Dickens, Charles), 58, 68, 83, 85-86, 94, 98 n., 102, 107, 114

*Guide to the New World* (Wells, Herbert George), 284

*Hamlet* (Shakespeare, William), 53, 174

*Hard Cash (L'Argent fatal)* (Reade, Charles), 105

*Hard Times (Les Temps difficiles)* (Dickens, Charles), 53, 55-58, 60, 79, 89, 98 (n.), 107, 114

*Helen's Babies (Les Bébés d'Hélène)* (Habberton), 137

*The History of the Fairchild Family (Histoire de la famille Fairchild)* (Sherwood, May M.), 70 (n.)

*The House with the Green Shutters* (Brown, George Douglas), 130

*Homage to Catalonia (Hommage à la Catalogne)* (Orwell, George), 17 (n.), 192, 317 n.

*A Hundred Million Allies – If We Choose* (Scipio, pseud.), 276

*Inside the Whale (Dans le ventre de la baleine)* (Orwell, George), 192

*The Iron Heel (Le Talon de fer)* (London, Jack), 193, 196, 291

*It Is Never Too Late to Mend (Jamais trop tard pour s'amender)* (Reade, Charles), 85

*Jail Journey* (Phelan, Jim), 209

*Keep the Aspidistra Flying (Et vive l'aspidistra !)* (Orwell, George), 192

*Leaves of Grass (Feuilles d'herbe)* (Whitman, Walt), 136

*Letters to the Boys in the Trenches* (Bottomley, Horatio), 177

*Little Dorrit (La Petite Dorrit)* (Dickens, Charles), 53-55, 58, 79, 102

*Little Women (Les Quatre filles du docteur March)* (Alcott, Louisa M.), 137

*The Magnetic Mountain* (Day Lewis, Cecil), 157 n.

*Manon Lescaut* (Prévost, abbé), 119

*Martin Chuzzlewit (Martin Chuzzlewit)* (Dickens, Charles), 82, 98, 107

*Max and the White Phagocytes (Max et les Phagocytes)* (Miller, Henry), 138, 171

*Memoirs of an Infantry Officer* (Sassoon, Siegfried), 139

*The Mind in Chains* (Upward, Edward), 173

*Minuit* (Green, Julien), 175

*Modern Poetry* (MacNeice, Louis, éd.), 155

*Mrs Caudle's Curtain Lectures (Sermons du soir de Mme Caudle)* (Jerrold, Douglas), 121 (n.)

*Nicholas Nickleby (Nicolas Nickleby)* (Dickens, Charles), 71, 98, 107

*Of Human Bondage (Servitude humaine)* (Maugham, W. Somerset), 154

*Oliver Twist (Oliver Twist)* (Dickens, Charles), 53, 83, 98

*Orley Farm* (Trollope, Anthony), 98

*Our Mutual Friend (L'Ami commun)* (Dickens, Charles), 56, 59, 83, 91, 94, 98

*Outline of History (Esquisse de l'histoire universelle)* (Wells, Herbert George), 287

*The Paradise Lost (Le Paradis perdu)* (Milton, John), 11 (n.)

*The People of Clopton* (Barton, Andrew), 89

*Pendennis (Pendennis)* (Thackeray, William Makepeace), 90

*Pickwick Papers (M. Pickwick)* (Dickens, Charles), 93-94, 98, 107, 112 (n.), 114

*Portrait of the Artist as a Young Man (Portrait de l'artiste en jeune homme)* (Joyce, James), 121

*Rhoda Fleming (Rhoda Fleming)* (Meredith, George), 90

*Riding Down from Bangor* (Osborne, Lewis), 137

*Le Roi Jean* (Shakespeare, William), 283 n.

*The Road to Wigan Pier (Le Quai de Wigan)* (Orwell, George), 192

*Salammbô* (Flaubert, Gustave), 119

*The Scarlet Pimpernel (Le Mouroon rouge)* (Orczy, baronne), 63 (n.)

*The Secret of the League* (Bramah, Ernest), 196

*A Shabby Genteel Story* (Thackeray, William Makepeace), 90

*The Shape of Things to Come* (Wells, Herbert George), 291

*A Shropshire Lad (Un gars du Shropshire)* (Housman, A.E.), 141-142

*The Sleeper Wakes (Quand le dormeur s'éveillera)* (Wells, Herbert George), 193-194, 196

*The Small House at Allington* (Trollope, Anthony), 90  
*A Subaltern on the Somme* (Plowman, Max), 139  
*Sweeney Todd* (Marten, Maria), 111  
*A Tale of Two Cities* (*Un conte de deux villes*) (Dickens, Charles), 58, 61, 63, 64-65, 82-83, 90, 98 (n.), 114, 123  
*Tarr* (*Tarr*) (Lewis, Wyndham), 128  
*The Three Clerks* (Trollope, Anthony), 89-90  
*This Side Idolatry* (Bechhofer Roberts, C.E.), 53  
*Told by an Idiot* (Macaulay, Rose), 154  
*Tom Jones* (*Tom Jones*) (Fielding, Henry), 106 n.  
*Trial of a Judge* (*Jugement d'un juge*) (Spender, Stephen), 157  
*The Trial of Mussolini* (Cassius, *pseud.*), 322 n.  
*Tropic of Cancer* (*Tropique du Cancer*) (Miller, Henry), 127, 129-130, 133-135, 141, 180-181  
*Tropic of Capricorn* (*Tropique du Capricorne*) (Miller, Henry), 180  
*Ulysses* (*Ulysse*) (Joyce, James), 121, 130-131, 134-135, 151, 154  
*Unser Kampf* (Acland, Richard), 276  
*Vanity Fair* (*La Poire aux vanités*) (Thackeray, William Makepeace), 79  
*Voyage au bout de la nuit* (Céline, Louis-Ferdinand), 134-135  
*Walls Have Mouths* (Macartney, Wilfred), 209  
*Wuthering Heights* (*Les Hauts de Hurlevent*) (Bronte, Emily), 119, 130

- [1] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [2] « Ainsi Satan s'avavançait avec difficulté et un labeur pénible ; il s'avavançait avec difficulté et labeur. » (Milton, *Le Paradis perdu*, livre II, trad. Chateaubriand.) (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [3] *Une histoire birmane.*[\[Ret\]](#)
- [4] « Duggie paie toujours » : slogan publicitaire d'un bookmaker alors fameux, Douglas Stewart. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [5] Ce poème parut pour la première fois dans l'*Adelphi*, en décembre 1936.[\[Ret\]](#)
- [6] *Hommage à la Catalogne.*[\[Ret\]](#)
- [7] Dans la traduction française ce chapitre a été, selon le désir d'Orwell, reporté en appendice. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [8] *La Ferme des animaux.*[\[Ret\]](#)
- [9] En français dans le texte, (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [10] Personnage créé par le caricaturiste politique David Low (1891-1965) pour le *Manchester Guardian*. Type symbolique de la classe moyenne impérialiste et militaire agonisante : « la blimpocratie ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [11] *Charles Dickens : The Progress of a Radical*, de T.A. Jackson, 1937.[\[Ret\]](#)
- [12] *Souvenirs intimes de David Copperfield*. Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[\[Ret\]](#)
- [13] Émeutes antipapistes qui prirent communément le nom de leur instigateur, lord George Gordon (1751-1793). (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [14] *Barnaby Rudge*. Traduction Sylvère Monod.[\[Ret\]](#)
- [15] *Le Mouron rouge*, de la baronne Orczy. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [16] *Un conte de deux villes*, Traduction Jeanne Métifeu Béjean.[\[Ret\]](#)
- [17] Traduction Jeanne Métifeu Béjean.[\[Ret\]](#)
- [18] *De grandes espérances*. Traduction Pierre Leyris.[\[Ret\]](#)
- [19] Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[\[Ret\]](#)
- [20] *To skedaddle* : déguerpir. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [21] *The History of the Fairchild Family*, de May M. Sherwood, trois parties publiées de 1818 à 1847.[\[Ret\]](#)
- [22] Dr Watts (1674-1748), auteur d'hymnes et du poème *Against Quarelling*. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

- [23] Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[Ret]
- [24] « J'erre par toutes les rues de la cité. » Premier vers du poème *Londres*. (N.d.T.)[Ret]
- [25] Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[Ret]
- [26] Traduction Pierre Leyris.[Ret]
- [27] D'après les citations données par Pierre Leyris en note de *Souvenirs intimes de David Copperfield*. (N.d.T.)[Ret]
- [28] En français dans le texte. (N.d.T.)[Ret]
- [29] Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[Ret]
- [30] En anglais « swarry », déformation ridicule de « soirée », terme que les valets emploient, en l'écorchant, pour singer leurs maîtres. Dans la traduction de P. Grolier, l'équivalent a été donné par « rat-houte » pour raout. (N.d.T.)[Ret]
- [31] *M. Pickwick*, Traduction P. Grolier.[Ret]
- [32] *Hard Times* parut en feuilleton dans *Household Words* et *Great Expectations*, ainsi que *A Tale of Two Cities*, dans *All the Year Round*. Forster dit que la brièveté des livraisons hebdomadaires rend « beaucoup plus difficile d'y susciter chaque fois l'intérêt ». Et Dickens lui-même se plaignait de ne pas y avoir les « coudées franches ». En d'autres termes, il devait s'en tenir plus strictement au récit lui-même. (N.d.A.)[Ret]
- [33] *Temps difficiles*. Traduction Andhrée Vaillant.[Ret]
- [34] *L'Argent fatal*, de Charles Reade. Traduction A. Baillot.[Ret]
- [35] Personnage de *Tom Jones*, de Henry Fielding. (N.d.T.)[Ret]
- [36] *Nicolas Nickleby*. Traduction P. Lorain.[Ret]
- [37] En français dans le texte. (N.d.T.)[Ret]
- [38] *M. Pickwick*. Traduction P. Grolier.[Ret]
- [39] Traduction Pierre Leyris.[Ret]
- [40] Si Dickens a finalement fait de Mlle Mowcher une espèce d'héroïne, c'est que la femme qui lui avait inspiré ce personnage avait été extrêmement froissée par les premiers chapitres publiés. Son intention de départ était tout autre. Mais un tel personnage aurait l'air incongru, quoi qu'il fasse. (N.d.A.)[Ret]
- [41] Traduction de Madeleine Rossel, André Parreaux, Lucien Guitard, sous la

direction de Léon Lemonnier, revue et complétée par Francis Ledoux et Pierre Leyris.[\[Ret\]](#)

[\[42\]](#) *Frank Fairleigh* de F.E. Smedley, 1850 ; *The Adventures of Mr Verdant Green* de Cuthbert Bede (pseud. d'Edward Bradley), 1853 ; *Mrs Caudle's Curtain Lectures* de Douglas Terrold (texte d'abord paru dans *Punch*, 1846).[\[Ret\]](#)

[\[43\]](#) Il écrivit en 1868, dans une lettre à son plus jeune fils : « Tu te souviendras qu'à la maison on ne t'a jamais imposé de pratiques religieuses ou de rites quelconques. J'ai toujours pris grand soin de ne pas harceler mes enfants avec des choses de ce genre, tant qu'ils n'étaient pas en âge de se former eux-mêmes une opinion à ce sujet. Tu comprendras donc d'autant mieux que je t'exhorte aujourd'hui avec la plus grande solennité à comprendre la vérité et la beauté de la religion chrétienne telle que l'a créée le Christ lui-même, et que tu ne tomberas jamais gravement dans l'erreur si tu la respectes humblement mais sincèrement... Ne perds jamais la salutaire habitude de dire matin et soir en privé tes propres prières. Je ne l'ai jamais perdue quant à moi et je sais quel réconfort elle apporte. » (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[44\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[45\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[46\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[47\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[48\]](#) Nous sommes les hommes creux, nous sommes les hommes empaillés. » (Les *Hommes creux*. Traduction Pierre Leyris.) (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[49\]](#) En français dans le texte, (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[50\]](#) Publié en 1932. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[51\]](#) *The Road to Wigan Pier*. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[52\]](#) Il s'agit en fait du premier vers du poème n° 10 du recueil de Cecil Day Lewis, *The Magnetic Mountain*.[\[Ret\]](#)

[\[53\]](#) En français dans le texte, (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[54\]](#) Il est à noter que dans les éditions ultérieures de son poème, Auden y a apporté un certain nombre de modifications, remplaçant en particulier « le nécessaire assassinat » par « le fait de tuer ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[55\]](#) Poème de Matthew Arnold. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[56\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[57\]](#) En anglais « My Country right or left », par référence à la formule : « Our Country right or wrong », « qu'il ait tort ou raison, c'est notre pays », prêtée à Stephen Decatur (1779-1820) (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[58] Ribbentrop fut invité à Moscou le 21 août 1939 et, le 23, signa avec Molotov le pacte germano-soviétique. [\[Ret\]](#)

[59] Ce titre est inspiré des vers de William Ernest Henley (1849-1903) : « Qu'ai-je fait pour toi, Angleterre, mon Angleterre ? » (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[60] Il s'agit de l'élimination de Roehm et des S.A. (la « nuit des longs couteaux », 30 juin 1934), (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[61] Par exemple :

div+ppoem

« Je ne veux pas m'engager dans cette foutue armée,

Je ne veux pas aller à la guerre,

Ni voir du pays.

Je préfère rester chez moi

Et vivre aux crochets d'une putain. »

Mais au combat, c'est un tout autre esprit qui les animait. (N.d.A.) [\[Ret\]](#)

[62] Il s'agit de « La Charge de la brigade légère » de A. Tennyson. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[63] Prison et maison de correction pour jeunes délinquants. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[64] Il est vrai qu'ils leur ont apporté un certain soutien financier. Cependant, les sommes collectées par les divers fonds d'aide à l'Espagne ne correspondent même pas au vingtième de celles pariées pendant le même laps de temps dans les concours de pronostics des matchs de football. (N.d.A.) [\[Ret\]](#)

[65] Gouvernement soutenu par une majorité parlementaire réunissant des conservateurs, des libéraux et des travaillistes. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[66] *Richard II*, acte II, scène 2. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[67] Selon le mot de Wellington. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[68] Ministre de l'Intérieur jusqu'en octobre 1940. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[69] Derniers vers du poème de W.H. Auden, « Spain 1937 », (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[70] En français dans le texte. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[71] Ceci a été écrit avant le début des combats en Grèce. (N.d.A.) [\[Ret\]](#)

[72] Il vaut la peine de noter que M. Kennedy, ambassadeur des États-Unis à Londres, déclara à l'occasion de son retour à New York, en octobre 1940, que cette guerre avait pour conséquence la « fin de la démocratie ». Dans sa bouche, « démocratie » signifiait évidemment capitalisme privé. (N.d.A.) [\[Ret\]](#)

[73] *Le Roi Jean*, acte V, scène 7. Traduction François-Victor Hugo. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[74] En français dans le texte. (N.d.T.) [\[Ret\]](#)

[75] *Hommage à la Catalogne.*[Ret]

[76] *The Trial of Mussolini*, par « Cassius ».[Ret]

[77] En français dans le texte. (N.d.T.)[Ret]

GEORGE ORWELL  
DEVANT SES CALOMNIATEURS

*Quelques observations*

EDITIONS IVREA

---

EDITIONS DE L'ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES

GEORGE ORWELL DEVANT SES CALOMNIATEURS

## Quelques observations

ÉDITIONS IVREA

ÉDITIONS DE L'ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES

© Éditions Ivrea, 1, place Paul Painlevé, Paris V<sup>e</sup>  
Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances,  
74, rue de Ménilmontant, Paris XX<sup>e</sup>, 1997.

« ... un type d'individu également exécré par toutes les petites orthodoxies malodorantes qui se disputent aujourd'hui le contrôle de nos esprits. »

George Orwell, *Charles Dickens*

Parmi tant d'aimables caractéristiques, le xx<sup>e</sup> siècle aura eu celle d'inaugurer l'ère de la falsification à grande échelle. Il ne pouvait s'achever sans que la suspicion soit jetée sur l'un de ses témoins les plus véridiques. George Orwell, ainsi, nous apprennent les journaux, aurait été un délateur, un « *mouchard* », un donneur. Et même si bientôt nul ne se souvient plus exactement du contenu des articles qui prétendirent révéler ce « scoop », ni même qu'il y ait eu des articles, il en restera toujours le souvenir vague et soupçonneux d'une affaire louche, d'un Orwell opportuniste et trouble, un genre d'imposteur comme le siècle en a tant produit. L'opération aura donc réussi puisqu'il faudra alors tenter de *prouver* le contraire (comme récemment il aurait fallu *prouver* l'existence des chambres à gaz) et justifier la vérité auprès d'un tribunal de menteurs et d'amnésiques. Une telle tâche a quelque chose d'accablant, et c'est bien ce que visent ces sortes de « révélations ».

Si l'école stalinienne de la falsification reste un modèle pour notre époque, c'est par son objectif principal, plus encore que par ses procédés particuliers. On sait, en effet, que la propagande totalitaire n'a pas besoin de convaincre pour réussir et même que ce n'est pas là son but. Le but de la propagande est de produire le découragement des esprits, de persuader chacun de son impuissance à rétablir la vérité autour de soi et de l'inutilité de toute tentative de s'opposer à la diffusion du mensonge. Le but de la propagande est d'obtenir des individus qu'ils renoncent à la contredire, qu'ils n'y songent même plus. Cet intéressant résultat, l'abasourdissement médiatique l'obtient très naturellement par le moyen de ses mensonges incohérents, péremptoires et changeants, de ses révélations fracassantes et sans suite, de sa confusion bruyante de tous les instants. Cependant, si chacun, là où il se trouve, avec ses moyens et en temps utile, s'appliquait à faire valoir les droits de la vérité en dénonçant ce qu'il *sait* être une falsification, sans doute l'air du temps en serait-il un peu plus respirable. C'est pourquoi nous jugeons nécessaire de répondre à la récente campagne de calomnies visant à présenter George Orwell comme un délateur.

Commençons par le commencement : l'article paru dans le *Guardian* du 11 juillet 1996 et la lettre d'Orwell qui l'accompagne, datée du 6 avril 1949 ; non sans noter toutefois que le déclenchement de l'opération n'est pas dû à une quelconque initiative journalistique, mais à la communication d'archives officielles.

Voici donc le texte intégral de cet article, ainsi que celui du document qui l'accompagnait :

## ORWELL A PROPOSÉ UNE LISTE NOIRE D'ÉCRIVAINS À UN SERVICE DE PROPAGANDE ANTISOVIÉTIQUE

George Orwell, auteur connu pour ses opinions socialistes, a proposé de fournir à une section du Foreign Office en relation avec les services britanniques de renseignement les noms des écrivains et des journalistes qu'il considérait comme étant des « cryptocommunistes » ou des « compagnons de route », c'est-à-dire des personnes auxquelles on ne pouvait faire confiance. Cette affaire a été révélée hier par le Public Record Office.

La proposition d'Orwell a été faite en 1949, peu avant la mort de l'auteur, et adressée à l'information Research Department (IRD), service qui utilisait des écrivains et des gens de presse en vue – parmi lesquels Bertrand Russell, Stephen Spender et Arthur Koestler – pour produire du matériel de propagande anticommuniste au cours de la guerre froide. Il apparaît encore que l'IRD a eu recours à des articles de *Tribune* (journal de gauche, mais alors antisoviétique) pour appuyer sa croisade occulte.

Au mois de mars 1949, une fonctionnaire de l'IRD, Celia Kirwan, s'est rendue au sanatorium de Cranham (Gloucestershire), où Orwell se trouvait en traitement pour une tuberculose. Voici ce qu'elle a déclaré à l'époque à ses collègues : « Nous avons parlé, en toute franchise, des divers aspects du travail qui était le nôtre. Il a été très content d'en être informé et m'a exprimé son accord total et enthousiaste avec nos objectifs. »

Trop souffrant pour écrire, il a néanmoins communiqué les noms de collaborateurs potentiels. Et, dès le mois suivant, Orwell a écrit à Kirwan pour lui proposer une « liste de journalistes et d'écrivains qui, à mon sens, sont des cryptocommunistes, des compagnons de route, ou des sympathisants, et auxquels on ne peut faire confiance... » Il ajoutait que le carnet de notes où étaient consignés ces noms se trouvait à son domicile londonien, et précisait que cette liste était « strictement confidentielle », dans la mesure où on était passible de poursuites en diffamation pour avoir qualifié quelqu'un de « compagnon de route ».

Cette révélation est de nature à choquer les nombreux admirateurs d'Orwell, pour qui il est une icône de la pensée radicale du vingtième siècle. Les dossiers accessibles depuis hier ne contiennent aucune liste de noms, mais on y trouve une fiche jointe à la lettre adressée à Kirwan indiquant qu'un document a été retenu par le Foreign Office.

Le biographe d'Orwell, Bernard Crick, confirme qu'Orwell a bien tenu un « carnet de suspects », comportant quatre-vingt-six noms. Et le biographe précise : « Beaucoup de ces noms étaient très plausibles, quelques-uns douteux, voire invraisemblables. » Michael Foot, ami d'Orwell dans les années trente et quarante, dit avoir trouvé cette lettre « stupéfiante ».

« On a beaucoup parlé de la façon dont, vers la fin de sa vie, il a abdiqué ses convictions socialistes ; je ne pense pas que cela corresponde à la vérité, mais je reste pantois quand on me dit qu'il a eu quelque relation que ce soit avec les services secrets. »

Les documents montrent que l'IRD est intervenu pour que soient publiées des traductions d'*Animal Farm*, la fameuse allégorie anticommuniste d'Orwell. « L'idée est tout indiquée pour les pays arabes, étant donné qu'aux yeux des musulmans les porcs et les chiens sont considérés comme des animaux impurs. » Tel était le commentaire d'un diplomate alors en poste au Caire.

Le service redoutait l'influence du communisme en Arabie Saoudite, notamment chez les travailleurs du pétrole de Dhahran, là où, le mois dernier, une base américaine a été la cible d'un attentat.

L'IRD organisa la diffusion de *Tribune* auprès des missions anglaises de l'étranger. Note de certains fonctionnaires : « On y trouve à la fois une dénonciation du communisme et de ses méthodes, et une défense cohérente des objectifs auxquels les partisans de la gauche sont traditionnellement attachés. »

Et d'ajouter : « Il y a dans ce journal de nombreux articles susceptibles de servir efficacement les buts du Département. »

Les documents établissent que l'IRD a entretenu des liens étroits avec le Trades Union Congress, qu'il s'est employé à contrer les syndicats partisans du National Council for Civil Liberties et qu'il a joué un rôle décisif dans la scission du mouvement syndical international, à la fin des années 1940.

En 1949, une note d'un haut responsable de l'IRD signalait que le NCCL (rebaptisé *Liberty*) était « très infiltré par les communistes, et qu'il ne sert à peu près qu'à s'en prendre, à la moindre occasion, à notre politique et à notre administration coloniales ».

La campagne a été menée par l'entremise du TUC, où le principal contact de l'IRD était Vic Feather, futur secrétaire général de ce syndicat.

*Lettre de George Orwell à Celia Kirwan, de l'Information Research Department, département secret du Foreign Office.*

« J'ai bien mentionné Darcy Gillis (*Manchester Guardian*), non ? Il y a aussi un type du nom de Chollerton (spécialiste des procès de Moscou) qu'on doit pouvoir joindre via *l'Observer*.

Cranham, 6.4. 49

Chère Celia,

Je n'ai pas écrit plus tôt parce que ça ne va pas très fort en ce moment, au point que je ne suis même pas capable de taper à la machine – j'espère donc que tu parviendras à déchiffrer mon écriture.

Je ne vois guère d'autres noms à ajouter à ta liste de collaborateurs éventuels, sauf Franz Borkenau (l'*Observer* doit avoir son adresse) – je crois d'ailleurs t'avoir déjà donné son nom – et Gleb Struve (qui est actuellement à Pasadena, en Californie) – le traducteur et critique russe. Évidemment, il y a toute une flopée d'Américains dont on peut retrouver les noms dans le *New Leader* (New York), le mensuel juif *Commentary* et *Partisan Review*. Je pourrais aussi, si c'est de quelque utilité, te fournir une liste de journalistes et d'écrivains qui, à mon sens, sont des cryptocommunistes, des compagnons de route ou des sympathisants, et auxquels on ne peut faire confiance pour une telle propagande. Mais pour cela il faudrait que je fasse retrouver chez moi un carnet où j'ai noté toutes ces choses, et si je te donne cette liste, c'est à titre strictement confidentiel...

Une idée m'est venue à l'esprit, concernant la propagande non pas à l'étranger, mais dans notre pays. Un ami de Stockholm me dit que, les Suédois ne réalisant pas de films à eux, on voit sur les écrans nombre de films russes et allemands, et, s'agissant des films russes, qui bien sûr ne seraient pas en temps normal diffusés en Suède, certains témoignent d'une propagande antibritannique particulièrement outrée. Cet ami me parlait notamment d'un film « historique » sur la guerre de Crimée. Si les Suédois peuvent disposer de ces films, je suppose que nous le pouvons aussi : ne serait-ce pas une bonne idée que d'en présenter quelques-uns chez nous ?

J'ai lu avec intérêt l'article joint, mais il me paraît plutôt antireligieux qu'antisémite. Mon opinion vaut ce qu'elle vaut, mais je ne crois pas que l'anti-antisémitisme soit un atout majeur pour la propagande antirusse. L'URSS est forcément, dans la pratique, quelque peu antisémite, dans la mesure où elle récuse à la fois le sionisme à l'intérieur de ses frontières, et le libéralisme et l'internationalisme des juifs non sionistes, mais un État polyglotte de cette espèce ne saurait se déclarer antisémite, à la façon nazie – pas plus que ne le peut l'Empire britannique. Si l'on dit que communisme et antisémitisme vont de pair, on peut toujours vous répondre en citant les noms de Kaganovitch ou d'Anna Pauker, et en évoquant ceux des juifs qui animent les partis communistes de divers pays. Je crois aussi qu'il n'est pas de bonne politique de chercher à plaire à ses ennemis dans l'espoir de s'attirer leurs bonnes grâces. Les juifs sionistes de tous les pays nous vouent aux gémonies et à leurs yeux l'Angleterre est un ennemi, plus encore que l'Allemagne. Évidemment, tout cela repose sur un malentendu, mais tant qu'il persiste, je ne crois pas que nous puissions tirer quelque bénéfice du fait de dénoncer l'antisémitisme qui se manifeste dans d'autres pays.

Désolé de ne pouvoir écrire une meilleure lettre, mais j'ai été vraiment mal fichu ces temps-ci. Peut-être aurai-je d'autres idées un de ces jours.

Affectueusement,

George »

Le plus remarquable dans cet article du *Guardian*, quant à lui véritablement délateur, est peut-être que l'information qu'il fournit, ou plutôt balance dès son titre fracassant sur quatre colonnes à la une, n'est en rien étayée, tout au contraire, par le document cité à son appui. Le document ne soutient pas l'article, mais il est vrai que l'article lui-même ne soutient guère son titre. On commence par assener au lecteur, en gros caractères, une « information » *sensationnelle*. Et peu importe que la démonstration qui suit tienne ou non debout : s'adressant à un public dont on présuppose qu'il ne prendra pas la peine de lire, il est inutile de prendre celle d'écrire. Ce qui compte, c'est la *sensation*, justement, le plaisir trouble pris à voir briser une « icône », et ravalé au rang de l'opportunisme le plus banal une figure qu'on croyait exemplaire de « *la pensée radicale du vingtième siècle* ». Ainsi, personne n'étant en définitive irréprochable, chacun pourra se dire qu'après tout il n'est pas plus méprisable qu'un autre dans ses accommodements et n'a pas de leçon à recevoir de tous ces gens du passé. C'est un plaisir que goûtent depuis assez longtemps déjà les intellectuels de pointe, grands briseurs d'icônes, et qu'il est bon de démocratiser comme le reste de la culture.

Cependant, même s'il ne possède guère de connaissances historiques, un individu quelque peu attentif s'apercevra assez vite, à la lecture de la lettre d'Orwell, qu'il s'agit de tout autre chose que d'une lettre de dénonciation. Orwell, malade, a reçu au sanatorium la visite d'une amie proche, la belle-sœur d'Arthur Koestler, lui-même ami très proche d'Orwell. (Il faut noter à ce sujet que les auteurs de l'article – car ils se sont mis à deux –, qui se montrent si pointilleux, ne mentionnent à aucun moment ces relations d'amitié : on est donc amené à croire, à les lire, qu'Orwell a reçu Celia Kirwan *en tant que* fonctionnaire du Foreign Office.) À cette amie, qui lui parlait de ses activités dans le cadre de la lutte menée par le gouvernement travailliste de l'époque contre la propagande stalinienne, il a indiqué les noms de gens dignes de confiance pour participer d'une façon ou d'une autre à une telle campagne. Revenant là-dessus dans sa lettre, il lui mentionne également l'existence d'un carnet où il a noté les noms de journalistes et d'écrivains dont il faut au contraire, selon lui, se défier, parce qu'ils soutiennent plus ou moins ouvertement la politique de Staline. Orwell n'a donc rien « *proposé* » au Foreign Office, pas plus qu'il n'a « *adressé* » quoi que ce soit à l'IRD, et il n'a jamais dénoncé personne. Les journalistes et les écrivains dont il suggérait de se défier avaient une activité publique, et c'est en fonction de celle-ci que quiconque pouvait se faire comme lui, à l'époque, une idée de leur stalinophilie ; aussi facilement qu'en France, par exemple, n'importe qui aurait jugé peu avisé d'aller demander à Sartre de participer à une campagne contre la politique du P.C.F. En outre, tout au long de ces années-là, Orwell n'a cessé d'attaquer, lui aussi *publiquement*, cette stalinophilie de l'intelligentsia anglaise, s'en prenant nommément à ses principaux artisans. Et voici, en dernier ressort, ce que prétend révéler ce petit roman d'espionnage : Orwell était bien antistalinien !

Ce pseudo-scoop est d'ailleurs tout aussi fallacieux dans le détail, puisque l'existence du carnet mentionné par Orwell était parfaitement connue depuis la biographie due à Bernard Crick, parue en Angleterre en 1982, comme celui-ci l'a rappelé dans sa lettre au *Guardian* du 12 juillet 1996. Mais peu importe à nos honnêtes journalistes. Une fois établie comme on l'a vu l'activité de délateur d'Orwell, il n'est guère utile, aux yeux de la conscience moralo-médiatique, de se souvenir que, pas plus qu'il n'y a eu dénonciation, il n'y a eu dans l'Angleterre de l'époque de persécution quelconque contre des écrivains ou des artistes prostaliniens. Il suffit de solliciter les réactions de diverses « personnalités », toutes prêtes à se déclarer horrifiées par la nouvelle. Et il ne manque pas d'anciens staliniens à la Christopher Hill pour y aller de leur couplet, trop contents de pouvoir baver avec l'aval du ministère de la Vérité : « *J'ai toujours su que c'était un faux-jeton, déclare le professeur Hill. Il y avait quelque chose de louche chez Orwell. Cette affaire m'attriste et me peine, elle confirme mes pires soupçons à son sujet. Cela cadre parfaitement avec le ton général de ses articles et de ses œuvres de fiction, ton qui a toujours été très ambigu.* » (*Independent on Sunday*, 14 juillet 1996.) Et de conclure savamment : « *Animal Farm n'est rien d'autre qu'une attaque contre le communisme.* » Sans blague !

À son tour, la presse française va nous montrer ce qu'elle sait faire. C'est encore avec les précautions d'usage que *Le Monde* daté du 12 juillet se fait l'écho de l'article du *Guardian* : « *George Orwell, quelques mois avant sa mort, en 1950, aurait offert ses services à un organisme de propagande anticomuniste du ministère des Affaires étrangères britannique. En mars 1949, [il] aurait transmis une liste de quatre-vingt-six journalistes et auteurs "cryptocommunistes".* » Dès le lendemain, les doutes sont levés : du conditionnel on passe à l'indicatif. Et le même quotidien titre alors en dernière page : « *Quand Orwell dénonçait au Foreign Office les "cryptocommunistes".* » On notera au passage l'emploi de l'imparfait qui insinue l'idée d'un acte répété, voire habituel. (Tous les soirs la marquise sortait à cinq heures.) Une fois traité par Nicolas Weill, l'entretien avec Celia Kirwan devient « *une participation active aux entreprises de propagande anticomuniste du Foreign Office* ». Et d'illustrer son propos avec l'art de trancher dans la citation. Ainsi ce qu'il reste de la lettre d'Orwell, traduite par les soins du *Monde*, est réduit à une offre de service : « *Je pourrais, si cela vous est de quelque utilité, vous fournir une liste de journalistes et d'écrivains qui, selon mon opinion, sont des cryptocommunistes, ou des compagnons de route.* » Exit juste ce qui suit : « *... et auxquels on ne peut faire confiance pour une telle propagande.* » On a bien sûr jugé utile de ne pas faire connaître au lecteur ce qu'Orwell prend soin de préciser à sa correspondante un peu plus loin : « *... et si je te donne cette liste, c'est à titre strictement confidentiel.* »

La page « culture » de *Libération* du 15 juillet présentait, elle, en caractères gras, « *Orwell en mouchard anticomuniste* ». Un sous-titre précisait : « *L'auteur de "1984" a fourni en 1949 au Foreign Office une liste d'écrivains*

“cryptocommunistes”. » Pourtant l'article d'Eric Dior, construit sur le mode de l'enquête journalistique qui ne conclut jamais, ne tenait pas toutes les promesses de son titre choc. « *George Orwell était-il un indic ? L'accusation paraît a priori aussi saugrenue que si l'on apprenait, qu'en pleine guerre d'Algérie, Albert Camus avait révélé au ministère de l'intérieur les noms des sympathisants du FLN.* » On appâte le lecteur, on tourne autour du pot, on sème un doute pour le lever dans le même moment et le réintroduire aussitôt : « *Les archives du Foreign Office sont néanmoins formelles : [...] contacté [...] par Celia Kirwan, membre de l'Information Research Department [...] [Orwell] a accepté de lui fournir les noms de journalistes et d'écrivains “cryptocommunistes”.* » Puis on nous fait part de la réaction de Michael Foot, cet « *intime d'Orwell dans les années 20 et 30* », « *ahuri d'apprendre qu'Orwell a collaboré peu ou prou avec les services secrets* ». Puis on donne dans le questionnement : on voit « *mal ce libertaire [...] collaborant, fût-ce au nom de l'antistalinisme, avec des fonctionnaires spécialisés dans le Renseignement* », etc. Enfin, on avance un élément de réponse : « *En fait, l'énigme se dissipe dès que l'on replace l'épisode dans son contexte.* » On retrace alors le parcours d'Orwell qui le mènera à juger de la nature profonde du stalinisme. « *Il choisit son camp et accepte la proposition du service de propagande du Foreign Office. Au moins peut-on remarquer qu'il collabore avec un gouvernement travailliste respectueux des libertés individuelles et qui ne se livrera à aucune chasse aux sorcières.* » Rideau : le lecteur reste perplexe. Quelle est cette proposition qu'Orwell accepte ? En quoi consisterait cette collaboration ?

Près d'un mois plus tard, Eric Dior refait sa copie mais cette fois pour le compte de *L'Événement du jeudi* (8-14 août 1996). Elle sera chapeautée d'un titre tout aussi racoleur que les précédents, mais en sens inverse : « *Selon le Guardian, il a accepté de dénoncer des communistes. Non, Orwell n'était pas une balance !* » D'emblée, on table sur l'effet *rebondissement* de l'affaire. A-t-on eu connaissance entre-temps de nouveaux éléments qui permettent de balayer avec autant d'assurance ce qu'on pesait avec circonspection un mois plus tôt ? Non, simplement Dior délaye, en l'améliorant, ce qu'il avait écrit pour son quotidien. Tenu par les limites inhérentes à sa profession, il reste prudent et, croyant bien faire, se livre à quelques rapprochements : « *On songe aussitôt au cinéaste Elia Kazan livrant, au plus fort de la rage maccarthyste, les noms d'acteurs et de confrères communisants pour se faire pardonner son propre flirt avec le PC américain dans les années 30.* » Pour commenter au paragraphe suivant : « *En fait, il n'en est rien et ces comparaisons sont en tout point trompeuses.* » Mais ces comparaisons, c'est bien lui qui les fait. « *On songe...* » ; mais qui songe ? Ou, plus exactement, qui veut nous faire penser ceci et non cela ? Nulle part n'est mis à nu le mécanisme du procédé diffamatoire. Au contraire, par deux fois, Dior, qui cherche avec une bonne volonté timorée à défendre Orwell, en vient à plaider les circonstances atténuantes, le « *contexte historique* », c'est-à-dire à maladroitement authentifier la calomnie au lieu de la dévoiler. Ce dernier article s'achève sur l'attitude que, selon lui, Orwell adopterait de nos jours : « *Il concentrerait sans doute [...] son tir sur les Big Brothers “relookés” qui nous*

*gouvernement.* » Conclusion bien assez évasive pour le dispenser, quant à lui, d'aller y regarder de plus près.

Ces deux articles n'allaient évidemment pas empêcher *Libération* de se surpasser quelques jours plus tard dans le confusionnisme le plus burlesque. Le 29 août, une notule publiée dans les pages littéraires nous faisait savoir sous le titre « *Wells et les femmes* » que, « *après avoir défrayé la chronique au début de l'été pour ses dénonciations de fonctionnaires communistes dans l'Angleterre d'après-guerre, l'auteur de 1984 est à nouveau sous les spots à l'occasion d'une émission de télé controversée qui souligne son goût pour les affaires de sexe et l'ambiguïté de certains de ses écrits d'avant-guerre notamment sur la question du racisme et de l'eugénisme. Dans le Times, la petite-fille de l'écrivain évoque ses souvenirs d'enfance et insiste elle aussi sur la vie amoureuse agitée de son grand-père.* » Une semaine plus tard, un rectificatif absurde achevait le quiproquo : « *Rendons à Orwell... Une malheureuse étourderie dans le cahier "Livres" de la semaine dernière nous a fait attribuer à H.G. Wells les informations qui concernent actuellement en Angleterre la vie privée et l'œuvre de George Orwell. Les lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.* » (*Libération*, 5 septembre 1996.) On peut se demander si des lecteurs abrutis par la consommation quotidienne de *Libération* sont encore en mesure de rectifier quoi que ce soit ; ses rédacteurs en tout cas en sont incapables.

Dans son numéro d'octobre 1996, le magazine *L'Histoire* parvint en très peu de mots à s'affranchir de toute vraisemblance dans son résumé de l'affaire : « *Brother Orwell. Selon les archives du Foreign Office, George Orwell, l'auteur de 1984, a spontanément participé à la chasse aux sorcières. L'Information Research Department aurait reçu de sa part une liste d'intellectuels, écrivains et journalistes suspectés de sympathies communistes. Le gouvernement de l'époque n'y a toutefois pas donné suite.* » Relevons la rigueur dans la concordance des temps : on passe allègrement de l'indicatif au conditionnel et inversement. Quoi qu'il en soit, si l'on comprend bien le fin mot de cette *histoire-là* : le gouvernement n'a pas donné suite à une liste qu'Orwell n'a pas envoyée pour participer à une chasse aux sorcières qui n'a jamais existé !

Autant que par ceux qu'elle diffame, une époque se juge par ceux qu'elle honore, et par la manière dont elle les honore. On a ainsi vu récemment, à l'occasion de sa panthéonisation, l'escroc Malraux loué par tous les modernes, non quoique imposteur, mais justement parce que imposteur. Tout est bien fait pour leur plaire dans une carrière où le talent à « rebondir » d'un bluff à l'autre n'a en tout cas jamais fait défaut. L'écrivain ayant trouvé sa place au cimetière des programmes scolaires, l'historien d'art aux envolées mirobolantes et aux raccourcis approximatifs ayant été englouti par le trou noir cathodique que le visionnaire ministre de la Culture appelait de ses vœux pour remplacer la lecture, il ne reste plus de l'œuvre que ces fortes sentences diffusées quelques semaines

par voie d'affiches, en guise de vérification des théories de la culture de masse dont Malraux fut un propagandiste zélé. Mais quant à la trajectoire de l'esbroufeur, à travers ces années où s'effondraient définitivement la stabilité et les valeurs de la société bourgeoise, et où soutenir une telle carrière demandait au moins une réelle constance dans l'arrivisme, elle demeure un modèle, une source d'inspiration, un type idéal inaccessible à ces intellectuels dont les plans de carrière n'excèdent pas le cycle d'usure, toujours plus court, de la camelote culturelle qu'ils sont employés à produire. C'est donc surtout à l'absence de scrupules qu'ils rendent hommage en reconnaissant en Malraux un précurseur. Dandy anticonformiste et boursicotier, préfacier de Maurras et pilleur des temples khmers, mythomane de la révolution chinoise et authentique compagnon de route dans la grande messe antifasciste, histrionnesque commandant d'escadrille en Espagne aux côtés des staliniens et avec Marty, le boucher d'Albacete, puis résistant tardif du printemps 1944, avant de finir en moderniste promoteur des maisons de la Culture et ministre censeur de la V<sup>e</sup> République titubant en tête de la manifestation gaulliste de juin 1968, le vrai Malraux se trouve parfaitement résumé par l'anecdote datant de 1935, que relatait Boris Souvarine dans l'avant-propos à la réédition de son *Staline* en 1977 : refusant d'intervenir pour faire publier ce livre chez Gallimard, Malraux déclara à Georges Bataille qui s'était entremis auprès de lui : « Je pense que vous avez raison, vous, Souvarine et vos amis, mais je serai avec vous quand vous serez les plus forts. »

Comme le rappelle à sa façon cette profession d'opportunisme, la vérité concernant le totalitarisme a eu son moment décisif, qui n'était pas celui du consensus confortable, mais celui du scandale et de l'hérésie : c'est alors qu'elle a pour ainsi dire pu reconnaître ses amis. Il y a donc eu à ce moment quelques rares individus pour dire ce qu'était le stalinisme, et maintenant il y en a d'autres, qui ont à cela divers intérêts, pour les calomnier ou chicaner leurs mérites : anciens staliniens qui voudraient se blanchir en redorant leur blason antifasciste, antitotalitaires à retardement qui espèrent mieux briller en rejetant dans l'obscurité leurs « prédécesseurs », historiens du « phénomène totalitaire » intéressés à laisser éternellement ouvert ce « champ de recherches ». Ces divers motifs s'accordent fort bien pour faire juger très intempestive la façon dont ceux qui se sont battus en temps et heure contre le stalinisme ont été assez peu scientifiques, objectifs, etc., pour dire l'essentiel à son sujet sans attendre l'ouverture des archives du K.G.B., de la Stasi, et de quelques autres polices. Le raisonnement nous est familier depuis que les propagandistes de l'industrie nucléaire, entre autres, l'ont utilisé contre ceux qui avaient l'effronterie de la condamner sans posséder *toutes* les preuves scientifiques de sa nocivité. Ainsi quand Nicolas Weill vante le « *livre-monument* » où l'historien Furet a établi dès 1995 combien néfaste et mensongère avait été l'idéologie stalinienne, il écrit qu'il s'agit d'un « *ouvrage charnière, dans la mesure où il représente la première synthèse historique d'une époque révolue, dont l'écriture se trouve sans cesse*

*bouleversée par l'afflux d'archives nouvelles* » (*Le Monde*, 6 décembre 1996). Cette écriture de l'histoire sans cesse bouleversée par la livraison d'archives *ad hoc*, c'est bien le monde décrit dans *1984* : « Très probablement, les confessions avaient été écrites et réécrites encore, si bien que les faits et dates primitifs n'avaient plus la moindre signification. Le passé non seulement changeait, mais changeait continuellement. » Nicolas Weill donne d'ailleurs lui-même dans son article de juillet un bon exemple de la méthode lorsque, après avoir fait état de la « surprise » créée par le « dossier tout récemment déclassifié » que l'on sait, il ménage la nouvelle « surprise » à venir avec les prochaines ouvertures d'archives : « La liste n'a pas été retrouvée, mais le dossier atteste de l'existence d'un autre document accompagnant la lettre... » Ces trois points de « suspense » prolongent dans le meilleur style feuilletonnesque la mention des révélations que le Foreign Office garderait encore sous le coude : ils nous laissent entendre que le meilleur est encore à venir.

On nous mène donc, de surprise en surprise, vers un tel perfectionnement de nos connaissances historiques qu'il ne subsistera bientôt plus rien de ce que, nous fiant à ce qui était universellement admis, nous pensions naïvement certain. Il est à noter à ce sujet que les médiatiques qui, comme Weill, prétendent s'opposer aux ignominies du révisionnisme, participent activement à l'instauration des conditions qui rendent possible et même inévitable la grande révision de l'histoire, où se perdra toute notion du vrai et du faux. À propos d'Orwell, que pèsent ses actes, ses écrits, les témoignages directs de ceux qui l'ont connu ? On nous démontrera qu'il n'était rien de ce que nous savions ou, en tout cas, que ce que nous savions de lui est peu de chose en regard de ce qu'on nous en apprend. Une fois accréditée par les fameuses archives, la rumeur se répand d'autant plus vite qu'elle satisfait une espèce de demande sociale, dans une époque où la bassesse intellectuelle est anxieuse de ramener à son « niveau de lecture » tout ce qui la dépasse. Et selon les procédés habituels de cette iconoclastie politiquement correcte, c'est au nom de l'exigence morale la plus scrupuleuse qu'est calomniée l'intégrité d'Orwell, et que le dernier des ramasse-miettes universitaires va fouiner, flairer, diagnostiquer. La perte du jugement historique, dont l'exercice reposait sur des connaissances et des intérêts également ruinés de nos jours, s'accompagne en guise de compensation d'un furieux moralisme rétrospectif. Au mépris de toute connaissance des faits réels, des enjeux historiques, de toute intelligence de ce que sont le mouvement et l'unité d'une vie dans une époque, on isolera et montera en épingle un épisode (inventé au besoin), le plus souvent une vétille, et on construira là-dessus toute une « théorie » arbitraire, de préférence psycho-logico-morale. On peut de cette manière passer l'histoire entière à la moulinette des catégories idéologiquement correctes du moment. Soumis à un tel traitement, on voit d'ailleurs ce que sont devenus les manuels scolaires censés servir à l'enseignement de l'histoire, où il ne subsiste plus grand-chose de ce soubassement indispensable de la connaissance historique qu'est la simple chronologie.

Quoique les modernes soient de grands iconoclastes à retardement (ils mettent toute leur énergie à récuser les autorités du passé, sans rien en garder pour celles du présent), le procédé en question peut également servir dans une veine que nous appellerons celle de l'éloge calomnieux, qui permet tout aussi arbitrairement de trouver à ceux dont on parle des mérites en accord avec les besoins de l'orthodoxie intellectuelle régnante. En voici un exemple : « *En 1944, au bout d'un long travail de deuil, dont on n'a pas les preuves mais dont on peut déceler les traces ("seules les traces font rêver", disait René Char) Malraux aura remplacé l'idée – ou l'idole, ou l'icône ? – de l'universalisme révolutionnaire par un désir d'appartenance, une volonté de ressourcement national et démocratique. Dans un contexte différent, par des voies tout autres, pourtant étrangement similaires, c'est au même moment que George Orwell tranche dans le même sens le lien de ses fidélités anciennes pour instaurer un horizon de pensée métamorphosé, au service des mêmes valeurs de courage et de culture.* » (Jorge Semprun, *Le Journal du Dimanche*, 24 novembre 1996.) Ainsi égalé à Malraux, Orwell ne lui serait donc inférieur qu'en ceci : ne pas être parvenu à défendre les « *mêmes valeurs de courage et de culture* » en devenant ministre de celle-ci... Quant au « *long travail de deuil* » qui a occupé Malraux de 1939 à 1944, il suffit d'avoir lu la biographie pourtant fort respectueuse de Lacouture pour savoir qu'il s'agissait plutôt d'un attentisme prudent, que le futur et tardif « colonel Berger » exprima à des émissaires de la Résistance, en des termes très voisins de ceux qu'il avait employés pour réserver son soutien à Souvarine et à ses amis à une époque où il serait d'un rendement plus sûr : « Avez-vous des armes, de l'argent ? Si oui, je marche. Sinon, ce n'est pas sérieux... » Mais surtout la calomnie emberlificotée (« *par des voies tout autres, pourtant étrangement similaires* ») apparaît bien dans l'affirmation selon laquelle Orwell aurait tranché « *le lien de ses fidélités anciennes* ». En fait, comme le montrent les calomnies directes ou obliques, ce qui chez Orwell est bien propre à déplaire à une domesticité intellectuelle aux livrées changeantes, c'est justement sa capacité à rester fidèle à lui-même, à ses principes et aux quelques vérités essentielles qu'il avait faites siennes, tout en discernant avec un sens historique très sûr, dans des conditions changées, les urgences, les nouvelles lignes de front, les ennemis principaux. *Il faut souvent changer d'opinion pour rester de son parti* ; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir pris un parti qui mérite que l'on s'y tienne. Les penseurs pour magazines de la semaine et du dimanche préféreraient évidemment nous convaincre qu'il n'y a le choix qu'entre l'opportunisme et une pureté morale impraticable.

Dans un article rédigé en 1943 (« La poésie sur les ondes »), Orwell avait défendu l'idée qu'il était peut-être encore possible de faire en sorte que la radio ne serve pas exclusivement à diffuser « de la propagande mensongère, de la musique en boîte, des blagues éculées, des "débats" truqués ou n'importe quoi ». Chacun peut voir, ou plutôt entendre ce qu'il en est aujourd'hui : selon le vieil adage (*Verba volant...*), l'impudence dans le mensonge se laisse encore plus libre cours

sur les ondes que dans la presse écrite, et deux émissions de France Culture consacrées à Orwell ont illustré la chose jusqu'à la caricature. Lors de la première, le 22 juillet 1996, on a pu entendre un certain Spire, manifestement stalinien mal blanchi, ramasser en quelques phrases bien senties les « révélations » toutes fraîches : « *Orwell est allé jusqu'à dénoncer un certain nombre de gens... des militants dont il a fait la liste, qui sont donc des militants communistes... il a été recruté par les services secrets britanniques... aujourd'hui c'est avéré, on a maintenant les documents d'archives.* » Excédé par les objections d'autres participants à la même émission, il s'écria : « *Vous en faites un saint ! Vous en faites un saint !* »

Une fois établi ainsi que défendre quelqu'un contre la calomnie équivaut à vénérer servilement un saint (une idole, une icône ?), d'autres promoteurs de la culture radiophonique purent se déborder : on entendit donc le 6 février 1997, sur ce même poste, dans la série « L'Atelier du savoir », une émission intitulée « Une vie, une œuvre : George Orwell, 1903-1950 », où de l'œuvre, il ne restait à peu près rien, sinon quelques titres estropiés, et de la vie pas grand-chose, que des anecdotes insignifiantes et des ragots. L'incompétence, l'ignorance parfois effarante (un exemple parmi d'autres : Orwell aurait rejoint à la fois les rangs anarchistes, les Brigades internationales et les milices du P.O.U.M.), l'inexactitude *détaillée* n'étaient cependant pas ici *innocentes* : tout cela, pour être inconsistant comme une sorte de pâte sonore agrégeant les insinuations les plus disparates, n'en était pas moins orienté par un constant ressentiment, qui semblait tenir lieu de pensée à cet aréopage d'exégètes. Orwell ayant formulé ses jugements avec netteté, et agi en conséquence, il s'agissait comme d'habitude de démontrer que « tout n'était pas si simple », que cette intégrité morale ne pouvait être qu'une mystification, dissimulant les ambiguïtés et les petites malpropretés de tout le monde. En fait, ces spécialistes ne parlaient aucunement d'Orwell, mais d'eux seuls : chacun y allant de sa trouvaille pour décrire un homme névrosé, masochiste, puritain et hystérique, amateur de grosses femmes et redoutant les jolies, un misogynne viscéral, un phobique que les fortes odeurs répugnaient, un étudiant d'Eton cherchant à s'encanailler (« *se vautrer dans la boue avec les clochards* »), une personnalité double (Orwell/Blair), un tuberculeux qui aurait tout fait pour tomber malade (il n'avait qu'à mieux se vêtir et se loger), un maniaque, un antisémite notoire, un homme fasciné et « *tenté* » par le totalitarisme, et qui, comptant parmi ses ancêtres un exploitant agricole colonialiste, n'en prétendait pas moins lutter contre l'Empire britannique, etc.

Sans doute ces connaisseurs n'avaient-ils pas lu intégralement les livres dont ils étaient censés parler, car ils n'auraient pas manqué sinon de relever d'autres tares particulièrement repoussantes du personnage : son homophobie (cf. ses fréquentes attaques contre la « gauche tapette ») ; son hitlérisme à peine dissimulé (il va jusqu'à déclarer que Hitler ne lui a « jamais inspiré de véritable aversion », et qu'il lui trouve même « quelque chose d'envoûtant ») ; son penchant au terrorisme antidémocratique (voir ses lettres à Herbert Read en 1939). Malgré

ces quelques omissions, le tableau fut au moins complet quant aux intérêts et préoccupations des artisans de cet « atelier du savoir ».

Il faut encore mentionner le rôle joué par l'ordonnateur de cette mise en ondes, Jean Daive. Ayant posé presque d'emblée un postulat en forme de question « *Où est-il coupable ?* », il relança tout au long l'invention de ses invités, appuyant leurs insinuations dans le seul but d'alourdir le dossier « Orwell délateur ». Ainsi, l'un des intervenants ayant prétendu qu'Orwell « *vivait chaque amitié séparément* », « *ne se voyait pas avec plusieurs amis à la fois* », il commenta sobrement : « *Le cloisonnement.* » À un autre moment, il parla de « *taupe* », d'une œuvre qui « *espionne l'Empire britannique* », ou encore de « *double vie idéologique* ». Au seul participant à l'émission qui ait connu ou du moins croisé Orwell à la B.B.C. pendant la guerre, et qui peut-être pour cette raison s'exprimait en simple témoin, sans malveillance particulière, il demanda s'il « *n'y avait pas l'ombre d'un soupçon* » et si « *sa présence (celle d'Orwell) ne présentait aucun danger* ». Ces touches successives du portrait d'un *agent* nous menèrent donc tout naturellement à cette interrogation finale : « *Dernière question et dernier scandale provoqué par Orwell et ses comportements bizarres, c'est ce qui vient d'être dénoncé : il aurait donné un certain nombre...* » L'invité s'empressant de montrer sa complaisance : « *Oui...* », l'hôte laisse tomber le mot : « *... d'amis.* » L'autre, qui ne s'attendait peut-être pas à être entraîné si loin, bredouille : « *Oui... euh... c'est-à-dire que... euh... bon.* » « *Où est la vérité ?* » demande alors le grand questionneur, qui feint de chercher ce qu'il vient d'ensevelir sous autant de mensonges qu'il a prononcé de mots. « *Dernier scandale* » : on insinue en passant et pour finir qu'il y en aurait eu d'autres, mais sans se donner la peine de dire lesquels : les « *comportements bizarres* » suffisent à l'imputation ; et de fait on l'a vu, Orwell devient assez bizarre quand c'est Daive qui en parle, mais en réalité c'est parler d'un sujet dont on ignore tout qui relève de la bizarrerie. « *Il aurait donné un certain nombre d'amis* » : on avait seulement parlé jusqu'ici d'une dénonciation d'ennemis politiques, mais on voit comment au fil du temps s'est aggravé l'acte d'accusation. Au début Orwell était censé avoir livré les noms d'écrivains et de journalistes cryptocommunistes ; puis on en vint à lui faire dénoncer des « *fonctionnaires* » ; et enfin on en arrive à lui faire donner des « *amis* ».

Précisons que Daive nous avait invités à participer à son émission ; que nous avions refusé ; mais qu'à la mi-décembre, alors que le montage de cette émission était terminé, il nous fit savoir que l'une des personnes interrogées, un certain Bernie Walker, soutenait qu'Orwell était bien un délateur.

Il demanda à Lorenzo Valentin, responsable des éditions Ivrea, de répondre brièvement à cette accusation. Le 19 décembre, au studio d'enregistrement, il lui fit entendre sur bande l'intervention de Bernie Walker, ce dernier ne faisant que répéter les diffamations qu'il avait lues dans la presse, tachant confusément de trouver quelques excuses : Orwell était malade, « *sur son lit de mort* ». Trois minutes furent donc accordées à Lorenzo Valentin pour rappeler dans quelles

circonstances Orwell s'était entretenu avec Celia Kirwan, la teneur de sa lettre et le traitement que les journalistes du *Guardian*, et à leur suite la presse française, lui avaient fait subir.

Assurément, après avoir entendu, lorsque l'émission fut diffusée, tout ce qui précédait l'intervention de Bernie Walker, on pouvait trouver plutôt superflue cette mise au point sur un aspect particulier, alors que les spécialistes réunis par Daive s'étaient appliqués pendant plus d'une heure à noyer tout le reste dans la confusion, à coup d'inquiétantes contradictions et d'étranges dédoublements, de culpabilités et d'expiations. Mais certains sont parvenus à trouver superflu que justice soit rendue à Orwell sur ce point précis, non parce que cela n'était *pas assez*, mais parce que c'était *encore trop*. Ainsi, le jour même où l'émission était diffusée, *Libération* faisait paraître à la page des programmes radio ce court article : « *Anti-impérialiste affiché, George Orwell n'en a pas moins commencé sa vie d'homme comme policier colonial en Birmanie pendant sept ans, avant de revenir en Europe vivre de petits boulots, commencer une carrière de journaliste et se frotter à la classe ouvrière. Engagé dans la guerre d'Espagne aux côtés du P.O.U.M., il fut grièvement blessé. L'émission de Jean Daive met en perspective l'œuvre et la vie de l'auteur de 1984 (notamment son passage à la B.B.C., où cette fois il refusa de soutenir l'Empire britannique) et en profite pour mettre à plat la polémique déclenchée cet été par les révélations du Guardian, qui accusait Orwell d'avoir dénoncé au Foreign Office des communistes anglais. Précisons que l'éditeur Lorenzo Valentin est un peu dur avec la presse française, qui a rendu compte de l'information avec moins de malveillance qu'il ne l'affirme.* » (*Libération*, 6 février 1997.)

Si l'on comprend bien, la presse française aurait donc fait preuve d'une louable modération dans la malveillance : « *indic* », « *mouchard* », « *Brother Orwell* », tout cela resterait en quelque sorte dans la limite de la licence journalistique ; tandis qu'il est « *un peu dur* » celui qui, en trois minutes, objecte à ces calomnies. Des articles mensongers, une heure trente d'inepties radiodiffusées ne sont rien, que d'amusants persiflages sans doute, d'une ironie légère et tendre ; légère comme la prose de July et tendre comme la tutelle des Chargeurs sur l'indépendance de *Libération*.

À l'évidence, aucun de ces gens-là ne s'est donné la peine de seulement lire la lettre d'Orwell, pourtant présentée comme un document accablant, et de ce qu'ils ne l'ont pas lue, ils prennent, assez logiquement, la liberté d'en dire n'importe quoi : ne sachant rien de la question, ils n'ont pas à craindre de manquer d'objectivité. « Les journalistes écrivent, parce qu'ils n'ont rien à dire ; et ils ont quelque chose à dire, parce qu'ils écrivent. » Que peuvent-ils donc dire et que leur reste-t-il ? La psychologie à la moderne, qui les autorise à affirmer qu'un salaud est au fond quelqu'un de bien, qu'un homme honnête n'est en fait pas si probe qu'il en a l'air. Avec de telles mises « *à plat* » et « *en perspective* », on se flatte de respecter la « complexité » de la vérité, son caractère « éclaté », alors qu'en réalité on la met en pièces, on la « déconstruit » comme disent certains, bref on la

décompose. Et comme tout se vaut dans ce *no man's land* de l'insignifiance, on peut jongler sur le mode du badinage mondain avec des morceaux d'informations et des fragments de truquages, comme n'importe quel internaute naviguant sur les réseaux télématiques, débarrassé de la cohérence et de la logique par la pensée virtualisée. Cette déliquescence intellectuelle n'a rien de très calculé : c'est plutôt l'expression, en quelque sorte libre et spontanée, de l'aveuglement avec lequel ces gens défendent le champ même de leur aliénation. Orwell était-il horrifié ou fasciné par le totalitarisme ? La captivante question ! Et qui permet de ne pas s'en poser d'autres, par exemple celle-ci : l'analyse que fait Orwell du totalitarisme n'aurait-elle pas quelque validité dans la société mondiale où nous sommes ?

En leur répondant ici, nous n'avons pas la naïveté de nous étonner de toutes ces calomnies : elles sont dans l'ordre des choses, ceux qui les profèrent étant ce qu'ils sont, et Orwell ayant été ce qu'il a été. Les esprits serviles haïssent jusqu'au souvenir de la liberté. Ayant pris en charge l'édition en français des *Essais, articles et lettres* qui forment comme une autobiographie intellectuelle d'Orwell, nous nous plaisons à affirmer que c'est dans ces quatre volumes qu'on trouvera la meilleure réponse aux diverses diffamations que nous avons relevées. Et nous ne voyons pour finir rien de mieux à faire que de citer un article de 1944 recueilli dans le troisième de ces volumes : « Le plus effrayant dans le totalitarisme n'est pas qu'il commette des "atrocités", mais qu'il détruise la notion même de vérité objective : il prétend contrôler le passé aussi bien que l'avenir. » (*Tribune*, 4 février 1944.)

Paris, le 5 mars 1997